NUMÉRO 1er.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

MM. les Souscripteurs, dont l'abonnement expire au 1er Février prochain, sont priés de vouloir bien le renouveller incessamment chez P. J. DUPLAIN, Libraire, Cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie Françoise, pour qu'il ait le temps de faire imprimer leurs adresses avant ladite époque. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, qu'on voudra bien lui faire parvenir franc de port, ainsi que la lettre d'avis qui contiendra le mandat du Maître des Postes de leur Ville sur Paris.

SALUBRITÉ PUBLIQUE.

ARRÊT du Conseil d'État du Roi, qui autorise l'exécution du projet de l'Yvette.

Les lumières & le zèle que mit autrefois M. Deparcieux à constater la possibilité, & à faire sentir les avantages de la conduite des eaux de l'Yvette à Paris, pouvoient-ils ne pas rendre chère à tout bon Citoyen la mémoire de cet Académicien respectable? Elle le devient aujourd'hui davantage, puisque ce projet, renouvelé par M. de Fer, & soumis à l'examen le plus sévère, par ordre du Gouvernement, vient enfin d'être agréé, & que l'exécution en est autorisée par Arrêt du Conseil d'État du Roi, du 3e Novembre 1787. L'ancien plan a reçu même des augmentations considérables, puisqu'on propose de conduire à Paris les eaux de la rivière d'Yvette & de Bièvre, avec celles de quelques autres ruisseaux adjacens.

L'intention de M. de Fer est d'établir soixante Fontaines publiques dans les différens quartiers de Paris, même les plus éloignés, ce qui exigera le placement des conduites d'eau dans toutes les rues principales. Les propriétaires des maisons pourront donc acquérir la quantité d'eau qui leur sera nécessaire suivant les conditions de la souscription ouverte par M. de Fer. On doit remarquer que les conduites seront en fer & en plomb, afin d'éviter les reproches que les tuyaux de bois ont occasionnés à la Compagnie des Pompes à feu. L'eau qui sera conduite par le canal de l'Yvette, doit arriver au point le plus haut de Paris, & les propriétaires auront l'avantage d'établir à volonté un réservoir à tel étage de leur maison qui leur conviendra le mieux. La souscription est présentement ouverte, rue Guenégaud, n°. 30, & elle sera irrévocablement fermée au premier d'Avril prochain, terme auquel le muid de l'eau, au lieu de 2,6 livres, prix que payent les Souscripteurs, sera vendu 540 liv. ou 27 liv. annuellement, conformément à ce qui est statué par l'Arrêt du Conseil relatif à l'exécution de ce projet.

Les vues de M. Deparcieux avoient trouvé des contradicteurs, & quel objet d'utilité publique en est à l'abri? On peut voir dans nos feuilles de l'année passée, nos. 10 & 11, des réflexions critiques sur une brochure dans

aquelle un Chimiste connu vantoit beaucoup l'eau de la Seine, & sembloit être prévenu contre le projet de la conduite des eaux de l'Yvette à Paris. Nous nous sommes expliqués dans cette occasion avec tout le courage & le zèle que nous inspiroit l'amour du bien public; & nous avons rappelé les pièces authentiques qui pouvoient diriger le jugement de tout homme impartial. C'est une bien douce satisfaction pour nous d'annoncer au commencement de cette année qu'il ne manque plus rien à la sanction d'un des plus grands objets de salubrité publique qu'on puisse former pour la Capitale.

MÉDECINE.

DISSERTATION sur le Café, & sur les moyens propres à prévenir les effets qui résultent de sa préparation, communément vicieuse, & en rendre la boisson plus agréable & plus salutaire, avec une gravure en taille douce. Par M. Gentil, Docteur-Régent & ancien Professeur de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris; ancien Médecin des Camps & Armées de Sa Majesté le Roi de France, ancien & premier Médecin des troupes de Sa Majesté Impériale, Royale, Apostolique. A Paris, chez l'Auteur, rue Saint-Hyacinthe, n°. 53, & chez Pyre, Libraire, rue de la Harpe, vis à vis S. Côme, n°. 5, un vol. in-8°. de 177 p. Prix 2 l. 8 f.

LA préparation du Café, qui est maintenant devenue d'un usage si général, n'en est pas moins une opération de chimie, puisqu'il s'agit d'obtenir le plus complettement qu'il est possible, un extrait agréable & salutaire d'une substance végétale. Mais combien cette opération ne devient-elle pas vicieuse quand elle est dirigée sans art & sans méthode? Au lieu de torréfier le café, souvent on le brûle & on n'en fait qu'une espèce de charbon. L'action du moulin ne le reduit souvent qu'en une poudre grossière, peu soluble dans l'eau; on lui fait subit quelquefois une forte ébullition, comme si elle n'avoit que des principes fixes & nullement volatils; enfin, on néglige la juste proportion qu'il doit y avoir entre le dissolvant & la quantité de café dont on veut obtenir l'extrait. Il en résulte donc des variations infinies, & tantôt on obtient une liqueur salutaire & qui flatte le goût, & tantôt une boisson inerte, désagréable ou même nuisible: il est arrivé delà que les partisans & les détracteurs du café ont eu également raison; & que les uns s'en sont loués, & d'autres ont un sujet de s'en plaindre. M. Gentil a donc cherché à fixer les opinions sur cet objet, en soumettant à des procédés chimiques le café non torréfié, en examinant les principes qu'on en peut obtenir par divers menstrues, en établissant des règles précises sur la préparation du café, &, ce qui est encore plus précieux, en faisant voir par des observations directes que le café peut devenir un remède très-efficace contre plusieurs maladies.

M. Gentil commence par la description botanique de l'arbre qui porte le café. Il donne l'histoire de sa transplantation en Amérique, & de l'usage qu'on en fait en Europe. Il rappelle ensuite la distillation à feu nud des grains du café par le célèbre Geoffroi, & il expose les divers procédés chimiques qu'il a suivis lui-même pour reconnoître les principes de cette substance végétale. Il résulte de la première partie de son analyse, que si on prend huit onces de café de Moka non torréfié & réduit en poudre, on obtient 1°. de la dissolution à l'esprit-de-vin une substance résineuse du poids de deux gros, & une substance gommeuse du poids de six gros. 2°. De l'infusion dans l'eau un extrait gommeux d'une once quatre gros. 3°. Un marc ou résidu du poids de cinq onces quatre gros. Nous ne nous arrêterons point ici sur divers autres autres procédés de l'Auteur. Nous ferons seulement remarquer que du café de Moka non torréfié, placé seul dans une cucurbite & distillé au bain-marie, a donné une demi-once d'eau très-claire, ayant l'odeur & le goût du café; c'est l'eau de végétation du cafe, chargée d'une portion de son principe odorant & volaril.

Le goût agréable & la salubrité de la boisson du café dépendent essentiellement du degré précis de torréfaction qu'il doit avoir reçu avant de l'exposer à l'infusion. Or, aussitôt que les semences auront pris une couleur cannelée, on ne doit point pousser plus loin cette action du feu, & on doit être assuré qu'elles sont assez torréfiées: L'Auteur expose toutes les

attentions de détail qu'il faut avoir à cet égard, & il fait connoitre les propriétés du café ainsi brûlé avec méthode, en rappelant les éloges que lui a donnés M. Hecquet. Pour rendre l'infusion plus parfaite, dit l'Auteur, il faut faire passer une seconde fois par le moulin le café déjà moulu, & le reduire ainsi en une poudre très-divisée. Il propose aussi de préparer le café dans une espèce de chocolatière, c'est-à-dire dans un vaisseau dont le couvercle soit percé à son centre, de manière à pouvoir y introduire le bâton d'un moussoir pour agiter de tems en tems le résidu du café pendant qu'on le fait infuser. Les justes proportions doivent être de deux onces & demie de café en poudre pour une pinte d'eau. On jetera cette poudre dans l'eau bien bouillante, on retirera aussitôt du feu la cafetière, & on la laissera pendant environ deux heures sur les cendres chaudes, exactement fermée par son couvercle, ayant soin d'agiter de quart-d'heure en quart-d'heure le moussoir pour rendre la solution plus complette. On peut ensuite la filtrer.

M. Gentil a prescrit avec succès dans plusieurs maladies la décoction du café crud ou non torréfié. La manière de la préparer consiste à faire bouillir un gros de ces graines bien pulverisées, dans une livre d'eau pendant un quart-heure, & à laisser ensuite reposer la liqueur hors du feu pendant un autre quart-d'heure. On la laisse sur le marc, & lorsqu'on veut en faire usage on la verse encore chaude pour la boire à jeun par tasses avec du sucre, de demie en demie - heure; on peut en boire par jour trois ou quatre au moins. Il faut tous les jours faire une décoction nouvelle. On trouve dans l'Ouvrage de M. Gentil quatorze observations détaillées de maladies guéries par l'usage de la décoction dont nous parlons: nous nous bornerons à donner des extraits de deux de ces cas.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Une jeune personne robuste & d'un tempérament sanguin, avoit éprouvé l'écoulement propre à son sexe à l'âge de quinze ans; mais il survint ensuite des dérangemens, au point que vers la 19e année la matière de l'évacuation étoit diminuée de moitié. Des douleurs d'estomac, des maux de tête & une disposition irrésistible au sommeil accompagnèrent cette diminution des menstrues. M. Gentil, d'après les indications que présentoit la malade, lui prescrivit la décoction du café non torréfié; elle en prenoit le matin à jeun trois ou quatre tasses avec du sucre. Ce remède fut à peine continué huit jours que les maux de tête & d'estomac furent entièrement dissipés. L'assoupissement disparut, & le sommeil fut rétabli dans l'état naturel. Au bout de trois semaines la malade fut agréablement surprise par le retour de ses règles, qui devinrent aussi abondantes & aussi périodiques qu'elles l'avoient été six mois auparavant. Elle jouit depuis de la meilleure santé.

IIe. OBSERVATION.

Une veuve de 64 ans étoit attaquée depuis environ dix mois d'un catarrhe sur la poitrine. Les quintes fréquentes de toux n'étoient suivies que d'une expectoration rare & pénible. Elle reposoit peu la nuit, & elle étoit obligée de se tenir le plus souvent assise sur son lit, ce qui l'empêchoit de se livrer au sommeil. Elle éprouvoit aussi des maux habituels d'estomac, une perte d'appétit, & une foiblesse très-marquée. Plusieurs remèdes furent vainement employés. M. Gentil fut enfin consulté, & ne remarquant ni fièvre ni inflammation, il mit la malade à l'usage de la décoction du café, préparée comme on l'a dit ci dessus. Ce fut le 22 Janvier 1787 que cette Dame commença à user de cette boisson; elle en buvoit trois grandes tasses avec du sucre, en mettant demi heure d'intervalle entre les prises. Le 14 Février suivant elle se trouvoit beaucoup mieux, & se regardoit même comme guérie. Ses maux d'estomac avoient cessé; elle avoit recouvré son appetit ordinaire; elle commençoit de goûter les douceurs d'un sommeil tranquille & suivi; son teint avoit repris ses couleurs naturelles, & ses forces étoient revenues. Il faut aussi remarquer que sa voix étoit devenue plus nette & plus sonore, à mesure que son expectoration s'étoit rétablie.

M. Gentil rapporte plusieurs autres cas d'affections, soit catharrales, soit goutteuses ou même de suppression de menstrues, qui avoient cédé aux effets du même remède.

Chirurgie.

Nouvelle méthode de traiter les fractures & les luxations, par M. Pott, avec la description des nouvelles attèles de M. Sharp, pour le traitement des fractures de la jambe; Ouvrage traduit de l'Anglois, & augmenté de notes, par M. Lassus, premier Chirurgien de Madame Victoire de France, &c. Nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée. A Paris, chez Méquignon l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers, près des Ecoles de Chirurgie. 1788. Broché. *in*-12. de 192 pag.

La premiere Edition de cette traduction parut en 1783. On y trouva des vues très-saines sur l'extension & la réduction d'un membre fracturé, sur la position qu'il doit avoir pendant cette opération, & sur la situation qu'il convient de lui conserver pendant la cure après la réduction. Le Traducteur a ajouté dans cette nouvelle Edition des notes intéressantes sur la formation du cal, sur les fractures obliques, sur celles de l'avant-bras, sur celles de la clavicule & de la rotule, sur la luxation de l'humérus, &c., ce qui donne un nouveau degré d'utilité à cette Edition.

Nous ferons cependant ici une remarque. Il nous paroît que si on compare dans ce moment la pratique des Chirurgiens François les plus habiles avec celle des Anglois, relativement aux luxations & aux fractures, la premiere mérite la préférence. Il ne paroît pas, par exemple, qu'on connoisse en Angleterre l'usage du bandage serré sur toute l'étendue d'un membre fracturé; cependant, ce bandage a eu à Paris les succès les moins équivoques pour tout homme impartial (Voyez les n°s. 43 & 47, de la Gaz. de Sant. 1786). On peut faire aussi une juste critique du bandage à dix-huit chefs, que M. Pott vante beaucoup, & on est parvenu à lui substituer à Paris une suite de bandelettes qui anticipent les unes sur les autres par leurs parties latérales. On auroit donc pu, dans la nouvelle Edition, faire des rapprochemens sur ces objets ainsi que sur quelques autres points. Mais il auroit fallu tendre justice à un Chirurgien François, c'est-à-dire, à un rival, & on aime mieux garder le silence.

Agriculture.

Suite des Mémoires de la Société d'Agriculture, &c. (Voyez le n°. dernier de la Gaz. de Santé, an. 1787.)

Mémoire sur la comparaison des produits de la culture du Bourbonnois avec celle de la Picardie. Par M. Harsenfratz, communiqué M. Broussonnet.

Il résulte des détails de ce Mémoire que si l'on suivoit en Bourbonnois l'espèce de culture que l'on pratique, la valeur des terres augmenteroit de deux tiers, & que les terreins étant mieux cultivés, il est très-probable que les habitans de cette Province qui paroissent très-malheureux, amélioreroient leur sort.

Observations sur quelques usages économiques de la Masette-d'eau & du grand Chardon. Par M. le Breton.

Observations Georgico-Météorologiques faites dans le Bourbonnois. Par M. le Baron de Courset.

Extrait des Observations faites dans les différens cantons de la Généralité de Paris, pendant les mois d'Octobre, Novembre & Décembre 786, sur les diverses branches de l'économie rurale. Par MM. Thouin & Broussonet.

ANNONCES.

Institutiones Physiologicæ: Institutions de Physiologie, par M. Blumenbach, Professeur de Médecine en l'Université de Gottingue. A Gottingue, & se trouve à Strasbourg, chez Koenig, 1787, un vol. in 8°.

Instruction sur la culture & les usages du Maïs ou bled de Turquie, comme grain. A Paris, de l'Imprimerie Royale. 1786.

De l'Imprim. de M. Lambert, Impr.-Libr. rue de la Harpe, près S. Côme.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

MM. les Souscripteurs, dont l'abonnement expire au 1er Février prochain, sont priés de vouloir bien le renouveller incessamment chez P. J. DUPLAIN, Libraire, Cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie Françoise, pour qu'il ait le temps de faire imprimer leurs adresses avant ladite époque. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, qu'on voudra bien lui faire parvenir franc de port, ainsi que la lettre d'avis qui contiendra le mandat du Maître des Postes de leur Ville sur Paris.

ANTIQUITÉS.

Sacrifices faits dans l'ancienne Rome au Dieu de la Santé, au commencement de chaque année.

On sait combien les anciens Romains étoient prodigues des honneurs divins, & quel grand nombre de Temples ils avoient élevés, non-seulement aux Divinités de la Grèce, mais encore à d'autres êtres fabuleux; ou même à des attributs de l'espèce humaine. Esculape, ou le Dieu de la Santé, pouvoit-il ne point se trouver dans cette liste honorable? Il avoit son Temple particulier dans une isle du Tibre, & le premier jour du mois de Janvier étoit marqué pour en célébrer avec solemnité la dédicace, sans doute afin de se rendre cette Divinité favorable le reste de l'année, & écarter de Rome la peste & les autres maladies épidémiques. On se rendoit en foule à ce Temple, & on y faisoit avec tout l'appareil du culte, un grand nombre de sacrifices. La chèvre étoit un des animaux qu'on immoloit à ce Dieu, parce qu'elle est toujours, disoit-on, dans un état de fièvre. Le coq étoit aussi une des victimes immolées à Esculape, peut être par une raison contraire, c'est-à-dire, parce qu'il est le symbole naturel de la santé par sa vigueur, la fierté de sa démarche & l'énergie de ses qualités prolifiques.

Il est curieux de voir dans Tite-Live, dans Florus & Valère-Maxime, les anciennes fables qu'on débitoit sur l'origine du Temple d'Esculape à Rome. On y voit un exemple de l'aveugle crédulité, que la superstition peut communiquer à des personnes douées d'ailleurs du jugement le plus solide. Plutarque, dans ses questions Romaines, demande pourquoi ce Temple avoit été situé dans une isle du Tibre? Etoit-ce pour indiquer que l'habitation des campagnes est plus salutaire que celle des villes; car, dit ce Philosophe, les Grecs ont toujours construit les Temples dédiés à (1) Esculape sur des lieux élevés, &

(1) Tout paroît être un emblême dans les effigies qu'on nous a conservées du Dieu Esculape. On le représente appuyé sur un bâton noueux, pour indiquer la difficulté de l'art de guérir. Le serpent dont ce bâton est entrelacé, indique la vigilance que ce même art exige. Le laurier même dont ce Dieu est couronné, doit rappeler le grand nombre de

où l'on respire un air pur ? Étoit-ce pour imiter les habitans d'Épidaure, qui avoient aussi élevé un Temple semblable hors de l'enceinte de leur ville ? Ou enfin vouloit-on par-là se conformer à l'ancienne tradition du prétendu serpent que les députés de Rome avoient amené d'Épidaure, & qu'on croyoit avoir pris terre dans un isle du Tibre ? Plutarque se contente d'indiquer ces conjectures sans prendre aucun parti. Il seroit peut-être plus naturel de rapporter le choix de cet emplacement, à la facilité de se procurer l'eau nécessaire pour les bains, les ablutions ou la boisson des malades qui venoient consulter l'oracle, & se conformoient à la réponse que donnoient les Prêtres d'Esculape.

Mercurialis nous a conservé plusieurs Inscriptions, gravées sur le marbre, & trouvées dans l'ancien Temple de ce Dieu de la Santé. Une de ces Inscriptions rapporte qu'un certain Lucius, attaqué de pleurésie & dans un état désespéré, vint consulter l'Oracle, & qu'il reçut pour réponse de prendre de la cendre sur l'autel, de la mêler avec du vin, & de l'appliquer sur le côté. Le malade guérit bientôt après ; & il vint rendre publiquement graces à la Divinité bienfaisante, pendant que le peuple qui étoit présent partageoit sa joie. Suivant une autre Inscription, un certain Julien, qui crachoit le sang & qui avoit perdu tout espoir de guérison, étoit venu consulter le même Dieu ; il reçut pour réponse de s'approcher de l'autel, d'y prendre des amandes de Pin, & d'en manger pendant trois jours avec du miel. La santé suivit aussi de près, & il vint en présence d'un peuple immense rendre graces à Esculape.

MÉDECINE.

Extrait d'une Lettre écrite d'Alger, en date du 2 Novembre 1787, sur les ravages & la cessation de la Peste dans cette Ville & aux environs.

» La peste nous a entièrement quittés vers la mi-Août. Il y en a encore quelques restes du côté de Masura ; elle a enlevé dans les sept premiers mois de l'année, dans l'enceinte de la ville, 16721 personnes, dont 613 Chrétiens, 1774 Juifs & 14334 Musulmans. Le nombre des gens morts dans les vingt-trois mille jardins qui environnent la ville peut-être de cinq à six mille ; de sorte que l'on peut calculer que cette maladie a enlevé un cinquième de sa population. Les trois Pères de l'Hôpital & l'Apothicaire y ont succombé. M... a été fort mal, mais il a échappé ; M... en a été quitte à bon marché. Il ne mange depuis long-tems que des légumes ; ce régime l'a peut-être garanti des effets du mal ».

La peste dont on parle a pris son origine à Tunis, comme nous l'avons exposé dans les n°s. 30 & 31 de nos feuilles, année 1786. Elle a parcouru par conséquent toutes les côtes de la Barbarie, & on apprend qu'elle exerce maintenant ses ravages dans le Royaume de Maroc. Les Consuls des differentes Puissances de l'Europe qui résident à Alger, ont été entièrement exempts de la contagion en interceptant toute communication avec les autres habitans de la ville, ou du moins en ne recevant aucun objet qui ne fût trempé dans un baril de vinaigre, placé près du guichet de la porte. C'est ainsi que nous avons observé dans nos Feuilles de l'année 1786, que les Négocians François de Tunis & du Grand-Caire avoient soin de fermer leur quartier par une simple barricade, élevée seulement de quatre ou cinq pieds, & gardée par des Janissaires, & que par ce moyen ils savoient se préserver de la contagion, pendant que quelquefois les Musulmans périssoient par milliers dans les quartiers des environs. Ils ont soin aussi de fermer les plus petites ouvertures, pour ne recevoir du dehors aucun chien ni aucun chat, puisqu'un seul de ces animaux qui auroit touché un pestiféré ou des hardes à son usage, pourroit très-bien communiquer la peste.

De pareils faits, attestés universellement, ne prouvent-ils pas évidemment que le germe de cette maladie ne réside nullement dans l'air, & qu'elle ne se communique que par contact d'un pestiféré ou de quelque linge & hardes qu'il ait fait servir à son usage ou qu'il ait touché. Comment en effet une simple barrière de planches de 4 ou 5

remèdes qu'on peut tirer de cet arbre. On peut voir dans l'Histoire Naturelle de Pline, Liv. XXIII, l'énumération des maux contre lesquels on employoit anciennement le Laurier.

pieds de haut, pourroit-elle empêcher l'accès d'un air contagieux ? Il faut aussi noter que parmi les Janissaires appostés à la garde de la barrière, ceux qui sont en dehors ne manquent guères d'être frappés de la contagion, & de perir par la communication qu'ils conservent avec les Musulmans ; au lieu que ceux qui sont en dedans, & qui ne touchent à aucun objet qui vienne du dehors sans l'avoir fait passer dans le vinaigre, à l'aide d'un long bâton fendu, sont exempts de la peste, ainsi que les Négocians François. L'expérience a appris aussi qu'on peut recevoir certains objets sans les plonger dans le vinaigre. Tels sont le pain (excepté le pain chaud) les fruits, l'argent, le verre. Il paroît que les miasmes contagieux ne s'attachent nullement à de pareilles substances ; au-lieu que le papier, le linge, la soie & toutes sortes d'étoffes sont très-susceptibles d'en être imprégnés, & de les conserver, à moins qu'on ne les expose à de fortes & longues fumigations, ou qu'on ne les trempe dans le vinaigre.

Que doit-on donc penser de la pratique si recommandée par des Médecins anciens & des Philosophes, de tenir de grands feux allumés dans des villes attaquées de la peste, afin de dissiper le prétendu germe de contagion qu'ils croyoient disséminé dans les airs ? Ce que nous venons de dire suffit pour démontrer la frivolité de ces moyens, & atteste que le seul secret de se prémunir contre la peste dans une ville où elle exerce ses ravages, consiste à intercepter toute communication au-dehors, à rester enfermé dans sa maison, & à ne recevoir aucun objet qui ne soit trempé dans le vinaigre.

L'extrait que nous avons donné de la Lettre écrite d'Alger, apprend aussi qu'un habitant que ses affaires obligeoient chaque jour de sortir de sa maison durant la peste, a contracté, il est vrai, cette maladie, mais qu'elle a été sans danger pour lui, par le soin qu'il avoit de se nourrir depuis longtems de végétaux, & d'éviter de manger de la viande ; avec cette précaution la fièvre a été si légère & si courte, qu'elle ne l'a point empêché de vaquer à ses affaires. On ne peut point cependant tirer une conclusion générale d'un pareil fait isolé ; & nous nous bornerons à le rapprocher d'un autre fait analogue, qu'on trouve cité dans la vie de Socrate par Diogène Laërce. Il est rapporté que ce Philosophe étoit si tempérant dans le manger & le boire, que pendant que la peste avoit plusieurs fois ravagé Athènes durant sa vie, il avoit été seul à l'abri de cette cruelle maladie.

MÉDECINE-PRATIQUE.

Demande faite par un de nos Abonnés sur une affection d'estomac.

Une personne éprouve dans la région de l'estomac un sentiment de froid & de pesanteur ; elle manque d'appetit ; elle est sujette à une contraction douloureuse de cette organe, qui cause de grandes anxiétés, & qui produit certaines fois par la bouche un regorgement d'une eau acide avec des nausées ; d'autres fois elle ne rend que des flatuosités sans odeur & sans saveur. Ses urines sont crues & pâles, avec des filamens muqueux. Cette personne n'est d'ailleurs ni livrée à l'intempérance, ni sujette à des affections hypocondriaques, & elle n'éprouve aucun des symptômes de putridité ou de mauvais levains dans l'estomac. On demande quels remèdes seroient les plus propres à la soulager.

Reponse. Tous les signes énoncés caractérisent ce qu'on appelle spasme de l'estomac, causé par un afflux de mucosités. C'est une affection ordinaire aux personnes phlegmatiques, & qui mènent une vie sédentaire ; elle devient sur-tout plus incommode durant les saisons pluvieuses. Il sera bon que le malade fasse de tems en tems usage de la poudre suivante, qui est légèrement purgative.

Rhubarbe choisie quarante grains.
Sel d'Epson, un scrupule.
On pulverise, on mêle le tout pour une dose.

La personne fera aussi usage de tems en tems d'une infusion théiforme de Mélisse, de Serpolet ou de quelqu'autre plante aromatique. Il lui sera utile d'user aussi d'un vin où on aura fait infuser quelque substance amère. L'exercice du corps doit nécessairement seconder l'effet des remèdes, comme le jeu de paulme, un léger travail de jardinage, le volant, &c. Nous ne pouvons ici qu'indiquer ces objets, & c'est au Médecin ordinaire d'en diriger l'usage.

CHIMIE.

Traité des affinités Chimiques ou attractions

électives, traduit du Latin, sur la dernière Édition de Bergman, augmenté d'un supplément & des notes, avec des planches. A Paris, chez Buisson, Libraire, Hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins. 1788. Prix 5 liv. broché, 6 liv. relié, & 5 liv. 10 sols broché, franc de port par la poste.

On ne peut donner une idée plus juste de cet Ouvrage & en faire mieux connoitre l'importance qu'en citant Bergman lui-même. « Geofroi, dit cet illustre Chimiste, imagina en 1718 de faire voir au premier coup-d'œil la série des attractions électives, en disposant les signes chimiques dans un tableau, suivant un certain ordre; mais cette admirable invention est louée par quelques-uns, & blâmée par d'autres: les premiers prétendent que les affinités suivent des loix constantes; les derniers assurent qu'elles sont vagues, & ne dépendent que des seules circonstances. Or, puisque toutes les opérations de la Chimie consistent dans l'analyse ou la synthèse, & que l'une & l'autre dépendent de l'attraction, il s'ensuit qu'il est de la dernière importance de terminer cette dispute. Ne rejetons donc pas toute cette doctrine pour une ou deux irrégularités, peut-être mal-entendues; examinons au contraire la question avec tout le soin & l'attention possible... Cette doctrine mérite non-seulement d'être approfondie, mais elle est en quelque sorte la base de toute la Chimie, du moins si nous voulons avoir une science raisonnée qui puisse donner l'explication claire & précise de toutes les circonstances de chaque opération. »

La détermination des affinités entraîneroit peu de difficulté, si on n'avoit à considérer que celles qui sont simples, & si plusieurs circonstances ne compliquoient leurs loix. Mais la différence de la chaleur change souvent les attractions électives; des affinités doubles peuvent produire des irrégularités apparentes. Il faut avoir égard aux changemens que peuvent éprouver les substances qui tendent à s'unir. Il survient enfin des anomalies apparentes par la solubilité de certains principes: c'est ainsi, par exemple, que si l'on emploie trop d'alkali pour précipiter certains métaux, le précipité se redissout aisément & disparoît en entier. La combinaison de trois substances ne produit elle pas une nouvelle complication? Rien ne demande donc plus de sagacité & de justesse dans l'esprit que des recherches exactes sur les affinités chimiques. Or, on sait que M. Bergman a réuni ces deux qualités au plus haut degré. Dans le Traité que nous annonçons, il a disposé en cinquante-huit colonnes les divers objets chimiques, en recherchant les phénomènes que présentoient leurs affinités respectives.

Le Traducteur de l'Ouvrage de Bergman ajoute, à titre de supplément, les recherches qu'on a récemment faites sur divers acides, dont cet Auteur ne parle point, & qu'on trouve dans la nouvelle Encyclopédie (*Chimie, tom. Ier, par M. de Morveau*). Enfin, comme M. Lavoisier & les autres Sectateurs de la Chimie pneumatique ou antiphlogistique ont fait plusieurs découvertes qui portent atteinte à certaines assertions de Bergman ou qui tendent à les modifier, le Traducteur a joint à la suite de l'Ouvrage, des notes détachées qui font connoître les principes de cette nouvelle doctrine.

ANNONCE.

Dissertation sur l'Arbre du Pain, de première nécessité pour la nourriture d'un grand nombre d'habitans, & qui mérite d'être cultivé dans nos Colonies. Par M. Buch'oz, in fol. avec fig. Prix 4 liv. chez l'Auteur, rue de la Harpe.

AVIS.

On pourra satisfaire les personnes qui désirent se procurer ensemble ou séparément la collection des Gazettes de Santé des quatre années précédentes, qui peut former un gros volume in-4°. aussi varié qu'intéressant.

De l'Imprim. de M. LAMBERT, Impr.-Libr. rue de la Harpe, près S. Côme.

NUMÉRO 3e.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

DERNIER AVIS.

MM. les Souscripteurs, dont l'abonnement expire au 1er Février prochain, sont priés de vouloir bien le renouveller incessamment chez P. J. DUPLAIN, *Libraire, Cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie Françoise. Ceux qui ne l'auront pas fait renouveller, ne recevront plus aucun numero. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, qu'on voudra bien lui faire parvenir franc de port, ainsi que la lettre d'avis qui contiendra le mandat du Maître des Postes de leur Ville sur Paris.*

BIOGRAPHIE.

SUITE des Éloges lus dans les séances publiques de la Société Royale de Médecine, par M. Vicq d'Azir. Sixième cahier, (deuxième extrait.)

ON a relevé avec raison, dans une feuille périodique, l'abus que l'on fait, dans ce siècle, des éloges donnés avec tant d'épargne aux vivans, & si souvent prodigués après la mort. La Medecine a eu part à ce juste reproche, comme les autres sciences. Que devroit-on penser, en effet, d'une séance où on exalteroit en style de Collége, les plus minces talens? Suffit il, pour être honoré d'un éloge, d'avoir eu le pédantesque avantage de fabriquer des syllogismes, durant le cours ordinaire de ses études, de s'être signalé dans des concours par le stérile bavardage de l'école, & de n'avoir fait que quelque foible compilation, ou même laissé après sa mort d'autre écrit que le rôle exact des visites rendues aux malades, avec le prix des honoraires?

Mais il importe à l'instruction des vivans, de célébrer le petit nombre d'hommes qui ont porté des vues étendues dans l'art de guérir, qui ont joint un savoir solide à l'élévation du caractère, qui ont fait faire de nouveaux progrès à la science, & bien mérité de leur patrie, par l'enseignement public & des établissemens utiles. M. Lobstein, dont M. Vicq d'Azir publie l'éloge historique, est de ce nombre. Il a enseigné plusieurs années avec gloire la Physiologie & l'Anatomie dans l'Université de Strasbourg; & quoiqu'il n'ait point publié de traité complet sur ces sciences; il est sorti de son école un grand nombre de Dissertations excellentes, dont son historien fait l'énumération, & qui tendent à approfondir plusieurs objets importans. « M. Lobstein reunissoit les qualités d'un grand Anatomiste, à celles d'un grand Professeur, c'est-à-dire, qu'a une instruction très étendue, il joignoit un esprit aussi sage qu'éclairé.... Ses relations avec l'Allemagne étant, par la position de la ville qu'il habitoit, plus nombreuses qu'avec la France, ses talens y étoient aussi mieux appréciés. Le Roi de Prusse, l'Electeur de Saxe, l'Université de Gottingue & la ville d'Hanovre, lui offrirent des chaires à occuper & des places de Chirurgien à remplir, avec des honoraires considérables; mais il préfera son repos à ces fonctions brillantes, &

nous n'aurons point à le suivre dans d'autres climats. » Il fut nommé deux fois Recteur de l'Université de Strasbourg, & la Faculté de Médecine le choisit dix fois pour la présider en qualité de Doyen.

M. Serrao, premier Médecin du Roi de Naples, &c. n'intéresse pas moins par ses qualités personnelles, & la solidité de son savoir, que par ses nombreuses recherches en Médecine & en Histoire Naturelle. Le Secrétaire de la Société expose les moyens qu'employa M. Serrao, pour détruire un ancien préjugé sur les effets de la morsure de la tarantule : « de l'abus, dit-il, que l'on a fait de la Religion, de la Médecine & de l'Astronomie, ont résulté trois grandes sources de maux, le fanatisme, le charlatanisme & la superstition. Le moyen le plus efficace que l'on puisse opposer à ces égaremens de l'esprit, c'est d'en faire connoître l'origine, les causes & les dangers, en les dénonçant au tribunal de la raison. Telle a été la conduite de M. Serrao, lorsqu'il a publié sur les accidens, mal-à-propos attribués à la morsure de la tarantule, des recherches où est consignée l'histoire d'une des plus singulières erreurs qui ayent subjugué, non-seulement le peuple, mais les savans eux-mêmes... » Dans l'exercice de la Médecine trois considérations étoient la base de son pronostic : l'état du visage, celui de la respiration & celui des forces.

CHIRURGIE.

Observation sur le traitement d'une gangrène considérable, tant à l'œsophage, à la trachée-artère, que dans presque toutes les parties du col, &c. Par M. Hazard, Maître en Chirurgie à Arras.

M. Dauffi, Procureur au Conseil Provincial & Supérieur d'Artois, demeurant à Arras, fut attaqué d'une vraie angine, vulgairement dite esquinancie inflammatoire, qui bientôt se termina par la gangrène. Les ravages de celles-ci s'étendoient à l'œsophage & à la trachée artère ; ce qui procura aux alimens & aux médicamens intérieurs, la liberté de sortir par une ouverture que la gangrène avoit formée à la partie supérieure du sternum : il en fut de même du passage de l'air, car à chaque mouvement d'inspiration & d'expiration, cet élément sortoit par le même endroit.

Cette gangrène fit des progrès si rapides, qu'en peu d'heures, presque toutes les parties du col, toute la surface antérieure & latérale gauche de la poitrine, l'épaule du même côté & la partie supérieure & moyenne du bras, furent détruites, & répandoient aux environs une odeur si infecte, qu'il étoit impossible d'y résister. Le malade auroit donc succombé, si M. Hazard ne fût venu à son secours, & ne lui eût fait une opération qui offroit plusieurs grandes difficultés ; il s'agissoit en effet de faire la dissection des vaisseaux jugulaires, & celle du tronc de l'artère axillaire, de séparer ces vaisseaux des chaires mortes, & d'empêcher que la gangrène n'attaquât leur propre substance. Les pansemens ont été ensuite faits avec méthode, & la cicatrice a été formée, de manière qu'il s'en est suivi une guérison parfaite & radicale.

Cette observation est munie des attestations de MM. Willemetz & Beauvais, Médecins, qui ont assisté à l'opération. Des certificats de MM. les Echevins de la ville d'Arras, y ajoutent le dernier degré d'authenticité. Il seroit seulement à desirer que le traitement fût exposé jour par jour, avec toutes les circonstances & les détails nécessaires ; c'est ce qu'on pourroit faire dans un ouvrage périodique d'une plus grande étendue que nos feuilles.

MÉDECINE.

Nouvelles instructives bibliographiques, historiques & critiques de Médecine, Chirurgie & Pharmacie, ou Recueil raisonné de tout tout ce qu'il importe d'apprendre pour être au courant des connoissances & à l'abri des erreurs relatives à l'art de guérir, dédié à S. A. S. Mgr. le Duc d'Orléans, premier Prince du Sang, par M. Retz, tom. IV. A Paris, chez Méquignon l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers, près des Ecoles de Chirurgie. Année 1788.

L'ouvrage de M. Retz est, comme on voit, périodique, puisqu'il en paroît un volume au commencement de chaque année, & que l'objet de l'Auteur est de jeter un coup-d'œil critique sur les productions médicales qui ont paru dans le cours de l'année

précédente, ainsi que fut les remèdes nouveaux ou remis en vogue. Ce Recueil devient par-là d'une grande variété, & suppose beaucoup d'ardeur pour l'étude, & un noble desir de réformer les abus sans nombre, que l'intrigue, l'ignorance ou le charlatanisme introduisent dans l'art de guérir.

Mais ne peut-on pas lui reprocher souvent un peu de partialité dans ses jugemens, & ne condamne-t-il pas d'une manière trop exclusive, tout ce qui ne se rapporte point à ses principes? On en voit un exemple dans la critique qu'il fait du *Traité de la Fièvre maligne*, par M. Chambon, dont nous avons rendu compte dans nos feuilles de l'année passée. Il est vrai que ce Traité n'est en grande partie qu'une compilation, quoique, faite avec choix, & que l'Auteur admet sans fondement de prétendues altérations du fluide nerveux ou vital; mais on doit aussi convenir que cet ouvrage offre des divisions bien caractérisées de la fièvre maligne, que les principes du traitement en sont conformes à ceux des Médecins vraiment observateurs, & qu'ils tendent à réformer plusieurs points de pratique dangereux & accrédités par la routine. Quel peut être le fondement du reproche fait à M. Chambon qui, suivant M. Retz, « n'a vu tant de fièvres malignes, que parce qu'il avoit l'art de les faire lui-même à force de purgatifs. On n'a qu'à lire depuis la page 160 jusqu'à 165 du tome deuxième du Traité des Fièvres malignes, & on s'assurera que les principes de M. Chambon sont entièrement opposés à l'abus des purgatifs, & qu'il fait valoir avec zèle la doctrine des anciens, qui ne les administroient qu'avec la plus grande réserve.

M. Retz, en faisant l'énumération de divers remèdes, donne la composition d'un sirop fébrifuge qui est indiqué dans le tome VI des Mémoires de l'Institut de Bologne, & qui peut suppléer au quinquina: on prend des sucs dépurés des feuilles de scordium, de chardon bénit, de camomille, de petite centaurée, de chaque une quantité arbitraire, sucre une suffisante quantité. On en fait un sirop, dont on donne six ou huit onces avant l'accès. Ce remède peut être bon dans les cas où les malades ont une répugnance invincible pour le quinquina, aux enfans, par exemple.

Parmi les remèdes mis à l'index, on trouve les principales recettes du fameux Comte de Cagliostro, qui ont été communiquées à M. Retz, par M. de S. J. De ce nombre sont *es gouttes blanches, les gouttes jaunes, le baume liquide, dit de vie, la poudre purgative, les pillules stomachiques, dites Egyptiennes, &c.* « On trouvera peut-être, dit M. Retz, que ces prétendus remèdes, d'un habile Jongleur, ne méritent pas d'occuper la place que nous leur avons accordée dans cet ouvrage; à quoi nous répliquerons que la plûpart de ces formules magnifiques, par lesquelles brillent encore beaucoup de livres de Médecine, ne sont pas meilleures que les précédentes « Ne pourroit on pas cependant demander grace en faveur de la recette suivante, qui certainement mérite d'être conservée par les ennemis mêmes les plus déclarés des remèdes?

Bouillon au bœuf à l'usage de ceux qui prennent la tisanne ou autre médecine, de l'ordonnance de M. le Comte de Cagliostro.

Trois livres de bœuf sans graisse.
Une demi-livre de petits navets.
Une demi livre d'oignons blancs.
Trois onces de céleri.
Trois onces de carottes.
Une poignée de cerfeuil & de persil.
Sel autant qu'il en faut.

Faites bouillir à petit feu dans huit pintes d'eau que vous laisserez réduire à quatre.

ÉLECTRICITÉ.

Expériences électriques propres à éclaircir la formation de certains météores, (extrait de l'ouvrage Hollandois de M. Wan-Marum, qui a pour titre: *Eerste Vervolg, &c.*)

On trouve un précis des expériences de M. Wan-Marum, dans le Journal de Physique du mois de Novembre dernier. Nous allons seulement rapporter ici celles qui sont relatives à la formation des météores, avec un peu plus de détail qu'on ne les trouve dans cet ouvrage périodique.

Deux ballons faits avec de la peau de l'amnios du veau, furent remplis d'environ deux pieds cubiques d'air inflammable chacun. On les lesta, de manière qu'ils se soutinrent dans la partie inférieure de l'atmosphère; ils communiquoient l'un avec un conducteur positif, & l'autre avec un conducteur négatif, par des fils de métal d'environ trente pieds

de longueur : ils avoient été placés à vingt pieds d'intervalle l'un de l'autre, & on les avoit éloignés de la machine électrique, autant que la longueur des fils d'archal pouvoit le permettre. On mit en jeu cette machine, & on vit ces deux ballons s'élever dans l'air, suivant toute la longueur de leurs attaches ; ils s'attirèrent ensuite l'un & l'autre, & s'étant réunis, ils redescendirent avec lenteur. L'élévation de ces nuages artificiels est attribuée à l'expansion de l'air inflammable qu'ils contenoient, en conséquence de la force répulsive communiquée à ses parties par l'électricité. Leurs pouvoirs électriques opposés se détruisoient par le contact, & alors les deux ballons reprenant leur gravité spécifique, se portoient de nouveau dans la partie inférieure de l'atmosphère. Cette expérience ne explique-t-elle pas l'élévation des nuages, leur union & leur prompte résolution en pluie durant les orages ?

Pour rendre l'expérience plus parfaitement imitative de la foudre, M. Wan-Marum suspendit au ballon qui étoit uni au conducteur négatif, une vessie remplie d'un mélange d'air inflammable & d'air atmosphérique, qui étant allumé par l'étincelle électrique, lors de l'union des deux ballons, produisit une grande explosion. Le même Physicien chercha ensuite à imiter la foudre en petit, en plaçant à différentes distances les unes des autres, des surfaces bronzées & des cuirs dorés. Il partoit de ces surfaces, des étincelles qui représentoient assez bien les éclairs, quand on voit un violent orage à une certaine distance.

AVIS.

Le sieur Milleraut, Fabriquant de Chocolat de S. A. S. Mgr. le Prince de Conti, auquel nous avons indiqué le domicile dans nos feuilles de l'année passée, demeure toujours dans la même rue de St Germain-l'Auxerrois; mais il habite actuellement au n° 28, porte-cochère en face de la colonnade du Louvre ; l'augmentation de sa Fabrique, l'a obligé à ce changement. Son Chocolat, ainsi que nous l'avons dit l'année passée, a reçu l'approbation de MM. de la Faculté & de la Société Royale de Médecine.

Il vend le Chocolat de santé sans odeur, depuis 2 liv. 10 sols jusqu'à 6 livres; à une vanille, depuis 4 liv. jusqu'à 7 liv. ; à deux vanilles, depuis 5 liv. jusqu'à 8 liv. Il vend aussi un Chocolat au lait d'amande qui est très-rafraîchissant & bon pour les convalescens. Il fabrique enfin un nouveau Chocolat alimenteux pour les estomacs foibles, ainsi que du Chocolat à la gomme, à 3 & 4 liv. la livre. On trouve chez lui du Chocolat fabriqué à l'ancienne méthode, depuis 1 l. 4 s. jusqu'à 2 l.

Nous allons insérer un avis qui vient de nous être adressé, & nous desirons bien sincèrement que cette publication contribue à la guérison du malade.

« M. Groffiez, Chanoine à Créci en Brie qui est tombé en paralysie, il y a trois ans, offre 25 louis d'or à celui qui lui procurera un remède efficace pour le guérir ; mais il avertit qu'il ne payera cette somme qu'après sa guérison & non autrement. Les personnes qui ont un remède, tel qu'il le demande, peuvent s'adresser à lui, & lui écrire directement pour le lui proposer. Il répondra exactement aux lettres qui lui seront adressées. »

On sent bien que les Médecins qui voudront entreprendre ce traitement, auront besoin d'être instruits de l'âge du malade, de son tempérament, des causes occasionnelles de la paralysie, des maladies précédentes, de la manière de vivre du paralytique, &c. Car toutes ces circonstances influent singulièrement sur le choix des remèdes. Il faudra donc demander ces détails dans des lettres particulières, avant de commencer le traitement.

ANNONCES.

Essai sur la maladie de la face, nommée le tic douloureux, avec quelques réflexions sur le Raptus Caninus de Cœlius-Aurelianus ; par M. Pujol, Médecin du Roi, à l'Hôpital de Castres, &c. Correspondant de la Société Royale de Médecine de Paris, des Académies des Sciences de Montpellier & de Toulouse, &c. A Paris, chez Théophile Barrois le jeune, quai des Augustins.

Nous rendrons incessamment compte de cet ouvrage.

Quarto. *Dissertatio Botanica, 128 species Geranium complectens 50 tabulis incisas autore Ant. Jos. Cavanilles, Hispano Valentino, &c. Parisiis, apud Franciscum Didot.* 787.

De l'Imprim. de M. Lambert, Impr.-Libr. rue de la Harpe, près S. Côme.

NUMÉRO 4e.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

MÉDECINE.

An Essay on sea bathing and the internal use of sea Water ; c'est-à-dire , Essai sur le bain de mer , & sur l'usage interne de l'eau de la mer. Par M. Richard Kentish. D. M. &c. 1787. Londres.

Il est curieux de voir le caractère Anglois se retracer souvent dans l'exercice de l'art de guérir , & faire rechercher ce qu'on appelle des moyens héroïques, c'est-à-dire, des remèdes doués d'une action vive & énergique, & qui supposent de la part du malade un développement de fermeté & de courage. C'est-là peut-être l'origine de l'usage extrême & souvent de l'abus (1) des bains froids qu'on prend en Angleterre sous toutes les formes , qu'on varie avec sagacité, & qu'on prescrit avec succès contre un grand nombre de maladies , qui se perpétuent ailleurs par la foiblesse du Médecin ou du malade.

Le Docteur Kentish, après avoir rappelé l'antiquité du bain froid , considère comme remède, établit quelques règles générales de pratique pour les malades qui vont se baigner à la mer. Les preceptes qu'il donne à cet égard sont judicieux , mais on doit lui reprocher quelquefois une prévention trop favorable à l'usage des bains qu'il prescrit en général dans les cas de rhumatisme, de goutre, &c. On doit convenir avec lui que le bain froid est non-seulement inefficace, mais même nuisible dans des cas d'histérie & d'autres affections nerveuses , si la sensation d'une chaleur douce & agréable ne succède à l'impression du froid ; mais il a tort d'attribuer cet effet à l'action de l'atmosphère qui environne le corps au sortir de l'eau. On doit le considérer comme une réaction des forces de la vie , qui tendent à vaincre l'espèce de constriction produite à la surface du corps, & à faire refouler vers les vaisseaux cutanés le sang qui a été repoussé à l'intérieur. Il suit de cette réaction un développement de chaleur , un pouls plus fréquent & plus fort , & un accroissement salutaire de transpiration insensible ; ensorte que tout bain froid qui ne produit pas ces deux alternatives d'un accès de fièvre, c'est-à-dire, les frissons & la chaleur, ne peut point être regardé comme un remède efficace.

Le bain froid peut réussir, & d'autres fois nuire dans la même maladie, suivant l'etat & la constitution des personnes qui en sont attaquées. On doit en général en discontinuer l'usage , dès qu'on s'apperçoit que le corps, après le bain, ne reprend pas un nouveau degré de chaleur. Il y a encore un autre cas digne de remarque, qui en contre indique l'usage , c'est une ardeur trop vive , accompagnée d'un sentiment de langueur , qui continue le reste de la journée après avoir pris le bain. Le succès de ce remède dépend d'ailleurs de la manière dont on le fait prendre. Quelquefois il faut se borner à une seule immersion ; d'autres fois la répéter deux ou trois fois d'une manière brusque. On peut voir dans le n°. 3. de la Gazette de Santé , année 1786 , l'exemple d'un enfant miné sourdement par une fièvre lente , qui fut guéri par deux ou trois immersions par jour

(1) On a rapporté l'année passée , dans des papiers Anglois , l'exemple de deux jeunes personnes d'une santé délicate , à qui les bains de mer, prodigués sans intelligence, produisirent une fièvre hectique, & un commencement de Pthisie, qui se dissipèrent en faisant cesser ces bains.

dans l'eau froide pendant quelques mois. Les personnes qui ont voyagé à Bath en Angleterre, peuvent avoir observé toutes les variétés dont le bain froid est susceptible, & le grand nombre de maladies contre lesquelles on emploie ce remède. La maladie des Anglois, si connue sous le nom de *Spleen*, espèce de mélancolie qui vient souvent de l'abus des plaisirs & de la satiété, fait prescrire le bain de mer, autant comme un objet de diversion, que comme un moyen de retablir une constitution détériorée & de redonner des forces.

Medico-Chirurgie.

Traité des Maladies Vénériennes, par M. Jean Hunter, des Sociétés Royales des Sciences de Londres & de Gothemburg, associé étranger de la Société Royale de Médecine, & de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, Chirurgien extraordinaire de S. M. Britannique, &c. Traduit de l'Anglois par M. Audiberti, D. M., Correspondant des Académies Royales des Sciences de Turin, & de Chirurgie de Paris, & Membre du Collège Royal de Chirurgie de Turin, & Chirurgien-Major du Régiment Suisse Valaisan de Courten, au Service de S. M. le Roi de Sardaigne. A Paris, chez Méquignon l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers, près des Écoles de Chirurgie. 1787. Un vol. in-8°, avec fig. Prix relié 6 liv.

Nous avons déjà donné dans nos Feuilles de l'année passée, une légère idée de l'ouvrage Anglois de M. Hunter, avant que la Traduction en fût publiée. Il fourniroit une ample matière à plusieurs extraits, si on vouloit faire connoître toutes les idées neuves & originales qu'il renferme. Les résultats de l'observation & d'une pratique longue & réfléchie y font souvent naître les vues les plus lumineuses sur les loix de l'économie animale, & nul Ouvrage n'est plus propre à confondre les prétentions vaines des Praticiens obscurs qui déclament sans cesse contre la théorie, même contre celle qui n'est qu'une induction exacte & rigoureuse des faits observés, comme si l'art de guérir ne consistoit que dans l'habitude de voir des malades, c'est-à dire, de ne jamais réfléchir & de multiplier ses erreurs & ses fautes sans les connoître.

Ce n'est point qu'on n'y trouve quelques opinions hasardées, & quel ouvrage peut en être exempt, lorsqu'il s'agit de rompre l'uniformité monotone de la routine, & de s'ouvrir des routes nouvelles? Nous en avons donné déjà quelques exemples en rendant compte de l'Ouvrage Anglois, & on en trouve sans doute d'autres dans une foule de critiques auxquelles il a donné lieu en Angleterre, mais qui n'ont pu forcer l'Auteur à rompre le silence. Plusieurs de questions fines & délicates sur les organes de la génération & sur la détérioration de leurs fonctions, étoient naturellement liées au sujet que traite M. Hunter, & personne n'étoit plus propre que lui à les discuter, soit par sa sagacité naturelle, soit par son expérience consommée. L'article impuissance en offre plusieurs exemples. M. Hunter y developpe l'influence de l'imagination en vrai Philosophe, & nous avons été très-flattés d'y trouver la décision d'un cas épineux, entièrement analogue à celle que nous avons proposée dans le n° 45 de la Gazette de Santé, année 1786. On trouve aussi une foule d'idées ingénieuses dans ce qu'il dit de l'impuissance qui provient du défaut de correspondance entre les actions de différens organes.

M. Hunter n'a pas seulement répandu dans son Traité, les principes d'une Physiologie saine & lumineuse; ses grandes connoissances & son habileté en Anatomie, lui donnent un avantage marqué sur les autres Auteurs. Le système des vaisseaux absorbans ou lymphatiques, qui lui doit tant de progrès, ainsi qu'au Docteur Hunter, son frère, lui donne la raison d'une foule de phénomènes & d'irrégularités qu'offre le virus vénérien, soit dans sa propagation ou sa délitescence, soit relativement aux inflammations qui en sont la suite. Il dévoile pleinement le charlatanisme des personnes avides du gain, qui inspirent de vaines terreurs aux malades, & qui leur font toujours entrevoir un germe caché de virus vénérien, pour les forcer d'adopter leur traitement. Il fait plus encore, il expose la nature de plusieurs affections qui ont la fausse apparence des maladies vénériennes, & qui ne participent cependant nullement de leur caractère. L'Auteur considère les causes qui ont pu conduire les Praticiens à confondre les unes avec les autres,

& il indique les moyens d'éviter cette surprise.

OBSERVATION.

Nous allons joindre ici l'extrait d'une observation rapportée par M. Hunter, & propre à montrer avec quelle sage circonspection il faut procéder dans les cas douteux. Un homme avoit un grand nombre de pustules sur diverses parties du corps, & ces pustules étoient plus ou moins grandes, & plus ou moins enflammées. Il les croyoit lui-même vénériennes, quand il vint consulter M. Hunter, parce qu'il avoit eu une maladie de cette nature un an auparavant, & que six mois après cette maladie, ces éruptions à la peau etoient survenues. Dans les différentes questions que M. Hunter fit au malade, il apprit que plusieurs pustules antérieures s'étoient déjà dissipées; & en examinant le lieu où elles avoient paru, il y trouva seulement un changement de couleur à la peau, ce qui lui fit juger qu'elles n'étoient point vénériennes.

Cependant le cas pouvoit encore paroître douteux, en ce que le malade declara avoir pris du mercure, & avoir observé que pendant l'usage de ce remède, plusieurs pustules avoient disparu; mais comme pendant l'usage de ce même remède, qui avoit duré six mois, d'autres pustules avoient augmenté, M. Hunter persista dans sa première opinion, quoique le Chirurgien ordinaire du malade assurât que la maladie étoit vénérienne, & qu'il falloit continuer encore l'usage du mercure. L'avis de M. Hunter prévalut, le malade ne prit plus aucun médicament, en même-temps qu'il observa un régime convenable, & au bout de trois semaines il se trouva bien portant. La peau avoit seulement changé de couleur au lieu où les pustules avoit paru. M. Hunter lui conseilla d'aller à un port de mer, & d'y prendre des bains pendant un mois: il suivit ce conseil, & revint jouissant d'une santé parfaite qui ne s'est plus démentie.

Nous ferons ici une réflexion naturelle. Les Médecins & les Chirurgiens qui desirent le bien, & qui ne négligent aucune occasion importante de s'instruire, ne manqueront point de méditer & d'approfondir les recherches de M. Hunter, & de mettre à profit les préceptes variés & les vues nouvelles qu'il propose pour le traitement du mal vénétien. Ceux au contraire qui ne voyent dans la Médecine ou la Chirurgie qu'un moyen de lucre, & qui même, pour s'épargner toute espèce de remords, ne lisent aucun papier public, ne s'informeront pas plus de l'Ouvrage de M. Hunter, que des Loix de Confucius ou de Zoroastre. Ils continueront de marcher pesamment dans le premier sillon qu'ils se sont tracés, & à soumettre les malades, sur la plus légère apparence, à un traitement dispendieux. Les uns donneront quelque eau mystérieuse, certains feront prendre des pillules, d'autres persisteront éternellement dans l'usage des frictions, & chacun d'eux, sans aucun égard pour les circonstances, suivra ses principes bornés & exclusifs, & viendra ensuite vanter ses trente ou quarante années de pratique, ou plutôt un long tissu de bévues & de spéculations mercantiles.

CHIMIE.

Épître à Messieurs les Savans & Amateurs en Chimie, pour servir de réponse à un article de Chimie de M. de Fourcroy; suivie de plusieurs Mémoires sur des opérations nouvelles & curieuses en Chimie, par M. le Baron de Bormes. A Bruxelles, & se trouvent à Paris, chez Hardouin & Gattey, Libraires de S. A. S. Madame la Duchesse d'Orléans, au Palais Royal. 1787, in-8°. *de 148 pag.*

M. de Fourcroy, en parlant des divers procédés qu'ont employés les Chimistes, pour obtenir l'éther marin, a dit dans son Ouvrage, que personne n'avoit suivi ce travail avec autant de zèle & de succès que M. le Marquis de Courtenvaux. Dès lors, M. le Baron de Bormes, dont le procédé sur le même objet a été publié en 1774, dans les Recueils de l'Académie des Sciences, a cru devoir réclamer contre cette décision, & faire voir au Public que les moyens qu'il employe méritent la préference, en ce qu'il se sert pour intermède des fleurs de zinc, & que cette chaux métallique concentrant l'esprit de sel au plus haut degré possible, le rend plus propre à la décomposition de l'esprit de-vin, & par conséquent à la formation de l'ether marin. Il ajoute que plusieurs Médecins célèbres ont fait une mention avantageuse de son procédé, & de l'usage médicinal de l'éther qui en provient.

Dans le Recueil que M. le Baron de Bormes publie, on trouve plusieurs objets de Chymie, comme un Mémoire sur une nouvelle méthode d'obtenir l'huile de vitriol, du soufre; un autre Mémoire sur une nouvelle manière d'extraire les huiles essentielles de canelle, de gérofle, de sassafras; enfin des recherches sur la naissance de l'alkali volatil & des esprits urineux, avec la manière de créer des odeurs qui n'existoient point auparavant dans les matières dont on les retire. Outre ce que nous venons de dire, M. le Baron de Bormes annonce qu'il publiera d'autres travaux, dont les résultats paroissent bien merveilleux, pour ne rien dire de plus, comme de changer le sel marin en très-beau & très-bon nitre, de transmuer des feuilles d'argent en bon or, par la seule digestion au soleil dans le suc d'une plante, &c. Quelque difficulté qu'il y ait à opérer ces prodiges de l'alchimie, il n'y en aura pas moins à les faire croire.

MÉDECINE-PRATIQUE.

Extrait d'un Mémoire à consulter sur une épilepsie nocturne.

La fille d'un Marchand de campagne, âgée de dix-huit ans, d'une taille ordinaire, & douée d'une constitution saine, mais peu active & fort adonnée au sommeil, commença à éprouver l'évacuation périodique à l'âge de quatorze ans. Elle a joui d'une bonne santé jusqu'au six du mois de Février de l'année dernière; mais, à cette époque, elle fit, en partie à pied, un voyage de sept à huit lieues, & elle fut très-mouillée par une pluie abondante qu'elle essuya. Deux jours après son retour, elle fut à la pêche, & elle resta dans l'eau de la mer jusqu'à mi-jambe, environ deux heures. Depuis cette époque, le flux périodique ne fut plus que le tiers ou le quart de ce qu'il étoit auparavant, & vers le douzième du même mois, elle éprouva durant son sommeil une attaque d'épilepsie, qui se renouvela après deux jours d'intervalle, & qui a continué de revenir régulièrement après cinq ou six heures de sommeil, six ou sept fois le mois. Les attaques sont un peu plus rapprochées, quelques jours avant & quelques jours après la période sexuelle. Plusieurs remèdes ont été vainement tentés, comme le quinquina, les martiaux, l'usage des bains, pendant une quinzaine de jours, & les fleurs de zinc. Une personne qui s'intéresse au sort de la malade & de sa famille, nous demande des avis.

Réponse. Nous ne pouvons ici dire que deux mots, sauf à insérer quelque observation analogue, si on nous l'adresse. Il paroit que l'épilepsie dont il est ici question, est purement uterine, & qu'elle cesseroit si le flux periodique reprenoit son état naturel. On trouve dans les ecrits d'Hoffman des exemples d'épilepsie, provenue d'une suppression des menstrues, & guérie par le mariage. Cependant dans le cas présent, il est prudent de ne pas proposer encore ce moyen, & de tâcher de rétablir d'une autre manière l'évacuation périodique; des pédiluves dans l'eau chaude, pris deux fois par jour, un le matin & l'autre le soir, avant de se coucher, peuvent être très utiles; il faut joindre à cela l'infusion théiforme des fleurs de *gallium luteum*, ou caille-lait jaune, prise durant la matinée, à la dose de deux ou trois tasses. La malade prendra aussi régulièrement après dîner une tasse de café pure & un peu fort, avec du sucre. Elle aura soin de tenir ses pieds bien converts durant la nuit, & de mettre quelques oreillers sous sa tête, pour éviter, durant le sommeil, une position horizontale. On sent que la malade étant peu fortunée, & vivant à la campagne, on ne peut point proposer l'électricité dirigee vers l'*uterus*, ni d'autres moyens recherchés qui ne feroient point à sa portée.

ANNONCES.

De quibusdam gravidarum varicibus, de quelques varices des femmes grosses, *par M. S. G. Crusius D. M. à Leipsic*, in-4°. de 15 p. 1787.

Phamacopoia Londinensis specimen alterum. 1787.

AVIS.

M. Belloste, Médecin, carrefour de la Croix rouge, continue à vendre avec le même succès les pillules qui portent son nom. Il prévient le Public, que si l'on ne veut point être trompé, il faut les prendre directement chez lui.

ERRATA.

C'est par erreur que dans le n°. précédent, on a indiqué *rue St-Germain l'Auxerrois*, la demeure du sieur Millerant, Chocolatier de Monseigneur le Prince de Conty; il faut lire, *rue des Fossés S. G. l'Auxerrois*, n° 28, vis-à-vis la colonnade du Louvre.

De l'Imprim. de M. LAMBERT, Impr.-Libr. rue de la Harpe, près S. Côme.



NUMÉRO 5e.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

DIÉTÉTIQUE.

Au Rédacteur de la Gazette de Santé.

J'AI lu, Monsieur, la Dissertation sur le Café, que vous avez annoncée dans une de vos Feuilles de cette année ; mais j'avoue que l'essai que j'ai fait du Café non torréfié, m'a paru bien peu propre à flatter le goût. Pourquoi l'Auteur de cette Dissertation n'a-t-il point fait ses observations de Médecine en prescrivant le Café torréfié à propos ? N'est-ce pas-là un procédé conforme aux règles de la Chimie végétale ? On sait en effet que la torréfaction enlève aux graines de Café une partie de leur phlegme, qu'elle atténue une portion de son acide & de son huile, & qu'elle développe par-là l'odeur aromatique qui lui est propre, pourvu que l'action du feu ne soit point trop forte, & que la poudre qui en résulte prenne seulement une couleur semblable à celle du tabac d'Espagne ou de la cannelle.

Je suis loin de penser aussi, avec l'Auteur, qu'il faille s'en tenir strictement à la proportion qu'il assigne entre le dissolvant & la quantité du Café en poudre dont on veut obtenir l'extrait. Ce rapport est très-variable suivant l'habitude des individus, les coutumes des nations & les effets qu'on veut produire dans des cas de maladie. On peut faire ce qu'on appelle un Café double ou triple, c'est-à-dire qu'après avoir obtenu l'extrait d'une certaine quantité de Café, on peut encore en faire bouillir une autre quantité dans le même liquide, & répéter même cette opération une troisième fois. C'est ainsi que suivant les divers cas on pourra obtenir une boisson plus ou moins nourrissante & propre à dissiper des affections comateuses ou mélancoliques.

Il eût été à desirer que M. Gentil eût fait usage, dans sa pratique, du Café torréfié à-propos, & les effets n'en auroient été ni moins prompts ni moins assurés. Le traité de Café de M. Moseley dont vous avez tendu compte, Monsieur, il y a environ deux années, rapporte des succès très-marqués du Café préparé à la manière ordinaire, dans plusieurs maladies. On trouve aussi d'autres observations sur cet objet dans un Ouvrage un peu plus ancien qui a pour titre : *Traités nouveaux & curieux du Café, du Thé & du Chocolat ; par M. Silvestre du Four. Lyon 1685.* Cet Auteur rapporte qu'une Dame de Paris tourmentée depuis long-temps par une migraine des plus douloureuses, & dont les accès étoient très-fréquens, après avoir fait vainement beaucoup d'autres remèdes, eut recours au Café préparé à la manière ordinaire, & qu'elle fut si promptement guérie, qu'elle resta elle-même très-étonnée d'une révolution si inespérée. On trouve aussi, dans le même Ouvrage, qu'un Médecin de Saintonge prescrivoit le Café ordinaire pour rappeler l'évacuation sexuelle, quand elle étoit supprimée ou accompagnée de douleur. Quant à la Goutte, M. Silvestre du Four rapporte qu'un Religieux sexagénaire de Lyon, après avoir été long-temps tourmenté par cette maladie, avoit été guéri par le seul usage du Café, & que pendant sept années de suite il n'en éprouva plus aucune attaque. Il ajoute que ce Religieux cuisoit son Café d'une manière singulière, & qu'il le faisoit bouillir pendant demi-heure.

Je ne parle point ici de l'usage du Café au lait que M. Silvestre vante beaucoup dans certaines affections de la poitrine, puisque dans cet objet, comme dans tous les autres, on doit être loin d'établir des propositions géné-

tales, & qu'on doit toujours avoir égard aux circonstances particulières de la maladie, au tempérament, & à l'habitude du malade. Les exceptions sont quelquefois si singulières, qu'on cite dans l'Ouvrage dont je parle, l'exemple d'un Médecin qui ne pouvant dormir dans une maladie qu'il avoit, prenoit tous les soirs une tasse de Café, qui ne manquoit jamais de produire le sommeil.

J'ai l'honneur d'être, &c.

R.., un de vos abonnés.

CHIRURGIE.

Observation sur la rupture du Tendon d'Achile & sur l'appareil qui lui convient. (The London Méd. Journ. part. 3e. 1787.)

M. Robbart, Chirurgien à Ipswich en Angleterre, a communiqué cette observation au Rédacteur du Journal de Médecine de Londres. L'appareil dont il constate les avantages est non seulement simple, & fait éviter une situation gênante durant le traitement; mais encore il prévient les douleurs & la difficulté de marcher, que les malades éprouvent après la guérison.

M. Robbard rapporte que, traversant un ruisseau, son pied ne fut pas placé assez avant sur une pierre pour porter le poids du corps sans glisser. Craignant de tomber, il fit un effort violent pour prévenir la chûte, & il se rompit le tendon d'Achile, environ trois pouces au-dessus de son insertion au calcaneum. Il rapporte que durant le cours de sa pratique il avoit observé des cas semblables, & qu'il avoit suivi le traitement indiqué par le Professeur Monro, c'est-à-dire qu'il faisoit maintenir le pied dans un état constant d'extension, & qu'il prescrivoit le repos jusqu'à ce que les parties fussent de nouveau réunies; & il avoit remarqué que quand ces personnes commençoient à marcher, c'étoit avec beaucoup de difficulté & de peine, & qu'il s'écouloit un long espace de temps avant qu'elles pussent appuyer leur talon avec un certain degré de force, sur-tout en montant.

Ces considérations engagèrent M. Robbard à essayer si la nature ne produiroit pas une nouvelle substance, soit qu'on doive l'appeler cal ou de tout autre nom, pour remplir l'intervalle que laissoit la rupture, sans cependant laisser le pied dans un état d'extension. Il vouloit aussi s'assurer si par ce moyen il seroit exempt de la douleur & de la difficulté de marcher, dont les malades qu'il avoit traités précédemment se plaignoient. L'expérience réussit selon ses vœux. Il laissa son pied dans sa position naturelle; il vaqua à ses affaires, se promena & monta chaque jour pendant long-temps à cheval, ayant seulement soin de ne faire faire à l'articulation du pied avec la jambe que le moindre mouvement possible, jusqu'à ce qu'il se fût assuré de la parfaite réunion du tendon. M. Robbard ajoute qu'il peut maintenant se promener, monter un escalier, &c. sans douleur, & faire le même usage de ce membre que de l'autre. La jambe est considérablement diminuée de volume, mais la cuisse est aussi charnue que de l'autre côté. Le même Chirurgien Anglois assure avoir vu un autre cas semblable au sien, & l'avoir traité de la même manière avec un égal succès. Il dit qu'il a seulement appliqué un léger bandage autour de la cheville & du pied, qu'il avoit soin d'humecter avec l'eau végéto-minerale de Goulard.

Si on rapproche maintenant ce traitement de celui que propose M. Petit, dans son Traité des Maladies des os, on verra combien les moyens que prend la Chirurgie deviennent plus simples, à mesure qu'elle fait des progrès, & comment peu-à-peu on la débarrasse des procédés compliqués, propres à tourmenter le malade & souvent nuisibles.

BOTANIQUE.

Manuel de Botanique à l'usage des amateurs & des Voyageurs, contenant les principes de Botanique, l'explication du systême de Linné, un Catalogue de différens végétaux étrangers, les moyens de transporter les arbres & les semences, la manière de former un Herbier, &c. avec huit planches. P. M. F. *Lebreton, de l'Académie Royale des Sciences d'Upsal, Correspondant de la Société Royale d'Agriculture, &c. A Paris, chez Prault, Imprimeur du Roi, quai des Augustins.* 1787. Un Vol. *in*-8°. de 390 pages.

Le goût des Jardins Anglois qui est devenu

maintenant un objet si général de luxe, à du moins l'avantage de faire rechercher les végéraux exotiques, de rendre nécessaires les connoissances qui se rapportent à leur culture, & les principes de la Botanique. Une pareille étude est en même-temps un noble amusement pour les personnes excédées du poids insupportable d'une existence inactive, & elle donne lieu à l'exercice du corps le plus salutaire, le plus agréable & le plus naturel à l'homme; mais les gens du monde éprouvent d'abord de grandes difficultés, puisque les Livres originaux de Botanique sont écrits dans une Langue qui leur est très-peu familière, & que parmi les Ouvrages François élémentaires il y en a peu qui puissent leur convenir, soit par leur étendue, soit parce qu'ils exigent d'autres études préliminaires. Celui de M. Lebreton a l'avantage de pouvoir être entendu par toute sorte de personnes, & de fixer l'imagination au moyen des gravures qui se trouvent dans les planches.

Il étoit indispensable de donner le Catalogue de differens végétaux des grandes Indes & de l'Amérique, dont il seroit avantageux d'avoir des graines, des pieds vivans, ou des échantillons en herbier; c'est aussi ce que M. Lebreton a cru devoir faire: il a eu soin de mettre, à côté des noms Latins ou de toute autre Langue, leur signification en François, autant que cela a été possible, & quelques courtes notices sur l'usage des plantes & des arbres qui s'y trouvent désignés. On trouve aussi dans son Recueil un précis de différentes observations sur la reproduction des plantes. Enfin un des objets que s'est proposé l'Auteur, est d'inspirer le desir de fonder non seulement des pépinières nationales d'arbres étrangers, établissement qui peut devenir un des plus utiles, mais encore des pépinières particulières qui serviroient à multiplier les exemples des bonnes cultures.

Parmi les diverses méthodes que l'Auteur propose pour transporter les graines ou les semences des grandes Indes en Europe, & même en Amérique, en voici une qui est très simple: il faut mettre ces semences bien desséchées dans une boîte qui ne soit pas tout-à-fait close, sous différentes couches de mousse; on doit les placer les unes sur les autres, mais de manière que les semences puissent végéter, ou leurs jeunes rejetons bourgeonner dans la mousse. Pendant la route on suspendra la boîte au plancher de sa chambre, & lorsque le vaisseau sera arrivé à sa destination, on les placera dans des pots de terre, & on laissera autour d'elles un peu de la mousse, sur laquelle elles auront été apportées.

M. Lebreton rapporte la méthode qu'employoit J. J. Rousseau pour bien dessécher les plantes. Il ajoute avoir vu un Herbier préparé de cette manière, & qui lui a paru être le mieux conservé de tous ceux dont il a pu avoir connoissance.

MÉDECINE.

Extrait d'une Lettre adressée au Rédacteur de la Gazette de Santé.

J'AI lu, Monsieur, avec plaisir le compte que vous avez rendu de mes Précis sur les maladies épidémiques (n°. 51 de la Gazette de Santé, année 1787). Permettez moi de répondre aux questions que vous y faites touchant l'accord des principes de traitement que ces maladies exigent.

Vous demandez 1°. *L'exercice de la Médecine à l'égard des maladies épidémiques, est-il aussi facile que M. Retz veut l'insinuer?* Je réponds, s'il ne l'est pas, il devroit l'être; car l'exercice de la Médecine qui offriroit des difficultés, seroit impraticable en grand; que durant une maladie épidémique, il y ait dans un Hôpital 600 malades qui en soient attaqués, sans compter les maladies courantes; ira-t-on distinguer 600 nuances de ces maladies? De quoi serviroit cette distinction? Faudra-t-il 600 ingrédiens. Aura-t-on assez de têtes, assez de bras, assez de vases, &c.: c'est le service en grand des Hôpitaux qui découvre la marche de la nature.

Rép. du Redact. *Je conviens que le caractère général d'une maladie épidémique demande une certaine uniformité dans le traitement. C'est ainsi par exemple que dans une fièvre putride qui régnoit à Naples, M. Serrao, au lieu d'entasser les malades dans des Hôpitaux, les fit placer sous des hangards construits en plein air, & qu'il leur fit donner, avec un grand succès, les acides, l'eau froide,*

même à la glace, & le musc ; mais il n'est pas moins vrai qu'on doit modifier le traitement suivant l'âge & la constitution du malade, suivant les périodes plus ou moins avancées de la maladie, les tendances particulières des efforts critiques, &c. Toutes ces considérations particulières n'échappent-elles point au Médecin en grand *qui voit des malades, comme on court la poste? J'ai suivi autrefois pendant sept années la pratique des Hôpitaux François, & je sais ce que je dois en penser. Je sais aussi ce qu'en pensent les étrangers qui ont vu les Ecoles Cliniques d'Edimbourg, de Vienne en Autriche, de Pavie ; mais je n'en dirai rien pour l'honneur de la Nation & de la Médecine Francoise.*

Vous demandez 2°. *Les méthodes de traitement doivent-elles être aussi uniformes que M. Retz l'indique?* Je réponds qu'oui, puisque les méthodes de guérison que la nature emploie sont uniformes, & que l'art du Médecin consiste à l'imiter.

Rép. du Réd. *J'avoue que ce principe doit paroître nouveau, puisque toutes les observations exactes de Médecine apprennent que les maladies aiguës se terminent, tantôt par les urines ou les selles, tantôt par les sueurs, l'expectoration, des abscès critiques, &c. suivant le caractère particulier de l'épidémie ou la constitution de l'individu. On doit d'ailleurs être étonné de voir sur la même liste Chirac & Sydenham. Ce dernier, en effet, est un des plus ardens sectateurs d'Hippocrate, & un des Médecins qui ont le plus médité & approfondi ses principes : au contraire, si on en croit Chirac : « Hippocrate & Galien ne doivent pas avoir plus de privilèges qu'Aristote. Ils ignoroient, dit-il, la circulation ; ils ignoroient donc l'unique fondement de la Médecine ; ils n'étoient donc que des Empiriques, qui, dans une obscurité profonde, marchoient à tâtons. »*

On sent combien il seroit superflu de prendre ici le parti d'Hippocrate, (1) *puisque tout bon esprit qui a bien dirigé ses études, a toujours senti comme lui la nécessité d'étudier & de respecter les loix de la nature, de le prendre en un mot pour guide, non par le servile ascendant d'un grand nom, mais parce qu'on ne peut suivre d'autre marche que la sienne, & qu'avec des yeux observateurs, on voit chaque jour, sauf quelque exception, sa doctrine vérifiée au lit des malades. Il seroit d'ailleurs facile de faire voir que la découverte de la circulation, dont on se promettoit tant d'avantage, n'a fait qu'égarer les esprits raisonneurs, & remplir la théorie de la Médecine de fausses vues. Boerrhaave connoissoit aussi bien que Chirac la circulation du sang, & cependant peut-on trouver un plus grand partisan de la Médecine hippocratique?*

J'ai l'honneur d'être, &c. Signé Retz.

ANNONCES.

Calendarium Medicum ad usum saluberrimæ Facultatis, &c. c'est-à-dire, Calendrier de Médecine à l'usage de la Faculté, avec les noms des Docteurs & des Bacheliers, le Tribunal de l'Université, le Nécrologe, l'Histoire de la constitution de l'air & celle des maladies regnantes, ce qui s'est passé dans le sein de la Faculté pendant l'année académique, & d'autres objets relatifs à la Médecine. A Paris, chez Quilleau, Imprimeur de l'Université & de la Faculté de Médecine, rue du Fouare, année 1788.

ERRATA

Des quatre Numéros précédens de la Gazette de Santé.

Pag. 4 sec. col. lig. 16, *lisez*, que l'on pratique en Picardie.

Pag. 7 sec. col. lig. 12, *lisez*, cet organe.

Pag. 10 sec. col. lig. 16, *lisez*, *chairs mortes.*

Pag. 12 sec. col. antépenult. lig. *lis. Geranii.*

Pag. 14 sec. col. lig. 13, *lis.* Plusieurs questions.

(1) Voyez *l'Essai sur la conformité de la Médecine ancienne & moderne, par M. Barker,* 1 *vol. in-8°.*

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre J. Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comedie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le royaume.*

De l'Imprim. de M. Lambert, Impr.-Libr. rue de la Harpe, près S. Côme.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

ÉCONOMIE RURALE.

ANNÉE Rurale, ou Calendrier à l'usage des Cultivateurs. 1788. se trouve à Paris, chez Cuchet, Libraire, rue & hôtel Serpente.

TROP heureux le Cultivateur, a dit Virgile, s'il sentoit son bonheur! Le moyen de le lui faire sentir, n'est-il point de soutenir & ranimer son courage, de lui parler avec noblesse de sa profession, de le convaincre de l'estime qu'ont eue toujours pour elle les personnes éclairées, & de l'instruire des progrès que fait sans cesse l'agriculture; c'est en suivant ce plan qu'on le fera sortir des sentiers battus de la routine, qu'on lui inspirera le goût de l'observation, qu'on lui apprendra, enfin, à se défier de l'esprit de systême, & de ces annonces de culture, qui n'ont jamais existé que dans la tête de quelques Ecrivains, pendant que d'un autre côté on l'engagera à rechercher ce qui se passe dans d'autres pays, & à mettre à profit les procédés utiles & constatés par l'expérience. Tel est le but du Redacteur de l'Année Rurale.

Dans le volume qu'on publie cette année, on trouve la succession des travaux qu'exige chaque mois la culture de la vigne, les signes que donnent les animaux des changemens du tems, des préceptes pour la plantation des haies, la culture des pommes de terre & celle des asperges, une méthode facile, simple & éprouvée avec succès, pour obtenir le meilleur vin des raisins de toute espèce, la manière d'extraire l'huile des pepins de raisin, l'emploi des chardons pour la nourriture des vaches, la manière de cultiver la grande chicorée, pour être employée comme fourrage, & beaucoup d'autres objets relatifs à l'agriculture, & à la santé des gens de la campagne. Nous allons en donner quelques exemples.

On sait que la fécule ou farine des pommes de terre devient de plus en plus d'un usage général. On prend cette fécule dans du bouillon gras ou dans du lait, avec du sucre fin, même dans le café au lait, ou dans le chocolat: une forte demi-cueillérée à bouche suffit pour chaque demi septier. On commence par délayer cette farine à froid, ensuite on la laisse cuire quatre ou cinq minutes; on en fait des crêmes & des gelées de toute espèce, avec du sucre & quelque substance aromatique. On fait encore avec la même fécule, de la pâtisserie beaucoup plus délicate, & des biscuits préférables à ceux qu'on fait avec la farine ordinaire.

Dans les plaines marécageuses où les eaux sont stagnantes, & dans les lieux près de la mer, il ne faut jamais s'exposer à l'action de l'air extérieur, avant que le soleil ait paru sur l'horison, ni à jeun. Il faut rentrer aussi à la maison le soir vers le coucher du soleil, & avoir soin de se couvrir avec des vêtemens propres à la saison. Les gens occupés des travaux de la campagne ne doivent jamais manger quand ils sont en sueur & excédés de fatigue, si ce n'est après avoir pris un peu de repos. Ils doivent éviter aussi de s'asseoir dans cet état, la poitrine & les bras découverts, sur la terre humide, pour déjeûner ou pour goûter: une pareille imprudence peut être la source de plusieurs maladies graves.

Les malades doivent aussi prendre des précautions, qu'ils négligent ordinairement. Il faut tenir souvent ouvertes les fenêtres de la chambre où sont des malades attaqués de la fièvre. La propreté est encore un point essentiel, & on ne devroit point permettre aux amis & aux parens de rester assemblés auprès

d'eux, puisque la grande quantité de personnes contribue toujours à échauffer l'air & à le corrompre. Si les maladies sont d'une espèce contagieuse, il convient que les assistans se lavent (1) souvent les tempes, le nez & les mains avec de bon vinaigre, & qu'ils s'en rincent la bouche. Les personnes bien portantes, que la nécessité oblige de rester dans les souterrains & dans des lieux couverts, où fermentent les grains, doivent, avant d'y entrer, en tenir les portes ouvertes ou les ouvertures supérieures pendant plusieurs heures; on peut y tirer des coups de fusil, y allumer du feu, ou descendre des flambeaux, afin de rendre à l'air ses qualités naturelles, qu'il a perdues par les vapeurs stagnantes & par le défaut de circulation.

MÉDECINE LÉGALE.

Peut-on déterminer l'empoisonnement par les symptômes qui précèdent la mort, & par les altérations qu'on decouvre à l'ouverture des corps?

(Extrait de l'Ouvrage de M. Portal, sur les vapeurs méphiriques, &c.)

OBSERVATION.

On va voir, par l'exemple suivant, combien il faut être circonspect, lorsqu'on est consulté sur cette importante matière, & dans quelles erreurs sont tombés plusieurs Médecins, qui ont prononcé quelquefois avec assurance sur de foibles indices, & qui, par l'influence de leurs décisions sur le jugement des Tribunaux, ont pu conduire sur l'échafaud l'homme le moins coupable.

M. Madisson, Secrétaire d'Ambassade d'Angleterre, en France, jouissoit d'une assez bonne santé, lorsqu'il éprouva pour la première fois une colique qui fut suivie d'une jaunisse assez forte; il négligea cet accident & continua de se livrer aux travaux du cabinet. Arrivé en France, il lui survint une nouvelle colique, mais plus forte que la précédente. M. Portal le vit dans cet état, & il s'assura par le tact, que le siège principal de la douleur correspondoit à la partie du foie, à laquelle la vésicule du fiel est adhérente. Il ne douta pas que cette colique ne fût du genre de celles qu'on nomme *hépatiques*; elle céda facilement à l'usage des boissons légèrement apéritives, & à celui des bains.

M. Madisson paroissoit jouir de la meilleure santé, lorsqu'il ressentit une douleur des plus violentes, vers le cartillage xiphoïde, (ou fossette du cœur), laquelle se prolongeoit dans l'hypocondre droit; il survint des nausées qui furent bientôt suivies de vomissemens d'abord éloignés, mais qui se rapprochèrent au point d'être presque continus; le malade tendoit par ces vomissemens tout ce qu'il venoit d'avaler; ses urines étoit rougeâtres & en très-petite quantité; ses extrémités se refroidirent, s'engourdirent, & s'enflèrent. A ces symptômes succédèrent des foiblesses effrayantes; la langue devint sèche & noire avec une soif brûlante; les bains, les boissons, les lavemens émolliens, &c., ne furent d'aucune utilité; les urines se supprimèrent; il y eût une vive tension dans le bas-ventre; le malade eut des angoisses & des foiblesses, & périt le troisième jour de cette horrible maladie.

Une mort si prompte & si violente fit beaucoup de bruit à Paris & à la Cour; on crut que M. Madisson, qui étoit très-connu & généralement aimé, avoit été empoisonné; la Police même fit beaucoup de recherches à ce sujet. On procéda à l'examen anatomique des parties, en présence de plusieurs Médecins & Chirurgiens connus; on trouva, entr'autres objets, que la vésicule du fiel contenoit beaucoup de bile noire & plusieurs petites concrétions. L'estomac étoit petit & retréci dans son milieu; sa membrane interne étoit très-enflammée, & en quelques endroits détruite & corrodée; la membrane interne de l'instestin *duodenum* étoit en divers endroits détachée & rongée, de manière que l'intestin paroissoit percée, sans cependant qu'il y eut

(1) Le vinaigre, nommé communément des quatre Voleurs, est très-recommandé dans des cas semblables. Nous allons en rappeler la recette. Prenez de la menthe, de la sauge, de la rhue des jardins, de la lavande, de l'absinthe, du romarin, de chaque une poignée, trois livres de vinaigre fort; mettez tout cela dans un vase de verre bien bouché, & après l'avoir tenu en infusion au bain-marie pendant vingt-quatre heures, faites-le bouillir pendant une heure; quand le mélange sera refroidi, coulez avec une forte expression; ajoutez-y demi-once de camphre, & conservez-le dans un vase de verre bien bouché; pour vous en servir dans l'occasion.

aucun épanchement au-dehors ; cet intestin contenoit une humeur noire & fétide, ayant quelque ressemblance avec celle qui étoit contenue dans la vésicule du fiel. L'intestin *jejunum* étoit aussi très enflammé, & même atteint de gangrène en quelques points. Les autres viscères parurent en bon état.

On dressa un procès-verbal de l'examen anatomique, & on consulta en particulier M. Portal sur la cause de cette mort; mais ce Médecin ayant cité d'autres exemples d'une mort aussi prompte, précédée des mêmes accidens, & accompagnée des mêmes altérations dans l'estomac & les intestins, on cessa les informations juridiques. La bile, ajoute-t-il dans son Ouvrage, peut acquérir dans quelques personnes un tel degré de causticité, qu'elle produise sur l'estomac & les intestins l'effet du poison le plus âcre. Ce fait est prouvé par diverses observations de Morgagni, de Fabrice Hilden, de Lieutaud & de M. Portal lui-même, qui en a joint deux autres à celle que nous venons de rapporter.

Mais les altérations de la bile peuvent avoir rarement lieu sans qu'il ait précédé quelque autre maladie, sur-tout du foie. On a vu ci-devant que M. Madisson avoit eu, long-tems avant la mort, des coliques & des jaunisses, qui dénotoient quelque affection de ce viscère; une fièvre maligne peut produire la même dégénération de la bile, ainsi que les fièvres tierces, comme on en voit un exemple dans Morgagni. Une ulcération interne peut causer le même désordre sur l'estomac & le canal intestinal ; ce qu'il y a encore de plus extraordinaire & de plus propre à induire en erreur, c'est que la mort de certaines personnes qui avoient de pareilles érosions dans les entrailles, a été précédée de vomissemens & d'autres accidens aigus survenus immédiatement après un repas, quoiqu'elles n'eussent point été empoisonnées. (Voyez une observation de Fab. Hilden.) Dans diverses maladies inflammatoires, qui ont été promptement mortelles, on a trouvé aussi les premières voies enflammées, ce qu'une imagination un peu prévenue auroit pu attribuer à la causticité d'un poison. Tout cela prouve que, quand il n'y a point de corps de délit bien constaté, on ne peut rapporter les inflammations & les érosions de l'estomac & des intestins à l'action d'un poison, à moins que l'existence de ce poison, dans ces parties, ne soit bien avérée & reconnue, de manière à ne pouvoir s'y méprendre.

EAUX MINÉRALES.

Mémoire sur l'analyse & les propriétés de l'Eau Minérale de St-Germain-en-Laye, lu à la Société Royale de Médecine, par M. Chappon, Docteur en Médecine : Suivi du rapport de MM. les Commissaires, & des délibérations pour la taxe de cette Eau Minérale, extrait des Registres de la Société Royale de Médecine.

La source de l'eau minérale de Saint-Germain est située hors de la Ville, sur un côteau exposé au Levant. Elle est connue depuis long-temps, & une ancienne tradition porte à croire que cette eau a eu autrefois une réputation qui peut-être ne s'est affoiblie que depuis que Saint-Germain a cessé d'être le séjour de nos Rois. Tous les bassins où cette eau est reçue, & les canaux par lesquels elle coule, sont enduits d'une ocre de fer jaunâtre. Sa température paroît être plus froide que celle de l'atmosphère, lorsque celle-ci est au-dessus de dix degrés. Cette eau, puisée à la source même, est très-claire & très-transparente ; elle a une saveur sensiblement martiale & légèrement acidule, mais sans présenter la stipticité ni le piquant des eaux vitrioliques & gazeuzes pures. Lorsqu'on la mêle avec du vin, sa saveur aigrelette devient plus sensible.

C'est à la source même que les Expériences, relatives à l'action des réactifs, ont été faites. M. de Fourcroy a coopéré à ces recherches, ainsi qu'à l'évaporation & à l'analyse du résidu qui ont été faites dans son laboratoire. Voici les résultats de ces Expériences. Trente livres d'eau ont donné un gros de vitriol de magnésie ou sel d'epsom cristallisé, trois grains de muriate ou sel marin de magnésie, trente grains de craie ordinaire, dix grains de craie de magnésie ou magnésie effervescente, & dix grains de chaux de fer unie à l'acide crayeux. On doit ajouter à ces principes la quantité d'acide crayeux nécessaire pour dissoudre la craie, la magnésie, & le fer qu'on trouve dans l'eau de Saint-Germain, puisque toutes les Expériences qu'on a tentées indiquent que ce n'est qu'à cet acide que ces différentes matières ont pu devoir leur dissolubilité. On peut

estimer à sept ou huit pouces cubes le volume que peut prendre l'acide crayeux contenu dans une pinte d'eau de Saint-Germain.

Un des objets les plus utiles de la recherche des eaux, c'est d'en trouver à portée de nous qui ayent des vertus semblables à celles qu'on est obligé d'aller chercher à de grandes distances. Celle de Saint Germain, considérée sous ce point de vûe, peut être comparée à celles de Forges, d'Aumale, de Condé, de Scarboroug : elle se rapproche, même plus qu'aucune de ces dernières, des eaux de Spa & de Pyrmont. Les renseignemens que M. Chappon a pris auprès des personnes qui en ont fait usage, & quelques résultats d'observations de plusieurs Gens de l'Art qui lui ont été communiqués, lui ont appris que l'eau de Saint-Germain a produit des effets remarquables dans des douleurs de colique, des maux d'estomac, l'insomnie, les vents, les fleurs blanches, &c. La même Expérience des habitans du lieu annonce que cette eau, prise à une certaine dose, a un effet purgatif, qu'elle pousse par les urines, & qu'elle rétablit les digestions & le sommeil.

Un autre avantage bien précieux pour les malades qui vont prendre cette Eau sur les lieux, tient à la beauté du site & à la pureté de l'air qui sont très propres à rétablir les forces épuisées, & à accélérer les convalescences. Le voisinage de la rivière, l'aspect du côteau qui la borde, la fertilité du terrein, l'emplacement de l'enclos au-dehors de la ville & au pied du château neuf, se prêteroient d'ailleurs à tous les embellissemens que l'art voudroit ajouter à la nature.

Ceux qui desireront faire usage de cette Eau minérale, pourront s'adresser, ou à Paris, au Bureau des Eaux minérales, rue Plâtrière, ou à M. Diguet, Maître Apothicaire, à la Croix-Rouge, ou à Saint-Germain, à M. Varlet, demeurant rue des Coches.

MÉDECINE.

Réponse à une demande qui nous a été faite sur l'usage des narcotiques.

Un de nos Abonnés nous demande comment il pourroit remédier à un sommeil agité & de courte durée, qu'il éprouve depuis longtems & qui le fatigue ? L'usage des pillules de cynoglose, ajoute-t-il, celui d'un grain d'opium, ou de quelques gouttes de laudanum liquide seroit-il dangereux ? Il nous fait remarquer qu'il mène une vie sédentaire, & qu'il a par intervalle, les jambes enflées, particulièrement la droite.

La réponse est facile quand on connoît dans quelles justes bornes il faut circonscrire l'usage des remèdes. Il est vrai qu'on prescrit quelquefois les narcotiques quand il s'agit de calmer promptement une trop grande irritabilité, & prévenir des maux nerveux; mais on doit se garder d'en faire une habitude, ainsi que de tout autre remède, parce qu'il faut alors en augmenter sans cesse la dose pour en obtenir des effets sensibles, & qu'on finit par des excès destructeurs. Le sommeil qui en résulte est d'ailleurs plein de trouble, & n'est nullement propre à réparer les forces.

Nous ne craignons point d'avancer que le seul moyen de se procurer un sommeil doux & prolongé, est le travail & l'exercice du corps. Ce sont là des loix générales que la distinction des rangs ne devroit jamais faire oublier. Si on a contracté la malheureuse habitude d'une vie très-sédentaire, il faut la faire cesser par intervalle, augmenter le mouvement par degrés, ne point se rebuter du mal-aise & de la lassitude qu'on éprouve d'abord; mais persister avec courage, & faire choix de celui qui est le plus agreable dans la position où on se trouve.

La même personne peut continuer l'usage des eaux de Sedlitz, ou leur substituer celles de Pyrmont, de Forges, ou de Saint-Germain; mais pour en seconder l'effet, l'exercice du corps, nous le répetons, devient encore nécessaire, & c'est parce qu'on met ce précepte en oubli, que les eaux minérales manquent souvent de succès.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le royaume.*

De l'Imprim. de M. LAMBERT, Impr.-Libr. rue de la Harpe, près S. Côme.

NUMÉRO 7.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

MÉDECINE.

OBSERVATION sur les suites funestes d'une vie sédentaire, & d'une contention d'esprit trop forte & trop long-temps soutenue.

L'EXPÉRIENCE démontre, a dit un Médecin Italien, que les gens de Lettres, quoique nés d'un caractère gai & porté à la joie, deviennent ensuite tristes, taciturnes, pâles & maigres, & qu'ils sont attaqués de la maladie, connue sous le nom d'hypocondrie, tyran ordinaire des personnes qui mènent une vie sédentaire. Nous ajouterons à céla, que quand cette hypocondrie est purement nerveuse & sans aucune obstruction ou lésion interne des viscères, on peut espérer que le relâche, la tranquillité d'esprit, & l'exercice du corps la feront cesser ou diminuer notablement; mais quelquefois, par une constitution particulière de l'individu, & par une suite des travaux du cabinet, quelqu'un des viscères, sur-tout du bas-ventre, éprouve un dérangement notable dans son organisation, ce qui peut entraîner une suppuration interne, & par conséquent une suite de maux auxquels nulle puissance humaine ne peut remédier.

Le foie, soit par sa grande masse, soit par son tissu spongieux, est un des viscères qui souffre le plus d'une vie constamment sédentaire & d'une attitude courbée: les tempéramens bilieux, ont sur-tout à craindre cet excès. Il est malheureux que l'exemple que je vais en donner, me rappelle la perte d'un ami; je parle de M. Savary, Auteur des Lettres sur l'Egypte, & d'une Traduction du Coran, qui vient de succomber à une maladie chronique de cette espèce. Il seroit trop long d'entrer dans toutes les circonstances de cette maladie, & de son traitement; je me contenterai d'en indiquer les causes éloignées, & d'en fixer le caractère.

M. Savary étoit doué d'une complexion saine & robuste, avec tous les caractères d'un tempérament bilieux. Il s'étoit très-distingué durant le cours de ses études, & ce fut à 25 ans qu'il fit le voyage d'Egypte; de retour à Paris, après quatre années d'absence, il mit la dernière main à la Traduction du Coran, à laquelle il avoit travaillé avec la plus grande ardeur en Egypte; il la publia, & s'occupa ensuite de la rédaction de son Voyage, dans le recueillement de la retraite, à une petite distance de Paris. Sa santé ne souffrit nullement de l'activité & de l'ardeur extrême qu'il mettoit à ce genre de travail; il eut en effet l'attention constante de donner chaque jour quelque heure aux occupations du jardinage & à la culture des plantes & des arbres, ce qui lui procuroit une diversion agréable, & contribuoit puissamment à maintenir ses forces & sa vigueur. Ses Lettres sur l'Egypte furent publiées, & on sait la juste célébrité qu'elles lui ont acquise.

Vers le mois de Décembre de l'année 1786, il se rendit à Paris, pour y passer l'hiver, & pour mettre la dernière main à son Dictionnaire & à sa Grammaire Arabes; c'est dans cette circonstance qu'il contracta le germe de la maladie à laquelle il vient de succomber. Ce travail si pénible & si peu agréable, fut suivi avec tant d'activité & de constance, que M. Savary passoit le plus souvent dix heures de suite sans sortir de sa chambre, & qu'il remettoit son dîner à cinq heures du soir. Ses amis le pressèrent plusieurs fois de prendre du relâche; mais son tempérament brûlant l'emportoit toujours, & il se promet-

toit de se dédommager au retour de la belle saison qu'il devoit passer à la campagne.

A cette époque, une obstruction très-sensible du lobe droit du foie, avoit déjà fait des progrès très-marqués. Un Médecin éclairé & d'une expérience consommée, le traita avec tous les ménagemens dûs à son état, il mit en usage de légers déobstruants, un régime bien entendu, & il prescrivit sur-tout une cessation absolue de toute contention d'esprit. La santé de M. Savary parut se rétablir, il profita de ce bien-être, pour faire un voyage dans une de nos Provinces, & se rendre auprès de ses parens. A son retour, dans une campagne auprès de Paris, l'état de sa santé étoit encore équivoque, & on sent bien que quand l'organisation d'un viscère a souffert un dérangement notable, il en reste toujours des traces profondes. Son ame active l'emporta encore sur les intérêts de la santé; il crut devoir profiter des apparences de rétablissement qu'il éprouvoit à la fin de l'été dernier, & du commencement de l'automne, pour rédiger son voyage dans les Isles de l'Archipel, qui doit servir de suite à ses Lettres sur l'Egypte. Son caractère ardent fut aigri par des critiques un peu vives qu'on fit de ses Ouvrages antérieurs, & il se livra au travail avec une activité, dont on pouvoit alors prévoir les suites. L'obstruction du foie se renouvella, & fit de nouveau progrès; les digestions devinrent très-languissantes; plus de sommeil ni nuit ni jour; une toux sèche & incommode, bouffissure du visage, & les jambes devenoient de plus en plus enflées. L'usage des tisanes apéritives & de la crême de tartre, entretenoient cependant le cours des urines, & laissoient encore quelque lueur d'espoir.

C'est dans cet état qu'il est revenu à Paris, au commencement de cette année, pour veiller à l'impression de son nouvel Ouvrage sur les Isles de l'Archipel, & sur-tout sur l'Isle de Candie. Il avoit alors tous les symptômes d'une hydropisie imminente, & d'autant plus propre à alarmer, qu'elle tenoit à l'état très détérioré des viscères. Le lobe droit du foie étoit très-dur & très sensible. Le malade éprouvoit des frissons sans aucune époque fixe, & il étoit miné par une fièvre hectique; il se manifestoit en même temps des symptômes plus inquiétans, ceux d'une hydropisie de poitrine; mais ce qui ne laissa plus d'espoir, & ce qui annonça sa fin prochaine, ce fut une douleur pungitive dans le côté gauche, avec une toux très incommode, & une expectoration copieuse & sanguinolente (*in hepaticis*, a dit Hippocrate, *sputum cruentum mortiferum*); la respiration est devenue de plus en plus difficile, les forces se sont épuisées, & la mort est survenue le quatrième de ce mois de Février, avec tous les signes d'un épanchement des plus abondans dans la poitrine, & d'un abscès au foie. Ainsi s'est éteint dans la vigueur de l'âge, un Auteur digne par son caractère & ses talens, de la plus longue & de la plus heureuse destinée.

On connoît l'Ouvrage de M. Tissot, sur la santé des gens de Lettres. Malheureusement cet Ouvrage fait peu d'impression, parce qu'il ne contient que des principes généraux & des observations très vagues: il est à desirer qu'un objet si important soit traité avec plus d'exactitude & de précision, en rassemblant des faits observés avec soin, & en faisant vivement sentir les avantages de se conformer aux préceptes de l'hygienne.

Hopitaux Civils.

Moyens de rendre les Hôpitaux plus utiles à la Nation, par M. Chambon de Montaux, de la Faculté de Médecine de Paris, de la Société Royale de Médecine, Médecin de l'Hôpital de la Salpêtrière, &c. 1787. A Paris, rue & Hôtel Serpente.

On se demande, après avoir lu cet Ouvrage, quel est le but de l'Auteur, quel plan il a suivi, quelles vérités nouvelles il a voulu enseigner, &, de bonne-foi, on ne sait que répondre. Il commence par des considérations sommaires sur les Hôpitaux; puis il passe à des considérations politiques, & à des réflexions morales, avec de savantes & très-inutiles citations de Grotius, de Puffendorff, du Lévitique, de Xénophon, &c. Il entremêle ensuite un chapitre sur les précautions qu'il faut prendre dans la répartition des bienfaits, & bientôt après il fait une prétendue réfutation d'un Mémoire plein de vues très justes & très-saines sur les secours à donner aux pauvres malades; il n'oublie pas dans ses doctes recherches, la disproportion du nombre des maladies qui sont du ressort de la Médecine, & de celles qui exigent l'emploi des moyens chirurgicaux; il répète des déclamations vagues & usées sur les vices de l'enseignement public,

sur la décadence des Universités, sur les dangers de l'inobservance des loix en Médecine, &c. En vérité, si l'Auteur s'est proposé de faire un tissu de lieux communs & de chapitres, sans liaison & sans suite, il a parfaitement rempli sa tâche.

M. Chambon, en traitant de la nécessité d'attacher des Médecins aux Hôpitaux, comme aides, part de la supposition que le Médecin en chef peut se charger de trois cents malades, ce qui peut-être vrai, s'il ne s'agit que de passer processionnellement devant trois cents lits, de tâter le pouls, voir la langue & prescrire des remèdes. Pourquoi M. Chambon ne propose-t-il pas plutôt de se conformer à la pratique de quelqu'un des Hôpitaux de nations étrangères, par exemple, de celui d'Edimbourg, qui, de l'aveu de tous les gens instruits, mérite d'être pris pour modèle? Cet Hôpital peut contenir environ deux cents malades, parmi lesquels, on doit compter les cas chirurgicaux & les maladies vénériennes. Il y a deux Médecins ordinaires qui font tous les jours leurs visites à midi précis, en se partageant les malades. Ils sont suivis d'un jeune Médecin, à qui ils dictent à haute voix, non-seulement les formules des médicamens, mais encore l'état actuel du malade, & cela se répète tous les jours. Quand on reçoit un nouveau malade, le jeune Médecin a soin d'enregistrer l'histoire bien détaillée de la maladie, que le Medecin en chef compare ensuite au lit du malade, avec le rapport que celui-ci fait de son état. Tous ces registres, avec les numéros des lits des malades, sont déposés à l'apothicairerie, où les étudians peuvent les copier & les consulter à toute heure du jour. Ils peuvent aussi, non-seulement suivre la visite du Médecin en chef, mais encore voir les malades à différentes heures du jour.

Parmi ces deux cents malades de l'Hôpital d'Edimbourg, les Professeurs de pratique & d'institutions en choisissent trente deux, pour ce qu'on appelle *les sales cliniques*. Ils ne choisissent, autant qu'ils le peuvent, que des cas de pratique bien distincts, bien marqués & propres à devenir des objets d'une instruction solide. Ces Professeurs font tous les jours les visites à midi précis, comme les Médecins ordinaires; ils consignent aussi leur rapport dans un registre, & deux fois par semaine ils donnent une leçon, pour expliquer ces divers cas, leurs causes éloignées, le diagnostic, le pronostic & la méthode de traitement qu'on a suivie. C'est-là ce qu'on appelle les leçons cliniques.

On voit par les détails que nous venons de donner sur l'Hôpital d'Edimbourg, avec quelle dignité & quels égards il faut traiter l'humanité souffrante; déduction faite des cas chirurgicaux, des maladies vénériennes, & de celles qui sont destinées aux sales cliniques, il ne reste guère que cinquante ou soixante malades à être visités chaque jour, par chacun des deux Médecins ordinaires de l'Hôpital, ce qui n'excède point les bornes que doivent se prescrire un devoir rigide & une pratique éclairée.

MÉDECINE-PRATIQUE.

Quæstio Medica: an & in quo Asphyxia differat ab Apoplexiâ? C'est-à-dire, *l'Asphyxie differe-t-elle de l'Apoplexie?* (Dissertation qui a fait la matière d'un acte public, dans les Ecoles de Nancy, en 1787.)

L'Asphyxie est, comme on sait, une privation soudaine de la respiration, du pouls, du sentiment & du mouvement, ensorte que ceux qui en sont frappés, paroissent privés de la vie: des événemens malheureux n'ont que trop appris que les diverses causes de cette affection, sont les vapeurs de charbon enflammé, l'air fixe qui se dégage des substances en fermentation, l'air méphitique des mines, de certains puits & des fosses d'aisance, les exhalaisons de quelques substances très-odorantes contenues dans un endroit renfermé, l'air vicié des prisons & des cimetières, un froid très-véhément, &c. Or, quelques Médecins ont regardé cette affection comme un genre d'Apoplexie, & ont cru que le même traitement convenoit à l'une & à l'autre. Cependant en examinant la chose de plus près, beaucoup d'autres Médecins conviennent qu'il y a une grande différence entre ces deux maladies, & que l'Asphyxie provient d'une impression délétère communiquée aux nerfs, & propre à suspendre toutes les fonctions de l'économie animale; c'est ce que développe M. Lambry, Auteur de la Dissertation présente.

L'Apoplexie a des caractères particuliers qui la distinguent, relativement à ses avant-coureurs, à ses symptômes & à sa terminaison. Elle consiste dans la privation des fonc-

tions des sens & des mouvemens volontaires, &, si elle n'est pas mortelle, elle finit par la paralysie d'un ou de plusieurs membres, & toute compression du cerveau peut la produire : au contraire, l'Asphyxie attaque subitement, & est déterminée par une cause étrangère ; elle prive non-seulement du mouvement & des fonctions des sens ; mais encore elle suspend la circulation du sang, ou du moins la rend insensible ; rarement, ou presque jamais, la paralysie ne lui succède. Elle ne provient nullement de la compression du cerveau, mais de l'action soudaine & stupéfiante d'une substance subtile & gazeuse sur les nerfs du poumon & sur ceux du système vasculaire.

On a lieu de conclure d'ailleurs, que ces deux maladies ont un caractère différent, si on fait attention à la différence du traitement qui leur convient. En effet, on sait les succès de la saignée dans l'Apoplexie, tandis qu'elle nuit le plus souvent dans l'Asphyxie. Dans cette dernière, M. Nicolas, Professeur de Chimie de Nancy, a prescrit avec succès l'électricité ; & on sait combien est utile l'action de l'eau froide qu'on fait tomber d'un endroit élevé sur le corps du malade. L'air froid qui est aussi très-avantageux dans le même cas, n'indique-t il point que l'Asphyxie provient d'une suspension de l'action des nerfs, & nullement de la compression du cerveau. La saignée en général, que quelques Médecins ont recommandée, paroît nuisible, ou du moins, si elle a de bons effets, ce n'est que dans des cas particuliers, comme par exemple, lorsque la respiration reste difficile, le malade étant revenu à lui-même, lorsque le sang coule de la bouche & des narines, & que l'individu est d'une constitution pléthorique, ou enfin, lorsqu'il a fait quelque chûte, & que l'Asphyxié est compliquée d'une forte contusion à la tête. M. Lambry propose de souffler dans les poumons de l'Asphyxié, un courant d'air déphlogistiqué, à l'aide d'une espèce de marmite de Papin, dont il donne la description, & qui est due à M. Nicolas, Professeur de Chimie.

Économie Rurale.

Mémoire & instruction sur la culture, l'usage & les avantages de la racine de disette, par M. l'Abbé de Commerel, correspondant de la Société Royale des Sciences & des Arts de Metz, & de la Société d'Agriculture de Paris, troisième édition, prix 24 sols, franc de port par la poste. A Paris, chez Buisson, Libraire, Hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins, 1787.

La rapidité avec laquelle les deux premières éditions ont été épuisées, font assez connoître l'utilité & l'importance de l'objet de cette Dissertation, que nous avons annoncée dans les numéros 38 & 42 de cette Gazette pour l'année 1786. Les expériences que M. l'Abbé de Commere la faites en grand, principalement en 1785, sur la culture, le produit & l'usage de la racine de disette, l'ont convaincu qu'elle mérite la préférence sur toutes les autres racines, & même sur les turneps, soit qu'on la fasse servir à la nourriture des animaux, soit qu'on considère ses usages diététiques pour l'homme.

ANNONCES.

L'Art des Accouchemens propre aux instructions élémentaires des Elèves en Chirurgie, nécessaire aux Sages-femmes, pour leur indiquer les cas où elles peuvent opérer, & ceux où elles doivent mander les hommes de l'Art, ouvrage didactique, également fait pour les personnes qui desirent s'instruire des moyens de soulager l'humanité souffrante, par M. J. C. Gilles de la Tourette, ancien Elève de l'Ecole pratique de Chirurgie de Paris, Maître en Chirurgie, & Démonstrateur Royal de l'art des Accouchemens à Loudun, Prévôt en charge de sa Compagnie. A Paris, chez Leclerc, Libraire, quai des Augustins ; & à Angers, chez Pavie, Imprimeur-Libraire, rue St-Laud, 1787, 2 vol. in-12.

Nous rendrons incessamment compte de cet Ouvrage.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par toute le royaume.*

De l'Imprim. de M. LAMBERT, Impr.-Libr. rue de la Harpe, près S. Côme.

NUMÉRO 8.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

DIÉTÉTIQUE.

L'ART de préparer les alimens, suivant les différens peuples de la terre, auquel on a joint une notice succincte sur leur salubrité ou insalubrité; par M. Buc'hoz, Auteur de différens Ouvrages économiques; seconde édition, tome II. A Paris, chez l'Auteur, rue de la Harpe, au-dessus du Collége d'Harcourt, 1787. vol. in-8°. de 390 pages.

ON ne peut trop louer l'exactitude de M. Buc'hoz; ses volumes sur l'Art de préparer les alimens se succèdent avec rapidité & sans effort. Il est vrai que ce qui lui coûte le plus de travail, c'est le frontispice & le titre du livre: car pour ce qui est du corps de l'Ouvrage, le choix du papier & du format est son seul embarras. Dans la première partie du volume qu'il publie aujourd'hui, il a tellement profité d'un Ouvrage fait pour les Confiseurs & les Maîtres d'Hôtel, qui a pour titre: *Nouvelles Instructions pour les confitures, les liqueurs & les fruits, &c.* Paris, 1734. qu'il n'a fait que transcrire littéralement la plupart des articles.

Nous pouvons citer pour exemple les *prunes de perdrigon pelées, les poires blanquettes, les fleurs d'oranges confites au liquide, les coings confits au liquide, &c.* Il ne sera pas inutile de rapporter ici un de ces articles, dont on peut d'ailleurs faire usage dans la saison actuelle: c'est celui *de la marmelade d'oranges de Portugal.* On coupe ces oranges par quartiers, & on en ôte le jus & les têtes, où il y a un dutillon qui ne se ramollit pas aisément. On les fait bouillir dans de l'eau, jusqu'à ce qu'elles soient bien mollettes sous les doigts, & on les met dans de l'eau fraîche; après les avoir égoûtées & fortement pressées dans un linge, on les pile dans un mortier, en y mettant quelque peu de jus de citron, & on les passe au tamis; on mêle cette marmelade dans la poële, avec un poids double de sucre *cuit à la plume.* Cette marmelade est remise sur le feu, où on lui donne cinq ou six bouillons, & on la met dans des pots toute chaude.

M. Buc'hoz s'est donné encore un plus libre essor dans la seconde partie de son volume, où il a mis à contribution & copié servilement un Ouvrage qui est entre les mains de tous les Maîtres d'Hôtel, sous le titre de *Cuisinier Royal & Bourgeois, &c.* 3 *vol.* Nous épargnerons au Lecteur la longue énumération que fait M. Buc'hoz de différens mets, tels que les *côtelettes de mouton farcies, les langues de mouton à la Gasconne, l'essence tiée de jambon, le pâté de cerf, les poulardes à la Bourguignote, les lapins à la Polonoise, &c.* Nous laisserons sommeiller tranquillement dans les Ouvrages originaux, tous ces secrets & ces savantes complications de la cuisine Françoise. Il faut cependant remarquer qu'un Médecin très-instruit en Chimie & en Botanique, & très-versé dans l'histoire de différens peuples, pourroit, sans se traîner dans de minutieux détails de cuisine, s'élever à des principes sains de diététique, fixer avec justesse qu'elle est la nature de la substance proprement alimentaire, répandue dans le règne végétal & animal, indiquer les apprêts & les assaisonnemens les plus simples & les plus salutaires, faire enfin disparoître de la table des gens riches, cette multiplicité de mets compliqués, qui sont une des sources les plus fécondes de leurs maux.

H

Précis historique d'une cure extraordinaire, & de plusieurs autres moins remarquables, opérées par l'Electricité, dont l'Auteur a rendu compte dans une Assemblée publique, en présence de MM. les Médecins, des malades & des personnes notables de la ville, par M. L. Pech. A Riom; de l'Imprimerie de Martin Degoutte, vis-à-vis la Fontaine des Lignes; & se vend à Paris, chez Fabre, Libraire, Place du Pont St-Michel, broch. in-12 de 34 pages.

Madame Mallet de Riom avoit éprouvé, à l'âge de 22 ans, des coliques & de violentes douleurs de reins, qui furent dissipées par l'usage des eaux de Vichi; mais une couche laborieuse renouvela ses maux, & bientôt après, elle éprouva en marchant des crampes qui s'étendoient jusqu'aux pieds; elle prit 45 bains tièdes, & après une quinzaine, ses jambes devinrent si foibles, qu'elle ne pouvoit plus marcher: elles étoient en même-temps froides, insensibles & dans un état continuel de flexion. Les bains de Nery n'eurent que peu d'effet, & ses urines, après des alternatives de rétention, commencèrent à couler goutte à goutte, avec un sentiment d'ardeur, sans que la malade pût les retenir. Cet état, après avoir duré quatre mois, a paru céder en partie à l'eau de goudron, coupée avec le lait. Les urines couloient moins, mais elles étoient plus ou moins glaireuses. Quant à ses jambes, depuis son retour des eaux de Nery, elles étoient devenues chaudes, sensibles & douloureuses, mais elles étoient restées roides & fléchies sous les cuisses. On continuoit tous les jours de les exposer à un bain de vapeurs. C'est dans ces circonstances, que la malade a été soumise au traitement électrique; elle étoit alors à sa 30e année, avec une constitution foible & délicate.

M. Pech faisoit souvent passer un courant électrique à travers les parties affectées, & le plus souvent, suivant le trajet des nerfs. Il excitoit des étincelles, mais avec beaucoup de précaution, & il les tiroit seulement des muscles extenseurs qui étoient dans un état de relâchement. Quelquefois il a électrisé négativement les muscles contractés & les jarrets qui étoient durs & inflexibles; dans d'autres circonstances, il s'est contenté de les électriser, par ce qu'on appelle *impression de souffle*. La malade, après chaque séance du traitement, se mettoit souvent au lit, & prenoit son bain de vapeurs, pour entretenir la souplesse des parties. M. Pech ne négligeoit point aussi de suivre les principaux troncs nerveux, de tirer des étincelles à leur origine & le long de l'épine. Il a gradué, modéré, varié ou suspendu le traitement, suivant le temps & les circonstances, & en évitant de fatiguer la malade & de le lui rendre désagréable. Il a enfin secondé ou modéré les évacuations que l'électricité pouvoit occasionner.

Le traitement, mis en usage deux fois par jour, a duré plus de six mois; le moindre temps des séances a été d'un quart-d'heure, & le plus long, de deux heures; au bout de six semaines, la malade a commencé de prendre de la force, & la grosseur des genoux a diminué. Pendant le second mois, la transpiration étoit plus abondante, & les jambes commençoient à prendre un peu de nourriture. Pendant le troisième, la rotule s'est trouvée dégagée, & dès ce moment les jambes ont commencé à s'étendre, la droite plus que la gauche; le sommeil est devenu plus tranquille, & la malade a pu se soutenir sur des béquilles. Sur la fin du troisième mois du traitement, & durant tout le quatrième, il s'est opéré des crises salutaires, & c'est ici l'époque de la guérison, qu'on ne peut attribuer qu'à l'électricité. Aussi-tôt qu'elle étoit placée sur l'isoloir, un sommeil paisible s'emparoit d'elle, malgré ses efforts pour le vaincre. Dès ce moment, la transpiration a été augmentée, les fibres se sont relâchées; il est survenu des sueurs qu'il a fallu modérer, pour ne point trop affoiblir; toutes les sécrétions, comme celles du *mucus* des narines, de la salive, des urines, &c. ont repris une nouvelle activité. Vers le commencement du cinquième mois, il est survenu une crise par les selles, qui a duré quatre ou cinq jours; la malade éprouvoit ce besoin, un quart-d'heure après qu'elle avoit été placée sur l'isoloir.

A mesure que les muscles relâchés se fortifioient, ceux dont les fibres étoient trop tendues, éprouvoient une espèce de détente. Vers la fin du cinquième mois, tout alloit de mieux en mieux; les muscles lombaires

avoient acquis beaucoup plus de fermeté, & les jambes, dont les mouvemens devenoient chaque jour plus libres & plus étendus, prenoient de nouvelles forces, au point que la malade se trouvoit en état de monter & de descendre l'escalier avec de courtes béquilles, sur-tout après les séances. Il est essentiel de remarquer qu'à cette époque, la moindre suspension de l'électricité, même pendant un jour, produisoit un retard sensible, & les jambes se retiroient d'autant. Dans le sixième mois, les progrès ont été si rapides, que la malade descendoit du troisième étage, avec le simple secours de deux béquilles, & peu après, avec une canne seule; & enfin sans béquille ni canne, en appuyant ses mains sur le mur. La santé étoit entièrement rétablie, & il ne restoit, au commencement du septième mois, qu'un peu de foiblesse dans les jambes, incommodité légère que le temps & l'exercice du corps ne peuvent manquer de faire disparoître.

Médecine-Pratique.

Maladies qui ont regné l'automne dernier dans le Haut-Languedoc.

« J'ai eu occasion de traiter, vers la fin de l'été, plusieurs malades attaqués de fièvres continues, nous écrit un Chirurgien qui pratique avec succès dans la campagne, aux environs de Lavaur; ces fièvres étoient marquées par des redoublemens violens, & finissoient par devenir intermittentes; ce sont-là les maladies les plus fréquentes de ce pays-ci, dans toutes les saisons en général; mais elles sont plus ordinaires vers la fin de l'été. Je crois qu'on pourroit en trouver la cause dans l'excès de travail & les fatigues qu'éprouvent les cultivateurs durant la moisson, si on joint à cela l'action vive de la chaleur, les écarts du régime & la mauvaise nourriture: ce qui l'indique, c'est que ces maladies attaquent surtout le bas-peuple & les gens de travail, pendant que les personnes qui vivent dans l'aisance en sont exemptes.

« Les premiers symptômes dont se plaignent les malades, ce sont des frissons plus ou moins violens & répétés, & aussitôt après il succède une chaleur âcre, avec une très-grande aridité de la peau, & un malaise inexprimable. Le pouls est fréquent & tendu, & en même-temps le mal de tête est des plus violens. Tous ces symptômes ne cèdent qu'à une boisson abondante, & à quelques grains de tartre émétique pris en lavage. Je donne après cela un seul purgatif, & j'attends ensuite la coction qui se fait plus ou moins tard, relativement à la constitution, à la quantité de boisson que prend le malade, & au régime qu'il observe. Je suis toujours contraire à la méthode des purgatifs multipliés, si ordinaires dans les campagnes. Je puis citer entr'autres exemples, ceux de trois malades attaqués au mois de Septembre d'une fièvre continue, avec des redoublemens tous les soirs: ils n'ont pris pendant trois semaines que de l'eau de veau ou de poulet, & les signes de coction se sont annoncés à cette époque sans autres remèdes. »

Nous ne saurions trop recommander cette méthode de l'expectation dans le traitement des fièvres automnales qui attaquent les gens de la campagne. Ne sont-ce pas-là les principes de la Médecine d'Hippocrate, & de tous les Médecins qui suivent pour guide une expérience éclairée? Que peut-on imaginer, au contraire, de plus empirique, que l'usage pernicieux qui s'est introduit si généralement dans les campagnes, de purger alternativement de deux jours l'un, jusqu'à la fin d'une fièvre continue, & de troubler sans cesse la nature dans les heureux efforts qu'elle fait pour la guérison? Cette pratique est d'autant plus condamnable, qu'on l'emploie à l'égard des gens de travail, exténués par un excès de fatigue, & par une mauvaise nourriture.

Eaux Thermales.

Narrative of the efficacy of the Bath waters, in various kinds of paralytic disorders, &c. c'est-à-dire, Exposé de l'efficacité des Eaux de Bath, dans diverses sortes d'affections paralytiques. Londres, 1787.

Le rapport naïf & plein de candeur qu'on fait dans cette brochure Angloise, des effets produits par les Eaux Thermales de Bath en Angleterre, contraste parfaitement avec le ton emphatique des Charlatans qui annoncent toujours des cures merveilleuses: on expose simplement les guérisons qui ont été opérées parmi les malades reçus à l'Hôpital de

Bath, durant un certain temps, le soulagement plus ou moins marqué que d'autres ont obtenu ; & enfin, les cas où les malades n'ont ressenti aucun effet, ou bien ont succombé. Pour exposer cet objet avec plus de précision, on a soin de classer ces espèces de paralysies, suivant les causes qui les ont produites.

Paralysies des femmes, à la suite des couches. Sur cinq qui furent reçues à l'Hôpital, il y en eut une qui fut guérie ; deux se trouvèrent beaucoup mieux, une fut soulagée, & une autre n'éprouva aucun effet.

Paralysies produites par le froid. Sur le nombre total de 4 malades, deux furent guéris, un se trouva beaucoup mieux, un resta dans le même état.

Paralysies provenues à la suite de coliques. Nombre total 264, guéris 117, fort soulagés 138, peu soulagés 5, sans effet 2, morts 2.

Paralysies par l'usage du plomb ou du cuivre. Nombre total 21, guéris 10, fort soulagés 9, même état 2.

Paralysies provenantes de la distorsion de la colonne vertébrale. Nombre total 40, guéris 9, fort soulagés 3, peu soulagés 8, sans effet 18, morts 2.

Paralysies par accident. Nombre total 13, guéris 2, fort soulagés 5, se trouvant mieux 2, sans effet 3, mort 1.

Paralysies à la suite des convulsions. Nombre total 7, guéris 4, soulagés 2, sans effet 1.

Paralysies à la suite des fièvres. Nombre total 15, guéris 5, fort soulagés 9, nul effet 1.

Paralysies à la suite des rhumatismes. Nombre total 3, soulagé 1, sans effet 2.

Parmi les Paralysies auxquelles on ne pouvoit assigner aucune cause, & qui la plupart succédoient à l'aplopexie, le nombre total des malades reçus, fut 730 ; il y en eut 87 qui furent guéris, 287 qui se trouvoient beaucoup mieux, 123 qui en avoient éprouvé des effets marqués, 202 qui restèrent dans le même état ; & 31 qui succombèrent.

La Paralysie avec tremblement, est une des espèces qui a paru le plus résister aux bons effets des Eaux Thermales, puisque sur le nombre total 21, il n'y a eu qu'un malade guéri, 3 fort soulagés, 5 se trouvant mieux, & 12 dans le même état qu'auparavant.

AVIS.

On nous a fait plusieurs demandes relatives aux espèces d'Eaux Minérales qui se distribuent à Paris. Nous allons répondre à ces questions, par l'énumération suivante, tirée du *Calendarium Medicum*.

Les Eaux Minérales de Balaruc, Baredges, Bonne, Bourbonne-les-Bains, Bussang, Cauterets, Châteldon, Châtel-Guyon, Cransac, Contrexeville, Forges, Lamothe, Merlange, Passy, Plombières, Pougues, Saint-Mion, Sainte-Reine, Sedlitz, Seltz, Seydschutz, Spa, Vals, Vichi ; ces Eaux se vendent chez le sieur Arnaud, rue Plâtrière, près la grande poste. Les anciennes Eaux de Passy se vendent aussi rue du Cerf-volant ; les nouvelles, chez MM. Cadet & de Rosne, Apothicaires, rue Saint-Honoré, & chez M. de Pene-Tancoigne, Apothicaire, rue des Boucheries, Fauxbourg Saint-Germain : on trouve les Eaux d'Enghien, chez les mêmes Apothicaires.

ANNONCES.

Principia Botanica, or a concise and easy introduction to the sexual Botany of Linneus; c'est-à-dire, *Principes de Botanique, ou Introduction facile & aisée à la Botanique sexuelle de Linnée. Londres.*

Observations on the circulation of the blood and on the effects of bleeding ; c'est-à-dire, *Observations sur la circulation du sang & sur les effets de la saignée. Londres.*

Mémoire sur la Nutrition, par M. de Grimaud, Professeur dans l'Université de Médecine de Montpellier. A Montpellier, chez Jean Martel, aîné, Imprimeur ordinaire du Roi, des Etats-Généraux du Languedoc & de l'Université, 1787.

Nous rendrons incessamment compte de cet Ouvrage.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 f. port franc par tout le royaume.*

De l'Imprim. de M. LAMBERT, Impr.-Libr. rue de la Harpe, près S. Côme.

NUMÉRO 9.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

MATIÈRE MÉDICALE.

PLANTES Médicinales qui croissent à la Jamaïque. (Lond. Méd. Journ. 1787.)

Le Docteur, Wright qui a pratiqué plusieurs années à la Jamaïque avec succès, vient de publier les diverses plantes médicinales qui y croissent, & dont les vertus ont été constatées par des expériences répétées. « Je me » flatte, dit-il, avoir fait des découvertes » nouvelles & importantes qui ont échappé » aux recherches de Sloane, Jacquin & » Brown, & qui peuvent répandre quelque » lumière sur la matière médicale. » Si des Observateurs zélés s'imposoient la même tâche dans leurs voyages, on auroit bientôt des connoissances exactes qui nous manquent sur l'histoire de plusieurs médicamens qui nous viennent de l'étranger. Nous allons donner quelques exemples des plantes comprises dans l'énumération du Docteur Wright.

Andropogon littorale. Cette espèce de gazon croît seulement au bord de la mer, près la baie Sainte-Anne, à la Jamaïque. Une forte décoction de ses racines, a été employée avec succès dans les obstructions des viscères, donnée à la dose de trois pintes par jour; mais dans les affections semblables du foie, il réussit mieux, si on y joint le mercure doux, à petites doses.

Asclepias curassavica, Ipecacuanha bâtard. C'est une très-belle plante qui croît dans les pâturages. Elle est douce & n'est point du tout dangereuse, comme celles du même genre. Le suc exprimé de ses feuilles, est donné comme vermifuge, à la dose d'une cuillerée à café, & même jusqu'à une once, suivant l'âge & la constitution. De cette manière, on peut garantir ses effets salutaires. Quand on le donne à plus forte dose, il agit comme un doux émétique ou un purgatif. Dans les fièvres vermineuses, il agit aussi comme diaphorétique & diurétique. C'est ainsi; qu'après avoir chassé les vers, il facilite la crise. Les racines sont blanches & ligneuses. Données en poudre, elles ont un effet émétique, mais elles sont dangereuses.

Canella alba, autrement appelée *canelle sauvage.* C'est un arbre très-commun à la Jamaïque, & qui croît à une grande hauteur; les feuilles sont ovales, polies & brillantes; les fleurs sont petites, odorantes & rouges; elles sont disposées en forme d'ombelle, & elles sont remplacées par des baies succulentes, de la grosseur des grains de groseille. Quand celles-ci sont mûres, elles sont douces & aromatiques. L'écorce de l'arbre, est la canelle des boutiques. Elle entre dans diverses compositions officinales, & c'est un médicament chaud, cordial & aromatique.

Capsicum. Les diverses espèces de *capsicum* sont appelées le *poivre des Nègres*; conservées dans le vinaigre, elles servent d'assaisonnement à plusieurs de leurs mets. Elles ont toutes les vertus des épices de l'Orient, sans produire les affections douloureuses de la tête, qui sont l'effet ordinaire de ces derniers. Pris en nourriture avec les végétaux, ils préviennent les flatuosités. Dans les maladies de langueur, où les martiaux sont indiqués, il est très-utile d'y joindre une petite portion de *capsicum* en poudre. Dans les affections léthargiques, ce stimulant échauffant & actif, peut être avantageux. Le suc délayé de *capsicum*, est un souverain remède contre les ophtalmies qui viennent du relâchement des membranes & des tuniques des yeux; & le Docteur Wright dit avoir été témoin de

ses vertus dans plusieurs cas obstinés de cette sorte.

Cassia senna Italica, *le Séné à feuilles rondes*. Sa tige herbacée, s'élève à deux pieds de hauteur. Les siliques & les semences sont les mêmes que celles du Séné des boutiques. Le Docteur Wright a fait sécher ses feuilles, & les a prescrites dans des tisanes purgatives, à la même proportion que le Séné d'Alexandrie. On a présenté des échantillons de ce Séné à la Société des Arts d'Angleterre, & quoiqu'elle n'ait point donné ses suffrages à cette plante, cependant elle a été la caose qu'on a proposé pour prix, d'élever le Séné d'Alexandrie dans les Isles de l'Amérique.

Cinchona Caribea, *le Quinquina de la Jamaïque*. On a donné dans les Transactions Philosophiques, (vol. LXVII.) la description de cet arbre. Le Docteur Wright ajoute, qu'il a trouvé de ces arbres dans la Paroisse de Saint-James, dans la Jamaïque, qu'ils s'élevoient jusqu'à cinquante pieds, avec une grosseur proportionnée. Le bois est dur & prend un beau poli. L'écorce des gros troncs est rude; la partie extérieure de cette écorce (le cuticule) est épaisse & inerte; la partie intérieure est plus mince que celle des jeunes arbres, mais plus fibreuse; M. Wright a fait usage de cette partie de l'écorce, dans tous les cas où le quinquina étoit indiqué, & toujours avec succès. Demi-once, infusée dans une bouteille de vin blanc ou d'esprit-de-vin, produit un amer élégant & agréable, & devient un bon stomachique. Dans les fièvres malignes, le même Médecin faisoit changer l'air des chambres, laver les mains & la face des malades, avec de l'eau froide, & les engageoit à mâcher un peu de cette écorce, ce qoi étoit suivi de beaucoup de succès.

Laurus Cinnamomum, *l'arbre à canelle de l'Isle de Ceylan*. Cet arbre précieux, ainsi que d'autres qui ne l'étoient pas moins, fut pris sur un vaisseau François, par l'Amiral Rodney, qui voulant contribuer à la prospérité de la Jamaïque, les présenta à une Assemblée de Colons de cette Isle. Un de ces arbres à canelle fur planté dans le jardin de botanique de St-Thomas, à l'est de l'Isle, & l'autre dans le jardin de M. Hinton, au pied des Montagnes bleues. Il est né de ces arbres plusieurs centaines de rejetons qui ont été dispersés dans différentes parties de cette Isle, où ils viennent très-bien. Les Anglois espérent qu'il en résultera pour eux une nouvelle branche de commerce, d'autant mieux que la canelle qui nous vient de Hollande, est souvent inerte, & fait soupçonner qu'elle a éprouvé déjà une legère distillation.

MÉDECINE-PRATIQUE.

Observation sur une maladie, accompagnée de sueurs & d'urines, d'une couleur très-noire. (de Bononiensi Scientiarum & Artium Instituto atque Academiâ Commentarii, tom. VI.)

Une Demoiselle d'un tempérament sanguin-bilieux, & qui n'avoit été sujette à aucune autre maladie qu'à des douleurs de colique, commença à éprouver une toux incommode, une diminution considérable des menstrues, avec un sentiment de douleur à la région précordiale, & de temps en temps un vomissement de sang. L'usage du lait, quelque saignée faite à propos, & l'administration des vulnéraires furent sans effet; l'usage des eaux astringentes fit cesser la toux & le vomissement sanguin; l'évacuation périodique fut entièrement supprimée, & la douleur d'estomac persista, ainsi que celle du ventre qui étoit tendu & dur. Quelques jours après, il survint une hémorragie utérine qui dura deux jours, & après quelques mois de soulagement, le vomissement sanguin reparut. La malade tomba aussi-tôt après dans une espèce de léthargie, d'où elle sortoit par intervalle, par l'action de quelque stimulant, & elle se plaignoit d'une grande soif & d'un violent mal de tête; elle éprouvoit même quelquefois des mouvemens convulsifs; la saignée, les clystères carminatifs, les frictions, les sinapismes, &c. furent employés sans succès.

Il se manifesta en même-temps une teinte noire dans les paupières, qui gagna bientôt toute la face, ensorte que si l'on frottoit la peau avec un linge, il se teignoit en noir, & la peau reprenoit sa couleur naturelle. Peu à peu cette couleur noire s'étendit à toute la surface du corps, ce qui fut rendu sensible par l'état de la chemise. Cette sueur noire dura dix jours, & pendant tout ce temps, la malade, plongée dans son assoupissement profond, ne s'éveilloit que par intervalles, & ne prenoit qu'un peu d'eau, car son estomac ne pouvoit point supporter autre chose. Des nausées qu'elle éprouvoit de temps en temps, n'étoient suivies que d'une petite

excrétion de sang. Comme l'affection soporeuse de la malade ne cédoit à aucun remède, le Médecin ordinaire imagina de lui faire appliquer les ventouses à la nuque. L'effet de ce moyen fut si prompt, que la malade ouvrit les yeux & recouvra la parole, avant même que la partie où avoient été appliquées les ventouses, eût été scarifiée; on tira environ trois ou quatre onces de sang, par l'application réitérée des ventouses scarifiées, & l'assoupissement cessa entièrement. Une nourriture, d'abord ténue & legère, & rendue de plus en plus solide, rétablit dans une semaine les forces épuisées de la malade, qui commença à sortir de son lit, & à se regarder comme guérie.

Le rétablissement cependant étoit imparfait, car il survint bientôt après des convulsions, & la couleur noire qui auparavant s'étoit manifestée (1) dans les sueurs, parut dans les urines, dont l'évacuation étoit accompagnée d'un sentiment d'ardeur & de douleur. Ces urines avoient cependant des caractères de crise, car elles produisirent un soulagement marqué. On découvrit en même tems sous les paupières, quelques traces de la teinte noire antérieure, mais la fièvre cessa, & la malade fut en état de quitter son lit, quoique la tumeur & la douleur de la région précordiale se soutinssent encore, & que le sommeil fût difficile & l'appétit languissant. La personne a été ensuite environ dix ans exempte de toutes ses infirmités, & quoiqu'elle n'eût point une santé robuste, elle vivoit encore au moment où le Médecin ordinaire a cru devoir consigner l'histoire de sa maladie, dans le recueil des Mémoires de l'Institut de Boulogne.

CHIRURGIE.

De capitis humeri luxatione, & colli ejusdem fracturâ simultaneâ, c'est-à dire: *de la luxation de la tête de l'humerus, avec la fracture simultanée du col du même os.* (Dissertation qui a fait la matière d'un acte public dans les Ecoles de Chirurgie de Paris.)

Le cas dont il est ici question est très-rare. M. Botentuit qui a une grande expérience dans ce genre, dit n'avoir eu occasion qu'une seule fois de l'observer & de le traiter avec succès. On n'a pas besoin de rappeler ici les signes généraux des luxations, comme la privation du mouvement volontaire du membre luxé, sa longueur augmentée ou diminuée, les différences qu'il offre, soit pour la situation, soit pour la forme, quand on le compare avec le membre sain, &c. Les signes particuliers de celle de l'humérus, sont une éminence manifeste & dure, dans la partie où la tête de cet os s'est logée, & une grande cavité nouvellement formée dans le lieu de l'articulation. Le diagnostic de la fracture du col de l'humérus a aussi ses caractères particuliers. Il faut d'abord examiner si, par le contact, on ne sentira point les extrémités fracturées. Si ce moyen est insuffisant, le Chirurgien embrassera d'une main la partie inférieure de l'humérus, & de l'autre, la partie supérieure. Il fera exécuter de légers mouvemens, en examinant si ceux qu'il imprime à la partie inférieure de l'humérus, se transmettent à la tête du même os, & si on entend une crépitation, par la collision des fragmens.

On avoit eu jusqu'ici une opinion singulière, d'après l'autorité de MM. Duverney & Petit. On croyoit qu'il falloit dans le cas précédent, commencer par réduire la fracture, & attendre que la consolidation fut faite, pour remettre la tête de l'humérus en place. La raison de ce procédé, étoit qu'on ne pouvoit réduire cette luxation, qu'en surmontant par des extensions, la résistance des muscles, ce qu'on pensoit ne pouvoir faire, tant que la tête de l'humérus étoit séparée du reste de l'os, parce que, disoit-on, cette tête est trop courte, pour que les puissances qui servent à l'extension puissent y être appliquées.

Si on examine la chose de près, on verra bientôt qu'une semblable méthode entraîne une foule d'inconvéniens, tels, par exemple, que la compression des parties voisines, des inflammations, des concrétions de la partie déchirée de la capsule articulaire, l'épais-

(1) Cette matière de couleur noire qui se manifestoit dans les sueurs & les urines, ressembloit à la suie. Considérée à la loupe, elle paroissoit formée de très-petits globules, qui, soumis en assez grande quantité à l'épreuve des réactifs chimiques, ont été considérés comme d'une nature terreuse, avec un mélange de parties sulphureuses. Cependant il faut convenir que l'Auteur de cette Observation, ne dit rien de bien précis sur cet objet, peut-être, parce que cette matière n'étoit pas en assez grande quantité pour en faire une analyse exacte.

filement de la synovie, l'oblitération de la cavité glénoïne, &c. ce qui pourra rendre la réduction de la luxation difficile, & même impossible, quelques moyens que la Chirurgie puisse employer. On ne peut d'ailleurs assigner aucune raison solide, pour établir la nécessité de cette méthode, puisque la tête de l'humérus ne donne insertion à aucunes fibres tendineuses ni musculaires, & que les rendons des muscles sur-épineux, sous-épineux, petit rond & sous capulaire, viennent s'insérer aux tubérosités de l'humérus. Pourquoi donc ne procéderoit-on point d'abord à la réduction de la tête de l'humérus, & immédiatement après, à celle de la fracture? On ne doit plus douter que ce ne soit là la méthode avouée par la raison & l'expérience.

Cela posé, le malade étant assis, un des aides soutiendra le corps, en fixant l'omoplate avec ses mains; un autre soutiendra l'humérus fracturé: alors, le Chirurgien assuré de la position de la tête de l'humérus, la saisira avec les doigts fléchis, & par des efforts gradués, il la remettra sans peine dans sa cavité naturelle, ce qu'il reconnoîtra aisément par l'état de l'articulation. Cela fait, un aide embrassera avec ses mains, & assujétira la partie supérieure de l'humérus; un autre aide, saisissant d'une main le carpe, fixera avec l'autre les condyles de l'humérus; il étendra lentement & par degré le bras, jusqu'à ce que les parties fracturées soient adaptées l'une à l'autre. En même-temps, le Chirurgien fera cesser les extensions, & en tenant les doigts & la paume d'une main sur la fracture, il poussera sans effort les fragmens de l'os dans leur situation naturelle. Il procédera ensuite à les maintenir dans cet état, par un bandage convenable. (Voyez le tom. IV des Mémoires de l'Académie de Chirurgie, p. 62)

ANNONCES.

Ordre des Lectures qui ont été faites dans la Séance publique, que la Société Royale de Médecine a tenue, le 12 Février 1788.

Après l'annonce & la distribution des prix, on à lu un Mémoire de MM. de Lassone, père, & Cornette, sur les altérations que l'air éprouve, par les différentes substances que l'on emploie en fumigations dans les Hôpitaux & dans les chambres des malades.

M. Vicq d'Azyr, Secrétaire perpétuel, a lu l'Eloge de MM. le Fevre Deshayes, Bourdois Delamothe & Thion de la Chaume, Associés & Correspondans de la Société.

M. Caille a lu un Mémoire sur les Inflammations lentes ou chroniques.

M. de Fourcroy en a lu un sur le Gaz Azotique, considéré relativement à la respiration.

La séance a été terminée par la lecture que M. Vicq d'Azyr a faite de l'Eloge de M. le Comte de Vergennes.

PRIX

Distribués & proposés dans la Séance publique de la Société Royale de Médecine, du 12 Février 1788.

PRIX DISTRIBUÉ.

La Société Royale de Médecine avoit proposé dans sa Séance du 7 Mars 1786, pour sujet d'un prix de la valeur de 600 liv., fondé par le Roi, la question suivante:

Déterminer quelles sont les circonstances les plus favorables au développement du vice scrophuleux, & rechercher quels sont les moyens, soit diététiques, soit médicinaux, d'en retarder les progrès, d'en diminuer l'intensité, & de prévenir les maladies secondaires dont ce vice peut être la cause.

Ce prix a été décerné à M. Baumes, Docteur en Médecine, & Associé Régnicole de la Société à Nismes, de la Faculté de Montpellier, Aggrégé au Collège des Médecins de Nismes, Médecin de l'Hospice de Charité de la même Ville, Associé national du cercle des Philadelphes, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon, & de la Société Royale des Sciences de Montpellier.

La suite, l'ordinaire prochain.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le royaume.*

De l'Imprim. de M. LAMBERT, Impr.-Libr. rue de la Harpe, près S. Côme.

NUMÉRO 10.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE. 1788.

PHYSIOLOGIE.

FAITS pour servir à l'Histoire de la Sensibilité, considérée suivant la diversité des climats.

M. WARNER, Chirurgien Anglois, qui a résidé plusieurs années à Alger, & qui, dans sa pratique, a souvent eu occasion d'observer combien les remèdes opèrent dans ces contrées des effets différens de ceux qu'ils produisent en Angleterre, nous a communiqué quelques observations sur cet objet important. Il auroit été bien à desirer que le Baron de Haller qui, dans sa grande Physiologie, s'est livré à plusieurs conjectures sur l'origine du sentiment & du mouvement, eût plutôt examiné les différences produites par l'influence des climats sur ces propriétés des nerfs, & qu'il eût indiqué avec quelles modifications il faut suivre pour guides les ouvrages de Médecine-Pratique, écrits chez des Nations étrangères. Les faits que nous allons rapporter, montreront combien de pareilles recherches seroient importantes.

On sait que les Peuples méridionaux sont très-sensibles à la Musique, & qu'au moindre son d'un instrument, leur corps semble se mouvoir en cadence; mais on n'en doit point conclure que l'habitude de leurs corps soit douée d'une plus grande sensibilité physique, c'est-à-dire, de la puissance d'être douloureusement affectée par l'impression de toute cause irritante. Leur indolence apathique, les alimens grossiers & souvent corrompus, dont se nourrit le bas-Peuple, la facilité avec laquelle on y supporte les souffrances, & les macérations extrêmes du jeûne, ne paroissent-ils pas attester le contraire? On peut en tirer de nouvelles preuves de la marche de certaines maladies, & de l'effet des remèdes.

On est si familiarisé avec la saignée, qu'on la prodigue à tout propos & sans discernement. Cette opération est si fréquente & à si bas prix, que les Chirurgiens un peu distingués, dédaignent de la faire. Un esclave qui n'a souvent jamais entendu parler de Chirurgie, achette un étui de lancettes, saigne à tort & à travers, tous ceux qui se présentent pour cinq ou six sols, & souvent ce n'est qu'un prétexte pour s'introduire dans les maisons des Maures, car un mari n'a rien à dire, s'il trouve un Chrétien avec sa femme, pourvu que celui-ci puisse produire une lancette, & que la femme déclare qu'elle a besoin d'être saignée. La maladie vénérienne est beaucoup moins violente sur la côte d'Afrique qu'en Europe, & il n'est pas rare de voir des personnes qui la gardent plusieurs années, sans qu'elle fasse des progrès sensibles. Le traitement qu'ils appellent *quarantaine*, consiste à donner seulement pour toute boisson au malade de la tisanne de salsepareille, à le nourrir avec du pain & du raisin sec, & à lui faire prendre chaque jour un bain. S'il se déclare quelques symptômes extérieurs plus rebelles, on y joint des fumigations mercurielles.

Le peu de sensibilité se montre encore, par l'effet des remèdes qu'il faut quelquefois porter à une dose excessive, pour produire quelques effets. Dans des fièvres malignes, soit continues, soit intermittentes, M. Warner étoit obligé de gorger, pour ainsi dire, les malades de quinquina, pour soutenir leurs forces & les sauver. Il prescrivit un jour un émétique à un Maure, c'est-à-dire, qu'il fit mettre quatre grains d'émétique dans une pinte d'eau, avec ordre d'en prendre quelques

tasses de quart-d'heure en quart-d'heure. Le malade, n'éprouvant aucun effet des deux premières, prit la dose totale à la fois, qui ne fut pas même suffisante pour faire rien rejeter. Il se mit à prendre beaucoup de nourriture par-dessus, ce qui produisit bientôt après un gonflement extraordinaire de l'estomac, ensorte qu'il étoit sur le point de périr; mais M. Warner étant arrivé à propos, & ayant excité des irritations dans l'arrière-bouche, & fait pratiquer des frictions fortes & répétées sur le ventre, il parvint à débarrasser le malade par le haut, & à le sauver.

Une autre preuve sans réplique, de l'insensibilité physique des Africains, se prend de la fréquence extrême du cautère actuel qu'on applique dans toutes les parties où les malades se plaignent de douleur, de gonflement & de tension, sans avoir égard aux tendons, aux ligamens ni aux muscles. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que ces applications du feu sont soutenues avec une tranquillité & une espèce d'indifférence, qu'on prendroit pour un effort extrême de fermeté & de courage; elles ne sont d'ailleurs accompagnées d'aucuns signes d'inflammation. L'ignorance des Maures, fait sans cesse abuser de ce moyen de guérir qu'ils prodiguent sans choix & sans intelligence. M. Warner eut à traiter une personne attaquée d'une affection vermineuse, jointe à une toux sèche & à de violentes douleurs d'entrailles. Un Maure qui avoit eu occasion de voir ce malade, lui avoit stupidement appliqué un charbon ardent en différens endroits du ventre, au point de lui brûler non-seulement la peau, mais encore les muscles, & d'y produire une escarre. M. Warner l'ayant considéré quelques jours après, ne découvrit aucune trace d'inflammation, & après la chûte des escarres, les chairs étoient vermeilles & la guérison des plaies fut très-prompte.

Dans toutes les amputations des membres, on cautérise la plaie avec un fer rouge, & c'est ainsi qu'on prévient l'hémorragie; on en fait de même à l'égard des voleurs qu'on punit souvent, par l'amputation d'un bras, avec une espèce de hache, ensorte qu'on voit à Tanger une foule d'hommes ainsi estropiés. Enfin, on abuse tellement de l'application du feu, qu'on ne craint point de l'employer dans des cas, qui dans nos climats ne pourroient guère manquer de produire des convulsions mortelles. M. Warner a cité, entr'autres, l'exemple d'une femme qui étoit attaquée depuis long-temps d'une descente de matrice. Un Maure ignorant, crut que c'étoit une tumeur qui pouvoit être guérie par le cautère actuel, & il l'appliqua en quatre endroits différens, sans exciter aucun symptôme dangereux; après que les escarres furent tombées, les plaies se cicatrisèrent, & la personne n'en éprouva aucun accident. Doit-on être étonné que l'homme, dans ces climats, brave la mort la plus cruelle, & qu'il se porte quelquefois à des actions atroces? Quel parti n'eût point tiré l'illustre Montesquieu de faits semblables, recueillis avec soin; & combien n'auroit-il point pu donner de fondemens plus solides à ce qu'il dit dans l'Esprit des Loix, relativement à l'influence des climats?

Chirurgie.

L'Art des Accouchemens, propre aux instructions élémentaires des Elèves en Chirurgie, nécessaire aux Sages-femmes, pour leur indiquer les cas où elles peuvent opérer, & ceux où elles doivent mander les hommes de l'Art. Ouvrage didactique, également fait pour les personnes qui desirent s'instruire des moyens de soulager l'humanité souffrante, par M. J. C. Gilles de la Tourette, ancien Elève de l'Ecole Pratique de Chirurgie de Paris, Maître en Chirurgie, & Démonstrateur Royal de l'Art des Accouchemens, à Loudun, Prévôt en charge de sa Compagnie. A Paris, chez Leclerc, Libraire, quai des Augustins; & à Angers, chez Pavie, Imprimeur-Libraire, rue St-Laud, 1787, 2 vol. in-12.

« Ce n'est qu'après avoir fait une étude » particulière de l'Art des Accouchemens » dans les meilleurs Auteurs, dit M. de la Tou» rette, & l'avoir exercé avec quelque succès, » que j'en donne des leçons: eh! peut-on trop » écrire en faveur d'un Art si utile à l'espèce » humaine ». Le zèle & les bonnes intentions de l'Auteur sont certainement très-louables; mais il faut convenir que les Ouvrages élémentaires dans ce genre, sont déjà bien multipliés, & qu'on contribue peu à l'instruction publique, en répétant en d'autres termes & sous une autre forme, ce qu'on a déjà dit tant de fois. Nous convenons cepen-

dant que l'Ouvrage de M. de la Tourette est rédigée avec clarté & avec précision, & qu'il peut être utile aux personnes qu'il est chargé d'instruire par la place qu'il occupe.

Les avis que cet Auteur donne, soit relativement au travail de l'Accouchement, soit par rapport au régime de l'accouchée, sont exposés avec sagesse : on s'attend bien qu'il se déclare contre l'usage routinier du maillot, & qu'il propose un vêtement lâche; nous ne croyons pas cependant qu'il faille, comme il le prétend, tenir le corps de l'enfant jusqu'aux aisselles, dans une espèce de sac de serge de coton ou de futaine. On doit au contraire simplement fixer le vêtement de l'enfant au-dessous des aisselles, & de manière qu'il soit presque toujours ouvert en devant, ensorte que l'air ait un libre accès sur le ventre, les cuisses & les jambes. L'air est l'élément naturel de l'homme, & on ne sauroit trop habituer l'enfant à son impression, dès l'âge le plus tendre; c'est même une espèce de jouissance pour lui que cette liberté, & il en donne des marques par les légers mouvemens qu'il exécute sans cesse avec ses extrémités inférieures. Cette dernière méthode qui pourroit d'ailleurs être rendue sensible par d'autres raisonnemens, a pour elle des expériences si répétées, qu'il est inutile d'en rapporter des exemples particuliers.

Nous n'omettrons pas de parler ici d'un point de pratique relatif à la délivrance de la femme, & sur lequel nous ne sommes pas de l'avis de l'Auteur. Il prétend que dans le cas d'une adhérence totale du placenta à la matrice, il ne faut point en abandonner le décollement & l'expulsion à la nature, qu'il se putrifieroit par l'humidité & la chaleur de ce viscère, &c. Il finit par proposer les divers moyens de l'extraire. L'Auteur ne devroit point se dissimuler les dangers qui peuvent accompagner sa méthode, comme des hémorragies, des inversions de l'utérus, des lésions de ce même viscère, des inflammations, &c. Les craintes d'une prétendue corruption du placenta dans la matrice sont absolument frivoles, & la nature parviendra toujours à se débarrasser, soit par elle même, soit à l'aide de quelque lavement légèrement excitant. Au reste, cette question a été encore discutée dans une Thèse, soutenue aux Ecoles de Chirurgie, le cinquième Août 1786, sous ce titre: *De secundinarum ab utero expulsione.* L'Auteur de cette Thèse établit sagement le précepte général d'abandonner l'expulsion du placenta aux soins de la nature, en exceptant seulement les cas où il y a ce qu'on appelle *atonie de l'uterus*, & lorsque le placenta étant adhérent à l'orifice de ce viscère, l'accouchée éprouve une hémorragie dangereuse.

Un grand désavantage de ces livres élémentaires qu'on multiplie avec profusion, est de traiter superficiellement tous les objets, sous prétexte de vouloir se mettre à la portée de tout le monde. Nous pouvons citer, par exemple, l'article où M. de la Tourette traite de l'obliquité de la matrice. Cet objet important, sur lequel il existe tant d'observations intéressantes, soit dans le Recueil des Journaux de Médecine, soit dans un Ouvrage Anglois, qui a pour titre : *Medical Observations and inquiries, &c.*, a été encore bien développée dans une Thèse, soutenue aux Ecoles de Chirurgie, qui a pour titre : *De Utero gravido tùm antrorsùm, tum retrorsùm verso*; 23 Octobre 1784. Il eût été à desirer que M. de la Tourette l'eût consultée.

MÉDECINE.

Réponse à une demande qu'on nous a faite sur le moyen de prévenir les rechutes des fièvres intermittentes.

Dans les fièvres intermittentes, comme le remarque M. Selle, Médecin de Berlin (*Médecine clinique*), il y a souvent des rechutes, occasionées par des causes légères; & ces rechutes dans les fièvres tierces, tant simples que doubles, arrivent sur-tout, après le septième jour, comme dans les quotidiennes ou quartes, après le quatorzième. On peut, d'après ces observations, prévenir ces rechutes de cette manière : savoir en administrant de nouveau le quinquina le septième jour, après la cessation d'une fièvre tierce, & le quatorzième, après celle d'une quarte ou d'une quotidienne, & en continuant encore pendant huit jours dans l'un & dans l'autre cas. M. Selle fait remarquer aussi que dans les fièvres quartes où on a de plus à craindre des obstructions, on doit administrer en général le quinquina combiné avec le sel ammoniac pour les guérir. Les jours libres, par exemple, on peut faire prendre au malade, de deux heures en deux heures, un scrupule de quinquina, avec dix grains de sel ammoniac.

Baglivi (*De morborum successionibus, &c.*), avoit aussi vivement senti les avantages d'unir le sel ammoniac au quinquina. Il regarde cette combinaison simple, comme un fébrifuge puissant. Il ajoute que dans les cas où ce remède ne suffit pas, il a recours aux fleurs de camomille, comme au plus grand de tous les fébrifuges. C'est-là peut-être ce qui a donné lieu à un opiat très en usage à Montpellier.

℞ Trois gros Quinquina en poudre.
Quarante grains fleurs de Camomille.
Deux scrupules de Sel Ammoniac.

On incorpore le tout bien pulvérisé, avec un syrop quelconque, & on en fait deux prises q'on avale le matin, en observant quatre heures d'intervalle. Quelquefois on y joint une autre prise le soir, & rarement on manque de guérir ainsi les fièvres intermittentes, soit quotidiennes, soit tierces ou doubles tierces, & même quelquefois les quartes, en usant des précautions convenables.

ANNONCES.

Observations analytiques sur les Eaux martiales froides de Boulogne-sur-Mer, de Wierre-au Bois, près Samer, de Recques & de Desvres ; par M. Souquet, Docteur en Médecine de l'Université de Reims, Elève de celle de Paris, Conseiller-Médecin du Roi, de l'Hôpital de Boulogne, pensionné de ladite Ville, & Correspondant de la Société Royale de Médecine de Paris ; & par M. Bethancourt, Maître Apothicaire de Boulogne, Elève du Collège Royal de Pharmacie de Paris, 1787.

Nous rendrons incessamment compte de cet Ouvrage.

Suite de l'article des Prix, distribués & proposés dans la Séance publique de la Société Royale de Médecine, du 11 Février 1788.

L'Accessit a été adjugé à M. Pujol, Médecin des Hôpitaux, & Associé Régnicole de al Société de Médecine à Castres.

La Société a arrêté qu'il sera fait une mention honorable d'un Mémoire envoyé par M. Charles-Georges Théodore Kortum, Docteur en Médecine & en Chirurgie, demeurant à Dortmund en Westphalie, & dans lequel elle a remarqué des expériences curieuses sur l'inoculation du virus scrophuleux tentée infructueusement par ce Médecin.

PRIX REMIS.

La Société avoit proposé dans sa Séance publique du 15 Février 1785, un Prix fondé par le Roi, & dont la distribution a été différée dans celle du 29 Août 1786. Le sujet de ce Prix de la valeur de 1200 livres étoit la question suivante :

Déterminer par l'examen comparé des propriétés physiques & chimiques, la nature des Laits de femme, de vache, de chèvre, d'ânesse, de brebis & de jument.

La Société n'a point encore été satisfaite des Mémoires envoyés pour concourir à ce Prix. Les Commissaires chargés d'en faire l'examen n'y ont point trouvé les connoissances exactes de la Chimie moderne. Les concurrens ont négligé de consulter les Mémoires de Scheele sur l'analyse du Lait. On sçait que ce Chimiste habile y a découvert deux espèces d'acides que que l'on connoît sous les noms *d'acide lactique* & *d'acide sach-lactique*. La Société propose de nouveau la même question pour sujet d'un Prix de la valeur de 1200 livres qui sera distribué dans la Séance publique du Carême en 1790 ; elle invite les Auteurs à lire, avant de se mettre au travail, ce qui a été écrit depuis quelques années sur cette matière.

La Compagnie déclare qu'elle n'exige point que la même personne lui envoie l'examen de tous les Laits ci-dessus énoncés, il suffira que plusieurs de ces fluides aient été analysés, pour que le Mémoire, où ces résultats seront contenus, soient admis au Concours. La Société a cru devoir faire cette restriction à son Programme, pour rendre le travail qu'elle propose plus facile à exécuter.

Les Mémoires seront remis avant le premier Décembre 1789 : ce terme est de rigueur.

La suite, l'ordinaire prochain.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le royaume.*

De l'Imprim. de M. LAMBERT, Impr.-Libr. rue de la Harpe, près S. Côme.

NUMÉRO II.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

HYGIENNE.

Ne doit-on pas veiller avec un nouveau soin sur sa santé, aux approches du Printems?

Hippocrate a remarqué que le Printems est la saison la plus salutaire de l'année, & que les maladies qui se déclarent alors, ont en général un caractère de bénignité; mais il n'en est pas moins vrai que le corps de l'homme éprouve une révolution marquée & favorable au développement ou aux retours de certaines maladies. On sait en effet que, durant cette saison, les hémorragies de différente espèce ont coutume de se renouveler, qu'on devient plus sujet aux maux de tête, aux vertiges, aux douleurs rhumatismales, &c. Ceux qui sont d'un tempérament sanguin & d'une habitude de corps plethorique, ont aussi à craindre pour les moindres excès des *raptus* du sang vers la tête, ou même des apoplexies, s'ils y portent une disposition particulière. Les goutteux, comme le remarque Sydenham, quelque réservés qu'ils puissent être sur le régime, éprouvent presque toujours vers le Printems de nouveaux accès ou quelques symptômes qui tiennent à cette maladie.

Les fièvres intermittentes, soit tierces, soit quotidiennes, qui se déclarent au Printems, sont rarement de longue durée, à moins qu'on ne les aigrisse, en pratiquant mal-à-propos la saignée, ou en prescrivant des purgatifs à contre-temps; elles sont toujours salutaires, suivant le judicieux Sydenham, pourvu qu'on observe un régime convenable. Les hypocondriaques se plaignent aussi de divers symptômes qui attaquent différentes parties, & se montrent sous diverses formes, dans divers individus; ceux qui sont livrés à la culture des Lettres ou des Sciences, éprouvent d'une manière irrégulière des affections nerveuses, qui se portent sur-tout à la tête. Mais parmi les maladies qui sont le plus soumises à l'influence directe de la saison printanière, on doit sur-tout distinguer la manie. Le visage prend alors une couleur plus vive, les traits deviennent plus animés, & les emportemens de la déraison & de la folie plus fréquens & plus tumultueux: il y a même des maniaques qui ne paroissent tels que durant cette saison. Nous pouvons rendre la chose sensible, par l'exemple de deux folles par amour, qui existent encore aux Herbiers Petit-Bourg, en Poitou.

Une d'elle qui est tombée dans cet état depuis environ neuf ans, par la mort de son amant, est toujours triste & taciturne: elle tient constamment ses deux mains devant son visage, & ne fait absolument aucune réponse, quelques questions qu'on lui fasse; elle est maigre, d'une couleur très-basannée, & n'éprouve aucun changement durant les diverses saisons de l'année. Il y en a une autre dans le même lieu qui est d'un caractère opposé; elle perdit la raison, il y a environ quinze ans, par l'enrôlement de son amant; elle a le teint très-coloré & jouit d'un embonpoint ordinaire: jamais elle ne s'entretient de son ancien amant, & quand on lui en parle, elle y paroît insensible. Sa manie qui est d'un caractère très-gai, se manifeste sur-tout au Printems; elle passe alors une partie des jours & des nuits dans des bois voisins qu'elle fait retentir de ses chansons. Un instinct naturel lui fait rechercher l'eau froide, & quand elle trouve quelque fontaine, elle y plonge une partie de son corps, & elle se plaît à s'asperger le visage & la tête, comme pour diminuer l'espèce d'ef-

fervescence qu'elle y éprouve. Il paroît que si on avoit soumis à un traitement régulier cette malheureuse victime de l'amour, on auroit pu la guérir; mais comme nous le marque un de nos Correspondans, les parens qui sont d'ailleurs peu fortunés, témoignent la plus grande insouciance pour son état, & la livrent à elle-même.

Les personnes qui sont donc sujettes à des maladies inflammatoires, ou qui ont lieu de les craindre, doivent s'observer avec plus de soin vers le déclin de l'hiver & au printems. Un des plus surs moyens de leur échapper, ou du moins de rendre leurs attaques moins violentes, n'est point de recourir à des saignées ou à des purgatifs; à moins qu'une longue habitude ne les ait rendus nécessaires; il vaut bien mieux diminuer simplement la quantité de nourriture, prendre des alimens moins succulens, manger moins de viande qu'à l'ordinaire, & lui préférer les poissons & les légumes, avec des apprêts simples ou d'autres alimens pris des végétaux. Il n'est pas moins salutaire de se prescrire de temps en temps quelque abstinence, & d'attendre que l'appétit se déclare, sur-tout quand on mène une vie sédentaire. Lommius fait à cet égard une remarque digne d'un Médecin pieux. Il reconnoît que rien n'est plus conforme aux loix de l'Hygienne, que la prescription que fait l'Eglise de la quarantaine, qui doit toujours avoir lieu vers le commencement du Printems, & qui, par conséquent étant observée avec régularité, peut prévenir plusieurs maladies.

Physiologie.

Exemple remarquable d'une abstinence forcée, ou plutôt d'un régime très-rigoureux, soutenu impunément pendant plusieurs mois. (Mémoires de Fredéric, Baron de Trenck, Officier du Roi de Prusse, &c. Paris, 1788.)

Le Baron de Trenck, qui étoit d'une très-haute stature & grand mangeur, fut enfermé, étant encore jeune, dans une prison à Magdebourg. Sa ration, pour les vingt-quatre heures, etoit d'une livre & demie de pain de munition, avec une cruche d'eau. Il étoit encore obligé de jeter la moitié de ce pain qui étoit presque totalement gâté. Qu'on s'imagine le supplice qu'éprouva ce malheureux prisonnier, pendant onze mois qu'il passa à ce régime forcé, car, comme il le dit lui-même, il lui auroit fallu au moins six livres de pain par jour pour le rassasier. A peine sa portion étoit elle devorée, qu'il sentoit encore plus vivement le cri du besoin. Rarement la faim lui permettoit-elle de dormir, & quand cela arrivoit, il lui sembloit voir en songe une table bien servie & couverte des mets les plus exquis qu'il croyoit dévorer. L'illusion dispaроissoit, & le besoin de manger ne faisoit que se renouveler avec plus de force. L'habitude étoit loin de le diminuer; elle sembloit au contraire l'avoir rendu plus violent vers les derniers mois. Les insomnies, en doublant la durée du temps, ne faisoit que rendre sa situation plus affreuse.

Il faut remarquer que ces onze mois de régime forcé, ne furent d'ailleurs suivis d'aucun accident, & que le danger vint seulement, lorsqu'il fut transporté au Fort de l'Etoile, de pouvoir brusquement se rassasier en liberté. On lui accorda en effet dans cette nouvelle prison, un pain entier de munition de six livres avec une cruche d'eau, & on lui promit de lui fournir autant de pain qu'il pourroit en manger. « Quel ravissement pour moi, ajoute-t il, après avoir enduré pendant onze mois la faim la plus cruelle! Le pain de six livres disparut dès le premier jour, & fut dévoré avec un plaisir inexprimable. » Mais bientôt après, il survint une douleur vive d'estomac, qui fut suivie d'une indigestion violente, faute de n'avoir pas augmenté par degrés la quantité de nourriture. Son ventre se gonfla; il éprouva une colique cruelle & une soif dévorante, & il passa la nuit dans des angoisses extrêmes. Le lendemain, quand on ouvrit le cachot, on le trouva étendu sur son lit & dans un état de désespoir; il s'écoula près de trois jours sans qu'il put se remettre à manger, & ce ne fut que par degrés qu'il parvint à prendre impunément la quantité de nourriture qui lui étoit nécessaire.

O! combien l'homme riche feroit heureux, dit le Baron de Trenck, s'il attendoit, de temps en temps, vingt-quatre heures à manger. Nous ajouterons que le plaisir qui succéderoit à cette privation, ne pourroit avoir que des effets salutaires, & prévenir cette satiété apathique qui n'est pas un des moindres maux de l'espèce humaine.

Pharmacopœia Londinensis, specimen alterum, 1787. Londres, in-8°. de 126 pages.

Voilà donc un petit Recueil de 126 pag. substitué en Angleterre aux énormes fatras de tant de Pharmacopées volumineuses qui ne servent qu'à une vaine ostentation, & à une sorte de luxe pharmaceutique, propres seulement à attirer sur l'art de guérir, des plaisanteries & des sarcasmes. Le College des Médecins d'Edimbourg, & celui de Genève, ont déjà introduit la même simplicité dans leurs Recueils de Médicamens, & devroit-il en être autrement, quand on examine les progrès qu'ont fait dans ce siècle l'Histoire Naturelle, & en particulier la Botanique & la Chimie? Dans l'espèce de Codex qu'on vient de publier à Londres, on a élagué une foule de médicamens compliqués, & substitue de nouveaux termes à des dénominations barbares & inexactes. On imagine bien qu'en parlant des plantes médicinales, on a soin d'en indiquer les espèces, afin qu'on puisse, sans se méprendre, la retrouver en tout temps & en tout lieu, au moyen des caractères que leur assignent les Botanistes.

Quand on compare cette nouvelle Pharmacopée avec l'ancienne, & même, sans remonter trop haut, avec la quatrième édition de cette dernière, qui fut donnée à Londres en 1710, on ne peut que rendre justice aux Médecins Anglois, d'avoir banni une foule de formules compliquées, ou plutôt de vrais monstres de Pharmacie, qui n'ont d'autres fondement que la crédulité & l'ignorance. Entre les exemples nombreux qu'on pourroit en citer, nous indiquerons *l'Eau Bezoartique, l'Eau Céleste, la Confection Hamech, la Décoction Traumatique, l'Esprit-de-Lavande composé de Mathias, les Trochisques de Ramich, l'Onguent de la Comtesse*, & cent autres savantes puérilités, dignes des siècles où la Chimie & la Botanique étoient encore dans l'enfance.

On doit cependant convenir que la réforme opérée dans le *Codex* de Londres, n'est pas encore portée si loin qu'on pourroit le desirer: les termes propres à indiquer les sels neutres, ne sont pas toujours appliqués avec la justesse & la précision que l'état actuel de nos connoissances en Chimie le comporte. On pourroit aussi mettre plus d'exactitude & de simplicité dans certains procédés. Nous allons en citer un exemple. Pour faire le tartre émétique, on emploie la chaux muriatique d'antimoine, c'est-à-dire, un précipité obtenu par l'eau distillée de la dissolution d'antimoine par l'acide muriatique: or, ce procédé est compliqué & tortueux. Il suppose en outre qu'on ignore la méthode simple que Rouelle a adoptée, après avoir montré l'inexactitude de tous les autres moyens connus. Cet habile Chimiste, prenoit parties égales de crème de tartre & de verre d'antimoine; il faisoit bouillir de l'eau dans une terrine, & y versoit la crème de tartre pulvérisée; il y versoit ensuite le verre d'antimoine réduit en poudre. On voyoit s'exciter une grande effervescence, & quand elle avoit cessé, il soutenoit l'ébullition environ un quart-d'heure: il abandonnoit ensuite la liqueur filtrée dans un lieu convenable, pour donner le temps au tartre stibié de crystalliser par le refroidissement. Peut-on imaginer un procédé plus direct & plus sûr pour obtenir le tartre émétique?

MÉDICO-PHYSIQUE.

La Germination, ou nouveau Principe de Physique, par un Médecin. A Londres, & se trouve à Paris, chez Méquignon, l'aîné, rue des Cordeliers, 1787, petit in-12 de 27 pages.

Voici l'énoncé de ce nouveau principe: « Que tout s'augmente, autant qu'il est possible, & non-seulement les corps & les substances, mais encore aussi les qualités. » L'Auteur donne des exemples de cette nouvelle loi. « Les végétaux, dit-il, germent & » s'augmentent à un tel point, qu'un gland » devient un chêne: tous les animaux croissent de même. Les dispositions aux maladies se developpent souvent, sans qu'aucun accident nouveau les ait occasionnées. » les dispositions des enfans au vice ou à la » vertu, croissent & se fortifient. » Il suit du principe de l'Auteur, que la stature humaine, au lieu d'être de cinq à six pieds, devroit s'élever à la voûte céleste, que tous les germes devroient obtenir leur entier développement, qu'une fièvre légère aboutiroit toujours au dernier degré d'intensité, que le

moindre zéphir finiroit toujours par un ouragan, & la moindre colère, par un accès de fureur, qu'on ne pourroit manquer de justesse dans un raisonnement, sans donner dans tous les excès de l'extravagance & de la folie. Nous ignorons si cela se passe ainsi sur les planètes de Jupiter & de Saturne ; mais convenons qu'ici bas, il en est autrement.

MEDICO-CHIRURGIE.

Luem Veneream penitùs eradicandi accuratior & tutior Methodus, &c., c'est-à-dire, Méthode plus sûre & plus exacte de guérir radicalement la maladie Vénérienne; par M. Saffard, P. A. R. M. C. A Londres, & se trouve à Paris; chez l'Auteur, Fauxbourg Saint-Jacques, n°. 218, *petite brochure in-12 de* 102 *pages.*

Ce petit Ouvrage Latin, qui paroît fondé sur une longue expérience, n'offre précisément rien de bien nouveau, puisqu'il propose les frictions mercurielles; mais l'administration en paroît dirigée avec un grand discernement. La noble franchise avec laquelle l'Auteur s'énonce, & son éloignement pour toute espèce de charlatanisme, le rendent digne d'estime.

ANNONCES.

Recherches sur cette question : *La chaleur naturelle de l'homme, peut-elle être considérée comme un terme fixe? Par M. Gauffin, de la Société Royale des Sciences de Montpellier, & de l'Académie Royale des Sciences de Stockolm. A Montpellier, de l'Imprimerie de Jean-François Picot, seul Imprimeur du Roi & de la Ville, Place de l'Intendance,* 1787.

Remarks, &c. upon the causes wich produce diseases amongst new raised troops upon long voyages, in-8°. C'est-à dire, *Remarques sur les causes qui produisent des maladies parmi les troupes nouvellement levées pendant de longs voyages. Londres.*

Suite de l'article des Prix, distribués & proposés dans la Séance publique de la Société Royale de Médecine, du 11 *Février* 1788.

PRIX PROPOSÉ.

La Société propose pour sujet d'un Prix de la valeur de 600 livres, fondé par le Roi, la question suivante :

Déterminer dans le traitement des maladies, pour lesquelles les différens exutoires sont indiqués, 1°. *quels sont les cas où l'on doit donner la préférence à l'un d'eux sur les autres;* 2°. *dans quels cas on doit les appliquer, soit à la plus grande distance du siége de la maladie, soit sur les parties les plus voisines, soit sur le lieu même de la douleur?*

Les exutoires se divisent en deux grandes classes qui comprennent les vésicatoires & les cautères. On sait que ces remèdes agissent de deux manières, & comme stimulans, & comme évacuans. On les considérera sous ces différens rapports. Ce que l'on dit communément de la révulsion & de la dérivation produites par les exécutoires, est vague, & l'on a besoin de fixer ses idées sur cet objet important. La forme, l'étendue & les connexions des grands organes avec les différens points de la surface cutanée, doivent beaucoup servir à décider cette question, dont la solution doit aussi être fondée sur les faits que la pratique journalière offre à l'Observateur.

Ce Prix sera distribué dans la Séance publique du Carême de 1790, & les Mémoires seront remis avant le premier Décembre 1789 : ce terme est de rigueur.

Les Mémoires qui concourront à ces Prix, seront adressés francs de port à M. VICQ-D'AZIR, Secrétaire perpétuel de la Société Royale de Médecine, rue des Petits-Augustins, n°. 2, *avec des billets cachetés, contenant le nom de l'Auteur & la même épigraphe que le Mémoire.*

La suite, l'ordinaire prochain.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de* 9 *l.* 12 *f. port franc par tout le royaume.*

De l'Imprim. de M. LAMBERT, Impr.-Libr. rue de la Harpe, près S. Côme.

NUMÉRO 12.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

TOPOGRAPHIE MÉDICALE.

Remarques générales sur le climat de l'Isle de Candie, ses productions & son influence sur l'économie animale. (Extrait des Lettres sur la Grèce, &c., par M. Savary.) (1)

C'EST un fait connu des Médecins les plus éclairés de tous les siècles, qu'on ne peut remédier à plusieurs maladies chroniques que par le changement de climat. On doit donc être instruit des connoissances nouvelles que nous procurent sur cet objet important les relations des Voyages. L'influence d'ailleurs de la température & des productions des diverses contrées sur l'économie animale, doit être connue du Médecin vraiment digne de ce nom, c'est-à-dire, du Naturaliste qui recherche tout ce qui peut altérer, conserver ou rétablir la santé de l'homme. Nous nous empressons de recueillir dans le dernier Ouvrage de feu M. Savary, ce qui peut être relatif à l'objet de nos feuilles, en laissant à d'autres Journaux le soin d'apprécier son mérite littéraire. Nous ferons seulement remarquer que peu d'Ouvrages inspirent à la lecture, un intérêt aussi vif & aussi soutenu que celui de cet Auteur, qu'on publie sous le nom de *Lettres sur la Grèce*.

M. Savary rappelle d'abord ce qu'il a rapporté sur la bonté de l'air de l'Egypte, qu'il dit être très-favorable au poumon. Il ajoute, que les maladies de ce viscère y sont inconnues, & que Galien qui avoit fait ses études à Alexandrie, & qui connoissoit bien la nature du climat, y envoyoit & guérissoit ainsi les poitrinaires. Mais de tous les pays que M. Savary dit avoir habités, il n'en est point, suivant lui, dont la température soit aussi saine & aussi agréable que celle de Crête. Les chaleurs n'y sont jamais excessives, & les froids violens ne se font point sentir dans la plaine. L'hiver ptoprement dit, ne commence qu'en Décembre, & finit en Janvier. Pendant cette courte saison, la neige ne tombe jamais dans la plaine, & rarement on y voit la surface de l'eau gêlée. Le plus souvent on y jouit d'un temps aussi beau qu'au nord de la France, au commencement de Juin. On a donné le nom d'hiver à ces deux mois, parce qu'alors il tombe des pluies abondantes, que le ciel se couvre de nuages, & qu'on y éprouve des vents du nord très-violens. Pendant une année d'observations faites à la Canée, M. Savary a remarqué qu'à compter du mois de Mars jusqu'au mois de Novembre, le thermomètre ne varioit que depuis 20 jusqu'à 27 degrés, au-dessus du terme de la glace.

« L'Isle de Crête n'a presque point de marais. Les eaux n'y restent guère stagnantes. Elles coulent du sommet des montagnes en ruisseaux innombrables, & forment çà & là des fontaines ou de petites rivières. Ainsi l'air n'est point chargé des vapeurs dangereuses, qui, dans les contrées humides, s'élèvent des lieux marécageux. Les monts, les côteaux sont couverts de diverses espèces de thym, de sariette, de serpolet, de cistes odoriférans, & d'une foule de plantes balsamiques. Les myrthes & les lauriers-roses bordent les ruisseaux qui fuient dans les vallées. Les campagnes offrent de toutes parts des bosquets d'orangers, de citroniers, d'amandiers. Des touffes de jasmin d'Arabie sont

(1) *Lettres sur la Grèce, faisant suite de celles sur l'Egypte, par M. Savary. A Paris, chez Onfroi, Libraire, quai des Augustins, & au n°. 11, rue des Maçons, près la Sorbonne, 1788, un vol. in-8°.*

répandues dans les jardins. Des tapis de violettes les décorent au printems. Le safran couvre de vastes champs. Le dictame, dont l'odeur est très suave, tapisse le creux des rochers (1). En un mot, les montagnes, les vallons & les plaines, exhalent de tous côtés des odeurs aromatiques qui parfument l'air & le rendent délicieux à respirer. »

Le Turc de Candie qui se nourrit d'alimens sains & simples, qui vit au milieu de ses bosquets fleuris, de ses campagnes, à la culture desquelles il préside, de sa famille dont il est respecté, croît & s'élève comme un colosse. Ses bras sont nerveux comme ceux des Athlètes; il a les épaules larges & la poitrine élevée. Son col délivré de ces liens, qui, dès l'enfance, captivent ceux des Européens, prend les belles proportions que la nature lui a assignées. Tous ses membres, dégagés des entraves qui gênent nos mouvemens, & que l'habitude peut seule nous faire supporter, ont chacun leur forme naturelle, & observent entr'eux ces rapports admirables, dont la perfection fait la beauté de l'homme. « Les Mahométans qui habitent l'Isle de Crête, ajoute M. Savary, ont ordinairement depuis 5 pieds & demi jusqu'à 6 pieds de hauteur; ils ressemblent aux statues antiques, & véritablement c'étoit sur de semblables modèles que les anciens travailloient. Il n'est pas surprenant qu'ils nous aient surpassés, puisqu'ils avoient sous les yeux une nature plus belle. »

Matière Médicale.

Observations sur l'usage du Syrop de Carotte. (Daucus Carota, L.) employé durant une dysenterie épidémique. Par M. de la Croix, Médecin de Monsieur, pour les Epidémies, à la Ferté Bernard.

On fait que Margraff (*Mém. de l'Acad. des Sc. de Berlin*, 1747) a retiré de la racine de Carotte, un suc qui avoit toutes les apparences d'un syrop, mais dont le sucre n'a pu être réduit sous un état crystallin. Dans le Nord, on a employé contre la toux & la phthisie, le même suc réduit par la décoction, sous forme d'extrait (*apparatus Medicam. auct. Murrhai*). Ses qualités adoucissantes & détersives, m'ont engagé à l'administrer dans une épidémie de dysenterie, qui a régné vers la fin de l'année dernière dans ces cantons (2). » Je vais rapporter ici le moyen simple de le préparer, en y joignant quelques cas de pratique propre à en attester les heureux effets.

On prend sept à huit Carottes de moyenne grosseur, qu'on coupe par tranches, ou par longs morceaux; (on rejette celles dont la tige est montée en graines, parce que la racine est trop âcre). On les fait cuire dans une chopine d'eau de rivière ou de fontaine. On bouche bien le vaisseau, & on prolonge la décoction, jusqu'à ce que les racines soient réduites en marmelade; ou bien on les pile dans un mortier, en versant peu à peu de l'eau bouillante à la concurrence d'une pinte, & on exprime le tout à travers un linge très-serré. Il est à-propos de faire bouillir cet extrait à petit feu, en y faisant dissoudre la moitié moins de sucre que dans les syrops ordinaires, afin qu'il n'ait pas la même consistence & la même viscosité, & d'ailleurs on le rendroit trop gluant, puisque la racine de Carotte contient beaucoup de principe sucré. Il faut éviter de le clarifier, pour ne point le priver de sa qualité aromatique & légèrement stimulante. On en fait tous les jours, pour qu'il ne s'altère point, & on en donne quelques verres à boire pendant la journée. Je dois faire remarquer que j'avois d'abord fait préparer cette boisson avec du miel, au lieu de sucre; mais elle excitoit des nausées, &

(1) Parmi les plantes médicinales de Crête, le dictame tient le premier rang. On fait jusqu'à quel point les anciens ont vanté ses vertus, sur tout dans les maladies des femmes. On peut voir sur cet objet Théophraste & Hippocrate. De nos jours, les habitans s'en servent avec succès dans plusieurs circonstances. La feuille desséchée, prise en infusion avec un peu de sucre, compose une boisson plus flatteuse & plus parfumée que le thé. Elle est très-propre à remédier aux langueurs d'estomac, & à le rétablir après de mauvaises digestions.

(2) Nous publierons dans un autre N°. de nos Feuilles, le caractère & les progrès de cette épidémie, avec le traitement méthodique qu'a employé avec succès M. de la Croix. On doit applaudir au zèle & aux lumières de ce Médecin, qui, dans des temps de calamité, vole au secours des gens de la campagne, & leur administre des remèdes simples, & non moins efficaces, en leur sauvant le dégoût & les inconvéniens d'un traitement dispendieux. *Note du Rédacteur.*

paroissoit trop pesante sur l'estomac, ce qui m'obligea de l'abandonner.

Dans les cas de dysenterie ou d'affection de poitrine, causés par un transport ou métastase de l'humeur dysentérique, j'ai obtenu les succès les plus marqués du syrop de Carotte; j'avois soin seulement avant d'en faire commencer l'usage, d'évacuer les crudités pituiteuses de l'estomac avec une prise d'ipécacuanha, & de purger ensuite avec quelque purgatif absorbant. En même-temps qu'on usoit du syrop de Carotte, je prescrivois des tisannes apéritives & légèrement miellées. C'est ainsi que l'épidémie dysentérique qui avoit d'abord été très-meurtrière, a paru céder à ce traitement simple, & que les malades recouvroient leur santé à vue d'œil. Les effets étoient plus prompts sur les personnes d'un tempéramment pituiteux. A l'égard des sanguins, je faisois précéder l'usage des délayans, & je prescrivois le syrop à moindre dose.

Une jeune fille de vingt ans, s'étoit exposée, par son imprudence, à la repercussion de l'humeur dysentérique sur la poitrine; elle s'étoit d'ailleurs refusée à toute espèce de secours, pendant plus de deux mois. Son état devenoit alarmant. Elle étoit très-exténuée; ses mains étoient enflées, sa respiration difficile & douloureuse, & une toux des plus incommodes la tourmentoit jour & nuit. La fièvre hectique qui la consumoit, étoit accompagnée de longs & de violens frissons. Un symptôme encore plus fâcheux qui survint, fut une expectoration copieuse de sang; la malade étoit, en un mot, parvenue au second dégré d'une phthisie pituiteuse. A peine eût-elle fait usage pendant un mois du syrop de Carotte, que ses symptômes se calmèrent, & elle fût totalement guérie au bout de deux mois; cette cure a eu lieu durant les mois d'Octobre & de Novembre derniers.

La raclure de Carotte a été reconnue depuis long-temps comme un excellent topique dans les cas de cancers ulcérés aux mammelles; & si elle ne guérit pas, elle parvient du moins à soulager; c'est ce que j'ai éprouvé plusieurs fois, & notamment à l'égard d'une fille de soixante ans, qui avoit rendu son mal incurable par son intempérance extrême dans la boisson, car elle buvoit, dans les derniers jours de sa vie, près d'une pinte & demie de vin blanc à ses repas; ses douleurs devenoient plus aiguës après ces excès, & il s'écouloit par la plaie un sang dissous & abondant. Rien ne paroissoit autant la soulager qu'un cataplasme de raclure de Carotte. J'y joignois de temps en temps quelques gouttes de *Laudanum liquide*. Elle ne voulut point d'ailleurs se soumettre à aucun traitement interne, ni observer aucun régime.

Hopitaux Civils.

Observations sur les Hôpitaux, relatives à leur construction, aux vues de l'air d'Hôpital, aux moyens d'y remédier, à l'admission ou rejet des malades, à la maladie anti-sociale, à la petite vérole, aux femmes en couches, aux insensés, & à l'utilité dont ils sont pour l'art de guérir, & pour les Etudians. Par J. Aikin, Chirurgien, avec une lettre à l'Auteur sur le même sujet, du Docteur Percival; Membre de la Société Royale de Londres; Ouvrage traduit de l'Anglois, & auquel on a ajouté quelques notes, par M. Verlac. A Londres, & se trouve à Paris, chez Crapart & Briand, Libraires, place Saint-Michel, 1787, un vol. in-12 de 190 pages.

Jamais la construction & l'administration des Hôpitaux n'avoient autant fixé l'attention publique, qu'à l'époque actuelle. On verra bientôt ce grand objet traité avec toute la supériorité qu'il mérite, puisque l'Académie des Sciences doit publier incessamment le résultat des recherches qu'elle a faites par ordre du Gouvernement, pour assurer à l'humanité souffrante des asyles commodes & salubres. Nous annonçons, en attendant, l'Ouvrage de M. Aikin, qui contient des vues très justes sur la nature des maladies qui doivent être traitées dans les Hôpitaux, & sur le caractère de celles qui ne peuvent manquer de devenir dangereuses & même mortelles, par la contagion de ce qu'on appelle fièvre de prison ou d'Hôpital. C'est ainsi, par exemple, que les plaies, les simples fractures & les luxations peuvent être traitées avec toute sûreté dans ces lieux, pendant que des contusions violentes, des brûlures, des plaies aux parties nerveuses & membraneuses, des fractures compliquées & autres cas pareils y deviennent d'une cure très-difficile, & ont souvent une terminaison funeste.

L'Ouvrage finit par une lettre de M. Percival, qui contient des reflexions intéressantes sur l'air, le régime & les médicamens, considérés comme moyens de prévenir & de corriger la putréfaction & la contagion dans les Hôpitaux. Quant au Discours préliminaire du Traducteur, ses périodes arrondies & son style oratoire, ne servent guère qu'à grossir inutilement le volume.

AVIS.

Procès-verbal dressé au Collége Royal de Médecine de Nancy, sur l'Elixir anti-goutteux du sieur Gachet, le 14 Février 1788.

En rendant compte l'année dernière du Manuel publié par M. Gachet, sur l'usage de son Elixir anti-goutteux, nous avons inspiré de justes craintes sur ce remède mystérieux. Il est démontré aujourd'hui, par un examen juridique de cet Elixir, qu'il ne contient que du foie de soufre en dissolution dans deux parties d'huile essentielle, sur une d'huile de Genièvre, à laquelle dissolution on ajoute quelques gouttes d'huile empyreumatique animale. Les Commissaires nommés par le Collége Royal de Médecine de Nancy, pour procéder à cet examen, ajoutent que ce remède, donné contre la goutte, est dangereux, & que sa valeur intrinsèque n'est que de sept à huit sols la phiole; on le vend cependant un louis. En conséquence, M. le Lieutenant-Général de Police de Nancy, a fait défense au sieur Tisserand qui en avoit un entrepôt, d'en continuer la vente.

ANNONCES.

Metodo di conoscere, &c. Méthode pour reconnoître quelques-unes des substances les plus nuisibles, dont on peut s'être servi pour frelater le vin. A Florence.

Nous donnerons un extrait de cette Dissertation Italienne.

Suite de l'article des Prix, distribués & proposés dans la Seance publique de la Société Royale de Médecine, du 12 Février 1788.

CORRESPONDANCE.

Le traitement & la description des Maladies épidémiques, & l'histoire de la constitution médicale de chaque année, étant le but principal de notre Institution, & l'objet dont nous nous sommes le plus constamment occupés, nous invitons les Gens de l'art à nous informer des différentes Epidémies ou Epizooties régnantes, & à nous envoyer des Observations sur la constitution médicale des saisons. La Société distribuera des Prix d'encouragement aux Auteurs des meilleurs Mémoires ou Observations qui lui auront été adressés sur ces différens sujets, dont la connoissance lui est spécialement attribuée par l'Arrêt du Conseil de 1776, par les Lettres-Patentes de 1778, & par un nouvel Arrêt du Conseil de 1786.

La Société Royale invite les Médecins à examiner avec attention l'état des personnes qui ont éprouvé des maladies épidémiques, à les suivre au-delà de la cessation apparente de ces maladies, afin de donner à leurs Observations un complément nécessaire, & qui est négligé par le plus grand nombre.

La Compagnie croit devoir rappeler ici la suite des recherches qu'elle a commencées; 1°. sur la Météorologie; 2°. sur les Eaux minérales & médicinales; 3°. sur les maladies des Artisans. Elle espère que les Médecins & & Physiciens Régnicoles & Etrangers, voudront bien concourir à ces travaux utiles qui seront continués pendant un nombre d'années suffisant pour leur exécution. La Compagnie fera dans ses Séances publiques prochaines, une mention honorable des Observations qui lui auront été envoyées, & elle distribuera des Medailles de différentes valeurs aux Auteurs des meilleurs Mémoires qu'elle aura reçus sur ces matières.

La suite, l'ordinaire prochain.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le royaume.*

De l'Imprim. de M. LAMBERT, Impr.-Libr. rue de la Harpe, près S. Côme.

NUMÉRO 13.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

HISTOIRE NATURELLE.

HISTOIRE Naturelle des Quadrupèdes Ovipares & des Serpens, par M. le Comte de la Cépède, Garde du Cabinet du Roi, des Académies & Sociétés Royales de Dijon, Lyon, Bordeaux, Toulouse, Metz, Rome, Stockholm, &c. tom. I. A Paris, Hôtel de Thou, rue des Poitevins, 1788, in-4°. de 650 pages.

C'EST ici une suite du plan immense d'Histoire Naturelle, entreprise au Jardin du Roi; pendant que M. le Comte de Buffon travaille à compléter l'Histoire des Cétacées, M. le Comte de la Cépède a été chargé de celle des Quadrupèdes Ovipares & des Serpens. Ce dernier présente, à la tête de son Ouvrage, une Table méthodique de tous les Quadrupèdes Ovipares. « Il a choisi, pour la composer, des caractères saillans, que les changemens de température ou divers accidens ne peuvent faire varier, qui se trouvent dans le mâle comme dans la femelle, dans les jeunes animaux comme dans les adultes, & qu'il a reconnus, en examinant & en comparant attentivement un grand nombre d'individus de différentes espèces, & les descriptions d'un grand nombre d'Auteurs. »

L'organisation intérieure des Quadrupèdes Ovipares, comparée à celle des Vivipares, présente des différences remarquables. Leurs sens, à l'exception de celui de la vue, sont plus foibles & moins propres à communiquer avec les objets extérieurs; leur sang est moins abondant & peut circuler long-temps, sans passer par les poumons, puisqu'on a vu une Tortue vivre pendant quatre jours, quoique ses poumons fussent ouverts, & qu'on lui eût lié l'artère qui va du cœur à ce viscère. Leur charpente osseuse est aussi plus simple que celle des Vivipares; la plupart des Salamandres, par exemple, les Grenouilles, les Crapaux & les Raines sont dépourvus de côtes. Le conduit intestinal des Quadrupèdes Ovipares est bien moins long, bien plus uniforme dans sa grosseur, & bien moins replié sur lui même que celui des autres animaux. Leur cœur est petit & n'a qu'un seul ventricule, tandis que dans l'Homme, les Quadrupèdes Vivipares, les Cétacées & les Oiseaux, il est formé de deux. Leur cerveau est très-peu étendu, en comparaison de celui des Vivipares. Ils peuvent tenir long-temps suspendus les mouvemens alternatifs d'inspiration & d'expiration. Enfin, leur sensibilité obtuse, la circulation peu énergique de leur sang, & leur chaleur animale peu développée, semblent correspondre à leur instinct moral, c'est-à-dire, à leur caractère apathique, à la froideur de leurs affections, & à leurs intentions peu décidées.

L'eau n'est pas le seul séjour des Quadrupèdes Ovipares. Plusieurs de ces animaux préfèrent les terreins secs, d'autres habitent des creux de rochers; ceux-ci vivent au milieu des bois, & grimpent avec vîtesse jusqu'à l'extrêmité des branches les plus hautes; mais presque tous plongent & nagent avec facilité, ensorte que l'eau paroît être leur séjour naturel, aussi bien que l'air. Un des caractères des Quadrupèdes Ovipares bien remarquable, c'est de survivre quelque temps à la perte des parties les plus nobles, & qui semblent les foyers de la vie. Les Tortues vivent plusieurs jours, après qu'on leur a coupé la tête. Les Grenouilles ne meurent pas tout de suite, quoiqu'on leur ait arraché le cœur. Les Quadrupèdes Ovipares peuvent

aussi se passer de manger pendant long-temps. On a vu des Tortues & des Crocodilles demeurer plus d'un an privés de toute nourriture. Le froid jette les Quadrupèdes, dont nous parlons, dans un état de sommeil, ou plutôt dans une torpeur si profonde, qu'aucun bruit, aucune secousse, ni même les blessures, ne peuvent les en retirer. C'est dans cet état d'insensibilité qu'ils passent l'hiver. On sait aussi qu'ils se dépouillent annuellement de leur peau.

Les Quadrupèdes Ovipares sont aussi féconds, que l'union du mâle & de la femelle est quelquefois prolongée. (Cette union dans les Tortues marines dure plusieurs jours, sans qu'aucune crainte, ni même aucune blessure puisse les séparer.) La femelle abandonne ses œufs après les avoir pondus, ou elle les dépose dans un certain lieu, en les couvrant de sable & de feuillage. L'enveloppe de ces œufs n'est pas la même dans toutes les espèces. Dans presque toutes, & sur tout dans plusieurs Tortues, elle est souple, molle & semblable à du parchemin mouillé; mais dans les Crocodilles & dans quelques grands Lézards, elle est d'une substance dure & crétacée comme les œufs des Oiseaux, plus mince cependant & plus fragile. Ces œufs ne sont pas couvés par la femelle; l'ardeur du soleil & de l'atmosphère les fait éclorre. Les Quadrupèdes Ovipares jouissent en général d'une très-longue vie.

M. le Comte de la Cépède a divisé l'ordre entier des Quadrupèdes Ovipares en deux grandes classes. Dans la première, sont compris ceux qui ont une queue; & dans la seconde, ceux qui n'en ont point. « Cet Ouvrage, disent les Commissaires de l'Académie des Sciences, nous a paru fait avec autant de soin que d'intelligence. Il y a de la clarté, de la précision dans les descriptions; les caractères des classes, des genres & des espèces sont bien contrastés; la partie historique est faite avec discernement. L'Auteur n'a pas négligé de rendre son style agréable, pour donner quelque attrait à des détails fastidieux, & souvent dégouttans par la nature de leur objet. »

Médecine-Pratique.

La Saignée convient-elle dans les Fièvres intermittentes de la saison actuelle?

On feroit un volume si, pour étayer le précepte de la saignée, dans les fièvres intermittentes vernales, on rassembloit les passages épars des Auteurs élémentaires, & de la tourbe servile des Compilateurs & des Commentateurs de tous les âges. Ils balbutient quelques mots d'incandescence fébrile, de diathèse inflammatoire, d'engorgemens des viscères; & au lieu de rapporter des observations directes & sagement discutées, ils mettent en avant de prétendus résultats de leur pratique, des avantages marqués, des succès non équivoques, & cent autres propos versatiles, dont ne manque jamais de se servir l'homme suffisant & médiocre.

Qu'on consulte au contraire les Auteurs qui ont médité profondément sur l'antique simplicité de la Médecine Grecque, qui craignent de troubler la marche de la nature, & n'emploient les secours de l'Art, qu'avec la plus grande réserve, on sera étonné combien leurs opinions sont uniformes & contraires à l'emploi de la saignée dans les fièvres intermittentes. Voyez Boerhaave, *Aph.* 762; Sydenham, *Sec. I, Ch. V*; Linnée, *Amenit. Acad. tom. V*; Hoffmann, *tom. V*; *Obs. II & III de Feb. Tert.* Mais nul Auteur ne s'exprime avec autant de force que Sthal, en parlant de ce combat téméraire du Médecin avec la maladie: *Ubi quò quisque indoctior, eò est imprudentior & audacior, & nil nisi vomitoria, purgantia, venæ sectiones, opium in manibus gestat, versat, vibrat, sine omni oportunitatis dignotione.* On doit faire attention que parmi les noms qu'on vient d'entendre, se trouvent ceux de Boerhaave, de Sthal, de Linnée; c'est-à-dire, des Médecins qui ont tiré comme du chaos la Chimie & la Botanique.

L'Auteur estimable *de reconditâ febrium, &c.* marque pour la saignée une prédilection qui tient visiblement à des préjugés de pratique ou d'école. Les cas où elle peut convenir sont très-rares, & il est très-difficile de les fixer avec précision. Il ne suffit pas, pour l'autoriser, de produire un soulagement momentané; il faut considérer de plus la marche incertaine & incohérente que tient ensuite la maladie. J'ai vu souvent la saignée pratiquée dans des cas de fièvres intermittentes, & je n'ai apperçu rien d'évident que du sang versé au hasard. Un de mes amis fut attaqué il y a trois ans d'une semblable fièvre, à la campagne: il avoit trente six ans, & il étoit d'un

tempéramment sanguin. On ne balança donc point à le phlébotomiser; mais les accès suivans ne furent ni moins violens ni moins longs. Le quinquina parvint ensuite à suspendre la fièvre, qui reparut à diverses reprises durant le cours de l'année. A son dernier retour, je livrai la fièvre à elle-même jusqu'à son huitième accès, & durant tout ce temps, le malade ne fit usage que des bouillons de chicorée, de bourrache, &c. où je faisois dissoudre quelque sel neutre. A cette époque, le quinquina fut donné en substance, & la fièvre fut guérie de manière à ne plus reparoître.

Que doit-on penser des assertions de M. Boquillon, qui, dans une note sur les *élémens de Médecine-Pratique de M. de Cullen*, établit la nécessité de la saignée dans les fièvres intermittentes vernales? « Toutes les fois, » dit-il, que la fièvre est rebelle ou violente, » on doit recourir à la saignée. » Il est inutile de faire remarquer le sens vague & indéterminé de ce précepte. On doit s'étonner de plus en plus, que d'un livre élémentaire & destiné aux Etudians, pour mettre de la cohérence dans leurs principes, on ait voulu, à l'aide des notes, en faire un Code de Médecine-Pratique.

EAUX MINÉRALES.

Observations analytiques sur les Eaux Martiales froides de Boulogne-sur Mer, de Wierre au-Bois, près Samer, de Recques & de Desvres; par M. Souquet, Docteur en Médecine de l'Université de Reims, Elève de celle de Paris, Conseiller-Médecin du Roi, de l'Hôpital de Boulogne, Pensionné de ladite Ville, & Correspondant de la Société Royale de Médecine de Paris; & par M. Bethancourt, Maître Apothicaire de Boulogne, Elève du Collège Royal de Pharmacie de Paris; 1787, in-12 de 46 pages.

Les Eaux Martiales froides de Boulogne-sur-Mer, ont été connues depuis un temps immémorial, & prescrites par les Médecins du pays; mais personne n'en avoit fait l'analyse avant M. Souquet, qui s'est transporté à trois époques différentes sur les lieux, pour en faire l'examen: il résulte de ses différentes expériences & de celles de M. de Bethancourt, que ces Eaux contiennent, 1°. une terre calcaire avec un peu de sélénite en dissolution, tant par l'acide ou gaz crayeux que par l'acide vitriolique qui est le seul qui domine; 2°. qu'elles contiennent aussi de l'alkali minéral, puisqu'elles ont donné par livre deux tiers de grain de sel de Glauber, & un peu de terre magnésienne; 3°. on y trouve de même du fer tenu en dissolution par l'acide crayeux, à la dose de trois quarts de grain de fer par livre d'eau: 4°. enfin, suivant M. Souquet, ces Eaux sont savonneuses.

M. Souquet a éprouvé l'efficacité de ces Eaux, dans les engorgemens & les obstructions des viscères du bas-ventre, la suppression des règles, le *chlorosis*, les vomissemens glaireux, les douleurs néphrétiques sur-tout glaireuses, la jaunisse; & en général, dans les maladies qui tiennent au relâchement des fibres. On doit lui savoir gré d'avoir joint à son Ouvrage des Observations bien détaillées, qui mettent en évidence les vertus de ces Eaux, puisque ces malades étoient réduits à un tel état, qu'on avoit peu à espérer de toute autre méthode de traitement.

On trouve dans le même Ouvrage, l'analyse des Eaux de Wierre-au-Bois, près Samer de Recques & de Desvres; mais M. Souquet, ajoute n'avoir point encore constaté leur efficacité par aucun cas de pratique.

MÉMOIRE A CONSULTER.

L'enfant qui fait l'objet de ce Mémoire est à sa douzième année. La petite vérole qu'il eut à l'âge de six ans, & qui fut d'un mauvais caractère, lui laissa des douleurs qu'il ressentoit dans l'urètre, & qui cédèrent à des fomentations de lait, & à quelques bains domestiques, ensorte qu'il passa deux ans sans se plaindre d'aucun mal.

Au Printemps de 1784, il fit des exercices violens, but copieusement, & à la fin de Mai, il eut quelques accès de fièvre, qui furent suivis d'un flux d'urine si abondant, que très-souvent il a uriné involontairement la nuit & le jour. Il a éprouvé de temps en temps des rétentions d'urine & des coliques. L'urine couloit souvent d'un seul jet, & s'arrêtoit ensuite, ce qui produisoit des trémoussemens dans toute l'habitude du corps, & des efforts violens. Tous les symptômes sembloient annoncer un calcul dans la vessie; &

c'est à cette époque qu'on ordonna les bains domestiques, l'usage d'une tisane de pariétaire & de fleurs de mauve, & après cela des bouillons rafraîchissans, du petit-lait, des bains de *salut* à Bagnères, & enfin du lait d'ânesse; mais tous ces remèdes furent inutiles.

En Janvier 1785, l'enfant eut des accès de fièvre, des coliques, des trémoussemens & des insomnies très-opiniâtres : il fut dans cet état pendant quatre mois, pendant lesquels il eut des rétentions d'urine & des coliques si fortes, que l'on craignit, à deux ou trois reprises, pour sa vie. Les saignées seules opérèrent l'effet le meilleur & le plus prompt. On revint à l'opinion du calcul de la vessie, & l'on étoit décidé à le faire sonder, lorsqu'on lui conseilla l'usage d'une tisane, où on faisoit entrer la pareira brava, la graine de lin & de coriandre, la limonade & du vin blanc. Il fit usage de cette tisane pendant un mois, & il prit ensuite pendant 6 mois de la limaille de fer. Depuis cette époque, c'est-à-dire, pendant seize mois, il n'a éprouvé aucune des attaques précédentes, ni colique ni rétention d'urine. Il paroît bien portant, plein de vigueur & fait beaucoup d'exercice; mais le flux d'urine continue toujours la nuit & quelquefois le jour. Il se lève cependant deux ou trois fois chaque nuit. Ses urines restent toujours glaireuses, quoiqu'il n'ait jamais rendu ni gravier ni calcul.

Nota. Ceux de nos Correspondans qui auront quelque fait relatif au Mémoire précédent, sont priés de le communiquer; au défaut de réponse de leur part, nous donnerons en peu de mots notre avis.

CHIMIE.

Précis des leçons publiques de Chimie & d'Histoire Naturelle, qui se font toutes les années aux Ecoles de Médecine de l'Université de Nancy; par M. Nicolas, Conseiller-Médecin du Roi, Professeur Royal de Chimie, Inspecteur Honoraire des Mines de France, Membre de l'Académie de ladite Ville & de plusieurs autres, &c. seconde édition, revue, corrigée & augmentée, 3 vol. in-8°. *A Nancy, chez Haner; & à Strasbourg, dans la Librairie Académique*, 1787.

Ce Traité élémentaire offre un exposé clair sur la théorie & la pratique des opérations & procédés chimiques. La marche que notre savant Professeur a suivie est naturelle, il passe toujours du simple au composé, & ne parle d'un mixte, qu'après avoir fait connoître la nature des divers principes qui le constituent. Il explique dans quarante-huit leçons, tout ce qu'il importe de savoir sur les trois règnes; les affinités, l'analyse, les élémens, le phlogistique, l'électricité, les instrumens & vaisseaux de Chimie, & les Eaux minérales. Ce précieux Recueil est terminé par une manière excellente d'empailler & de conserver les animaux quadrupèdes, oiseaux, reptiles, papillons, insectes. L'on y trouve la recette d'une composition préservative, impénétrable aux vicissitudes des saisons, à la voracité des insectes, & qui rend, pour ainsi-dire, immortels tous ces animaux. (*Article communiqué par M. Willemet.*)

ANNONCES.

Marx Vermische, c'est-à-dire, *Observations mêlangées de Médecine de M. Jacques Marx, Juif, Docteur en Médecine, Médecin du Corps de l'Electeur de Cologne, traduites du Latin; par M. Boehme, avec des notes, grand in-8°. Premier Recueil, à Hanovre*, 1786. *Second Recueil, à Berlin*, 1787. *Prix* 20 *sols chaque.*

Pezold von Vertrartung und, &c. c'est-à-dire, *de l'Endurcissement & du Rétrécissement de l'orifice de l'estomac. A Dresde*, 1787, *in-8°. Prix* 12 *sols.*

Starcks Archiv furdie Gebartshulse, &c. c'est-à-dire, *Archives pour les accouchemens, les maladies des femmes & des enfans nouveaux nés; par M. Starck, Professeur de Médecine à Jena, second cahier. A Jena*, 1787, *in 8°. avec figures. Prix*, 3 *livres.*

On donnera la suite des Prix l'ordinaire prochain.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de* 9 *l.* 12 *f. port franc par tout le royaume.*

De l'Imprim. de M. LAMBERT, Impr.-Libr. rue de la Harpe, près S. Côme.

NUMÉRO 14.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

BOTANIQUE.

Lichénographie économique, ou Histoire des Lichens utiles dans la Médecine & dans les Arts, Mémoire à qui l'Académie de Lyon a décerné l'Accessit en 1786; par M. Willemet, Doyen des Apothicaires de Nancy, Démonstrateur de Chimie & de Botanique au Collège de Medecine, Associé des Académies de Lyon, de Bavière, de Berne, Gottingue, Hesse-Hombourg, &c. Premier Mémoire, 1787.

On est étonné, en étudiant l'Histoire Naturelle des Mousses (1), combien ces végétaux jouent un grand rôle dans l'économie de la nature. Comment le Renne, par exemple, pourroit-il vivre sans le Lichen qui lui sert de nourriture, & comment le Lapon pourroit-il subsister sans le Renne? Les Mousses, dit Linné, servent dans la teinture, la Medecine, la diététique, la culture des jardins, ensorte qu'une région qui en seroit privée, seroit très-malheureuse; on doit donc voir avec plaisir que les Naturalistes s'occupent de plus en plus de cette production végétale, si dédaignée du vulgaire, & si précieuse aux yeux de l'Observateur éclairé. M. Willemet présente aujourd'hui sur cet objet important, le fruit de ses recherches. Nous allons en rapporter quelques exemples.

Herpette tartarise (Lichen tartareus). On la trouve sur les vieux sables, les murs des anciens édifices & les rochers. Les habitans de la Westrogothie fabriquent un beau rouge avec ce Lichen, & cela de la manière suivante: ils le recueillent par un temps humide, le lavent pour en ôter toutes les parties hetérogènes, le font infuser un peu, puis sécher, le mettent dans un pot, en versant par-dessus de l'urine; ils laissent le tout en repos pendant cinq ou six semaines. Après ce temps, ils ajoutent quelques cuillerées d'eau, & font bouillir ce mêlange. Ils obtiennent par là une teinture très-estimée, qui est à-peu près équivalente à l'orseille des Canaries. »

Le Lichen ombiliqué (Lichen omphalodes). Ce Lichen présente des folioles découpées très menues. On les trouve sur les arbres, les rochers, les pierres, &c. La Chirurgie s'en sert avec avantage dans les hémorragies. M. Willemet dit l'avoir employé avec succès pour arrêter le saignement du nez; il suffit simplement d'en introduire une tente dans les narines.

Le Lichen des murs (Lichen parietinus). C'est une substance embriquée, feuillée, frisée, fauve, persistante, qui croît sur les murs, les rochers, les bois, les écorces d'arbres, &c. C'est, suivant le Baron de Haller, un puissant tonique contre la diarrhée. M. Willemet dit l'avoir employé en dernier lieu contre les flux contagieux qui régnoient en automne. Ce médicament, pris en tisane, a soulagé beaucoup les malades.

Le Lichen d'Islande (Lichen Islandicus). Ses expansions sont dures, lissées, ciliées, d'un gris-fauve; il se trouve dans les forêts désertes les plus stériles de l'Europe, souvent sur la terre; ce Lichen est en plus grande abondance en Islande. On sait que c'est une substance amère & nourrissante; il a été vanté contre la phthisie & la fièvre hectique; mais ce qu'il y a de plus précis & de plus constaté sur ses usages, c'est sa propriété de remédier aux catarrhes & à la toux convulsive des enfans, en le faisant prendre en guise

(1) Nous employons les noms de *Mousse* & de *Lichen*, quoiqu'à parler exactement, il faille les distinguer.

ue thé ou en décoction. Ce Lichen sert fréquemment en Islande de nourriture aux pauvres; ils en font bouillir avec de l'eau, & en forment une espèce de bouillie; d'autres la préparent au lait. Lorsque les Islandois manquent de farine, ils font du pain avec ce Lichen réduit en poudre.

M. Willemet rapporte une observation sur une hydropisie de matrice, guérie par le Lichen d'Islande. La malade avoit tenté vainement plusieurs autres remèdes, & sa matrice restoit enflée comme dans l'état de grossesse. Son mari ayant entendu vanter les vertus du Lichen d'Islande, en fit bouillir avec moitié lait & moitié eau. La femme en ayant pris, se sentit soulagée: la respiration devint plus libre, la palpitation diminua beaucoup, ainsi que l'enflure au-dessous du sein; mais celle-ci revint bientôt. On lui conseilla de prendre le même remède en infusion comme du thé. La malade y consentit, & trois ou quatre tasses la soulagèrent encore; elle dormit bien & fut tranquille jusqu'à midi: vers cette heure, elle rendit une grande quantité de sang caillé, semblable à des œufs de poisson, ou de petites vésicules; cette évacuation dura jusqu'à deux heures après minuit, avec des tranchées comme pour accoucher, & des défaillances qui augmentoient à mesure que le ventre diminuoit. Vers deux heures elle reposa & se trouva ensuite mieux; des douleurs de tête & de dents qu'elle avoit éprouvées antérieurement, étant revenues avec les palpitations, elles cédèrent de nouveau au Lichen d'Islande. On le suspendit ensuite, pour s'assurer si le soulagement éprouvé par la malade, étoit l'effet de cette plante; les accidens se renouvelèrent, & furent encore arrêtés par le Lichen, dont elle continua de faire usage jusqu'à ce qu'elle fût guérie.

Le pulmonaire des arbres (*Lichen pulmonarius*). Ce Lichen est foliacé, & croît sur les arbres, notamment sur le chêne & le hêtre. On a vanté beaucoup ce Lichen contre les maladies de la poitrine, du foie, &c. M. Willemet a fait user de cette plante en poudre, à la dose d'un gros, délayée dans une forte infusion des mêmes feuilles, découpées, menues, édulcorée avec un peu de sucre candi, contre les toux les plus invétérées, & cela pendant quinze ou vingt jours tous les matins à jeun, & le soir avant l'heure du sommeil, toujours avec le plus grand succès.

Lettre aux Auteurs de la Gazette de Santé, sur des illusions nocturnes & voluptueuses, avec perte.

L'état dans lequel je me trouve, est également digne d'intéresser les ames sensibles, & d'exercer la pensée des vrais Observateurs sur l'espèce d'hypocondrie dont je suis attaqué. Je sens en effet que ma maladie s'accroît sans cesse, soit par les pertes que j'éprouve durant la nuit, soit par le peu d'espoir qui me reste d'être soulagé, puisque j'ai employé en vain presque toutes les ressources que peuvent inspirer le courage & l'art de guerir.

Les pertes nocturnes que j'éprouve durant des rêves voluptueux & accompagnés du signe de la virilité, ont commencé à l'âge de dix-sept ans, & je touche aujourd'hui à ma vingt-neuvième année; elles ont été si fréquentes, que durant ce long intervalle de temps, je n'ai presque point passé de nuit entièrement pure & exempte de ces écarts d'une imagination que j'ai été bien loin de provoquer; au contraire, plusieurs de ces nuits ont été marquées par trois ou quatre, ou même cinq jouissances fantastiques & énervantes.

Il seroit inutile & trop long de remonter à la cause première de ma maladie, quoiqu'elle ne m'offre rien dont je doive rougir. Je supportai ces pertes sans inconvénient apparent jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans; mais à cette époque, il se déclara des symptômes d'epuisement qui n'ont fait qu'augmenter: ce sont des douleurs aux lombes, des ardeurs de poitrine, accompagnées souvent d'une toux sèche, des foiblesses d'estomac, avec des nausées, des lassitudes, &c. Mais comme tous ces symptômes ne constituent point l'essence de la maladie, & qu'ils n'en sont que la suite, je m'abstiendrai de les exposer en détail, pour passer à une legère énumération des remèdes qui m'ont été vainement prescrits, ou qui du moins n'ont produit que des effets très-passagers.

J'ai mis en usage les saignées & les purgatifs, les bains tièdes & les bains froids; j'ai pris long-temps des émulsions des quatre semences froides, une infusion d'*agnus castus*, des tisanes de nymphoea, de laitue & d'ortie, la liqueur anodine minérale d'Hoffman, des bols tempérans, composés de camphre & de

ni re, des bols astringens, composés de sang de dragon, de santal & d'alun ; quant au régime, celui que j'ai suivi a été des plus sévères. Après avoir pris long-temps le lait, je me suis abstenu pendant trois mois de viande, d'œufs & de laitage. Je me suis interdit toute espèce d'épiceries ; l'eau simple est ma boisson ordinaire, & j'ai poussé même la sévérité jusqu'à me priver de l'usage du sel marin. Cependant tous ces moyens ont été sans effet, & plus je fais d'efforts pour calmer mes organes, plus ils paroissent s'aigrir & s'irriter.

Ma conduite est des plus régulières ; je porte même le précepte de la chasteté jusqu'au scrupule ; je me mets à la gêne durant la nuit, & je trouble mon sommeil par mille moyens singuliers & penibles ; je dors sur une couche de paille, & souvent sur des planches. Oui, j'ose le dire, un témoin secret des macérations que je me suis imposées, me prendroit pour le plus austère des Anachoretes. Toutes ces gênes & ces privations ne diminuent que foiblement les accidens qui m'épuisent ; les craintes & la prévoyance qui m'agitent en me couchant, paroissent les renouveler.

Ma constitution, quoique épuisée, résiste encore aux atteintes de la maladie ; mais j'éprouve au moral, tous les effets de l'hypocondrie la plus profonde, & je commence à perdre l'espoir de guérir. J'ai lu dans le Journal de Médecine plusieurs faits qui semblent se rapporter à celui où je me trouve ; mais en les examinant de près, je vois que le mien est d'une espèce particulière. Je m'adresse à vous, Messieurs, & j'attends encore quelque conseil salutaire, soit de vos lumières, soit de la part des Médecins humains & éclairés qui liront cette relation. Puissent ils soustraire un infortuné au sort funeste dont il se voit inévitablement menacé à la fleur de son âge !

Observation pour servir de réponse à la Lettre précédente.

Nous nous intéressons vivement à l'état malheureux de la personne qui nous consulte, & nous y allons répondre par une observation qui nous paroît entièrement analogue à la sienne. Celui qui en fait l'objet a été parfaitement guéri, quoique la maladie fût très invétérée. Nous croyons même que le consultant pourra prendre avec ce dernier, de nouveaux éclaircissemens, de vive voix, s'il le desire.

M***, âgé de trente-six ans & d'une constitution irritable, éprouvoit depuis environ 10 ans des pertes spermatiques, avec les symptômes décrits dans le Memoire precedent ; il étoit extrêmement maigre & exténué, & les accidens involontaires de la nuit lui causoient, le matin en se levant, une faim devorante, ensorte qu'il éprouvoit des défaillances, s'il ne prenoit aussi-tôt des alimens. L'usage des échauffans lui fut interdit suivant les principes ordinaires, & il fit entrer long-temps dans sa boisson une grande quantité de syrop de nymphœa. Souvent il prenoit aussi le soir de la limonade ou de l'orgeat ; mais il observoit que ces boissons ne manquoient jamais de rendre les émissions plus fréquentes & plus abondantes. Il evitoit avec soin de coucher sur un lit de plume, & il s'étoit même condamné à coucher sur la paille simple, habillé d'un simple gilet, & tenant à découvert une partie de son corps ; l'usage de l'*agnus castus* n'avoit point été négligé, non plus que l'application de lames de plomb sur la région des reins, des lotions d'eau froide, &c. ; mais toutes ces pratiques etoient sans effet, pendant que d'un autre côté le malade éprouvoit tous les symptômes d'un épuisement marqué, une affection de poitrine & des maux nerveux qui prenoient toute sorte de formes. On appliqua les vésicatoires sur la région hypogastrique ; mais ils furent nuisibles, comme l'avoit conjecturé un Médecin habile qui se fondoit sur la constitution irritable du malade.

Le même Médecin, dirigé par des vues très-justes d'économie animale, & convaincu, d'ailleurs par le fait, du peu de succès de la méthode rafraichissante, regarda alors les pollutions nocturnes comme un symptôme d'hypocondrie, & une concentration locale des forces de la vie, qui augmentoit à mesure qu'on affoiblissoit le corps ; il changea donc le traitement, & le malade, qui depuis long-temps s'abstenoit de café, de vin & de toute nourriture fortifiante, fit désormais usage de ces substances, dans la vue de donner un nouveau degré d'énergie à toute l'habitude du corps. Il usa aussi du paréira-brava de la manière suivante : il le prenoit en infusion & en guise de thé, en jetant une pincée de cette plante dans l'eau bouillante ; il laissoit ensuite refroidir cette boisson, & il en prenoit le matin deux ou trois tasses avec du sucre ; il continua d'user ainsi du paréira brava pendant un mois, & il

lui substitua ensuite la menthe, qu'il prend encore de même avec du sucre, en y écrasant trois ou quatre baies de genièvre, ce qui lui sert de déjeûner. Durant l'hiver, son souper ordinaire est une espèce de punch qu'il compose, en versant un verre de vin blanc sur une infusion de deux ou trois tasses de menthe & de genièvre, & il prend cette boisson tiède avec beaucoup de sucre. Il faut remarquer qu'il fait un usage abondant du sucre, car il en consume sept à huit livres par mois. Au reste, depuis le conseil de son dernier Médecin, il a repris sa manière de vivre ordinaire, c'est-à-dire, qu'il prend du café après dîner, & qu'il use modérément du vin.

Dès le troisième jour du nouveau traitement, le malade n'éprouva point de pollutions nocturnes; leurs intervalles devinrent par degrés de cinq, de dix jours, & ainsi en croissant, au point que depuis plus de quatre ans, il éprouve à peine ces accidens une fois dans deux mois, & il se regarde comme guéri.

PHYSIOLOGIE.

Recherches sur cette question: La chaleur de l'Homme peut elle être considérée comme un terme fixe? Par M. Gaussen, de la Société Royale des Sciences de Montpellier, &c. A Montpellier, de l'Imprimerie de Jean-Fr. Picot, place de l'Intendance, 1787.

Il résulte des Observations & des Recherches de l'Auteur, que quelques soins qu'on puisse se donner pour fixer le terme de la chaleur humaine, considérée en général, on parviendra bien à la circonscrire dans une latitude resserrée; mais on trouvera toujours que ce point est sujet à beaucoup de variations selon les individus, & les diverses circonstances qui peuvent accompagner cette expérience. Ce point n'est donc nullement propre à servir de terme de graduation pour un thermomètre, parce qu'il n'est point assez fixe. C'est à des procédés de graduation aussi peu judicieux, que nous devons l'incertitude où nous nous trouvons aujourd'hui sur les thermomètres de Florence, de Derham, de Hales, de la Société Royale de Londres, de Hawksbée, de Fowler, &c., tous gradués, d'après des points qui n'avoient rien de fixe, & qu'il n'est pas possible de réduire à une mesure commune.

Suite de l'article des Prix, distribués & proposés dans la Séance publique de la Société Royale de Médecine, du 12 Février 1788.

Prix de 2000 liv. dû à la bienfaisance de M. de Crosne, Lieutenant-Général de Police, & proposé dans la Séance publique du 12 Février 1788. La Société desire de réunir toutes les Observations qui ont été faites sur l'allaitement artificiel des enfans nouveau nés, & les résultats de tous les Essais qui ont été tentés dans ce genre; en conséquence, elle invite les Médecins, les Chirurgiens, soit Regnicoles, soit Etrangers, & tous ceux qui ont quelques connoissances à ce sujet, à lui en faire part. Elle leur demande: *quel plan on a suivi dans les essais dont ils ont été témoins; quelle méthode on a employée pour nourrir les enfans, soit pendant qu'ils se portoient bien, soit pendant qu'ils étoient malades; quelles ont été leurs maladies; quel a été le résultat de la mortalité, & à quelle cause on l'a attribuée; si c'est à la nourriture artificielle même, ou à des causes qui lui étoient étrangères, telles que les maladies vénériennes, l'entassement des enfans ou le muguet.* Ce prix sera distribué, sous la forme de médailles d'or de différente valeur, aux Auteurs des meilleurs Mémoires qui seront envoyés pour ce concours. Les Mémoires seront remis avant le premier Avril 1789.

Ceux qui enverront des Mémoires ou Observations pour concourir aux Prix d'émulation, relativement à la Constitution médicale des saisons, aux Epidémies & Epizooties, à la Topographie Médicale, à l'analyse & propriétés des Eaux Minérales, & autres objets dépendans de la Correspondance de la Société, les adresseront à M. VICQ D'AZYR, *par la voie ordinaire de la Correspondance, & ainsi qu'il est d'usage depuis l'établissement de cette Compagnie; c'est-à-dire, avec une double enveloppe, la première à l'adresse de* M. VICQ-D'AZYR, *la seconde ou celle extérieure, à l'adresse de* Monseigneur le Contrôleur-Général des Finances, à Paris, *dans le département & sous les auspices duquel se fait cette Correspondance.*

Il est essentiel de détruire ici l'erreur où sont quelques Médecins, Physiciens & Chirurgiens qui ne correspondent point avec la Société, parce qu'elle a déjà des Associés ou des Correspondans dans les lieux qu'ils habitent. La Compagnie est bien éloignée d'avoir adopté ce principe; elle desireroit avoir tous les gens de l'Art pour Correspondans; elle fera parvenir à tous ceux qui lui écriront les Feuilles ou Annonces qu'elle est chargée de distribuer.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le royaume.*

De l'Imprim. de M. LAMBERT, Impr.-Libr. rue de la Harpe, près S. Côme.

NUMÉRO 15.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

HYGIENNE.

Metodo di cognoscere alcune delle piu' dannose adulterazioni che si fanno ai vini, &c.; c'est-à-dire : *Méthode pour reconnoître quelques-unes des substances les plus nuisibles, dont on peut s'être servi pour frelater les vins*; in-8°. de 36 pages. *A Florence.*

Le vin étant devenu un grand objet de commerce, on a été porté, sur-tout dans les grandes villes, où l'avidité pour le gain est si féconde en artifices, d'introduire dans cette liqueur différentes substances, soit pour lui donner une plus belle couleur, soit pour lui communiquer une saveur légèrement austère quand il est trop doux, soit enfin pour le rendre plus durable, ou pour corriger un commencement d'acescence & d'autres défauts qu'il peut avoir contractés. On sait que pour remplir ces différentes vues, on a tour-à-tour employé la fumée du soufre, la dissolution d'alun, des substances gélatineuses, des chaux métalliques, des sels neutres, des sucs de végétaux, &c. Nous n'avons pas besoin de revenir sur ces objets connus; il suffira d'indiquer quelques procédés simples, pour faire connoître les fraudes de cette sorte, & pour rassurer ceux qui auroient à les craindre.

Le défaut le plus ordinaire des vins, est de tourner à l'acescence; de-là vient qu'on a si souvent recours à la céruse, à la litharge ou à toute autre chaux de plomb qui absorbe l'acide, & qui a de plus le malheureux avantage de former avec lui un sel doux, connu sous le nom de sucre de Saturne. On sait que pour découvrir la présence de ce sel, on se sert d'une liqueur nommée : *liquor vini probatorius*, qu'on obtient en faisant bouillir dans 12 onces d'eau, deux onces d'orpiment, & une once & demie de chaux-vive. En versant un peu de cette liqueur dans du vin frelaté par le plomb, ce vin se trouble aussi-tôt, & il se produit un sédiment. D'autres Chimistes substituent à cette liqueur le foie de soufre volatil (1) qui donne dans l'instant une couleur d'encre, au vin qui tient en dissolution quelque chaux de plomb.

La Chimie enseigne plusieurs moyens propres à faire connoître si le vin est soufré ou s'il contient de l'alun; mais voici un moyen simple & infaillible que fournit *la barite* ou *terre pesante*. On sait que cette terre a la propriété de s'unir à l'acide vitriolique, soit qu'elle le trouve libre ou en combinaison saline, & que par cette union elle forme une poudre blanche qui se précipite au fond du vase. Pour l'épreuve du vin soufré ou frelaté par l'alun ou quelque autre sel vitriolique, on n'a qu'à se servir d'une (2) *solution*

---

(1) Pour préparer ce foie de soufre volatil, on triture dans un mortier une partie de fleurs de soufre, avec deux parties de sel ammoniac; on y joint ensuite six parties de chaux vive effleurie à l'air : enfin, on y mêle une partie d'eau, & on fait distiller le tout à un feu lent, avec les précautions convenables.

(2) On sait que la barite existe rarement pure dans la nature, & qu'elle se trouve unie à l'acide vitriolique, ce qui forme le spath pesant. pour la délivrer de cet état de combinaison, on fait calciner le spath pendant une heure dans un creuset à un feu très-violent, après l'avoir réduit en poudre très-subtile, & l'avoir uni à un sixième de son poids de charbon. Après cette opération, on verse sur cette matière, du vinaigre distillé, jusqu'à ce qu'il ne s'excite plus d'effervescence; on filtre & on augmente la proportion du vinaigre, ce qui forme la *solution de barite par le vinaigre* propre à l'épreuve du vin dont on parle.

P

de barite par le vinaigre ou par le tartre. A l'instant qu'on versera un peu de cette solution dans un vin pareil, il se troublera, & on verra se précipiter la poudre blanche dont on vient de parler. Cette épreuve est facile & à la portée de tout le monde.

Pour s'assurer en général de l'existence de quelque substance métallique qui peut avoir été mêlée au vin, soit dans un état de chaux, soit combinée avec quelque acide minéral, on se servira pour épreuve de *l'alkali phlogistiqué*, c'est-à-dire de l'alkali de soude ou de potasse, qu'on aura fait long-temps bouillir dans une suffisante quantité d'eau, avec trois parties de bleu de Prusse sur une d'alkali. Si on verse un peu de cette liqueur sur du vin qui n'est point frelaté, on ne produit aucun changement prompt; mais si le vin tient en dissolution quelque substance métallique, la liqueur alkaline y produit un prompt précipité qui prend une apparence terreuse, & qui peut être de diverses couleurs.

Les diverses substances dont on vient de parler ci-dessus, & qui peuvent avoir été mises en usage pour frelater le vin, sont plus ou moins nuisibles, suivant leur nature & leurs proportions; il n'en est pas de même des sucs des végétaux dont on se sert quelquefois pour colorer les vins: tels sont le bois de Campèche, les grappes de Phytolaca, le suc d'Yeble & les baies du *Croton tinctorium*, *&c.* Aussi ne nous arrêtons-nous point aux moyens de s'assurer de leur présence; mais il est important de connoître le caractère de tout vin qui a été gâté & corrompu. Or voici celui qu'assigne le célèbre Scopoli. En distillant, dit-il, du vin gâté ou un mélange de ce dernier avec un vin de bonne qualité, on obtient une matière extractive pure, homogène & bien colorée, mais beaucoup plus pâle & *toujours mêlée de particules noirâtres*, & privée de l'odeur & de la saveur qu'a la matière extractive d'un vin nullement altéré. Le même Naturaliste a observé aussi, qu'en versant de l'alkali phlogistiqué sur du vin gâté, il se séparoit au fond de la liqueur un sédiment, qui, séparé avec le filtre, & lentement desséché à l'ombre, a une couleur jaune un peu chargée & brune.

On peut donc déclarer qu'un vin n'est point altéré ni frelaté par aucun des moyens décrits ci dessus, s'il se change en verd, en y versant de l'alkali volatil caustique, ou avec le foie de soufre volatil, s'il ne se trouble point avec l'alkali phlogistiqué, s'il ne précipite point une poudre pesante, blanche, avec la solution acéteuse ou tartareuse de barite; si enfin, en le distillant, on n'apperçoit point dans le résidu aucune particule noirâtre.

Si la curiosité ou quelque autre vue particulière porte à s'assurer de la nature précise de la substance employée à frelater le vin, on pourra recourir à divers procédés que l'Auteur de la Dissertation indique, & qui seront exposés dans un autre Numéro de nos feuilles.

MÉDECINE.

An account of a curious fact, *&c.* C'est-à-dire: *Exposition d'un fait curieux, relativement aux effets du Mercure crud; par M. Underwood, Docteur-Médecin à Londres.* (The Lond. Med. Journ. 1787.)

Quoique l'usage interne du Mercure crud ait eu quelques partisans, cependant depuis qu'on l'avoit introduit en Médecine, il avoit été borné à un petit nombre de maladies, jusqu'au temps du Docteur Dovar. Ce que ce Médecin Anglois dit de ses vertus, mérite sans doute de grandes restrictions; mais depuis cette époque, les Médecins les plus distingués d'Angleterre, ont été dans l'habitude de le prescrire, uni avec d'autres remèdes d'un effet incertain, dans plusieurs maladies d'une cure difficile, ou d'une nature peu connue. Dans des cas pareils, il a paru quelquefois doué d'une très-grande efficacité; mais quoiqu'en général regardé comme parfaitement innocent, quelques Médecins ont fait naître des soupçons à cet égard, & ils ont pensé *à priori* qu'il devoit être sujet par différentes causes à être absorbé dans son passage par les premières voies, & donner lieu à la salivation, comme on rapporte que l'ont fait quelquefois l'æthiops minéral, & le Mercure alkalisé. M. Underwood ajoute que la pratique ne lui a point offert un fait semblable, & c'est dans cette vue qu'il croit devoir faire connoître le cas suivant:

Un Anglois qu'il connoît particulièrement, étoit tourmenté depuis plus de trente ans par des attaques d'asthme si violentes, qu'il croyoit quelquefois n'avoir que quelques jours à vivre; depuis environ vingt ans, on lui

conseilla de prendre du Mercure crud, & il en reçut un si grand soulagement, qu'il est probable qu'il lui doit la conservation de ses jours; car il a été délivré de diverses attaques les plus violentes, par sa persévérance à user de ce remède. Après des exemples repétés de cette sorte, il avoit tellement contracté l'habitude d'en prendre, que dans l'espace d'environ deux ans, il avoit avalé plus de cent livres de Mercure crud.

Depuis cette époque, le rétablissement de sa santé, quoiqu'il soit maintenant âgé de plus de soixante ans, lui ayant fait suspendre pendant plusieurs mois l'usage de ce remède, il lui arriva d'être attaqué d'une fièvre intermittente, & d'avoir recours au quinquina en poudre, qu'il prit à grandes doses. Pendant ce traitement, un de ses amis qui éprouvoit depuis peu un asthme, étant venu lui rendre visite, il lui conseilla d'essayer son remède favori, & il le détermina d'après le compte satisfaisant qu'il en rendit; mais cet autre désirant de savoir comment on pouvoir avaler un fluide aussi intraitable, l'ancien asthmatique lui en donna l'exemple, en avalant une once de Mercure en sa presence. La suite de la recommandation amicale de ce remède favori, fut une salivation qui se declara quarante-huit heures après, & qui continua avec force huit à dix jours, en produisant des aphtes douloureux dans sa bouche, & en causant un dérangement notable dans sa santé.

M. Underwood ne cherche point à expliquer comment une grande quantité de quinquina, que la personne avoit prise, peut avoir occasionné un tel changement dans l'effet du Mercure qu'il prenoit ordinairement, sans en éprouver aucune impression sensible. C'est toujours un fait curieux qui indique en même temps l'usage qu'on peut faire du Mercure dans des asthmes rebelles, & qui fait connoître combien ses effets peuvent dépendre de la situation particulière où on se trouve.

Physiologie et Pathologie.

An in Celluloso Textu frequentiùs morbi & morborum mutationes? Quæstio Medica, Quod-libetariis Disputationibus manè discutienda in Scholis Medicorum, die 5â. mens. Februarii 1788. Proponebat Parisiis J. B. C. Asselin.

Cette Thèse soutenue aux Ecoles de Médecine de Paris, mérite d'être citée, quoiqu'elle ne soit point nouvelle : elle est également importante, par l'étendue & la justesse des vues qu'elle présente, ainsi que par la nature des matières qu'on y traite, puisque les considérations sur le tissu cellulaire doivent tenir un des premiers rangs dans l'Histoire de l'état de santé & de maladie. Cette Dissertation dont l'Auteur est M. Thierry, qui l'a présidée cette fois, & qui l'avoit fait paroitre en 1749 & en 1757, a été insérée, dans le VII. tom. de la Collection des Thèses du Baron de Haller. On sait aussi que M. Bordeu a publié un Ouvrage sur le tissu muqueux ou cellulaire, & que M. Fouquet, célèbre Médecin de Montpellier, a enrichi cet objet de nouvelles vues; mais la Dissertation qui vient de faire la matière d'un acte public aux Ecoles de Médecine, doit être regardée comme la source primitive de ces differentes recherches. Il seroit inutile de donner ici un extrait d'un objet connu de tous les Médecins éclairés, & nous nous bornerons à quelques remarques que tout Lecteur puisse facilement saisir.

Le tissu cellulaire étant répandu dans toute l'habitude du corps, est le réservoir où se dépose la graisse. Si celle-ci devient trop abondante, elle comprime les parties, relâche les fibres, resserre le calibre des vaisseaux, empêche le jeu libre de plusieurs organes, retarde & diminue le sentiment & le mouvement, & met un obstacle à plusieurs fonctions de l'économie animale. (*Voyez le Sepul. Anat. Bonet.*) La graisse a quelquefois tellement distendu le tissu cellulaire, que le corps en est resté immobile, que les muscles des membres & le cœur lui-même ont été tellement amincis, qu'ils ne paroissoient qu'une simple membrane; les os ont aussi diminué de volume, & ont paru se rapprocher de ceux des enfans, tandis que les parties molles prenoient un développement immense. C'est par là que le poids du corps humain s'est quelquefois élevé jusqu'à 500 ou même 600 liv., comme on en voit quelquefois des exemples en Angleterre. Nous ajouterons ici ce que Prosper-Alpin rapporte des Egyptiennes. Les femmes dans ces contrées sont d'autant plus recherchées par les hommes, qu'elles sont plus grasses; elle s'appliquent donc constamment à devenir telles; ce qui leur est facile en prenant des bains prolongés après le repas, pour ramollir l'habitude de leur corps & le

rendre plus pénétrable à la nourriture; souvent aussi elles mangent & boivent pendant le bain, & celles qui sont les plus riches usent, en sortant de l'eau, de certaines essences les plus exquises, avec des frictions molles, pratiquées par leurs esclaves. Leur embonpoint est encore accéléré par la boisson de l'eau du Nil, les sucs relâchans des végétaux & la bonne chère.

PROSPECTUS.

Avis au Peuple François sur sa Santé, ou Précis de Médecine-Pratique, propre aux differens lieux, temps, circonstances & au tempérament de la Nation, ayant pour Epigraphe ce passage d'Hippocrate :

. . . . . Hæc enim præcipuè omnia, aut certè plurima probè si quis noverit, cùm ad urbem sibi ignotam pervenerit, cùm neque morbi regioni familiares, neque communium quæ sit natura latere poterit; ut morborum curatione hæsitare, neque aberrare possit. *Hip. de Aëre, Aquis & Locis.*

Cet Ouvrage, proposé par souscription, sera composé de 3 vol. *in*-8°. de 400. p. chacun ou environ.

Le premier sera divisé en deux parties. Dans la première, on présentera la Topographie médicale du Royaume de France en général. Ce morceau sera suivi d'une nouvelle Théorie des Tempéramens, accompagnée d'une *Névrometre*, pour déterminer, d'une manière précise, la nature, l'espèce & le degré de chaque tempérament. Le tempérament de la Nation Françoise s'y trouvera marqué, pour servir de précepte & d'exemple. La deuxième partie, divisée en sept Chapitres, contiendra 1°. les préceptes généraux à suivre dans la pratique de la *Médecine d'observation raisonnée*; 2°. leurs applications dans quelques maladies plus particulières à la Nation, & plus fréquentes parmi les habitans de nos campagnes, comme la fièvre ardente ou chaude, l'inflammation de poitrine, la petite-vérole, &c.; 3°. enfin, les remèdes les plus précisément propres au traitement de ces maladies & au tempérament de la Nation, termineront cette seconde partie.

Le deuxième Volume sera également divisé en deux parties. La première contiendra la suite des maladies aiguës; la seconde traitera de quelques maladies chroniques, particulières aux habitans de nos campagnes.

Le troisième Volume renfermera le *Précis de Chirurgie médicale.*

Cet Ouvrage sera précédé d'un Mémoire, ayant pour titre: *Avis au jeune Médecin, ou Introduction à la Médecine d'observation raisonnée.* Ce Mémoire est déjà publié, & nous en rendrons compte.

Conditions de la Souscription.

Les trois Volumes & le Mémoire seront de 13 liv. 4 sols en feuilles pour les Souscripteurs.

On paiera, en souscrivant & en recevant le Mémoire.	3 liv.	f.
En recevant le premier Volume.	3	10
En recevant le second Volume.	3	10
En recevant le troisième Volume.	3	4
	13 liv.	4 f.

Les personnes qui n'auront pas souscrit lorsque le Mémoire & le premier Volume auront paru, paieront ces deux objets.	7 liv.	4 f.
& 30 f. de plus pour chacun des deux autres Volumes; ce qui fera.		9
Total.	16	4 f.

Les personnes qui auront souscrit avant la fin d'Août, recevront leurs Exemplaires de l'Ouvrage entier, imprimés sur papier fin d'Angoulême.

Les Exemplaires seront signés par l'Auteur.

On souscrit présentement à Paris, chez Didot, jeune, quai des Augustins; Croullebois, Libraire, rue des Mathurins; & Seguy-Thiboust, successeur de la veuve Thiboust, place Cambrai.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre J. Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 f. port franc par tout le royaume.*

De l'Imprim. de M. Lambert, Impr.-Libr. rue de la Harpe, près S. Côme.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

HYGIENNE.

AVANTAGES de la propreté pour prévenir les maladies contagieuses.

C'EST un proverbe dans le Levant, qu'aucun Roi n'est jamais mort de la peste; ce qui indique seulement que l'opulence & les ressources d'un luxe recherché en sont des préservatifs: on en a vu des exemples récens dans la peste qui vient de ravager Alger, & dont nous avons parlé ailleurs. On a remarqué qu'aucun de ceux qui occupent les premières charges de l'Etat n'en ont été attaqués, quoique, suivant les préceptes de la Religion Musulmane, ils paruſſent en public comme dans tout autre temps, & qu'ils donnaſſent, selon l'usage, leur main indiſtinctement à baiser à ceux des Maures qui venoient réclamer leur protection & leur justice. Le contact ne leur communiquoit donc pas une maladie si contagieuse; ce qu'on doit attribuer à leur extrême propreté, à l'usage des bains & à la fréquence des ablutions qui leur sont prescrites par le culte: on sait en effet que les Musulmans prient cinq fois par jour, & qu'à chaque prière, ceux qui peuvent le faire, se purifient en se lavant les mains; il leur est ordinaire de prendre trois repas par jour, & ils font toujours précéder ces mêmes lotions. Ils se lavent aussi toutes les fois qu'ils touchent à quelque chose d'immonde; ensorte qu'à cet égard, leurs rites religieux sont très-conformes à la nature du climat, & leur deviennent très-salutaires, puisque, par l'expérience, l'eau seule suffit pour emporter les miasmes contagieux de la peste.

Par une raison semblable, les Officiers subalternes qui composent la maison du Dey d'Alger, comme ceux qui sont préposés aux divers départemens, les Secrétaires, les Commis des Bureaux évitent aussi en général la peste, quoiqu'ils conservent durant cette terrible épidémie la plus grande communication avec les autres Maures. Sur trois cents Officiers de ce genre, il n'y en a eu que deux d'attaqués durant la dernière peste d'Alger; ce qui doit paroître un prodige, puisque le bas-peuple périssoit par milliers, & contractoit facilement la contagion par sa négligence extrême & sa saleté. Il y a sur-tout une Secte particulière de Musulmans qui observe plusieurs points de la Loi Mosaïque, & qui exerce en général des professions abjectes, quoique lucratives, comme de servir dans les bains publics, de faire un commerce de vieux habits, &c. Ces Juifs Mahométans, attachés à tous les soins minutieux d'un lucre de détail, & vivant dans l'abjection & la saleté, ont presque tous péri dans la dernière peste d'Alger. Ce qui confirme de plus en plus les avantages d'une grande propreté.

A mesure qu'on étudie de plus en plus les phénomènes des maladies contagieuses, comme de la peste, des fièvres malignes, de la petite-vérole, de la dysenterie, &c. on cesse de regarder le principe de contagion comme répandu dans l'air, & on se confirme de plus en plus que ces maladies se communiquent par attouchement médiat ou immédiat. On ne sauroit donc, durant des épidémies de ce genre, trop recommander la propreté de la part de tous ceux qui approchent les malades, & les exhorter de changer d'habits autant qu'il est possible, de tenir exposés à l'air ceux qui ont déjà servi, ou de les passer dans de l'eau, de se laver fréquemment les mains & le visage, de s'en faire sur-tout une loi, après avoir touché aux habits & au linge du malade, &c. Ces attentions deviennent du plus

grand prix pour arrêter la contagion, & malheureusement elles ne sont que trop négligées par le peuple & les gens de la campagne.

MÉDECINE-PRATIQUE.

DESCRIPTION de la Dysenterie épidémique qui a régné depuis la fin d'Août jusqu'au mois d'Octobre 1786, dans les Paroisses de Neuilli-le-Jallais & d'Avézé, Province du Maine, communiquée par M. de la Croix, Médecin de MONSIEUR *pour les Epidémies. A la Ferté-Bernard, le 26e Mars 1788.*

I.

Caractère général de cette Epidémie.

NEUILLI-LE-JALLAIS est situé dans un terrein sabloneux, aride & très-stérile ; Avézé est dans un lieu bas, entouré de beaucoup de prés, au milieu desquels coule une rivière sujette aux débordemens ; au Couchant, on observe une grande quantité de bois, & dans le bas du côteau sont des terres labourables ; les brouillards y sont fort ordinaires, la première Paroisse est au Midi, l'autre au Nord ; elles sont éloignées l'une de l'autre de six lieues.

A Neuilli-le-Jallais le dévoiement étoit plus colliquatif que dysentérique ; le symptôme qui le caractérisoit le plus, étoit une diarrhée bilieuse, accompagnée de tranchées continuelles & de météorisme du ventre, sans ce tenesme importun qui est propre aux Dysenteries ; les évacuations étoient fréquentes dans les ving-quatre heures, sans être copieuses ; dans les cas ordinaires, ceux même qui ont rejeté les secours de l'Art, en s'abstenant de l'usage interne des substances échauffantes, ont été guéris par les seules ressources de la nature ; mais la maladie a été beaucoup plus grave dans quelques-uns, & a pris un caractère gangréneux ; les jeunes gens qui ont éprouvé cette dernière espèce de Dysenterie, avoient été d'abord attaqués d'un dévoiement sanguinolent très-abondant.

A Avézé, les phénomènes ont été beaucoup plus irréguliers ; la Dysenterie a commencé en général par un dévoiement sanguinolent, & elle a été funeste sur tout à trois sortes de malades, 1°. aux enfans, depuis la naissance jusqu'à l'âge d'un an ; 2°. aux adultes, âgés d'environ trente ans ; 3°. aux vieillards qui avoisinoient ou qui avoient atteint la soixante-dixième année de leur âge. Le ravage qu'elle a exercé parmi les nouveaux nés, doit être sur-tout attribué à la malheureuse habitude qu'avoient les parens de faire prendre à leurs enfans des rôties au vin blanc ; les adultes ont succombé à des symptômes inflammatoires ; la gangrène interne, dont les vieillards ont été frappés, a été de deux espèces, savoir par engorgement muqueux & par congestion putride. Le tenesme a été des plus insupportables dans tous les cas, avec chûte du fondement, tant dans les enfans que dans les vieillards.

On a observé les mêmes accidens dans la Dysenterie muqueuse & bilieuse qui précédoit la sanguinolente. Quelquefois la présence des vers dans les intestins, a produit une double complication. Le pouls étoit petit, & les douleurs du ventre revenoient par intervalle avec plus d'intensité ; dans la Dysenterie proprement inflammatoire, ces mêmes douleurs d'entrailles étoient des plus aiguës : le pouls étoit très-dur, & les glaires sanguinolentes étoient copieuses & noires. Dans tous les cas de gangrène interne des vieillards, le pouls étoit plein, inégal & intermittent. Les déjections étoient si fétides, qu'elles causoient le tenesme le plus douloureux, & des ulcères sanieux au fondement. Tous ceux qui ont donné leurs soins aux malades, n'ont pas manqué de gagner par contagion le dévoiement sanguinolent : celui-ci a dégénéré en maladie chronique, comme anasarque ou ascite, lorsque les malades ont rejeté toute sorte de traitement.

II.

Symptômes singuliers qu'a offert la nature de cette Epidémie.

Si le dévoiement se supprimoit subitement par l'imprudence du malade, il se déclaroit aussi-tôt une fièvre maligne soporeuse, compliquée de convulsions des membres & des muscles des yeux. Les organes de la vue éprouvoient une chaleur âcre, & étoient larmoyans. La tension du ventre étoit douloureuse, le délire étoit taciturne & la surdité absolue. Pour faire dissiper tous ces accidens, les purgatifs réitérés étoient indispen-

sables, & la maladie se prolongeoit jusques vers le trentième jour.

Toutes les jeunes filles, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à celui de vingt-cinq, qui n'avoient point voulu prendre de remèdes, ont été attaquées d'un gonflement extraordinaire des articulations, & de perte de mouvement des membres : si ce gonflement se compliquoit d'une rougeur vive, animée & tirant sur le pourpre, le dévoiement devenoit plus fétide & plus continuel, & le marasme étoit porté au dernier degré. Il est survenu des phthisies trachéales & d'autres phthisies pulmonaires, dont j'ai déjà parlé dans le n°. 12 de cette Gazette, en exposant les effets du syrop de carotte.

Ceux qui ont usé du régime échauffant, ont été attaqués d'aphtes ; tels ont été les petits enfans dont j'ai déjà parlé, & qui ont succombé à un flux sanguinolent. Il s'est manifesté au milieu de cette Epidémie, plusieurs pleurésies qui tenoient le milieu entre l'inflammatoire & la cathatrale, & auxquelles la saignée a été très-utile ; le lendemain on vuidoit l'estomac avec une prise d'ipécacuanha ; les purgatifs minoratifs & les béchiques legérement incisifs, ont ensuite suivi.

III.

Variétés de la température de la saison, durant l'Epidémie.

Les premiers jours du mois d'Août, les chaleurs furent très-vives & suivies immédiatement de pluies un peu froides : on vit ici plusieurs Moissonneurs tomber sans connoissances, & d'autres périr au milieu des travaux. Cette alternative se prolongea jusqu'au commencement de Septembre, & même au-delà, puisque les chaleurs devinrent excessives, & furent remplacées par des pluies froides, avec des retours de chaleurs pendant ce même mois & une partie du suivant ; mais les pluies devinrent plus continuelles depuis le vingt Septembre, le vent étant au Sud-ouest. Le 9 Octobre, la chaleur vive qui régna, avoit été précédée de pluies d'orage, qui continuèrent le 11, le 12 & le 13 du même mois ; le Baromètre revint au beau ; mais vers le 16 du même mois, il éprouva de grandes variations ; en general, depuis le 26 Septembre jusqu'au 17 Octobre, le Baromètre a toujours été au-dessous du variable ; la constitution de la saison a été humide & chaude, les brouillards régnant fréquemment le matin, & l'atmosphère restant chargée de vapeurs.

C'est à cette constitution particulière de la saison, qu'on doit attribuer les symptômes irréguliers de la Dysenterie épidémique, qui, dans le principe, demandoit l'usage des toniques évacuans, à cause de l'état d'épuisement où se trouvoient les gens de la campagne, soit par l'excès des travaux, soit par la mauvaise nourriture : leur foiblesse les rendoit plus sensibles aux intempéries de l'air. Si on ne leur donnoit point de prompts secours, les symptômes devenoient plus graves, comme les tranchées, les évacuations sanguinolentes, &c. Je n'ai pas besoin de rappeler ici le caractère du pouls & des évacuations, qui dénotoient une gangrène interne ; mais je ferai remarquer que les vieillards qui étoient dans cet état, succomboient ordinairement le 15e jour de la maladie, quoique la gangrène se fût manifestée soit le 7e jour, soit le 9e ; les jeunes gens ou adultes périssoient du 5e au 7e, & les enfans, du 3e au 5e. Aussi-tôt que le flux de sang devenoit abondant & d'un noir foncé, on pouvoit être certain de la gangrène des intestins, & par conséquent d'une mort inévitable.

IV.

Méthode de traitement.

J'ai varié le traitement suivant la diversité des cas & les périodes de la maladie ; les toniques, les anti-putrides, les délayans & adoucissans ont été tour-à-tour employés, suivant les indications qu'il falloit remplir.

Dans la Dysenterie bilieuse putride & dans la muqueuse, je donnois une prise d'ipécacuanha en poudre ; je prescrivois ensuite une décoction de la même racine avec des minoratifs, & le soir, je faisois prendre du sel de nitre & du diascordium dans de l'eau de ris. Vers la fin de la maladie, on usoit d'une forte teinture de rhubarbe, qu'on aciduloit avec de l'esprit de vitriol dulcifié. J'ai eu la douleur de voir périr un grand nombre d'enfans, depuis la naissance jusqu'à l'âge d'une année, soit par les vices du régime que les parens s'obstinoient de leur faire observer, soit par l'impossibilité de leur faire prendre des remèdes. Mais vers la 10e ou 12e année

de l'âge, la coralline de Corse que je leur faisois prendre, soit en poudre, soit en infusion, avec les remèdes ci-dessus, leur a été très-salutaire.

Si les infiltrations qui survenoient quelquefois, provenoient de la médiocrité des purgatifs, on mêloit les poudres incisives avec la coralline de Corse; on prescrivoit des tisanes apéritives nitrées, & on réitéroit les purgatifs toniques.

Dans les cas de Dysenterie inflammatoire putride, on vuidoit l'estomac dès le début avec l'ipécacuanha, & on répétoit les minoratifs de casse, de tamarin, & de catholicum double. La boisson étoit une eau de ris, ou une décoction de croûte de pain, dans une pinte d'eau; on y ajoutoit, soit de l'esprit acide de vitriol dulcifié, soit du syrop de vinaigre. Cette répétition altérative des minoratifs, des acides, de la teinture de rhubarbe & d'une prise de diascordium, a été très-efficace dans ce traitement; l'autre boisson, étoit une dissolution légère de gomme adragant, dans la décoction de la croûte de pain.

On sait combien la Dysenterie gangréneuse doit toujours faire craindre des suites funestes quand elle est déclarée. Dans ces cas, j'ai employé en vain les acides, ainsi que des bols composés de camphre, de nitre, de gomme arabique, mêlés avec le diascordium. Ce traitement a été sans effet.

Quoique les lavemens fussent bien indiqués, on ne les a pas administrés autant de fois qu'il auroit été à-propos de le faire, soit par une répugnance naturelle des malades, soit par les douleurs de l'injection, qui provenoient de la mal-adresse des gardes-malades: on insistoit davantage sur les boissons délayantes & adoucissantes. (*Voyez ce que j'ai dit sur le syrop de carotte*, n°. 12 *de cette Gazette*.)

Les secours diététiques, comme le bouillon, la soupe, la viande & le pain ont été très-utiles pour soutenir les forces épuisées, d'autant mieux que les malheureux habitans de la campagne qui étoient attaqués de la maladie, étoient pour la plûpart affoiblis par l'excès des travaux & par la mauvaise nourriture, ce qui avoit entraîné une espèce de dissolution des humeurs. Le vin qui dans d'autres épidémies dysentériques avoit été très utile vers la fin de la maladie, a été très-nuisible dans celle-ci. Les substances grasses avoient des avantages marqués, lorsqu'on avoit fait précéder les remèdes évacuans.

MÉDECINE.

Avis au jeune Médecin, ou Introduction à la Médecine d'observation raisonnée; par M. de Lavaud, ancien Chirurgien-Major dans les Armées navales, &c. A Paris, chez Didot jeune, quai des Augustins, & Couslebois, Libraire, rue des Mathurins. Prix 1 *livre* 16 *sols*.

C'est ici la première Partie, ou plutôt l'Introduction d'un Ouvrage, dont nous avons publié le *Prospectus* dans le n°. précedent. L'Auteur, dans cette petite brochure, réfute d'abord le Discours de M. Brambilla, dont nous avons rendu compte l'année dernière, sur la prééminence de la Chirurgie sur la Medecine; il indique ensuite le plan & les preceptes généraux qu'on doit suivre dans l'étude de la Médecine d'observation raisonnée. Il faut espérer que M. de Lavaud sera plus heureux dans l'exécution du reste de l'Ouvrage, qu'il ne l'a été dans *son Avis au jeune Médecin*. Ce n'est point pour le décourager, mais il nous paroît que c'est une des plus foibles ébauches qu'on puisse faire.

ANNONCES.

Wasserberg, Chimiche abhandhungen, &c. c'est-à-dire: *Traité chimique du soufre; par M. Wasserberg. A Vienne, in-8°. Prix*, 3 *liv.*

Wienholt Beytrag, &c. c'est-à-dire: *Addition aux expériences sur le Magnétisme animale; par Wienholt. A Hambourg*, 1787, *in-8°. Prix*, 3 *liv.*

Errata du Numéro précédent.

Page 58, *ligne* 32, *lisez*: les baies d'Yeble & le suc du croton.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de* 9 *l.* 12 *s. port franc par tout le royaume.*

De l'Imprim. de M. LAMBERT, Impr.-Libr. rue de la Harpe, près S. Côme.

NUMÉRO 17.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

HOPITAUX CIVILS.

EXTRAIT des Registres de l'Académie Royale des Sciences, du 12 Mars 1788. Troisième Rapport des Commissaires, chargés par l'Académie, des Projets relatifs à l'Établissement des quatre Hôpitaux; imprimé par ordre du Roi. A Paris, de l'Imprimerie Royale, 1788.

ON attendoit avec impatience le résultat des travaux de l'Académie, sur la détermination des emplacemens destinés aux Hôpitaux que le Gouvernement se propose de substituer à l'Hôtel Dieu, & sur les plans de construction les plus propres à en faire des asyles commodes & salubres. Le rapport des Commissaires qui vient de paroître, a répondu pleinement à l'attente publique. Il est divisé en deux parties: on trouve dans la première, des observations faites en Angleterre, par MM. Tenon & Coulomb, qui avoient été chargés de faire ce voyage pour remplir cet objet. La seconde partie expose la forme & les distributions des quatre nouveaux Hôpitaux destinés à la ville de Paris, & dont chacun en particulier puisse contenir environ 1200 malades. L'Hôpital St-Louis, avec des augmentations considérables, servira à l'emplacement du premier; le second, sera construit sur les terreins de Ste-Anne; le troisième, dans celui des Sœurs Hospitalières de la Roquette; & enfin, l'Ecole Militaire, en subissant quelques changemens, formera le quatrième.

La plupart des Hôpitaux d'Angleterre, offrent comme les nôtres beaucoup d'inconvéniens dans la distribution de l'édifice; mais ceux de Portsmouth & de Plymouth, destinés aux matelots & aux troupes de mer, & pouvant contenir, l'un 2000, & l'autre 1400 malades, ont fixé l'attention des deux Commissaires de l'Académie, par l'avantage qu'ils offrent d'être disposés en lignes parallèles & en pavillons isolés. Il est vrai que cette disposition avoit été précédemment adoptée par l'Académie, & qu'il a été très-satisfaisant pour ses Membres de trouver cette expérience déjà faite, & faite en grand en Angleterre. Parmi les autres usages dignes d'être adoptés, que cette Nation a offerts aux Commissaires, on doit distinguer celui de ne mettre qu'un petit nombre de malades, c'est-à-dire, de douze à trente dans la même salle, celui qu'on fait en Angleterre des ventouses pour aërer les chambres, l'attention de laver les malades à leur entrée dans les Hôpitaux, pour nétoyer la peau & faciliter la transpiration, la prévoyance économique de donner à des Entrepreneurs les fournitures de viande, de pain, des médicamens & du blanchissage du linge, l'administration de l'électricité pour certaines maladies dans une salle particulière, des lieux commodes pour y prendre des bains de vapeurs sèches, humides & émollientes, l'usage du fer pour les couchettes, & la substitution qu'on fait aux paillasses ordinaires des lits, d'un fond de coutil qui est comme suspendu & mobile à la manière des hamacs; enfin, plusieurs autres institutions relatives à l'entretien des Hôpitaux & à leur administration intérieure.

Les Commissaires, dans la seconde partie, exposent le projet de construction qui paroît le plus convenable pour chacun des quatre Hôpitaux nouveaux de la Capitale, ce qui ne peut être bien entendu, qu'en ayant sous les yeux le plan dessiné; ce plan peut être également exécuté & sur le terrein de Ste-Anne, &

sur celui de la Roquette. On ne doit point chercher de la variété, disent les Commissaires, dans les choses qui ont une même institution. C'est M. Poyet qui est chargé de construire à neuf ces deux Hôpitaux, & qui se propose, suivant l'intention du Gouvernement, de tout exécuter sansornemens & avec simplicité. On doit les mêmes éloges à MM. Raymond & Brogniart qui ont été chargés des changemens à faire à l'Hôpital St-Louis & à l'Ecole Militaire. Nous n'ajouterons rien ici en faveur de ces nouveaux établissemens, si dignes d'une Nation humaine & éclairée. Nous remarquerons seulement qu'ils formeront une époque à jamais mémorable, qu'ils offriront en même-temps un asyle salubre à l'humanité souffrante, & une nouvelle Ecole pour la jeunesse qui se destine à l'exercice de la Médecine ou de la Chirurgie.

HYGIENNE.

Metodo di conoscere, &c. c'est-à-dire : Méthode pour connoître les sophistications les plus nuisibles du Vin. (Deuxième Extrait. Voyez le Numéro 15.)

Avant d'exposer les indices qui peuvent faire reconnoître l'espèce particulière de substance employée à sophistiquer le Vin, il est bon de faire une distinction préliminaire. On doit en effet distinguer quatre sortes principales de Vins frelatés : les uns contiennent des sels vitrioliques, propres à leur donner un goût légèrement austère ; dans d'autres, on a fait dissoudre quelque chaux métallique pour remédier à l'acescence ; une troisième sorte peut avoir ces deux inconvéniens à la fois : & enfin ce qui en constitue une quatrième, c'est un mélange d'un Vin gâté, avec un Vin de bonne qualité. On doit rapporter à la première sorte, les Vins qui se troublent en y versant un peu de solution acéteuse ou tartareuse de barite, & qui ne changent nullement en y versant de l'alkali phlogistiqué. Ceux qui se troublent avec l'alkali phlogistiqué & qui n'éprouvent aucun changement avec la barite, sont de la seconde espèce ; ils appartiennent à la troisième, s'ils éprouvent un changement par l'une & l'autre de ces deux substances ; enfin, on doit rapporter à la quatrième espèce, ceux que ces réactifs ne peuvent nullement changer, mais qui, par la distillation, offrent des particules noirâtres dans le résidu.

L'acide vitriolique peut exister dans le Vin, tel qu'il se dégage par la combustion du soufre, ou sous la forme de tartre vitriolé, ou enfin sous celle d'alun. Dans les deux premiers cas, l'alkali volatil caustique rendra le Vin verd & comme opaque, ce qui aboutira peu après à la précipitation de la matière colorante du Vin, si celui-ci contient l'acide sulphureux libre ou le tartre vitriolé ; mais s'il tient de l'alun en dissolution, un semblable alkali ne produira aucune précipitation, & il paroîtra au contraire rendre la liqueur plus claire. Pour distinguer ensuite lequel des deux premiers cas a lieu, on n'a qu'à verser dans le Vin quelque goutte d'une dissolution de marbre ou de chaux dans l'acide nitreux, & si le Vin se trouble & qu'il donne un prompt précipité, ce sera un signe qu'il contient de l'acide sulphureux libre.

Les Vins sophistiqués de la seconde classe, c'est-à-dire, ceux qui contiennent quelque substance métallique, & qui se troublent par un mélange d'alkali phlogistiqué, sans être altérés par une solution de barite, seront examinés de la manière suivante : on en mettra dans trois verres séparés. Dans la première portion, on versera de l'alkali phlogistiqué ; dans la seconde, du borax dissous dans l'eau ; & dans la troisième, quelques gouttes d'huile de vitriol ou une forte solution d'alun. Si dans le premier cas, il se précipite une poudre d'un bleu d'azur, on doit assurer que le Vin contenoit du fer ; on doit décider que c'est du cuivre, si le précipité est de couleur de châtaigne. Si dans le second cas, la liqueur se trouble sans précipiter une substance azurée, c'est un indice que le Vin contient du sublimé corrosif. Dans le troisième cas, si la liqueur n'offre aucun des deux phénomènes précédens, & que, se troublant, elle produise un sédiment blanc, c'est une marque qu'elle contient du plomb ; & si elle produit ce sédiment sans se troubler, on doit craindre l'arsenic (*a*).

(*a*) Cette sophistication du Vin par deux poisons terribles, savoir le sublimé corrosif & l'arsenic, est mise en usage par les Hollandois, qui font passer les Vins de France dans des régions éloignées, & qui desirent de les conserver dans leur état d'intégrité. Ils font des fumigations dans l'intérieur des tonneaux avec de l'arsenic, du soufre & de la colophane. On sent tous les dangers qui peuvent s'en suivre.

Quant aux Vins de la troisième classe, c'est-à dire, ceux que la barite & l'alkali phlogistiqué font troubler, & qui contiennent ensemble des sels vitrioliques & des substances métalliques, il faudra aussi en faire quatre portions. Dans la première, on versera de la décoction de noix de Galles; dans la deuxième, du borax; dans la troisième, de l'huile de vitriol; & dans la quatrième, de l'alkali phlogistiqué. Si dans le premier cas le Vin noircit, il est clair qu'il contient du vitriol. Si dans le second cas, le même Vin que la noix de Galles n'a point noirci, se trouble avec le borax, on doit conclure l'existence de l'alun dans le vin, ou un acide sulphureux libre ou combiné, & de plus aussi du sublimé corrosif. Si dans le troisième cas, le même Vin qui ne se trouble point avec le borax, blanchit avec l'huile de vitriol; & s'il dépose un sédiment de même couleur, on doit conclure qu'il contient de l'acide sulphureux ou de l'alun avec du plomb. Si enfin dans le 4e cas, le même Vin qui ne noircit point avec la noix de Galles, qui ne se trouble point avec l'huile de vitriol ni avec le borax, laisse précipiter une poudre blanche avec l'alkali phlogistiqué, il contient de l'alun ou un sel neutre vitriolique, avec une dose d'arsenic.

On sent bien que diverses sophistications du Vin réunies ensemble, offriront les divers phénomènes qui les caractérisent séparément.

Différentes expériences non moins faciles, pourront servir à faire reconnoître la nature des substances métalliques ci-dessus mentionnées, sur-tout quand elles sont confondues ensemble. Par exemple, si en mettant un fragment de cuivre ou une monnoie de ce métal dans du Vin, & en l'y laissant long-temps, cette liqueur se trouble & que le cuivre reste argenté, on pourra assurer que le Vin a été sophistiqué avec du sublimé corrosif. Si en y laissant une petite lame de fer luisant & poli, elle semble se changer en cuivre, le Vin est cuivré ou contient du verd-de-gris. En faisant brûler sur un fer rougi, le précipité obtenu de divers Vins au moyen de l'alkali phlogistiqué, s'il s'évapore sans aucune odeur caractérisée, c'est du mercure; s'il s'exhale en fumée blanche, accompagnée d'une odeur d'ail, c'est un signe de la présence de l'arsenic. S'il reste une terre jaunâtre, privée d'odeur & de volatilité, c'est du plomb; si cette terre ou chaux métallique est d'un roux obscur ou noir, c'est du fer. On peut en tirer de nouvelles preuves, en faisant revivifier ces métaux.

MATIÈRE MÉDICALE.

Dissertatio Physico-Medica de aëris fixi & dephlogisticati, &c. c'est-à-dire : *Dissertation Physico-Medicale sur l'usage en Médecine de l'air fixe & déphlogistiqué; par M. J. H. Mensching, D. M. A Gottingue*, 1787, *in-8°.* de 106 *pages*.

L'Auteur de cette Dissertation, après avoir exposé quelles sont les substances qui contiennent l'air fixe & l'air déphlogistiqué, rend un hommage mérité aux Auteurs qui ont contribué à étendre la doctrine des gaz, & il parle ensuite de leurs usages en Médecine. On sait qu'un des principes actifs des Eaux de Selter, de Spa, de Pyrmont, &c. est l'air fixe, ou, suivant la nouvelle nomenclature chimique, le *gaz acide carbonique*. On sait qu'on le retire des substances en fermentation, ou bien d'une dissolution de terre calcaire, par l'acide vitriolique, & qu'on a appliqué avec succès ce gaz pur sur les ulcères malins, les cancers & les plaies gangréneuses. M. Mensching dit avoir employé l'air fixe en lavement dans une fièvre rémittente rebelle. Le pouls étoit vif, dur, inégal; la peau sèche, la langue aride, le ventre météorisé. Des remèdes antispasmodiques, aidés par des lavemens d'air fixe, rendirent la santé au malade. Le Docteur Selle s'est servi avec succès de l'air fixe contre les fièvres putrides.

On sait combien l'air déphlogistiqué est favorable à la respiration & à la combustion, & qu'on le retire ordinairement par la distillation du mercure calciné. On peut le prescrire dans toutes les maladies de la poitrine en général, en le faisant aspirer, & sur-tout contre l'asthme convulsif & la phthisie. On a vu des malades près d'être suffoqués, faute de respiration, revenir comme par enchantement en respirant de temps en temps l'air déphlogistiqué, & guérir entièrement dans peu de jours. Ce gaz s'appelle le *gaz oxigène*, suivant la nouvelle nomenclature chimique.

BIENFAISANCE.

M. A. *Petit*, après avoir consacré une

partie de sa vie à l'enseignement de l'Anatomie & de la Médecine, carrière dans laquelle il a joui en Europe de la plus grande célébrité, destine une partie de sa fortune à des Fondations qui ont pour objet le soulagement de l'humanité souffrante, & les progrès de l'art de guérir.

Orleans, sa Patrie, lui est redevable d'un Etablissement de ce genre; des Médecins & des Chirurgiens, stipendiés par ses largesses, assurent à jamais aux Pauvres de cette Ville des secours que le malheureux obtient communément de la pitié, mais qu'il n'a pas droit d'exiger, droit dont il jouira dorénavant.

Aujourd'hui M. A. *Petit* vient de fonder en la Faculté de Médecine de Paris, une Chaire d'Anatomie & une de Chirurgie, dont les honoraires sont pour la première de 2000 liv., & pour la seconde de 1500 liv.; ils professeront à portes ouvertes, en Langue françoise, & sans lire de cahier: parler d'abondance étant le plus sûr moyen de fixer & soutenir l'attention.

La Faculté de Médecine de Paris, pour perpétuer la mémoire de cette fondation, a ordonné que cet événement seroit consigné par une inscription latine sur son jeton, au revers de l'effigie de son Doyen. Voici cette inscription:

Lectiones Publicæ Gallico Idiomate de Anatomiâ & Chirurgiâ, in Scholis Medicorum Parisiensium institutæ, ex liberalitate Cl. M. A. Petit.
M. DCC. LXXXVII.

Cette Compagnie en a fait frapper un d'or pour le célèbre Fondateur, & les autres en argent pour être distribués à ses Membres, en différentes Assemblées.

Le Samedi 8 Mars 1788, sur la recommandation de M. A. *Petit*, auquel la Faculté avoit conféré le droit de nommer aux deux Chaires qu'il venoit de fonder, & dont il n'a pas voulu user, cette Compagnie a nommé pour remplir la place de premier Professeur M. *Leclerc*, & celle de second Professeur, M. *Corvisart Desmarets*.

A V I S.

M. de Fourcroy, Médecin de la Faculté de Paris, de l'Acad. Royale des Sciences, &c. a commencé lundi 21 de ce mois à midi, un Cours de principes de Botanique, dans son cabinet, rue des Bourdonnois, maison de la Couronne d'or. Il sera continué les lundis, mercredis & vendredis à la même heure.

Ce Cours de 20 leçons, aura spécialement pour objets, l'examen de la structure des Plantes, & sur-tout des Fleurs ou des parties de la Fructification, la Physique végétale, l'usage des systêmes & des méthodes de Botanique. Il est destiné à servir d'introduction au Cours général de Botanique du Jardin du Roi, qui a lieu dans le courant de Juin.

A N N O N C E S.

Abrégé sur les Maladies des femmes grosses & de celles qui sont accouchées, avec quelques règles générales sur les accouchemens & la manière de soigner & traiter les enfans, depuis la naissance jusques vers l'âge de puberté; par M. Boy, Chirurgien-Major de l'Hôpital Royal & Militaire de Champlitte, en Franche-Comté. A Paris, chez Croullebois, Libraire, rue des Mathurins; à Besançon, chez Protha de Chamberlan, Libraire, grande rue, 1788, brochure in-12. de 212 pages. Prix, 2 liv.

Nous rendrons incessamment compte de cet Ouvrage.

Thomæ Lauth. M. D. Anat. & Chir. P. Nosologia Chirurgica; accedit Notitia Auctorum recentiorum Platnero, in usum prælectionum Academicarum. Argentorati, sumptibus Amandi Kœnig, Bibliopolæ, 1788.

Abhandhungender Konighichen, &c. c'est-à dire: *Mémoires de la Société Royale de Médecine de Coppenhague, traduits du Latin. A Offenbach, 1787, in-8°. tome premier. Prix 4 livres 10 sols.*

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 f. port franc par tout le royaume.*

De l'Imprim. de M. LAMBERT, Impr.-Libr. rue de la Harpe, près S. Côme.

NUMÉRO 18.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

PHYSIOLOGIE.

Mémoire sur la nutrition, par M. Grimaud, Professeur dans l'Université de Montpellier. A Montpellier, chez Jean Martel, aîné, Imprimeur ordinaire du Roi, 1787, vol. in-8°. de 211 pages.

L'AUTEUR a pris pour Epigraphe de son Ouvrage: *Multa renascentur quæ jam cecidere*; & en effet, il retrouve sa doctrine dans les passages nombreux qu'il cite d'Hippocrate, d'Aristote, de Galien, de Vanhelmont, de Bacon, de Stahl, &c. On ne peut méconnoître en lui une imagination vive & facile, une érudition très-étendue, & une finesse d'esprit propre à faire des rapprochemens très-piquans des phénomènes de l'économie animale; mais il s'en faut bien que ce genre de Physiologie doive être pris pour modèle: elle est trop peu sévère dans le choix des faits & dans les résultats qu'on en doit tirer; elle abonde trop en êtres abstraits, & en raisonnemens pris des causes finales. La doctrine qu'il a prise dans les Auteurs, est précisément celle qui est absolument précaire, & qu'il falloit abandonner. Quand on cite Hippocrate, il faut faire un choix, & distinguer les fruits immortels de son génie, de quelques autres écrits métaphysiques, insérés parmi ses Ouvrages, & bien éloignés de la marche rigoureuse qu'il suit dans ses épidémiques, ses aphorismes, ses prénotions coaquès, &c. Il faut livrer à un éternel oubli, l'abus que Galien a fait de la philosophie ancienne, & méditer profondément les cas admirables de pratique qu'offrent ses écrits & les vues saines d'économie animale qu'il savoit en déduire, lorsqu'il prenoit pour modèle le père de la Médecine.

M. Grimaud admet d'abord *une force motrice animale* qui produit les fonctions extérieures, & « une *force motrice vitale* qui pénètre toutes les parties, & qui arrête & décide le ton de chacune, & entretient habituellement dans toute la masse vivante, des frémissemens, des motitations, des oscillations dirigées de différentes manières; il admet aussi *un sens vital intérieur*, dont les actes échappent complétement à *la conscience*, & sur lesquels la volonté ne peut exercer aucun empire. Il ajoute qu'on pourroit aussi regarder l'orifice supérieur de l'estomac, comme le *sensorium commune*, par rapport au *sens* appliqué à recevoir les impressions internes, & à régler l'ordre des mouvemens qui s'exercent dans l'intérieur du corps, » &c. Nous ne pousserons pas plus loin les citations. Cette manière de disserter sur les phénomènes de l'économie animale, peut-être très-ingénieuse; mais de bonne-foi elle n'est propre à faire faire aucun progrès à la science. Cette distinction de divers départemens, comme dans un état bien ordonné, étoit bonne au moment où il s'agissoit de combattre l'abus du méchanisme en Médecine: ce temps est passé. Il faut maintenant étendre le champ de l'observation autant qu'il est possible, ne point faire la Médecine dans son cabinet, mais au lit des malades, & ne déduire les loix de l'économie animale que sur des faits rigoureusement observés & comparés, comme vient de le faire M. Hunter, dans son Traité des maladies Vénériennes.

M. Grimaud, pour prouver, par exemple, que les alimens ne s'assimilent pas complétement au corps vivant qui s'en nourrit, cite le cerf qui ne vit, pour ainsi-dire, que de bois, & qui porte sur sa tête des productions végétales; il ajoute, que le castor qui habite

S

les eaux & qui se nourrit de poissons, porte une queue couverte d'écailles. On sent combien de pareils, raisonnemens sont foibles. Les lièvres & les lapins qui vivent de végétaux, portent-ils sur la tête comme le cerf, un bois qui se ramifie & qui tombe chaque année? Les cicognes se nourrissent en Egypte de serpens, & n'ont cependant aucune partie de leurs corps couvertes d'écailles. Les faits isolés ne peuvent servir jamais de base à une loi générale.

Diététique.

Dissertations sur l'utilité & les bons & mauvais effets du Tabac, du Café, du Cacao & du Thé, ornées de quatre planches en taille-douce; par M. Buc'hoz, Médecin de Monsieur, *frère du Roi, &c., seconde édition. A Paris, chez l'Auteur, rue de la Harpe, n°. 109, & chez de Bure, l'aîné, rue Serpente, 1788, un vol. in 8°. de 180 pages. Prix 3 liv. 10 sols.*

Ces Dissertations que M. Buc'hoz a réunies dans un volume portatif, sont extraites de son Histoire générale & économique des Plantes. Quoique leurs objets ne soient point nouveaux, ils sont d'une si grande importance & d'un usage si général, que nous croyons devoir en faire encore mention: peut-être même que c'est dans ce moment qu'il seroit à propos de fixer avec plus de précision les avantages qu'on en pourroit retirer, ce qu'on ne pouvoit faire dans les commencemens; car quand un remède est mis en vogue pour la première fois, on exagère tellement ses vertus, & on le vante avec tant d'enthousiasme, qu'on ne peut manquer de donner dans l'erreur; & bientôt après, de le faire tomber dans le discrédit.

I.

Dissertation sur le Tabac (Nicotiana Tabacum) *& ses bons effets.*

On sait la circonstance qui donna de la vogue au Tabac. M. Nicot, Ambassadeur de France à la Cour de Portugal, avoit fait élever & multiplier cette plante dans son jardin en 1561. Un de ses Pages en fit par hasard l'essai: il en appliqua le jus & le marc sur un ulcère malin, connu sous le nom de *noli me tangere*, qu'un de ses parens avoit au nez, & celui-ci en peu de temps en fut guéri. Cette guérison se fit sous les yeux de l'Ambassadeur & des plus habiles Médecins du pays. Un Gentilhomme Portugais qui avoit depuis deux ans un ulcère à la jambe, fit usage du même remède pendant dix à douze jours, & il en fut radicalement guéri. Il en fut de même d'une femme dont le visage étoit entièrement couvert d'une dartre encroûtée; elle en fut guérie, après avoir appliqué pendant quelques jours le jus & le marc de cette plante sur la partie malade. On en obtint aussi des succès dans les écrouelles. Il n'en fallut pas davantage pour donner une vogue prodigieuse à cette plante, qui prit alors le nom de *Nicotiane*, *d'herbe du Grand Prieur*, *d'herbe à la Reine*, parce que M. le Grand Prieur & Catherine de Médicis contribuèrent à sa célébrité. Il est inutile de rappeler avec quel acharnement cette même plante fut ensuite décriée par plusieurs Savans, & sur-tout par M. Fagon, premier Médecin de Louis XIV.

Tout ce qu'on doit conclure des disputes que cette plante a excitées, c'est qu'elle a été quelquefois très-salutaire & d'autrefois nuisible ou même funeste, quand on en a fait un usage excessif ou une fausse application. L'usage si général qu'on fait du Tabac en poudre ou en fumée, fait voir la frivolité de ces déclamations de M. Fagon, qui le regardoit comme un *poison plus redoutable que la ciguë*, *plus terrible que le pavot*, *& plus funeste que la jusquiame*: il paroît au contraire qu'on pourroit encore en tirer souvent un grand parti en Médecine. On trouve dans les Ephémérides d'Allemagne, année 1684, l'exemple d'une personne qui fut guérie des ulcères des jambes, en s'accoutumant à fumer du Tabac à la manière ordinaire: dans l'espace d'un mois ces ulcères se desséchèrent & ne reparurent plus. M. Buc'hoz rapporte aussi un exemple d'une ulcération aux jambes, produites par le froid & devenue invétérée, qui fut entièrement guérie par l'habitude de fumer.

On sait que les feuilles de Tabac sont émétiques, & qu'elles purgent violemment, prises à l'intérieur; on en fait aussi usage en lavement dans les maladies soporeuses. Un Médecin Anglois a guéri sa femme d'un asthme humoral, en lui faisant souvent mâcher du Tabac. C'est avec cette même plante, que

M. Buc'hoz père, a guéri à Marly & dans les villages circonvoisins, des plaies, des ulcères invétérés, des charbons, des gangrènes & des cancers. Tantôt il employoit l'herbe fraîche, tantôt il la faisoit distiller & en faisoit entrer la partie volatile dans des onguens ou dans des baumes. La Dissertation que nous annonçons contient ces recettes.

I I.

Dissertation sur le Café, sa culture, ses différentes preparations & ses propriétés, tant alimentaires que médicinales.

Nous insisterons d'autant moins sur cet article, que nous avons rendu compte l'année passée, du Traité du Café par M. Moseley, & cette (*a*) année de celui de M. Gentil. M. Buc'hoz expose avec soin tout ce qui est relatif à la culture de ce végétal; il confirme ce qu'on a dit de son fruit sur la propriété qu'il a de calmer les maux de têtes les plus violens. « Pour moi, ajoute-t-il, je n'ai » ma tête en repos, & je ne me suis délivré » d'une migraine horrible, que depuis que je » prends du Café; & si je suis quelques jours » sans en prendre, je sens mon mal revenir » dans toute sa force, avec des symptômes » de vomissemens & de dévoiement. » Le même Auteur, après avoir vanté le Café contre beaucoup de maladies, expose les diverses préparations qu'on lui fait subir à titre d'aliment ou de boisson. Il convient qu'il y a quelques personnes à qui son usage est nuisible.

I I I.

Dissertation sur le Cacao, sur sa culture & sur les differentes préparations du Chocolat.

M. Buc'hoz rappelle une nouvelle manière de composer le Chocolat, qu'il recommande dans un autre de ses Ouvrages, & qu'il croit convenir aux personnes delicates. Suivant cette méthode, 1°. on ne fait point brûler le Cacao, mais on le fait tremper dans de l'eau bouillante qu'on change plusieurs fois jusqu'à ce qu'on puisse dépouiller la fève; 2°. on lave le Cacao avec de l'eau froide, lorsqu'il est bien épluché; 3°. on met sur quatre livres de Cacao, une demi-livre d'amandes douces, depouillées de leurs enveloppes; 4°. on fait mettre ce mélange au four, ensuite on le pile avec soin; 5°. on met sur ce mélange quarre livres de belle cassonade, & l'on broie le tout, on y ajoute ensuite deux cloux de gérofle & deux gros de cannelle en poudre.

Le Chocolat n'est pas seulement alimentaire, mais il est encore médicamenteux; sa qualité douce, onctueuse & aromatique en fait un excellent remède contre les âcretés & les sontes pituiteuses catarrhales qui irritent la gorge ainsi que les parties supérieures de la trachée-artère, & qui produisent des toux violentes. On laissera dans ce cas fondre doucement dans la gorge, & de temps en temps, un peu de tablette de Chocolat. C'est encore un aliment convenable dans la phthisie & la consomption. Le Chocolat pris habituellement plusieurs fois par jour, peut tenir lieu à ces sorres de malades du meilleur remède qu'on puisse leur procurer, sur-tout si l'on y joint l'usage des végétaux farineux, des nitreux, des aqueux, tels que les laitues, les épinars, les chicorées, les borraginées, les concombres ou d'autres fruits, suivant la saison. Il n'est pas douteux que plusieurs maladies qui passent pour incurables, telles que sont les fièvres hectiques, consomptives, scorbutiques, goutteuses, rhumatismales, &c. pourroient être guéries, si les malades avoient la constance de se soumettre à un pareil régime, & de se laisser diriger en tout par un Médecin prudent & éclairé. Feu M. Navier, Médecin de Châlons-sur-Marne, en a communiqué à l'Auteur deux exemples frappans.

Nous donnerons dans le Numéro prochain, l'extrait de la Dissertation de M. Buc'hoz sur le Thé.

MÉDECINE-PRATIQUE.

Réponse au Mémoire à consulter, inséré dans le Numéro 13 de cette Gazette.

M. de la Croix, Médecin à la Ferté-Bernard,

(*a*) Quelque temps après avoir annoncé l'Ouvrage de M. Gentil, nous avons inféré dans nos Feuilles la Lettre d'un Anonyme qui conseille de faire usage en Médecine du Café torréfié, pendant que M. Gentil a fait ses expériences avec du Café qui n'a pas subi la torréfaction. Dans les nouveaux essais qu'on pourra faire, il faudra tenter l'un ou l'autre; il faut cependant convenir que les expériences de M. Gentil sont circonstanciées & directes, tandis que les Assertions de l'Anonyme sont moins précises, & ont besoin d'être étayées par de nouveaux faits où on fixe avec soin la nature particulière de la maladie & les effets progressifs du remède.

en nous addressant une réponse à la question proposée dans le Numéro 13, nous fait remarquer que dans un canton de la Province du Maine, il règne de pareilles affections de la vessie qui finissent à la puberté, & qui appartiennent à un genre d'inflammation lente, particulière aux enfans de ce canton qui boivent des eaux séléniteuses; pour les guerir, on ne prescrit que des toniques. M. de la Croix annonce pour le Journal de Médecine du mois prochain, une Dissertation sur cet objet; mais voici sa réponse sur le cas proposé:

Il regarde cet état pathologique de la vessie, comme celui que M. Lieutaud désigne sous le nom de *fluxion catarrhale* devenue chronique. La première attaque de l'année 1784, qui survint après des exercices violens, étoit un signe que la congestion de cette humeur indolente augmentoit, puisqu'elle se manifestoit par une plus grande irritation & des chaleurs plus vives, avec des accès de fièvre qui exigèrent l'usage des délayans. La congestion parut avoir augmenté en 1785, soit par le développement du corps, soit par l'effet d'une constitution irritable. Quoiqu'il se soit mieux trouvé depuis cette époque, le flux des urines n'a pas discontinué, & elles ont été plus glaireuses; il y a donc relâchement & engorgement des parois du col de la vessie.

Le malade approche de l'époque de la puberté, c'est-à-dire, d'un âge où le *stimulus* des parties génitales va devenir plus violent; car il s'annonce par des chaleurs ardentes & âcres, par des coliques aiguës & des agitations de tout le corps, proportionnées à l'irritabilité de l'individu. Il y a donc à craindre de plus grands engorgemens dans cette partie, si on ne la fortifie, & si on ne détourne l'afflux continuel des humeurs qui s'y porrent; c'est-là le but qu'on doit se proposer, car quant aux autres lésions, on doit tout espérer de la révolution de l'âge.

Ce Médecin conseille donc l'application des sangsues au siége, une fois par mois, durant environ une demi-année. Pendant ce temps, on se servira du bandage compressif, propre à l'incontinence d'urine, de M. Lerouge, Chirurgien Herniaire, à Paris. On fera recevoir sur le periné la vapeur de succin & de baies de Genièvre brûlé, qu'on conduira par le tuyau d'un entonnoir de fer blanc; on réitérera ce procédé au moins deux fois par jour, pendant un quart-d'heure. Le malade fera aussi de temps en temps usage des pillules de térébenthine mêlée, à doses égales, avec la poudre de paréira-brava; on y ajoutera les gouttes anodynes de Sydenham. On bannira absolument l'usage des vésicatoires, mais un cilindre de Moxa, seroit très utile, en l'appliquant sur l'*os sacrum*, si l'affection continuoit à être rebelle.

ANNONCES.

Abhandlungen der k.k. Medicinisch-Chirurgischen Akademie Zuwien: Traités de l'Académie Impériale & Royale de Médecine & de Chirurgie de Vienne, premier volume. A Vienne, grand in-4°. 1787. Prix 16 *liv.*

Archiv der Practischen, &c., c'est-à-dire: *Archives de Médecine-Pratique à l'usage des Médecins, Chirurgiens & Apothicaires. A Leipsick, 1787, grand in-8°. tome troisième. Prix* 4 *liv.*

Barneveldt Medicinische Electricitat: Electricité Médicale; par M. Barneveldt, traduit du Hollandois en Allemand. A Leipsick, 1787, grand in-8°. avec figures. Prix 3 *liv.* 5 *sols.*

Analyse Chimique de l'Eau sulfureuse d'Enghien, pour servir à l'histoire des Eaux sulfureuses en général; par MM. de Fourcroy, Médecin de la Faculté de Paris, de l'Académie Royale des Sciences, de la Société Royale de Médecine, Professeur de Chimie au Jardin du Roi, &c.; & Delaporte, Médecin de la Faculté de Paris, de la Société Royale de Médecine, &c. A Paris, chez Cuchet, rue & hôtel Serpente, 1788, in-8°. de 336 pages. On y a ajouté deux Mémoires; le premier a pour objet une eau ferrugineuse, située à St-Germain-en-Laye, & le second est un rapport sur la prétendue eau minérale de Vaugirard.

Nous rendrons incessamment compte de cet Ouvrage.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le royaume.*

De l'Imprim. de M. LAMBERT, Impr.-Libr. rue de la Harpe, près S. Côme.

NUMÉRO 19.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

MÉDECINE-PRATIQUE.

OBSERVATION sur les bons effets des remèdes échauffans, & sur la necessité d'administrer les remèdes de cette nature, même dans les cas les plus désespérés; par M. Imbert Delonnes, Médecin Consultant de Monseigneur Comte D'ARTOIS, *& premier Chirurgien de S. A. S. Monseigneur le Duc* D'ORLÉANS.

SI la chaleur est le principe de la vie; si elle préside à la formation des êtres animés; si par la chaleur, les fluides occupent un plus grand espace, & deviennent plus ~~méables~~; si elle rend les solides plus électriques, plus puissans; on peut conclure, que tout ce qui tend à rétablir ou à conserver ce dégré de chaleur, relatif à nos corps, peut être regardé comme un présent du ciel.

Mad. d'Aucourt, malade depuis sept jours, en son Hôtel, rue Vivienne, étoit sans connoissance, avec le pouls intercadent & misérable, la langue noire, les lèvres couleur de bronze, les yeux ternes, la tête panchée sur l'épaule, la peau livide sur toute la surface du corps, la sueur froide, le ventre volumineux & tendu, les intestins & la vessie dans un état de paralysie qui s'opposoit à toute espèce d'évacuation, les pieds froids; en un mot, Mad. d'Aucourt, agonisante, n'étoit plus qu'un sujet de pleurs pour ses parens, & de regrets pour tous ceux qui l'avoient connue; elle avoit reçu ses derniers sacremens; & l'eau-bénite sur sa table de nuit, disoit trop qu'on ne pensoit plus qu'à son ame. Tel étoit le malheureux état de cette femme respectable, âgée d'environ 60 ans, lorsque je la vis, le 12 Février 1788, à sept heures du soir: mais Madame d'Aucourt avoit encore un reste de vie, & négliger de lui donner quelques secours dans cet état déplorable, eût été manquer aux principes d'humanité.

Je ne chercherai point à déterminer le vrai caractère de la maladie, n'ayant connu que les effets dont je viens de tracer le tableau fidèle. Je ne parlerai pas non plus des différens remèdes dont on avoit fait usage, & l'histoire de ce qui s'étoit passé antérieurement à moi, seroit trop difficile à faire. Je dois dire seulement qu'on avoit tenté en Médecine de grands moyens, tels que la saignée, les vésicatoires, les émétiques, les évacuans, le kermès, &c. (*ad morbos extremos, extrema remedia*,) & qu'on regardoit les accidens que nous avions à combattre, comme le produit d'une fluxion de poitrine compliquée.

Administrer des cordiaux & du vin de Rota, presqu'autant que la malade pouvoit en avaler à la faveur d'une cuiller, enlever toutes les fomentations émollientes, dont le ventre étoit inutilement opprimé depuis plusieurs jours, & réchauffer tout le corps par une multiplicité de serviettes presque brûlantes, pendant plusieurs heures; tels furent les secours que je crus devoir donner avec toute l'activité possible, & Mad. d'Aucourt leur doit le phénomène heureux, dont je cherche à parer les fastes de la Médecine-Pratique.

Ce fut pendant l'emploi de ces moyens, que MM. Cosnier & Duchanoi, Médecins ordinaires de la malade, firent leur visite du soir; leur pronostic ne pouvoit être que terrible; Madame d'Aucourt, n'avoit pas deux heures d'existence, & nous décidâmes ensemble, qu'il falloit continuer les cordiaux, les échauffans, les anti-gangréneux, &c. Il fut également décidé que, s'il étoit possible, on lui feroit prendre un clystère com-

posé de vin émétique trouble, à la dose convenable. J'eus la douce satisfaction de voir que ces différens secours opéroient une espèce de résurrection, & le mieux fut si considérable, qu'elle reprit son entière connoissance vers les deux heures du matin. Elle m'apperçut seulement alors pour la première fois, quoique je fusse auprès d'elle depuis environ sept heures, & les premières paroles qu'elle prononça, furent une preuve de sa reconnoissance; *ce vin*, disoit-elle, *me fait le plus grand bien, je vous en remercie*. Le ton de la peau étoit meilleur, le pouls se remontoit à chaque instant, la tête n'étoit plus panchée sur l'épaule, les yeux se ranimoient, la chaleur étoit également répandue sur toutes les parties du corps, les urines commençoient à couler; je crus voir enfin que bientôt je pourrois donner quelque consolation à la famille qui s'étoit retirée le soir à minuit, le cœur navré de perdre une femme adorée; & j'avois la plus grande impatience de voir arriver le jour qui devoit amener du calme encore; mais une nuit est bientôt passée, quand on voit s'accroître l'espoir d'arracher à la mort un être intéressant à la Société; on éprouve alors une sorte de jouissance, qu'on pourroit appeler grace d'état; jouissance qui ne peut se comparer à aucune autre, jouissance qui doit être sublime, puisqu'elle peut seule dédommager le Médecin. Philosophe de mille sollicitudes que traîne toujours à sa suite l'exercice d'un Art noble, mais triste, mais delicat, & toujours en butte à la calomnie des sots, comme aux sarcasmes des gens d'esprit.

Le progrès que Mad. d'Ancourt fit vers le bien, étoit si considérable dans la matinée, qu'on publia sa cure parfaire le même jour. Quelques personnes mal instruites, disoient en même-temps, *qu'abandonnée de ses Médecins, elle avoit été guérie par l'huile de Palma Christi*. Il est vrai qu'une personne honnête & bienfaisante, Madame Benezech, vint à la porte de Mad. d'Aucourt, qu'elle savoit être mourante, & que m'ayant fait entrer dans sa voiture, elle me proposa comme un remède excellent, l'huile de Palma Christi, préparée avec le vin blanc, la bourache & l'ortie. Il est également vrai que j'acceptai ce remède, que je le préparai moi même, d'après la recette de Mad. Benezech, & que la malade le prit sous mes yeux à divers intervalles; mais comme tous les autres purgatifs que Mad. d'Aucourt avoit pris déjà, celui-ci ne produisit aucun effet; & si l'on vouloit revendiquer sa guérison, en faveur de ce remède, je n'aurois qu'un seul mot à dire, pour détruire cette erreur, qu'il seroit peut-être dangereux de laisser trop s'accrediter: Madame d'Aucourt ne put avoir l'huile de *Palma Christi* à sa disposition, qu'environ trois heures après mes secours, temps auquel son pouls étoit déjà meilleur, & le mieux assez considérable, pour qu'elle pût en avaler une assez forte dose; tandis qu'avant, on avoit beaucoup de peine à lui faire prendre quelques cuillerées de vin ou autre boisson plus aisée à avaler: d'ailleurs, ce purgatif dont la vertu doit être contrariée par le mêlange dont j'ai parlé, n'a produit, comme je l'ai observé déjà, aucun effet sensible. Les partisans de cette huile que nous employons si souvent en Médecine, diront peut-être qu'on ne devoit point l'administrer avec les cordiaux, avec les échauffans; mais nous avions le besoin le plus urgent deces derniers remèdes, & l'on ne peut se refuser à croire qu'eux seuls ont produit cette oscillation, cette chaleur intérieure, cette énergie, cette force de la nature entière, cet état de métamorphose enfin qui nous a indiqué dans la suite les instans de placer les évacuans, les diurétiques, les bains, &c. remèdes qui ont heureusement terminé la maladie.

Après avoir démontré que la maladie dont il s'agit, n'a pu être guérie par l'huile de Palma Christi, comme on l'a publié dans le monde, il me reste à justifier MM. Cosnier & Duchanoi sur les bruits de leur soi-disant abandon. Il est bien vrai qu'ils ne sont revenus chez Mad. d'Aucourt que l'après-midi du lendemain de cet affreux orage; mais tous les symptômes d'une mort apparente & prochaine, étoient réunis sur sa tête; & ces MM. qui connoissoient tout mon desir de la rendre à la vie, pouvoient bien se reposer sur moi, relativement aux derniers secours dont son état étoit susceptible.

DIÉTÉTIQUE.

Dissertation sur le Thé, sur sa récolte & sur les bons & mauvais effets de son infusion. (L'Extrait que nous donnons, est tiré d'une Dissertation de M. Letsom.)

Nous omettons de parler ici des caractères

botaniques du Thé, de sa culture & de sa récolte, pour nous arrêter à ses usages médicinaux & diététiques. Les personnes qui jouissent d'une constitution saine & robuste, ne se trouvent point sensiblement affectées par l'usage du Thé; elles le regardent comme un restaurant agréable qui les rend propres au travail & retablit leurs forces épuisées; d'autres personnes plus délicates & qui mènent une vie très-peu active, se plaignent souvent que la même boisson leur donne des agitations & une sorte de mouvement involontaire, soit qu'elles en prennent le matin à déjeûnet, soit qu'elles en fassent usage après le diner. Il y en a même qui, douées d'une constitution plus irritable, en contractent des douleurs d'estomac & d'entrailles, & des affections spasmodiques.

Le Docteur Letsom, qui dans une Dissertation particulière sur le Thé, a su éviter le ton emphatique des Charlatans, & qui expose avec simplicité ses bons & ses mauvais effets, ajoute qu'il est agréable de considerer combien de milliers de ses compatriotes (*les Anglois*) jouissent à la même heure des délices de cette boisson: elle lie, dit-il, entre les deux sexes, des parties de plaisir innocentes, & tient lieu de régal, sans le secours des liqueurs spiritueuses; mais il avoue en même temps que la triste classe des maladies connues sous le nom de *maladies de nerfs*, ne peut qu'en être augmentée, & leurs symptômes en être aggravés. Les impressions d'une liqueur aqueuse & chaude, ne peuvent que relâcher les solides & les affoiblir; & ses effets peuvent-ils être empêchés par la qualité sédative du Thé, & sa vertu légèrement astringente?

On sait qu'en Chine, la principale nourriture du peuple est le Riz, & son unique boisson le Thé. Les gens aisés boivent pareillement du Thé; mais ils se nourrissent d'alimens succulens & vivent dans l'abondance. On a observé aussi que les maladies inflammatoires sont très-rares parmi les Chinois; ce qu'on a attribué au Thé, quoique peut-être on doive le rapporter au concours de plusieurs autres causes: cependant en observant ce qui se passe en Angleterre, & en le comparant avec des époques antérieures, avec celle de la pratique de Sydenham, qui vivoit il y a environ un siècle, on ne peut guère disconvenir que les maladies inflammatoires ne soient maintenant beaucoup plus rares dans les Isles Britanniques; & que le grand usage du Thé n'en soit une des causes principales. En effet, avant cet usage, le déjeûner étoit composé de substances nourrissantes, & de boissons spiritueuses; on mangeoit du fromage, du rôti, des mets froids; on buvoit de la bierre ou des vins excellens: un pareil régime, suivi ordinairement de quelque exercice de corps violent, ne pouvoit que communiquer au corps un excès d'irritabilité & de pléthore.

Après le diner, on présente le Thé une seconde fois à la compagnie en Angleterre, tandis qu'avant l'introduction de cette plante étrangère, il étoit d'usage de traiter ses conviés d'une manière fort différente, de leur servir des gelées, des tartres, des confitures & même des viandes froides, du vin, du cidre, de la bierre forte, & des liqueurs spiritueuses, ce qui ne pouvoit que favoriser les maladies qui proviennent d'irritation & de plénitude: faut-il donc s'étonner si Sydenham, qui étoit un si excellent observateur, a tant prodigué la saignée, & s'il l'a tant recommandee dans ses écrits. Sans doute que s'il avoit pratiqué à l'époque actuelle, il auroit bien moins insisté sur ce moyen de guérir, & il auroit épargné beaucoup d'erreurs en Médecine; car en général, on etudie si superficiellement & avec si peu de goût, que quand on adopte un Auteur, on suit aveuglément ses préceptes, sans distinguer ceux qui ne tiennent qu'à des circonstances particulières.

On voit, d'après ces considérations, que l'usage du Thé peut-être utile aux personnes qui sont sujettes à des maladies inflammatoires, à des affections goutteuses ou rhumatismales, &c. On dit qu'au Japon & à la Chine, le calcul de la vessie est une maladie très-rare, & que ces peuples pensent que le Thé a la vertu de la prévenir.

Index Plantarum, &c. c'est-à-dire: *Catalogue des Plantes qui naissent spontanément aux environs d'Erford, recueillies autrefois par M. Jean-Philippe Nonne, ensuite par M. Jean-Jacq. Planer. A Gotha, chez Ettinger, & à Strasbourg, chez Amand Kœnig, 1788, in-8°. de pag. 284. Prix 30 sols.*

M. Nonne, Professeur de Médecine en l'Université d'Erford, publia en 1763, la Flore du territoire d'Erford; l'édition de ce Livre étant sans doute épuisée, M. Planer,

Docteur en Médecine, vient d'en donner une nouvelle : après avoir fait imprimer, il y a dix ans, une Dissertation sur l'air, les lieux & les eaux du même territoire, rien n'étoit plus naturel que d'en faire connoître de rechef les richesses botaniques.

C'est encore d'après les principes & la méthode du Chevalier de Linné, que cette *Flore* est calquée. L'on y trouve plusieurs Plantes, qui s'observent rarement ailleurs; nous citerons pour exemple, le Laserpi de Prusse, l'Iris de Sibérie, le Chardon de Tartarie, le Bident très-petit, & la Drave hérissée, dont M. Planer offre une nouvelle description.

Indépendamment du Plantain maritime, de la *Phyteuma* orbiculaire, de la Moscatelline, de l'Œillet superbe, de l'Arénaire trinervine, du *Leotodon hirtum*, de *l'Ophrys myodes*, du *Serapias lancifolia*, de l'*Aster tripolium*, du *Holcus lanatus*, & une foule d'autres espèces, que M. Planer a trouvées, & qui avoient échappé aux recherches & à la perspicacité de M. le Professeur Nonne, nous lui devons encore, pour ainsi dire, toute la classe des Cryptogames.

Pour donner une idée du travail Phytographique de M. Planer, nous dirons qu'après avoir donné une Philosophie Botanique sommaire & bien faite, il commence ses classes par des explications génériques, claires & précises.

ANNONCES.

Beobachtungen und, &c., c'est-à-dire : *Observations & Découvertes Physiques, faites par la Société des Physiciens de Berlin, quatrième cahier du premier volume. Premier & deuxième cahier du second volume. A Berlin*, 1787, *grand in-8°.*

Introduction à l'Electricité, contenant les notions exactes du feu élémentoire, avec les applications à nombre de phénomènes de Physique, de Chimie & d'Economie animale. A Madrid, & se trouve à Paris, chez Durand neveu, Jombert, Moutard.

Zoologie universelle & portative, ou Histoire naturelle de tous les Quadrupèdes, Cétacés, Oiseaux & Reptiles connus; de tous les Poissons, Insectes & Vers, ou nommés ou anonymes, mais indigènes, & d'un très-grand nombre de Poissons, d'Insectes & de Vers anonymes & exotiques; jointe à une concordance des divers noms qui leur ont été donnés : le tout disposé selon l'ordre alphabétique, & rapporté à l'ordre méthodique, avec un Supplément que le Lecteur est prié de consulter; par l'Abbé P. A. F. Ray. 1. *vol. in-4°. A Paris, chez l'Auteur, au Lycée, près le Palais Royal.*

Saggio d'Osservazioni, &c. Essai d'Observations & d'Expériences sur la Faculté médicinale des Eaux rendues artificiellement gazeuzes & ferrugineuses.

Eléments of Médical Jurisprudence, &c. : c'est-à-dire, *Elémens de Jurisprudence Médicinale, in-8°. à Londres.*

C'est une Traduction de l'Ouvrage de Faselius, qui porte le même nom. Le Traducteur n'a fait qu'ajouter un article sur la manie; mais le défaut de cet Ouvrage est de mêler des faits frivoles à d'autres observations plus solides, & par conséquent de pouvoir induire en erreur un Lecteur peu intelligent. La meilleure partie de l'Ouvrage est le chapitre des Poisons; mais il n'est pas aussi facile que l'Auteur le suppose, de distinguer, par la nature des symptômes, quelle est l'espèce particulière de poison narcotique végétal, qu'une personne vient de prendre.

Essai analytique sur l'Air pur & les différentes espèces d'Air; par M. de la Méthe-rie, Docteur en Médecine, des Académies de Dijon & de Mayence. A Paris, chez Cuchet, rue & hôtel Serpente, 2 *vol. in-8°.*

Nous rendrons incessamment compte de cet Ouvrage.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre J. Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 f. port franc par tout le royaume.*

De l'Imprim. de M. Lambert, Impr.-Libr. rue de la Harpe, près S. Côme.

NUMÉRO 20.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

BIOGRAPHIE.

NOTICES sur la maladie & la mort de M. le Comte de Buffon.

UN hommage public rendu à un des plus beaux génies qu'ait produit la France, devient pour nous un devoir d'autant plus sacré, qu'il offre un exemple frappant des dangers que peuvent entraîner l'excès des travaux sédentaires du cabinet, & le défaut d'exercice (*a*). Personne peut être n'a payé plus cher que M. de Buffon, ce triste tribut de la célébrité. Les dernières années de sa vie, il a éprouvé par accès fréquens & irréguliers, les douleurs cuisantes qui sont la suite de la présence du calcul dans la vessie, & d'une inflammation chronique de ce viscère. Ses urines ont été purulentes dans sa dernière maladie ; mais long-temps même avant cette époque, on remarquoit qu'elles étoient limpides & sans mauvaise odeur ; quand il urinoit étant couché ou assis ; mais qu'elles étoient troubles, bourbeuses & d'une fetidité insupportable, quand il urinoit durant ses promenades ; ce qui tenoit à une espèce de dépression qu'avoit formée par leurs poids un grand nombre de petits calculs, sur la partie de la vessie, qui correspond au rectum ; particularité que l'ouverture du corps a fait connoître après sa mort, qui est arrivée le 15 Avril de cette année.

On a trouvé dans la vessie cinquante-six calculs, les uns de la grosseur d'un pois, & les autres, de celle de petites féves ; quelques-uns étoient enkistés, mais le plus grand nombre se trouvoient dans l'espèce de dépression ou sinus de la vessie, dont j'ai déjà parlé ; réunies ensemble, elles ont pesé deux onces & demie ; les parois de la vessie par le progrès lent de l'inflammation, avoient acquis un tel degré de densité, qu'elles avoient près d'un travers de doigt d'épaisseur ; on y a découvert, à l'ouverture du corps, quelques points gangréneux. La vessie n'étoit pas la seule partie des voies urinaires qui a été affectée ; on a trouvé aussi quelques calculs dans le rein gauche, ainsi que dans l'urètre du même côté : on peut expliquer ce fait par la position du corps que conservoit ordinairement M. de Buffon en écrivant ; car il restoit assis à côté d'une table qui étoit à sa gauche, & il étoit obligé par conséquent de se contourner pour écrire, ce qui tenoit dans un état de gêne la partie des voies urinaires du côté gauche, & a pu y développer une disposition naturelle à la génération des calculs.

La nature avoit doué M. de Buffon de tous les avantages que donne la constitution la

(*a*) On sait que les voies urinaires ont sur-tout à souffrir des excès d'une vie sédentaire. J. J. Rousseau a été long-temps sujet à des douleurs spasmodiques de la vessie, qui paroissent s'être dissipées dans un âge avancé, par les avantages d'une vie plus active, & de son goût pour les excursions botaniques Voltaire a beaucoup souffert de la vessie que l'on a trouvée après sa mort, dans un état de désorganisation. D'Alembert a passé plusieurs années de sa vie dans les alternatives des douleurs les plus vives, & après sa mort, on a trouvé un calcul très-volumineux, dans sa vessie. Un homme de Lettres se plaignoit à moi de douleurs qu'il éprouvoit dans la région de la vessie, & de l'état de ses urines qui étoient souvent troubles & mêlées de gravier. Je lui conseillai de ne rester assis que le moins qu'il lui seroit possible, & de faire construire un bureau élevé à la hauteur de sa poitrine, ensorte qu'il pût lire & écrire debout ; ces précautions, observées avec soin, ont produit l'effet desiré, & les douleurs des reins & de la vessie ont disparu.

plus saine & la plus robuste ; il étoit d'une haute stature ; ses membres étoient musculeux & pleins de ressort, & la fraîcheur de son teint, qui s'est conservée jusqu'à sa dernière année, c'est-à-dire, la quatre-vingt unième de son âge, formoit, dans les derniers temps, un contraste admirable avec la blancheur de sa chevelure. On diroit qu'il s'est peint lui-même, quand il a dit de l'homme en général, dans un endroit de son Histoire : « il se » soutient droit & élevé, son attitude est » celle du commandement ; sa tête regarde » le ciel & présente une face auguste, sur » laquelle est imprimé le caractère de sa » dignité ».

Personne peut être n'a mieux mérité que lui l'application de ce qu'on a dit d'un Ancien, sous un autre point de vue : (*a*) : « qu'on ne » pouvoit rien imaginer de grand qui ne » s'offrît à sa pensée ». On en peut citer pour preuve, les accroissemens rapides & la somme imposante qu'a prise sous son administration un des plus beaux établissemens de la Capitale, son plan invariable de vivre hors du tourbillon littéraire, & de ne suivre que l'impulsion de son génie, ses contemplations sublimes des beautés & de l'ensemble de la Nature ; enfin, l'idée vaste & le grand secret de se rendre supérieur aux révolutions qu'entraîneront, dans la suite des âges, les progrès successifs de l'Histoire Naturelle, & d'imprimer à ses écrits un caractère immuable de stabilité, par la sublimité des images & la marche calme & majestueuse du style.

MÉDICO-CHIRURGIE.

Abrégé sur les maladies des femmes grosses, & de celles qui sont accouchées, avec quelques règles générales sur les Accouchemens, & la manière de soigner & traiter les enfans, depuis la naissance jusques vers l'âge de puberté ; par M. Boy, Chirurgien Major de l'Hôpital Royal & Militaire de Champlitte, en Franche Comté. Prix 2 livres, broché. A Paris, chez Croullebois, Libraire, rue des Mathurins ; & à Besançon, chez Prota de Chamberlan, Libraire, 1788 in-12.

Les différentes circonstances où l'Auteur s'est trouvé, depuis près de 40 ans qu'il exerce la Médecine & la Chirurgie, comme l'on est obligé de le faire dans les campagnes, & le desir d'être utile, l'ont engagé à publier ce petit Ouvrage, qui contient quelques règles générales sur les accouchemens, les maladies des femmes, & sur-tout celles des enfans. Son objet est moins sans doute de faire faire de nouveaux progrès à l'art de guérir, que de répandre de nouvelles lumières sur la partie du peuple la moins éclairée, & de la délivrer d'un grand nombre de préjuges, qui sont le fruit de l'ignorance des Sages-femmes. Les préceptes qu'il donne sont exposés avec clarté, & rédigés avec intelligence.

Quoique la nature d'une compilation nous dispense des citations, nous allons rappeler une remarque qu'il fait sur un usage bien préjudiciable : c'est de porter les nouveaux nés à l'Eglise par un temps froid pour y recevoir le Baptême. « On les y laisse ordinairement un certain temps pour rassembler tout ce qui est nécessaire à cette cérémonie. Etant déja transis de froid, on leur découvre la tête, on leur verse abondamment de l'eau glacée, ce qui fait une si grande impression sur ces parties, qu'il leur survient ce qu'on appelle des rhumes de cerveau, des difficultés de respirer, &c. J'en ai vu plusieurs frappés du froid, au point que la peau des pieds, des jambes & des bras s'est durcie par l'engorgement des sucs, & dont l'état fâcheux a été suivi de la mort. Ne vaudroit-il pas mieux retarder le Baptême de quelques jours, que d'exposer ainsi ces malheureux ? Il n'y auroit rien là de contraire à la Religion (*a*), ou du moins si on ne veut pas le faire, qu'on ait soin de se servir d'eau tiède & de les bien essuyer, leur enveloppant ensuite la tête de linges secs & chauds ».

M. Boy rappelle aussi l'abus pernicieux des corps à baleine qu'on fait porter, sur-tout aux jeunes filles ; mais sur cet objet, comme sur un grand nombre d'autres, l'Auteur est obligé de se renfermer dans des réflexions générales ; ce qui est encore plus sensible, dans ce qu'il dit sur la petite vérole, les vers,

(*a*) *Nihil tam ex alto repiriri posse quod non cogitanti tibi in promptu sit.* Sallustius.

(*a*) On lit dans le Rituel de Paris : *Poterit misceri aquâ calida cum frigidâ ne noceat infantibus.* Voyez sur le même objet un Opuscule de M. l'Abbé de Monceaux, publié en 1780.

le rachitis, les épanchemens laiteux, &c. Les cas de pratique s'offrent rarement dans cet état de simplicité, & si on n'a pour se diriger que des préceptes ainsi indéterminés, on peut bien souvent commettre des erreurs. M. Boy dit avoir employé avec succès la potion pectorale fondante qui suit, contre la toux convulsive, ou la coqueluche des enfans.

℞ Kermès minéral, quatre grains.
Oximel scillitique, demi once.
Syrop d'Orgeat, deux onces.
Eaux de Fleurs d'Orange, demi-cuillerée.

On met le Kermès dans un petit mortier; on verse peu à peu l'Oximel & le Syrop, en délayant le tout ensemble; on met ensuite l'Eau de Fleurs d'Orange. On en fait prendre une cuillerée à café le matin, & autant le soir, pour un enfant d'environ deux ans, & un peu plus dans un âge plus avancé.

EAUX MINÉRALES.

Défense du Traité analytique & pratique des Eaux Thermales d'Ax & d'Ussat, Province de Foix, &c.

Nous avons rendu compte l'année dernière du *Traité analytique & pratique des Eaux Thermales d'Ax & d'Ussat, avec la description des bains, des douches & des fontaines, & la meilleure manière de les employer dans les différentes maladies*; par M. Pilhes, Docteur en Médecine, Intendant de ces Eaux, & nous avons fait un rapport avantageux de ce Traité. Les Eaux d'Ax, quant à leur nature, sont parfaitement analogues à celles de Barèges, & par conséquent très-efficaces contre les affections catarrhales des poumons, les maladies de l'estomac avec relâchement, les obstructions du foie, les dartres ou autres affections de la peau, &c. Bientôt après, il a paru une critique amère de l'Ouvrage de M. Pilhes, sous le titre suivant: *Réflexions d'un Citoyen, ou Préservatif contre le Traité analytique & Pratique des Eaux d'Ax & d'Ussat*. C'est pour réfuter cette Critique, que M. Pilhes publie aujourd'hui la Défense de son Traité.

Un des grands objets de la Critique, étoit le reproche qu'on faisoit à l'Auteur, d'avoir voulu décrier les bains d'Ussat, pour favoriser les Eaux d'Ax dont il est Intendant. Il repousse & combat en détail tous les points de cette insinuation; il ajoute que les Etats de la Province qui l'avoient chargé de faire le rapport de l'état actuel des Bains d'Ussat, en ont jugé autrement, & qu'après en avoir pris connoissance par une lecture suivie, ils en avoient ordonné l'impression & la publication; nous ne nous arrêterons point sur d'autres articles de cet Ouvrage polémique; qui montre seulement beaucoup de fiel dans l'ame de ses adversaires, & dans celle de l'Auteur agressé, une généreuse confiance qu'on ne peut méconnoître pour la voix de la vérité.

CHIRURGIE.

Thomæ Lauth, M. D. Anat. & Chir. P. Nosologia Chirurgica; accedit Notitia auctorum recentiorum Platnero in usum prælectionum Academicarum. Argentorati, sumptibus Amandi Kœnig. 1788, in-8°. de 144 pages.

Cette Nosologie Chirurgicale qu'on vient de publier à Strasbourg, est très méthodique & très-simple, & c'est tout ce qu'on peut dire de plus avantageux de ces sortes d'Ouvrages. L'Auteur se contente d'indiquer les maladies qui demandent les secours de la Chirurgie, & il n'étoit nullement dans son plan de parler des médicamens ni des opérations.

M. Lauth fait voir dans l'introduction à l'Ouvrage, combien il importe au Médecin d'avoir des connoissances justes & précises des maladies Chirurgicales; c'est ce qu'il rend sensible par un exemple. En suivant la pratique des Hôpitaux, il eut occasion de remarquer un malade attaqué d'une fièvre continue & sans exacerbation; le Médecin crut que c'étoit une fièvre synoque simple, & il regarda la rétention d'urine qui l'accompagnoit, comme un symptôme accessoire qui demandoit seulement l'usage d'une boisson délayante & nitrée; la douleur vive qui se faisoit sentir dans la région de la vessie, fut attribuée à une distension de ce viscère, produite par l'urine qui ne pouvoit point s'évacuer. Le malade mourut quelques jours après, & à l'ouverture du corps, on reconnut qu'il avoit été attaqué d'une inflammation de la vessie, ce qu'il eût été facile de connoître des

le commencement, en faisant attention à la dureté du pouls, à la douleur fixe & vive du bas-ventre, à la rétention d'urine & au caractère de la fièvre, qui étoit ce qu'on appelle *continens*.

La notice que donne M. Lauth des Auteurs de Chirurgie qui sont postérieurs à Platner, annonce de sa part une grande érudition.

HYGIENNE.

Remarques sur les propriétés respectives qu'ont le linge & la laine d'attirer l'humidité. (Phil. Transf. 1, 87.)

Parmi les objets nombreux de Physique & d'Histoire Naturelle qu'on trouve dans le dernier volume des Transactions Philosophiques, on peut citer des expériences curieuses qui montrent la vertu qu'ont differentes substances d'attirer l'humidité de l'atmosphère. Nous nous arrêterons à celle dont l'application est marquée par une utilité immédiate.

On tint pendant long-temps dans une étuve très-chaude, du linge & une pièce d'étoffe de laine qu'on reduisit à un poids égal; on les fit ensuite passer dans une chambre inhabitée pendant quarante huit heures, & pendant trois jours & trois nuits dans une cellule où l'air étoit d'une humidité extrême; il se trouva que dans l'un & l'autre cas, l'humidité contractée par la laine, fût environ d'un poids double de celle qu'avoit prise le linge; ce qui doit être d'autant plus étonnant, que le linge paroît dans tous les usages de la vie se pénétrer d'eau plus facilement qu'une étoffe de laine.

C'est probablement en vertu de la forte attraction que les expériences ci dessus font voir exister entre la laine & les vapeurs aqueuses, qu'une camisolle de flanelle est si propre à favoriser la transpiration du corps, le fluide étant continuellement absorbé & transmis dans l'atmosphère. « Je suis étonné, » dit l'Auteur, que l'usage de ces camisolles » ne soit pas plus général: je pense qu'on » previendroit par là plusieurs maladies. Rien » n'est plus agreable que la sensation que fait » éprouver la flanelle quand on y est un peu » accoutumé. On auroit tort de croire qu'elle » augmente la chaleur durant l'été. J'en ai » porté dans tous les climats & dans toutes » les saisons de l'année, & je n'en ai jamais » éprouvé aucun inconvénient. Une chemise » de linge ordinaire rendue humide par la » sueur, retient la vapeur de la transpiration, » & rend insupportable les grandes chaleurs » des climats du midi; mais la flanelle favo» rise ces émanations, & par conséquent » l'évaporation qui, comme on sait, est pro» pre à produire le froid ou la fraicheur ».

ANNONCES.

Recueil d'Observations, ou Mémoire sur l'Epidémie qui a régné en 1784 & 1785, dans la Subdélégation de la Châtaigneray, en Bas-Poitou; suivi d'un Supplément sur les maladies régnantes pendant l'année 1786, accompagnés de Notices sur les mêmes maladies, dans les différens Départemens de la Généralité de Poitiers, Ouvrage qui a remporté un des premiers Prix de la Société Royale de Médecine, le 29 Août 1786, publié par ordre du Gouvernement & aux frais du Roi; par M. J. G. Gallot, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, &c. A Poitiers, 1787.

Nous rendrons incessamment compte de cet Ouvrage.

A. Jos. Testa Phil. & Med. Doct. in magno Ferrariensium Nosocomio Med. & Chir. Prof. ord. de vitalibus periodis ægrotantium & sanorum; seu Elementa Dynamicæ animalis. Londini, ex Typograph. J. Davis Chancery-Lane. Prostat apud Jonhson, &c. 1787.

C'est un Ouvrage que nous nous ferons aussi un devoir de faire connoître.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 f. port franc par tout le royaume.*

De l'Imprim. de M. LAMBERT, Impr.-Libr. rue de la Harpe, près S. Côme.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

MÉDECINE.

SINGULARITÉ des idées de M. de Saint-Pierre sur la Médecine. (Etudes de la Nature, tom. IV. Paris, 1788.)

LA Médecine, dit M. de Saint-Pierre, » m'apprit que le foyer de mon mal étoit » dans les nerfs; mais quand je n'aurois pas » été trop pauvre pour exécuter ses ordon-» nances, j'étois trop expérimenté pour y » croire. Trois hommes de ma connoissance, » tourmentés du même mal, périrent en » peu de temps de trois remèdes différens, » & soi-disant spécifiques pour la guérison » du mal des nerfs. Le premier, par les bains » & les saignées; le second, par l'usage de » l'opium; & le troisième, par celui de l'ether. » Ces deux derniers étoient deux fameux » Médecins de la Faculté de Paris, tous deux » renommés par leurs écrits sur la Médecine, » & particulièrement sur les maladies du » genre nerveux: le Docteur Roux, Auteur » du Journal de Médecine, & le Docteur » Buquet, Professeur de la Faculté, tous deux » morts dans la force de l'âge, & de leurs pro-» pres remèdes contre les maux de nerfs ».

Nous admirons, avec tous les partisans de la saine littérature, les talens de M. de Saint-Pierre; mais il nous paroît que sa croyance ou non croyance à la Médecine, ne sauroit être d'un grand poids. Comment peut-on avoir des opinions fixes sur cette science, si on n'a étudié avec un goût épuré les Ouvrages des Anciens & des Modernes, & si on ne s'est livré soi-même long-temps à la pratique? La Médecine ne roule que sur des faits, comme toutes les autres parties de l'Histoire Naturelle; & ne seroit-il pas plaisant de prononcer sur l'état actuel de la Physique, sans d'autre fondement que quelques faits isolés & quelques propos vagues, & sans avoir vu ni livres ni une suite d'expériences comparées?

Les maux de nerfs, ordinaires aux gens de Lettres, sont loin d'exiger pour leur guérison ou leur soulagement, une grande dépense; & M. de Saint-Pierre allègue vainement qu'il étoit *trop pauvre pour exécuter les ordonnances de la Médecine*. Tout consiste à s'abstenir d'un travail forcé, à prendre du relâche, à faire de longues promenades à l'air libre, à s'amuser de quelque exercice du jardinage, &c. Ce sont là les recettes fondamentales qu'on a toujours prescrites, sauf les opinions particulières de quelques Médecins; elles sont à la portée de tout le monde, & pour en faire usage, il ne faut être ni grand Seigneur ni Prince.

La mort de MM. Roux & Buquet, qui ont péri dans la force de l'âge, l'un par l'abus de l'opium, & l'autre par celui de l'éther, prouve seulement l'empire de l'habitude, quand on n'a point la force de la prévenir ou de la changer; elle fait voir encore combien les meilleurs esprits peuvent quelquefois se laisser séduire par de fausses préventions ou de brillans écarts qui tiennent à des connoissances étrangères à la Médecine: MM. Roux & Buquet auroient peut-être évité le danger, s'ils avoient été moins profonds en Chimie & en Histoire Naturelle.

Les Ouvrages des vrais Observateurs qui ont écrit sur les maux nerveux, respirent par tout une uniformité de principes sur la nécessité de l'exercice du corps: Arétée, Galien, Sydenham, Baglivi, Stahl, Hoffmann, Boërhaave, &c., n'ont jamais pensé autrement, & leurs préceptes sur ce point sont si

positifs & si connus, qu'il suffit seulement de les indiquer. C'est sous ce point de vue que ces graves Auteurs ont marqué de la confiance pour les ressources de la Médecine. Sans doute que ce moyen de guérir, s'il avoit été connu de M. de Saint-Pierre, auroit désarmé sa critique, & qu'il ne se seroit pas cru *trop expérimenté pour y croire.*

Le ton de bienveillance que prend M. de Saint-Pierre pour la Médecine, est plus marqué dans un autre endroit de son Ouvrage, où il rappelle quelques propos de J. J. Rousseau sur cet objet. « Si je faisois, lui disoit » l'Auteur de l'Emile, une nouvelle édition » de mes Ouvrages, j'adoucirois ce que j'ai » écrit sur les Médecins: il n'y a pas d'état qui » demande autant d'études que le leur. Par » tout pays, ce sont les hommes le plus vé» ritablement savans ».

Eaux Thermales.

Observations sur les Eaux Thermales de Bourbon l'Archambault, de Vichy & du Mont-d'Or, faites dans un voyage par ordre du Gouvernement, lues à la Société Royale de Médecine dans les Séances particulières; par M. Brieude, Médecin Consultant de S. A. S. Mgr. le Duc d'Orléans, *Médecin de S. A. S. Madame la Duchesse* de Bourbon, *& Associé ordinaire de la Société Royale de Médecine. A Paris, chez Froullé, Libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée, 1788, in-8°. de 156 pages.*

I.

Eaux Thermales de Bourbon-l'Archambault.

La source minérale qui jaillit au milieu de la ville de ce nom est abondante; mais les bassins qui contiennent ses eaux étant spacieux & en plein air, la surface d'évaporation qu'ils présentent, surcharge l'atmosphère de la ville d'une grande quantité de vapeurs & d'exhalaisons, ce qui, joint à d'autres eaux stagnantes formées par un ruisseau, rend l'atmosphère de Bourbon humide & chaude, d'autant plus que cette ville est située dans une gorge étroite & profonde, & que les édifices les plus apparens & les plus fréquentés par les malades, sont situés autour de la place des bains. Ces inconvéniens de la position de la ville, ont des effets d'autant plus nuisibles, que la plupart des personnes qui s'y rendent sont attaquées de maladies d'un genre paralytique, ou du genre de celles où les humeurs séreuses abondent. C'est pour cela que M. Brieude propose aux malades d'habiter des maisons salubres au haut de la côte qui conduit à Bourbon, ou sur d'autres endroits élevés. L'administration des Eaux n'en souffriroit point, puisque les malades se baignent chez eux avec l'eau qu'on y transporte, & que ceux qui doivent boire les eaux ou prendre des douches, se rendroient à pied ou en chaise à porteurs, à la source même.

Les malades se baignent chez eux le matin dans des baignoires particulières, avec des eaux qu'on y a versées la veille; ces eaux sont par conséquent refroidies, & leur température ordinaire est depuis 26 jusqu'à 29 degrés du thermomètre de Réaumur. Le séjour dans les bains, est depuis trois quarts d'heure jusqu'à une heure, & le nombre des bains est fixé depuis dix jusqu'à vingt-cinq. M. Brieude remarque judicieusement que l'eau ayant perdu toute sa chaleur pendant la nuit, ainsi que la plupart de ses principes volatils, elle ne peut point produire une action assez forte pour ranimer le sentiment & le mouvement dans des membres paralysés ou foibles; ce qui oblige les malades à en faire usage pendant plusieurs saisons. Il y auroit donc de nouvelles tentatives à faire en administrant des bains plus chauds; il faudroit toujours en excepter certaines maladies spasmodiques, dont le traitement demande des bains tempérés.

M. Brieude propose aussi des corrections dans la manière de prendre la douche: il croit qu'au lieu d'employer des sceaux suspendus à différentes hauteurs, il seroit à propos de faire construire à la hauteur de cinq pieds ou environ, un réservoir de bois doublé en plomb, où l'eau seroit immédiatement versée au moyen d'une pompe. Il conviendroit aussi de recourir à des douches générales sur toute la surface du corps dans certaines affections rebelles & invétérées. M. Brieude fait connoître ce qui se rapporte à l'usage intérieur des Eaux de Bourbon. L'on permet aux malades de boire chaque jour, depuis cinq jusqu'à huit verres d'eau. Le verre contient le quart de la pinte; l'on y ajoute dans des cas particuliers quelques sels purgatifs, comme celui d'Epsom, de Saignette, &c. On fait que M. Faye a publié plusieurs Observations sur l'efficacité des Eaux de Bourbon, & qu'elles

font propres à ranimer le sentiment & le mouvement dans des membres paralysés, à remédier aux obstructions & aux engorgemens des viscères, à faire cesser les douleurs des rhumatismes chroniques, à dissiper les ankiloses, quand elles sont encore susceptibles de guérison. Mais ces mêmes Eaux sont contraires aux phthisiques, & à ceux qui sont attaqués d'autres affections de poitrine.

II.

Eaux Thermales de Vichy.

Vichy est aussi dans le Bourbonnois; il est situé dans un vallon large évasé, & bordé de côteaux & de collines très fertiles : on ne craint point d'exagérer, dit M. Brieude, en assurant que c'est là source du Royaume à laquelle la nature a prodigué le plus d'avantages. La pureté de l'air qu'on y respire, l'agrement des promenades, la fraîcheur de la campagne & sa variété, tout semble se réunir pour distraire les malades & leur faire éprouver des sensations agréables. Leurs logemens sont aussi très - commodes & salubres. La source la plus chaude donne 40 degrés au thermomètre de Réaumur.

La dose des Eaux prise en boisson, est depuis une pinte jusqu'à deux dans le cours de la matinée; l'âge, la constitution, l'état de la maladie & beaucoup d'autres circonstances la font nécessairement varier. Leur action principale se porte vers les urines; elles ne paroissent plus purgatives comme on le disoit autrefois, soit que les observations n'aient point été faites d'une manière précise, soit que leur nature ait changé. Pour rendre à Vichy les bains tempérés, on coupe l'eau des sources chaudes avec l'eau de rivière de l'Allier, au lieu qu'à Bourbon on les laisse refroidir pendant une nuit. M. Brieude remarque que dans beaucoup de maladies, comme dans les paralysies & les ankiloses, on devroit s'écarter de cette règle, & administrer les bains ainsi que les douches à la température naturelle de ces Eaux.

L'Auteur, en faisant l'exposition des maladies qui peuvent être guéries par les Eaux de Vichy, fait des remarques essentielles, relativement à la melancolie; il distingue un premier degré qui est susceptible de guérison, un second degré difficile à juger, & un dernier degré de l'affection hypochondriaque qui est incurable. Les dépôts laiteux & tout ce qu'on appelle des laits répandus, y sont dissipés & fondus bien plus sûrement en combinant la douche, la boisson & les bains. Les fièvres intermittentes invétérées, & tous les desordres qui en sont les suites, y trouvent presque tous une guérison parfaite; mais quant aux affections paralytiques, les Eaux de Bourbon paroissent préférables. L'Auteur reproche aux malades de ne point faire assez usage des végétaux dans leurs repas.

III.

Eaux Thermales du Mont d'Or.

On sait que ces Eaux se trouvent dans un désert affreux; mais M. l'Intendant d'Auvergne vient de faire exécuter un beau chemin à travers les rochers & les précipices qu'il falloit franchir auparavant, pendant l'espace de quatre lieues avant d'y parvenir; quant au lieu même, les malades y trouvent peu d'agrément, soit pour le logement, soit pour les commodités nécessaires à la vie; il faut se pourvoir, en y allant, de son coucher & du linge nécessaire, en attendant qu'on exécute le projet qu'on a formé d'y faire construire des bâtimens commodes & salubres. Le vallon du Mont-d'Or ne produit aucun fruit ni aucun jardinage; le climat y est trop froid, & les vivres qu'on y fait venir d'ailleurs, n'y sont pas toujours d'une bonne qualité, par la négligence des pourvoyeurs.

Les vestiges des anciens édifices qu'on trouve encore au Mont-d'Or, prouvent que ces sources ont été connues des anciens Romains. M. Brieude donne une description très - détaillée & très curieuse de ce qu'on appelle encore le bain de César; il donne une explication naturelle de l'espèce de méphytisme qu'on y observe dans des temps de brouillards, ou lorsque le ciel est couvert de nuages électriques. Le même Auteur propose pour chasser le mephytisme, de démolir la grotte, & d'y substituer un bâtiment spacieux, où on pratiqueroit des fenêtres pour pouvoir y renouveler l'air. La source qu'on appelle la Fontaine de la Magdeleine, qui est à deux cents pas plus bas que les autres, & qui jaillit en plein air, est la seule qu'on permet aux malades de boire, & c'est celle qu'on envoie à Paris & dans les Provinces. On commence par en prendre deux ou trois verres chaque matin, & la plus grande

dose ne va jamais jusqu'à une pinte par jour. Le plus grand nombre de buveurs étant asthmatiques ou pulmoniques, l'expérience a appris qu'il leur survenoit des suffocations, des toux violentes & des crachemens de sang, lorsqu'ils ne se bornoient point à une dose modérée. Au Mont d'Or, on ne connoît que les bains chauds dont on fait un abus extrême; ce n'est qu'en faveur de quelques femmes sensibles & délicates, que l'on use quelquefois de bains tempérés. M. Brieude expose la nature des maladies qu'on guérit ou qu'on soulage beaucoup au Mont d'Or, comme les asthmes de toute espèce, les éruptions de la peau, lorsque leur foyer n'est pas dans le foie, les rhumatismes chroniques, &c. Il indique aussi les cas de phthisie pulmonaire, qui sont susceptibles de guérison par l'usage des mêmes eaux.

On voit que l'Ouvrage de M. Brieude contient un grand nombre de recherches intéressantes & très utiles dans l'exercice de la Médecine. Dans le dernier Chapitre, il fait des remarques générales sur l'administration des Eaux Thermales du Royaume, & sur les moyens de les perfectionner.

MÉDECINE-PRATIQUE.

Mémoire à consulter sur une affection dartreuse très-rebelle du front, des paupières & d'une main.

M * * *, d'un tempérament sanguin, d'une constitution robuste, & âgé environ de 50 ans, éprouve depuis quelques années une affection dartreuse qui se jette sur tout sur le front, les paupières & les doigts de la main gauche; quelquefois le mal est aigri à un tel point, que le visage est érysipélateux rouge & bouffi, que la peau en est dure, sèche, âpre au toucher, & s'élève comme en écailles; le mal paroît toujours s'augmenter quand le consultant se livre à un travail forcé & aux occupations sédentaires du cabinet; au contraire, il est prévenu, suspendu ou pallié par l'air de la campagne & l'exercice.

Cette affection est comme alternative avec des douleurs rhumatismales que le malade sent à l'épaule gauche; mais sa correspondance avec l'état des vaisseaux hémorroïdaux est encore bien plus marquée. En effet, un Médecin lui avoit prescrit, il y a environ un an, l'application des sangsues au siége, & toutes les fois que ce moyen a été employé, l'affection dartreuse a d'abord cessé, ou du moins elle a été intertompue jusqu'à nouvelle époque; ce qui le prouve d'une manière encore plus évidente, c'est ce qui est arrivé au Consultant en dernier lieu: il s'étoit rendu à Paris pour affaires, & quelques mois après son arrivée, les hémorroïdes ont flué d'elles-mêmes pendant deux ou trois jours. Dès-lors l'affection dartreuse qui le tourmentoit a disparu, comme par enchantement, sans doute jusqu'à un nouveau retour.

Le Consultant fuit un régime très-régulier; il a fait un long usage de boissons adoucissantes & de légers purgatifs; mais comme ces moyens n'ont produit jusqu'ici qu'un soulagement passager; & qu'il a observé sur-tout que l'évacuation du sang, produite par l'application des sangsues, contribuoit à l'affoiblir, il demande s'il ne seroit pas possible de trouver un remède qui portât directement sur la source du mal, ou qui pût ramener périodiquement le flux hémorroïdal, en faisant éviter les inconvéniens & les incommodités de l'application des sangsues. L'essai qu'il a fait des Eaux Minérales de Seltz, suivant la méthode de Bergman, dont nous avons parlé l'année passée, ne lui a point réussi.

Si quelqu'un de nos Correspondans a des faits relatifs au cas précédent, il est prié de les communiquer: au défaut de réponse, nous donnerons notre avis.

ANNONCES.

Dissertatio inauguralis Medica de excitantium usu in febribus potissimùm putridis. Auctore. G. H. Mehlis Gœttingæ, 1787.

ERRATA du N°. précédent.

Pag. 77. *Colon.* 2e. *lig.* 32, *lisez l'uretère, au lieu de l'urètre.*

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le royaume.*

De l'Imprim. de M. LAMBERT, Impr.-Libr. rue de la Harpe, près S. Côme.

NUMÉRO 22.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

MÉDECINE.

OBSERVATION *sur une Hydrophobie spontanée; suivie de réflexions sur les moyens préservatifs de la Rage, par M. Arthaud, Médecin à Saint-Domingue, ce 10 Mars 1788.*

UN Nègre, commandeur de l'habitation Buther, au Morne-Rouge, dépendance du Cap-François, avoit reçu le fouet, il y avoit à-peu-près un mois, pour avoir volé (1) un bœuf sur une habitation voisine.

Le premier symptôme qui s'est manifesté, a été une douleur vive à la tête & aux reins, avec la fièvre. On s'est apperçu le lendemain, que ce Nègre buvoit avec difficulté, & qu'il avoit des mouvemens convulsifs, lorsqu'il vouloit avaler. L'aversion pour l'eau s'est bientôt manifestée; l'imagination s'est affectée, au point que le remuement de l'eau, le nom seul de ce liquide, sa présence excitoient les convulsious les plus fortes dans les muscles de la face & du dos. J'ai vu ce Nègre le 16e jour de sa maladie: on m'a dit qu'on l'avoit saigné, qu'on avoit eu beaucoup de peine à lui faire prendre un lavement & un bain; qu'on lui avoit donné du Laudanum. Ce Nègre étoit couché sur le ventre; il se plaignoit de la tête & des reins; il n'avoit pas de sommeil; son pouls étoit petit & fréquent; je l'ai vu éprouver plusieurs accès de convulsions, en remuant, ou en portant de l'eau auprès de lui.

Voulant me rendre maître de l'imagination du malade & la calmer, si je le pouvois, je lui ai promis qu'on ne lui donneroit plus d'eau, & qu'il n'en verroit même plus. J'ai beaucoup grondé ceux qui l'approchoient, de ce qu'ils vouloient le forcer d'en boire (1). Je leur ai ordonné d'ôter celle qui étoit dans sa chambre. Voyant qu'il avoit repris un peu de calme, je lui ai demandé ce qui avoit produit sa maladie. Il m'a d'abord rendu l'idée dont il avoit été affecté, en me disant qu'il avoit reçu le fouet; qu'il croyoit avoir gagné une fraicheur: il m'a dit qu'il n'avoit pas été mordu, qu'il n'avoit été approché d'aucun animal suspect; il m'a prié de ne pas lui faire donner de l'eau, mais en prononçant ce mot, il a eu une crise convulsive.

J'ai proposé du vin à ce Nègre, & il a paru y consentir; il s'est levé, s'est assis, & il a marché hors de sa chambre, en s'appuyant sur un bâton pour venir s'asseoir sous la galerie; ses enfans se sont approchés de lui, mais il les a repoussés avec inquiétude & une agitation convulsive. On m'a dit qu'il ne vouloit pas les voir, depuis qu'il étoit malade: il avoit aussi de l'antipathie pour un vieux Nègre qui étoit préposé pour le servir. Il m'a demandé une orange, mais en exprimant le jus de chaque morceau qu'on lui présentoit, on voyoit dans le moment de la déglutition, les muscles de sa gorge & de sa face entrer en convulsion. Lui ayant donné un quartier d'orange qui étoit humide, il l'a rejeté; en criant de l'eau, & il a éprouvé une convulsion. En retournant sur sa cabanne, ce qu'il a fait avec peine, parce que l'action des muscles du dos & des lombes paroissoit génée, il a mis le

(1) Cette punition ne peut être regardée que comme modérée, puisqu'il est très-vrai qu'un pareil vol seroit en Europe puni de mort.

(1) Voyez les Mémoires de la Société Royale de Médecine, Mém. de M. Bouteille. §. XCI.

pied sur le quartier d'orange qu'il avoit rejeté, & l'humidité qu'il a sentie, lui a fait jeter un cri, & lui a donné une convulsion.

On a apporté le vin que j'avois proposé à ce Nègre. Sa garde a voulu rincer le gobelet avec de l'eau; il s'en est plaint avec effroi, & il a été pris de convulsions; j'ai chassé la Nègresse en la grondant; j'ai pris le gobelet, je l'ai rincé avec du vin, je l'ai présenté au malade: il en a pris une gorgée avec confiance; mais la déglutition de ce liquide lui ayant donné une convulsion, il a repoussé le gobelet en disant qu'il ne vouloit plus de vin, parce que, suivant son expression, ce liquide montoit, comme l'eau, dans son cerveau pour l'étouffer.

Cet état m'a paru désespéré. J'ai cependant prescrit une potion avec l'infusion de feuilles d'orange & quelques gouttes d'alkali volatil, & l'on a donné sur le dos une friction avec demi-once de pommade mercurielle. M. Petou, Chirurgien, m'a dit que ce remède avoit excité une sueur abondante, que l'on avoit eu un peu d'espérance, parce que le malade avoit paru plus tranquille; mais ce repos, produit par l'atonie, étoit le présage de la mort qui est survenue bientôt après (1). On a trouvé dans le cœur & dans les vaisseaux une petite quantité d'un sang noir; tous les viscères du bas-ventre étoient desséchés.

Il seroit très-difficile d'assigner dans le cas précédent la vraie cause de cette hydrophobie spontanée. On n'y voit qu'un concours des passions de l'âme, comme le chagrin & la colère, réunis à des dispositions individuelles, & peut-être à quelque condition particulière dans la constitution & la température de l'air. Mais un pareil fait ne porte-t-il pas à former de nouveaux doutes sur la cause particulière que M. Roux assigne à la rage (2), qui provient de cause interne; & ne faut-il pas reconnoître qu'une pareille maladie tient à une disposition générale & inconnue du genre nerveux, qui peut provenir de plusieurs causes différentes? On ne peut point, comme dans la rage communiquée, arrêter la résorption du virus, ni en suivre le progrès, & affoiblir ou même anéantir son impression. Il n'y a guère qu'une époque où on peut espérer du succès des secours de l'art, c'est lorsque la deglutition commence à être embarrassée, & qu'à cet embarras il se joint des mouvemens convulsifs quand un vent le vaincre. Peut-être qu'à cette période de la maladie, les antipasmodiques puissans, combinés avec le traitement mercuriel, pourroient prévenir son développement entier, mais on n'a point encore fait cet objet des expériences assez décisives.

Note. On peut voir dans le 5e volume du Journal de Médecine de Londres, que la morsure de la vipère a été recommandée comme un remède contre l'hydrophobie, d'après une expérience faite sur un chien enragé. On trouve dans le premier cahier du même journal de cette année, le résultat d'une expérience du même genre, faite à Florence. Le malade étoit réduit à un état désespéré, & n'avoit plus que quelques heures à vivre: on le fit mordre aux jambes par deux vipères, & au même instant de la morsure les symptômes parurent augmenter de violence; mais cet effet fut passager, & le malade devint plus calme & moins égaré: il demanda à boire, & il parvint même à avaler un peu de liquide; mais il mourut demi-heure après. On voit bien qu'on ne peut rien conclure de satisfaisant d'une pareille expérience. *Note du Rédacteur.*

CHIRURGIE.

Recherches sur la nature & le traitement du Panaris. (4. System of Surgery, By Benjamin Bell, vol. V. Edimburg, 1787.)

M. Bell, dans ce nouveau volume, traite des plaies en général & en particulier, ainsi que des tumeurs; mais sur un grand nombre de points il ne fait que rédiger avec ordre des principes connus; il y a cependant quelques articles qui méritent d'être distingués; celui du panaris nous paroît traité d'une manière lumineuse.

On sait que le panaris est une tumeur douloureuse & inflammatoire, qui a son siége à l'extrémité des doigts & sous les ongles. Les Auteurs en ont décrit plusieurs variétés, mais M. Bell les réduit toutes à trois, & les distingue par leur situa-

(1) Mémoire de la Société Royale, pag. 246.

(2) Histoire & Mémoire de la Société Royale de Médecine, année 1783. Seconde Partie.

tion plus ou moins profonde. Dans la première, le malade se plaint d'une sensation brûlante & incommode, à l'extrémité du doigt affecté; le gonflement est leger, l'épanchement est sous la peau; & quand cette tumeur ne parvient point à se résoudre, une légère incision donne lieu à l'évacuation d'une sérosité ténue & âcre; ce qui est suivi d'une guérison immédiate. Dans la seconde variété, la douleur est plus vive, & le mal-aise s'étend sur tout le doigt & la main: en ouvrant la tumeur, on trouve qu'elle a son siège entre les tendons des muscles & le périoste. Dans la troisième variété, la douleur qu'on ressent à l'extrémité du doigt, est au plus haut degré d'intensité, en même tems que la main & le bras deviennent roides, gonflés & douloureux. En suivant les vaisseaux lymphatiques qui viennent du doigt affecté, on les trouve gonflés & enflammés; ce qui se propage jusqu'au glandes de l'aisselle. En faisant une incision à la tumeur, on trouve qu'elle a son siège entre le périoste & l'os, & que la phalange est cariée.

Les tumeurs de cette sorte peuvent être produites par diverses causes; elles peuvent provenir d'une lésion externe, comme d'une piqure ou d'une contusion; mais leur cause peut être interne & d'une nature peu connue. On a coutume d'employer contre le panaris deux sortes de remèdes: les uns consistent dans des fomentations, des cataplasmes ou d'autres émolliens; les autres sont différentes liqueurs spiritueuses, le vinaigre & d'autres astringens. Par la première méthode on se propose de favoriser la suppuration; mais c'est sans fondement: M. Bell dit n'en avoir jamais retiré aucun avantage, en ce que la sérosité qui fait la matière de l'épanchement, vient des parties membraneuses, & que, par aucun des moyens connus, elle ne peut être convertie en pus de bonne qualité. M. Bell tâche toujours de prévenir l'épanchement par une saignée locale & par l'usage des astringens. Il a vu divers exemples où les douleurs les plus violentes avoient cédé immédiatement à l'application de plusieurs sangsues sur la phalange du doigt affecté; mais dans le cas de la maladie le plus violent, c'est-à-dire, lorsque le bras est enflé, & que la fièvre s'est déclarée, il faut joindre à l'application des sangsues une saignée du bras, & faire prendre quelques doses des préparations d'opium.

Après qu'on a évacué beaucoup de sang par les sangsues, il convient de plonger les parties douloureuses dans une eau-de-vie forte, ou même dans l'esprit-de-vin, quand les piqures des sangsues sont guéries: on doit employer de la même manière l'esprit de thérébentine ou le fort vinaigre; mais on ne doit mettre ces moyens en usage que dans le premier temps de la maladie; car aussitôt que l'épanchement a lieu, il ne reste plus qu'à faire promptement une incision pour évacuer le fluide, sans attendre davantage, puisqu'il ne peut être converti en pus; que par sa qualité âcre, il peut endommager les parties contiguës, & que par son séjour il produit une douleur extrême. Quand l'épanchement est superficiel, & qu'il réside sous la peau, c'est une opération très-simple; & une légère incision avec une lancette est suffisante; mais quand la matière est située plus profondément, il faut avoir l'attention d'éviter les tendons des muscles flechisseurs ou extenseurs du doigt.

Lorsque la matière réside entre les tendons & le périoste, il suffit de faire une ouverture assez large, & de panser la plaie, comme si elle avoit été produite par une autre cause; mais lorsque l'épanchement s'est fait entre le périoste & l'os, M. Bell a trouvé dans tous les cas que cet os étoit affecté de carie. Il n'approuve pas la pratique ordinaire, qui consiste à laisser la plaie ouverte, jusqu'à ce que l'exfoliation de l'os affecté ait eu lieu, car souvent il arrive qu'après plusieurs mois de souffrance, au lieu d'une exfoliation partielle, la chûte de la phalange entière succède; il est d'avis qu'après avoir procuré l'évacuation de la matière, par une libre incision le long de la phalange affectée, on ôte l'os avec un *forceps* ordinaire; ce qui produit une douleur vive, mais passagère. M. Bell dit avoir vu plusieurs personnes qui avoient perdu de cette manière la dernière phalange, & qui cependant avoient conservé la fermeté & l'usage de ces parties, ensorte que cette perte a peu d'inconvéniens. Quand l'os a été emporté, le reste de la plaie guérit aisément; il faut seulement empêcher que les lèvres ne se cicatrisent avant que le fonds soit rempli; ce qu'on obtient aisément, à l'aide d'un tem-

pus, plongé dans une manière onctueuse.

Au commencement du Panaris, la dernière phalange du doigt est la seule affectée; & de quelque manière que le gonflement & la douleur s'étendent aux parties molles, on trouve dans un état sain l'os de la phalange contiguë, à moins que par un traitement peu convenable, le mal n'ait fait de nouveaux progrès, car alors on peut être dans la nécessité de conseiller l'amputation du doigt, pour conserver la main exempte de la même affection.

On voit donc combien il est important de prévenir l'épanchement dans le Panaris, & de ne point le négliger dès le commencement, puisqu'à l'aide des moyens simples que M. Bell propose, on peut sauver au malade une longue suite de souffrances & de maux.

ÉCONOMIE RURALE.

Mémoires d'Agriculture, d'Économie Rurale & Domestique, publiés par la Société Royale d'Agriculture de Paris, année 1787, trimestre d'hiver. A Paris, chez Cuchet, Libraire, rue & hôtel Serpente.

Parmi les objets curieux qui ont été lus dans les Séances particulières de la Société, & dont on donne l'extrait dans ce volume, on trouve l'exposition de la culture de la Violette en grand, telle qu'on la pratique à Hyeres, pour en faire entrer le produit dans le commerce. M. Bataille, Docteur en Médecine à Hyeres, en faisant part de ces procédés, indique aussi la manière dont on peut employer la Violette pour l'ornement des jardins; on s'en sert à border des plate-bandes, des parterres, & à tapisser les lieux ombragés où les autres fleurs ne croissent que difficilement. Indépendamment du profit que les Jardiniers retirent de ses fleurs, qui se vendent avec avantage aux Bouquetières, on en fait des gâteaux, aussi estimés que ceux de fleurs d'orange.

Nous nous contenterons d'indiquer la suite, & les titres des Mémoires qu'on trouve dans ce Volume.

Observations sur la Culture & les Usages du Soleil ou grand Tournesol, (Helianthus annuus), par M. Crétté de Palluel.

Cette plante est très productive & a des propriétés particulières. Dans la Virginie, ses semences servent à faire du pain & de la bouillie pour les enfans. Les Sauvages, mangent aussi ces mêmes semences & en tirent une huile propre à differens usages. On mange aussi les sommités de la plante encore jeune, après les avoir fait cuire & les avoir fait trempées dans de l'huile & du sel. Ses tiges sèches, servent à faire des échalas.

La suite dans un autre N°.

Description d'un four, dans lequel on peut cuire des briques, des tuiles, & toutes sortes de poterie très-économiquement; par M. le Président de la Tour-d'Aigues.

Observations sur un moyen qu'on peut employer dans plusieurs circonstances pour dessécher un terrein inondé; par M. Fougeroux de Blavau.

Observations sur la culture de l'orge, comparée à celle de l'avoine; par M. Fougeroux de Bondaroy.

Analyse des terres géoponiques, par MM. de Fourcroy & Hassenfratz. Premier Mémoire sur un terreau de couche.

Mémoire sur la culture du mélèse dans les Provinces Septentrionales du Royaume; par M. le Président de la Tour-d'Aigues.

Mémoire sur les obstacles qui s'opposent au parcage des bêtes à laine, en Brie; par M. le Marquis de Guerchy.

Mémoire sur une maladie de Bestiaux, connue sous les dénominations de mal, die des Bois, du mal de Bois, de Bois chaud, de Brou, de jet de Bois, &c.; par M. Chabert.

Mémoire sur la Garance, par M. Fougeroux de Bondaroy.

Observations sur les Oranges, appelées communément Hermaphrodites; par M. le Marquis de Turgot.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N° 31.

NUMÉRO 23.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

HYGIENNE.

REMARQUES sur les effets salutaires de l'exercice de la Nage.

CUR timet flavum Tiberim tangere, dit Horace avec véhémence d'un jeune homme livré aux molles langueurs de l'indolence & des voluptés. Ce Poëte Philosophe, pouvoit-il rapprocher les mœurs de son temps, de l'austérité des institutions anciennes, sans s'exprimer avec une noble indignation sur l'oubli d'un des plus utiles exercices? On sait combien Jules-César y avoit excellé, & les secours qu'il en avoit souvent tirés dans ses expéditions militaires. L'ignorance de l'art de nager avoit été aussi honteuse à Rome que celle des Belles-Lettres, & c'étoit pour faciliter aux jeunes Romains les moyens de s'y distinguer, que le champ de Mars se trouvoit dans le voisinage du Tibre. De vastes bassins d'eau furent ensuite consacrés dans les anciens Gymnases à l'exercice de la Nage regardé comme un moyen de conserver & de rétablir la santé; & dès-lors les Romains, toujours somptueux en objets utiles, firent construire près de leurs maisons de campagne des piscines, où ils jouissoient à la fois des avantages du bain froid, & de l'exercice des membres.

De pareils usages, pouvoient-ils manquer d'introduire la Nage dans la pratique de la Médecine? On sait quels puissans secours en tiroient les anciens Médecins, Galien, Antyllus, Archigenes, Oribasius, Paulus-Æginèta, Aëtius, &c. soit pour affermir la santé, soit pour la rétablir dans un grand nombre d'affections, telles que les lassitudes spontanées, les maladies contractées par un exercice violent, ou une longue exposition à l'ardeur du soleil, la faim canine, l'excès des menstrues, les flux involontaires de liqueur spermatique, certains vices de la vue, la fièvre hectique, l'hydrophobie, &c. On sent en effet combien un exercice modéré, combiné avec l'action d'un liquide sur toute l'habitude du corps, doit l'emporter en efficacité sur une foule de pratiques minutieuses & des moyens sans énergie, mis souvent en vogue par la complaisance du Médecin & la pusillanimité du malade.

Une Ecole de Natation récemment formée dans la Capitale, fait espérer que dans toutes les classes de la Société, on deviendra moins étranger à un exercice également salutaire & utile, & qu'on y attachera toute l'importance qu'il mérite. Je conviens qu'il y aura d'abord moins de gloire à s'y rendre supérieur, qu'à exceller dans l'art de conduire un char brillant au milieu de Paris; mais bientôt après, on s'appercevra peut-être qu'il vaut encore mieux fortifier sa santé & apprendre à sauver sa vie dans l'occasion, qu'à se tenir tristement enfermé dans une prison ambulante, mais richement parée, ou bien à étourdir les passans de son bruyant fracas, au danger de se rompre le cou & de se disloquer les membres.

La révolution pourra bien aussi s'étendre un jour jusqu'à la pratique de la Médecine, & il sera possible à un Médecin de prescrire à ses malades, d'aller plus rarement en voiture, & de s'exercer plus souvent à la Nage, sans qu'il blesse les loix impérieuses de la bienséance. Que de maladies de langueur & de foiblesse, que d'affections spasmodiques céderoient facilement à ce moyen de guérir! combien d'ailleurs la sensation délicieuse du bien être qui succède à l'exercice de la Nage, est éloignée du tourment insupportable & des dégoûts renaissans qu'entraîne une vie apathique & plongée dans la mollesse! Certaines

personnes d'une constitution irritable, éprouvent dans toute l'habitude du corps une chaleur vive & âcre, qui peut seulement être ramenée à son état naturel, par le contact d'un liquide à la température ordinaire, & par l'évaporation qui succède, lorsque le corps en sortant de l'eau, reste quelques instans exposé à l'action de l'air. Mais sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, nos usages seront encore long-temps en contradiction avec nos lumières, & les vrais moyens de nous bien porter & de nous rendre heureux, seront les derniers à nous occuper.

Médecine-Pratique.

Recueil d'observations, ou Mémoire sur l'Epidemie qui a régne en 1784 & 1785 dans la Subdélegation de la Châtaigneraye, en Bas Poitou, suivi d'un Supplément sur les maladies régnantes pendant l'année 1786, accompagné de notices sur les mêmes maladies dans les différens départemens de la Généralité de Poitiers, extraites de la Correspondance de M. Pallu; Conseiller du Roi, &c., Ouvrage qui a remporté un des premiers prix de la Société Royale de Médecine de Paris, le 29 Août 1786, publié par ordre du Gouvernement, & aux frais du Roi; par M. J. G. Gallot, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier; Médecin de Son Altesse Sérénis. Monseigneur le Duc D'Orléans, *Intendant des Eaux Minérales des Fontenelles, la Brossardière, &c., en Bas-Poitou, Médecin Breveté pour les Epidémies, &c. A Poitiers, de l'Imprimerie de François Barbier, 1787, in-4°. de 176 pages.*

L'objet de ce Mémoire, est une fièvre catarrhale bilieuse qui régna à la Forêt-sur-Saivre & aux environs; ses symptômes étoient d'abord une douleur sourde dans un des côtés de la poitrine, douleur qui devenoit très-vive quelques jours après; une fièvre violente, la respiration difficile, les crachats bilieux, la langue chargée d'un limon de même nature, des nausées, des vomissemens, quelquefois une complication de vers, d'exanthèmes, &, dans certains cas, un pouls petit, concentré, inégal, avec d'autres signes de putridité ou de malignité. On évacuoit d'abord les premières voies, en administrant l'émétique seul à doses fracturées, ou uni à l'ipécacuanha, ou même ce dernier seul, surtout quand il y avoit diarrhée. Ce remède, donné dès l'invasion, arrêtoit presque toujours le progrès du mal, mais souvent on ne pouvoit point l'employer à temps, par la négligence des malades. Quant à la saignée, M. Gallot étoit d'avis de n'y avoir point recours, & c'est une règle assez générale, à l'égard des affections catarrhales, sur-tout des gens de la campagne, dont on a plutôt besoin de relever les forces que de les diminuer.

Après avoir évacué par le haut, le premier jour, on en venoit à un purgatif le lendemain ou le troisième jour, soit avec le tamarin, la casse, la manne, les sels neutres, soit avec le jalap & la crême de tartre qui, donnés à des doses convenables & fracturées, offrent toujours un purgatif sûr & à bon marché pour le peuple. Quelquefois on y joignoit la coralline de Corse pour remédier aux affections vermineuses. Si la maladie ne prenoit pas une tournure favorable par l'usage du vomitif & du cathartique, & que l'expectoration manquât de s'établir, on appliquoit avec avantage les vesicatoires sur le lieu de la douleur, ou donnoit aussi l'oximel scyllitique, ou seul ou dans la tisanne ordinaire à petites cuillerées, de deux heures en deux heures. Enfin les antispasmodiques, tels que les bols de camphre & de nitre, & les liqueurs éthérées, étoient quelquefois prescrites, lorsque la tête se prenoit & que des symptômes nerveux avoient lieu.

M. Gallot ne permettoit d'ailleurs aux malades que le régime végétal, c'est-à-dire, les simples bouillons de mie de pain & de riz, acidulés avec l'oseille, les tisannes d'orge miellées, les plantes pectorales, les apozèmes chicoracés, les borraginés, & quelquesfois les boissons acidulées, les antiseptiques, lorsque la putridité étoit portée au dernier point, le vin vieux même, sur-tout dans la convalescence. La propreté, le renouvellement & la purification de l'air, par les moyens connus, la séparation des malades d'avec les sains, les bons alimens, la tranquillité d'ame, la dissipation pour prévenir la contagion, étoient encore des précautions importantes qu'on n'avoit garde d'omettre, autant qu'il étoit possible. M. Gallot a eu la douce satisfaction de voir l'Epidémie céder à ce genre de traitement: il rend aussi justice à la vigilance de M. Mallet, Subdélégué à la Châtaigneraye,

qui fit fournir aux pauvres les secours convenables pour le régime, les boissons & les alimens.

Dans un Supplément au même Mémoire, M. Gallot rappelle les anciens préceptes qu'il a donnés dans sa Consultation, & leur donne encore plus de développement. S'il paroissoit des vers, soit dans les vomissemens, soit dans les selles, il faisoit prendre pendant quelques jours la décoction d'un gros de coralline de Corse pour deux ou trois verrées. Si la fièvre paroissoit se décider intermittente, c'est-à dire, tierce ou quatre, il prescrivoit, après les évacuations convenables, les infusions amères, telles que celles de petite centaurée ou de camomille, soit seules, soit unies, avec des apozèmes où on faisoit entrer les herbes chicoracées. S'il y avoit de l'empâtement, de l'infiltration, on donnoit avec avantage la terre foliée de tartre, à la dose d'un scrupule, deux ou trois fois par jour, dans une tasse de l'infusion amère ou des apozèmes chicoracés. Dans les cas de complication catarrhale, d'embarras à la poitrine, de toux incommode, &c., on prescrivoit le kermès & l'oximel scyllitique dans les boissons pectorales, avec les syrops béchiques. Le régime végétal étoit seul employé, comme des bouillons de mie de pain & de riz fortement acidulés avec l'oseille ou le pourpier, & en y ajoutant le cerfeuil, la bette & la laitue; les malades faisoient aussi usage de fruits cuits, de gelées de patates, ou de riz à l'eau.

Le travail de M. Gallot mérite d'être cité avec beaucoup d'éloge; la première partie de son Mémoire, contient l'histoire médicale de l'Epidemie dans les quarante-trois Paroisses du departement de la Châtaigneraye; il en fixe l'invasion, la suit dans sa marche progressive, & il en détermine les complications; l'exposition qu'il en fait, est exempte de l'esprit de système, & réduite à l'observation des faits. Quant aux indications générales qu'il a eu à remplir, on les trouve détaillées dans une Consultation qu'il a adressée aux Chirurgiens de son département, & qu'il avoue avoir rédigée, d'après les avis de la Société de Médecine & de M. Pallu, Doyen des Médecins de la ville de Poitiers. Dans la seconde partie du Mémoire de M. Gallot, on trouve le résultat de la Correspondance de différens départemens, tels que Luçon, Montaigu, Poitiers, &c. La troisième partie offre des réflexions générales sur les constitutions épidémiques, sur la nécessité d'observer leur complication, & sur le danger d'admettre exclusivement une seule méthode curative.

Hopitaux Civils.

Observations générales sur les Hôpitaux, suivies d'un Projet d'Hôpital, par M. Iberti, Docteur en Médecine, avec des plans détaillés, rédigés & dessinés, par M. Delannoy, Architecte & ancien Pensionnaire du Roi, à Rome. broch. in-8°. de 72 pages. Londres, & se trouve à Paris, chez de Senne, au Palais Royal, 1788.

Les Hôpitaux, comme tous les autres grands établissemens, ne peuvent guère se perfectionner qu'en parcourant différens pays, & en examinant avec attention les inconvéniens & les avantages réciproques qu'offrent ces institutions de charité, soit pour la forme de l'édifice, soit pour l'administration intérieure; c'est-là ce que s'est proposé M. Iberti en parcourant l'Espagne, l'Italie & la France. Ce Médecin qui s'étoit long-temps livré à la pratique des Hôpitaux, pouvoit-il manquer de repandre de nouvelles lumières sur l'objet de ses voyages?

Ses réflexions roulent d'abord sur l'importance des Hôpitaux bien administrés, pour contribuer au progrès de la Médecine. Après avoir rappelé l'usage adopté par les Médecins de l'antiquité, de se faire accompagner auprès des malades, usage qui subsiste encore en Espagne & en Italie, il ajoute: « Ce qui a le » plus contribué à établir la célébrité de l'E» cole d'Edimbourg, & à rendre ses Profes» seurs, justement respectés dans toute l'Eu» rope, c'est de faire étudier à leurs disci» ples, au lit même des malades, la marche » des maladies & l'effet des remèdes pres» crits.... Ce qui fut fait d'abord à Edim» bourg, on le voit exécuté aujourd'hui dans » la plupart des grands Hôpitaux d'Angle» terre, dans une grande partie de l'Alle» magne, & sur-tout à Vienne, dont l'Hô» pital doit à présent être cité comme un des » mieux tenus de l'Europe. »

Quant à la forme générale de l'Hôpital que propose M. Iberti, c'est un vaste bâtiment carré, divisé par des corps de-logis, formant une croix grecque, & se réunissant au centre

dans une grande pièce de forme circulaire. Cette disposition, comme on voit, offre quatre cours carrées d'une assez grande dimension, pour que l'air puisse circuler librement. Cet édifice, suivant le plan de M. Iberti, ne doit avoir qu'un rez-de-chaussée & un premier étage, soit pour rendre le service plus facile, soit pour que la ventilation dans toutes les directions y soit bien établie. Tout ce que dit l'Auteur de la disposition intérieure des salles, de la distribution des divers départemens, des maisons de convalescence, &c., est fondé sur les principes les plus sains, soit d'une économie stricte, soit de la salubrité, soit enfin de la régularité du service, & mérite des éloges.

ÉVÉNEMENT MALHEUREUX.

Nous croyons devoir rapporter cet événement, parce qu'il est arrivé dans la classe du peuple, qui, soit par amour pour le merveilleux, soit par un penchant naturel à des interprétations sinistres, en a parlé diversement: c'est d'après des informations exactes que nous allons le faire connoître.

M. Sandaillon, Accoucheur à Paris, fut appellé vers les premiers jours du mois de Mai, pour donner ses soins à la femme d'un Boulanger, à l'entrée de la rue St-Martin. L'accouchement fut d'abord naturel & sans accident. Demi heure après, le même Accoucheur procéda à l'extraction du placenta, ou arrière-faix; mais dans le moment où il terminoit ainsi la délivrance de la femme, & qu'il étoit obligé de se tenir baissé, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie qui le précipita du haut de son siege. La femme vivement effrayée à cette vue, ne fit qu'un cri & expira. On prodigua vainement des secours à l'Accoucheur qui ne donna plus aucun signe de vie. Après avoir rempli les formalités de la Justice & attendu le temps convenable, on a trouvé à l'ouverture du corps un épanchement dans le cerveau. C'est là sans doute une rencontre très-malheureuse, mais qu'il étoit impossible à toute prudence humaine de prévoir & d'éviter.

ÉCONOMIE RURALE.

Mémoires d'Agriculture, d'Économie rurale & domestique, &c. (Voyez le N° précédent.)

Observations sur le Ver-à-Soie de Florence, appelé Bacco de Trévoltes, par M. le Président de la Tour d'Aigues.

Mémoire sur un chassis propre à élever les plantes venues des pays chauds, par M. Fougeroux de Bondaroy.

Mémoire sur la culture du Caprier, par M. le Président de la Tour d'Aigues.

Mémoire sur la Jacinthe, par M. le Marquis de Gouffier.

C'est un cas très-singulier d'une Jacinthe qui a végété dans une position renversée, & dont les fleurs se sont développées dans l'eau.

Mémoire sur la Pimprenelle, par M. l'Abbé Lefebvre.

Mémoire sur les Bœufs de la Camargue, par M. le Président de la Tour-d'Aigues.

Observations sur un grand arbre du Chili, par M. Daubenton.

Observations Géorgico-Météorologiques, faites à Saint-Maurice-le-Girard, en Bas-Poitou, par M. Gallot.

Observations Géorgico-Météorologiques, faites dans le Boulonnois, par M. le Baron de Courset, (année 1787, Premier Trimestre.)

ANNONCES.

Natur geschichte, &c., c'est-à-dire, *Histoire Naturelle des Plantes indigènes les plus utiles. A Elbing, grand in-8°. premier Cahier, avec des figures enluminées. Prix, 9 livres.*

Chaque plante est décrite d'une manière claire & précise, ensuite on parle de chacune de ses parties qui sont d'usage, des propriétés médicinales & économiques. Cet Ouvrage est spécialement consacré aux Curés de campagne, aux Seigneurs & aux Officiers des Grueries.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le royaume.

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N° 31.

NUMÉRO 24.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

EAUX MINÉRALES.

ANALYSE chimique de l'Eau sulphureuse d'Enghien, pour servir à l'Histoire des Eaux sulphureuses en général, par MM. de Fourcroy, Médecin de la Faculté de Paris, de l'Académie Royale des Sciences, de la Société Royale de Médecine, Professeur de Chimie au jardin du Roi, &c. & Delaporte, Médecin de la Faculté de Paris, de la Soc. Royale de Médec. &c. A Paris, chez Cuchet, Libraire, rue & hôtel Serpente, 1788, un vol. in-8. Prix, 5 liv. br., & 6 liv. relié.

PLUSIEURS circonstances se réunissent pour rendre intéressante cette analyse chimique des Eaux Minérales d'Enghien, dont la source se trouve d'ailleurs dans une campagne la plus agréable & au voisinage de la Capitale; les analyses qui en avoient été précédemment faites, laissoient encore des incertitudes sur leur véritable nature; il restoit à faire plusieurs expériences comparatives, soit à la source même, soit avec cette même eau transportée dans les laboratoires & dégazée par une longue exposition à l'air libre ou par l'action de la chaleur. Enfin, l'imperfection des travaux qui ont été publiés jusqu'ici sur les Eaux sulphureuses, rendoit nécessaires de nouvelles recherches qui ne pouvoient guère être faites qu'au moment où on a introduit la plus grande précision dans les procédés chimiques, & où l'action, les affinites & les combinaisons des fluides aëriformes ont été plus soigneusement discutées. D'ailleurs, MM. de Fourcroy & Delaporte se sont proposé, non-seulement de présenter une analyse exacte de l'Eau d'Enghien, mais encore d'éclairer celle des Eaux de la même nature que la Société de Médecine peut desirer de ses Associés & Correspondans.

L'Ouvrage commence par la description du lieu où se trouve la source & du bâtiment qui la renferme. Cette source est si abondante, qu'elle peut fournir vingt-deux muids en vingt-quatre heures; le ruisseau qui en résulte est augmenté par une seconde source qui est à 80 pieds de distance de la première, & qui fournit une eau de même nature que la première. Cette eau, sans cesse renouvellée dans les conduits & les réservoirs, est toujours claire & limpide: ce n'est qu'en examinant les parties intérieures du bâtiment qu'on y trouve différens dépôts & des incrustations. A mesure que le ruisseau s'élargit en s'éloignant de la source, & que son cours devient moins rapide, sa surface se couvre de plus en plus d'une pellicule grise terne, qui se précipite en devenant plus épaisse, & recouvre les pierres, les feuilles & les débris de tous les corps qui se trouvent au fond du ruisseau, ainsi que la surface supérieure de la matière noire, grasse & fétide dont ce fond est enduit, & dont la terre est imprégnée à plusieurs pouces de profondeur.

MM. de Fourcroy & Delaporte donnent un extrait des divers travaux qui ont été entrepris pour reconnoître la nature des Eaux d'Enghien. Le P. Cotte, le premier, s'assura de leur caractère sulphureux, en 1766. Quelques années après, c'est-à-dire, en 1774, M. le Vieillard, en fit une analyse plus détaillée, qu'il présenta à l'Académie des Sciences, & qui est inserée dans le neuvième volume des Savans étrangers. M. Deyeux fit aussi une analyse postérieure de la même eau, dont on lui avoit envoyé une certaine quantité dans des bouteilles exactement fermées. Les avantages

qu'on avoit lieu d'attendre de l'usage de ces eaux en Médecine, fixèrent l'attention de la Faculté, & MM. Roux & Darcet furent chargés d'en constater plus particulièrement la nature. Ces habiles Chimistes démontrèrent la présence du soufre dans les eaux, & ils pensèrent qu'il étoit uni avec l'alkali de la soude, avec lequel il constituoit un *hepar sulphuris*. Ils attribuèrent la précipitation qui se fait du soufre par le contact de l'air, à la décomposition de la sélénite & du sel marin que contiennent ces mêmes eaux, ou bien, à ce que le soufre étoit uni à une terre calcaire dans l'état de chaux vive, laquelle reprenant de l'air par le contact de l'atmosphère, cesse d'être soluble, se précipite & entraîne le soufre avec elle.

Après avoir ainsi exposé ce qui avoit été fait antérieurement à leurs recherches, les Auteurs de la nouvelle analyse chimique exposent les propriétés physiques des Eaux d'Enghien. Leur température à la source, est constamment de 12 degrés au thermomètre de Réaumur, quelque soit l'état de l'atmosphère, ce qui est une particularité d'autant plus remarquable, que presque toutes les eaux sulphureuses ou hépatiques connues sont chaudes, comme celles d'Aix-la-Chapelle, de Saint-Amand, &c. Mais ce qui a le plus fixé l'attention des nouveaux Chimistes, & ce qui méritoit d'être le plus approfondi, c'est le principe aériforme, odorant & volatil dont cette eau est imprégnée. Ce gaz se conserve pendant près d'une demi-heure d'ébullition, lorsqu'on applique une chaleur brusque à cette eau; mais si on la chauffe lentement & par degrés, ce gaz s'évanouit bien avant cet espace de temps, ce qu'on connoît à la propriété que l'eau cesse d'avoir de colorer sensiblement une pièce d'argent qu'on y plonge. D'autres expériences démontrent que, des trois fluides élastiques dont l'atmosphère est composée, l'air vital est le seul qui décompose le gaz hépatique des eaux sulphureuses, & que c'est en raison de cet air pur, que l'air atmosphérique, (1) attire l'eau d'Enghien, en produisant un sédiment. Outre le soufre, on trouve dans ce sédiment une certaine quantité de craie & de magnésie effervescente.

Tout ce qui regarde l'action & les phénomènes qu'offrent les réactifs, soit alkalins, soit acides, soit substances métalliques ou végétales, est discuté dans l'ouvrage avec beaucoup de soin & d'exactitude, & nous regretons que les bornes de notre feuille ne nous permettent point d'exposer ces objets avec plus d'étendue. On trouve à la suite de ce genre d'analyse, ce qu'ont appris la distillation & l'évaporation de l'Eau d'Enghien. Le résultat de ces travaux, en réduisant les quantités respectives à des proportions plus utiles, est qu'une pinte d'Eau d'Enghien, contient à très-peu de chose près, 14 pouces cubiques de gaz hépatique fixé, ou un grain & deux tiers de soufre, trois grains de vitriol de magnésie, deux grains de muriate de magnésie, un demi-grain de muriate de soude, sept grains de vitriol de chaux, quatre grains & demi de craie, un tiers de grain de craie de magnésie, quatre grains d'acide crayeux, une quantité inappréciable de matière extractive & de terre silicieuse.

Les Auteurs ont consacré un chapitre de l'Ouvrage à l'exposition des nouveaux résultats de toutes les expériences précédentes, applicables à l'analyse des eaux en général, & à celle des eaux sulphureuses en particulier. Le dernier chapitre a pour objet les propriétés médicinales de l'eau d'Enghien. Cette eau contient à la vérité des principes salins, & participe par conséquent de la nature & des propriétés des eaux salines; mais son caractère distinctif est celui d'eau sulfureuse, & de contenir le soufre dans le plus grand état de division, puisqu'il est tenu en dissolution par un fluide élastique. Elle a donc

(1) L'explication que donne M. de Fourcroy de la précipitation du soufre, par le contact de l'air vital, est-elle satisfaisante; Nous convenons d'après le Mémoire de M. Gingembre, que le gaz hépatique est une vraie dissolution de soufre dans le gaz inflammable; & que telle est la nature de celui des Eaux d'Enghien; mais il ne nous paroît pas que l'air vital, en absorbant le gaz inflammable, produise de l'eau, & force le soufre à se précipiter. Suivant les principes de la nouvelle Chimie, ce sont l'oxigène & l'hydrogène qui, par leur combinaison, forment de l'eau, c'est-à-dire, ce sont les bases de l'air vital & du gaz inflammable, dégagés par la combustion: or, dans le cas présent, la combustion n'a pas lieu.

éminemment les propriétés des eaux sulphureuses, qui sont d'augmenter la transpiration & l'appétit, de remédier aux amas de glaires de l'estomac & à l'inertie de ce viscère, aux suppressions de règles, aux affections cutanées, aux dartres anciennes, aux gales opiniâtres, aux tumeurs œdémateuses, &c. On a vu dans le Journal de Paris (Mai 1787), l'exposition de la cure d'un ulcère interne aux intestins, opérée par l'administration de ces eaux, suivant les conseils de MM. Petit & Duchanoy. On doit faire des vœux avec les Auteurs, de voir s'élever un bâtiment destiné à recevoir ceux qui iront prendre ces eaux à la source, & dans lequel on puisse leur administrer les bains & la douche. Cet établissement aura un avantage singulier, par sa situation au voisinage de la Capitale & dans une campagne des plus agréables. On sait combien les amusemens d'un pareil séjour, le bon air, l'exercice modéré, peuvent contribuer à la guérison des malades.

Le Libraire a joint au même Ouvrage un Mémoire, dont nous avons donné l'extrait l'année passée, sur une eau ferrugineuse, située à Saint-Germain-en-Laye; il a cru aussi devoir y ajouter un rapport fait sur la prétendue eau minérale de Vaugirard. Ces deux Mémoires, en effet, peuvent aussi servir à l'histoire médicinale des eaux des environs de Paris.

PHYSIOLOGIE.

Observation sur une apparence des deux sexes dans le même individu, par M. P. D. M.

« On n'a aucuns faits avérés, dit M. de Buffon, au sujet des Hermaphrodites, & » la plupart de ceux qu'on a cru être dans » ce cas, n'étoient que des femmes, dans » lesquelles certaines parties avoient pris » trop d'accroissement ». L'exemple suivant va faire connoître un de ces jeux singuliers de la nature, qui est d'un genre bien différent de celui dont parle M. de Buffon. Le sujet est un jeune homme d'environ 16 ou 17 ans, arrivé de la Bourgogne depuis quelques mois, & qui s'est fait voir dans plusieurs Académies de la Capitale, & même dans des Sociétés particulières. Je l'ai examiné avec soin; & voici les principales singularités qu'il offre.

Le membre viril a la forme extérieure ordinaire à celle d'un jeune homme de son âge, à cela près, qu'il n'a point d'ouverture à son extrémité, & qu'on doit présumer qu'il manque de conduit intérieur. Cette partie paroît peu proéminente, par une circonstance particulière de la situation des deux organes où se fait la sécrétion de la semence. En effet, ces deux corps glanduleux ne se trouvent point dans la capacité destinée à les recevoir dans l'état naturel, mais ils sont retenus à leur sortie des anneaux abdominaux, & forment aux deux côtés du pubis deux éminences saillantes. Les bourses, par l'absence de ces deux organes, ont peu de capacité; mais ce qu'il y a de singulier, & ce qui donne à ce mâle une fausse apparence de sexe féminin, c'est la division de ces bourses en partie gauche & en partie droite, par une fente qui a l'étendue ordinaire de la vulve dans la femme, & qui a près d'un pouce de profondeur.

En séparant les lèvres de cette division contre nature, pour en examiner l'intérieur, on ne voit aux deux côtés aucune inégalité, & le fond est terminé par une espèce de raphé; ce qui n'offre absolument aucune ressemblance avec les parties naturelles de la femme, puisqu'il n'y a ni clitoris, ni nymphes, &c. Le meat urinaire, au lieu d'être placé vers la partie supérieure de ce sillon, est situé vers l'inférieure, & n'est guère qu'à un pouce de distance de l'anus: on voit donc que l'urètre, au lieu de s'ouvrir à l'extrémité du membre viril, comme dans l'état naturel, n'a que très-peu d'étendue, & que ce jeune homme rend l'urine comme les femmes, à cela près que le conduit est situé beaucoup plus inférieurement. Il est bien simple que des personnes qui ne sont point anatomistes se soient méprises sur le vrai caractère du sexe; & on ne doit pas être surpris que ce garçon, en arrivant à Paris, ait porté des habits de femme, pendant que, depuis quelque tems, on l'a engagé à s'habiller comme les hommes.

Cet individu n'a point encore de barbe; mais le poil dont le pubis commence à être ombragé, annonce l'époque de la puberté. Il rapporte aussi qu'il éprouve souvent des desirs, avec le signe extérieur de la virilité;

mais on voit en même-temps qu'il est inhabile à propager son espèce, soit que la liqueur des vésicules séminales ne puisse point s'ouvrir une issue au dehors, soit qu'elle aille aboutir dans le conduit qui donne écoulement aux urines. Au reste, il y a une foule de points sur lesquels on ne pourra acquérir des lumières qu'après la mort, comme sur la direction des canaux déférens, sur la disposition des vésicules séminales, &c. On ne peut avoir même de certitude, qu'à cette époque, sur le caractère exclusivement mâle que tous les signes semblent maintenant annoncer.

Que doit-on penser de la grande question des Hermaphrodites, sur laquelle on a débité tant de fables? A-t-il existé des individus dans lesquels on ait remarqué les caractères distinctifs de l'un & de l'autre sexe? Je ne puis répondre qu'en rapportant le témoignage des autres; mais je pourrois citer deux Anatomistes François très-connus, qui ont assuré avoir observé & constaté une fois un semblable phénomène. Je viens encore de lire dans un Journal Anglois (*The Critical review, for March*, 1788) un phénomène de la même nature. Le rédacteur de ce Journal, en rendant compte d'un cas dans lequel on avoit faussement pris une fille pour un jeune garçon, réfute l'opinion de M. Brand, qui croit qu'il n'a jamais existé d'Hermaphrodite: il assure avoir lu la description d'un individu doué des organes de l'un & de l'autre sexe; mais il ajoute qu'il a oublié le nom de l'Auteur de cette observation. Il fait aussi mention d'une personne qui n'avoit les signes caractéristiques d'aucun sexe.

DIÉTÉTIQUE.

Boisson au chocolat dont on peut faire usage au déjeûner dans certaines circonstances.

Un homme âgé de cinquante ans, doué d'un caractère très-actif, d'une constitution saine, mais qui avoit éprouvé plusieurs accès de goutte les années précédentes, demandoit des avis à un Médecin sur le choix d'une substance qui pût lui servir de déjeûner. Celui-ci lui proposa d'user de ce qu'on appelle improprement teinture de Chocolat, c'est-à-dire, de prendre un once de Chocolat sans vanille, & composé simplement avec le cacao, la canelle & le sucre, de faire bouillir cette pâte, pendant un quart-d'heure, dans trois ou quatre tasses d'eau, & de n'user que de cette boisson au déjeûner, en y faisant tremper un peu de pain, comme à l'ordinaire. Cette personne s'est si bien trouvée de cette pratique, qu'elle l'observe constamment depuis cinq ou six années; mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que depuis quatre ans elle n'a pas éprouvé le moindre ressentiment de Goutte.

On trouve dans le nouveau Dictionnaire économique l'usage qu'on a fait d'une semblable liqueur, pour procurer une crise de sueur benigne & d'expectoration, à un malade attaqué d'une fluxion de poitrine, & qui avoit tous les symptômes d'une mort prochaine. On lui donna, de quatre en quatre minutes, une cuillerée à caffé de cette boisson chaude, & alternativement une semblable cuillerée de bon vin vieux, puis, de distance en distance, un peu de bouillon, ce qui produisit une guérison parfaite.

ANNONCES.

Pharmacopœia Collegii Regalis Medicorum Londinensis. A Paris, chez Théophile Barrois, Libraire quai des Augustins Nº 18. *Prix broché*, 2 *liv.* 8 *sols*.

Nous rendrons incessamment compte de cet Ouvrage.

Disputatio de Coccinellæ naturâ viribus & usu; c'est-à-dire, Dissertation sur la nature, les vertus & l'usage de la Cochenille; par J. G. Linck, D. M. à Leipsick, chez Sommer, 1787, *in*-4°. *de* 31 *p. avec fig, en taille douce*.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de* 9 *l.* 12 *s. port franc par tout le royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, Nº 31.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

BIOGRAPHIE.

In laudem celeb. viri B. Fr. Delamure Reg. Con. Med. in Ludovicao Medico Monspelliensi Professoris Regii & Decani, Oratio inauguralis quam pro solemni studiorum instauratione in Ludovicao habuit die 6 mensis Novembris 1787, H. L. Brun., Reg. Conf. Med. in eodem Ludovicao Professor Regius, &c. Monspellii, apud J. F. Picot 1788, in-4°. de 24 pages.

Nous avons rendu compte l'année dernière de l'éloge de M. Delamure, prononcé par M. Vicq d'Azir, dans une des Séances publiques de la Société Royale de Médecine. Celui qui vient d'être publié, ne peut guère être qu'une répétition d'un grand nombre de points qu'on trouve dans l'autre; cependant M. Brun, ayant vécu dans une très-grande intimité avec l'illustre Doyen de la Faculté de Montpellier, indique de plus quelques objets relatifs à la pratique de la Médecine qui méritent d'être connus.

M. Delamure fut du très-petit nombre des Médecins qui ne se laissent point séduire par l'autorité d'un grand nom, & qui mettent de l'ordre & de la méthode dans leurs études, sans se borner exclusivement à aucune Secte de Médecine: il évita les écarts de Boerhaave qui s'étoit trop livré à des théories mécaniques; mais en adoptant la méthode d'enseignement, le style précis & les grands principes de Medecine-Pratique de cet homme célèbre, il se rapprocha davantage de la doctrine de l'organisme enseignée par Stahl & ses Disciples. Il suivit ainsi la méthode des Anciens Eclectiques, en mettant à profit les bons principes des Sectes les plus opposées, en écartant avec soin tout ce qui pouvoit tenir à l'esprit de système, & sur-tout en interrogeant lui même la Nature par l'observation & l'expérience.

Une pratique d'abord très-circonscrite pour le nombre des malades, eut l'avantage d'arrêter l'attention de M. Delamure sur un très-petit nombre d'objets, & de lui permettre de les discuter & de les approfondir; c'est ainsi qu'Hippocrate lui inspira une admiration éclairée, en vérifiant chaque jour ce que le père de la Médecine nous a laissé dans ses écrits sur les phénomènes des maladies; sa réputation s'étendit peu-à-peu, & il fut consulté de toutes parts, sur les maladies chroniques qui forment maintenant une classe si nombreuse, dans les grandes villes, & qui demandent de la part du Médecin la plus grande sagacité & les connoissances les plus étendues. Il se distingua beaucoup dans la guérison de ce qu'on appelle affections nerveuses, soit par les secours moraux qu'il donnoit à ses malades, soit par une savante combinaison de remèdes ou d'autres moyens simples & naturels. Une sensibilité profonde, un caractère plein de noblesse & de candeur, une élocution précise, mais vive & animée, fervoient d'abord à lui gagner la confiance de ses malades, à fixer leurs inquiétudes & à relever leur courage: habile ensuite à démêler les vices organiques & les lésions des fonctions de la vie, il ne se livroit à aucune méthode exclusive de traitement; mais il avoit recours, suivant les circonstances, aux délayans, quelquefois aux toniques, & d'autrefois à une combinaison des uns & des autres. C'est ainsi qu'au rapport de M. Brun, plusieurs femmes attaquées d'affections nerveuses les plus graves, ont été guéries, en faisant d'abord usage des délayans, puis en passant à celui des Eaux de

Balaruc; Eaux Minérales qu'on avoit toujours exclues de la cure de ces maladies.

Sa prudence lui avoit fait adopter cette maxime d'Hippocrate : de ne point hasarder des méthodes périlleuses, & de ne point nuire, du moins dans les cas où il ne pouvoit ni guérir ni soulager; aussi n'employoit-il qu'avec une extrême réserve, ce qu'on a décoré du beau nom de remèdes héroïques. Il combinoit dans sa pratique la théorie rationelle des Anciens, avec ce qu'on peut appeler un Empyrisme raisonné & fondé sur des principes, c'est à dire, qu'éclaire sur la structure du corps humain, sur les altérations qu'il peut subir & sur les loix de l'économie animale, il tiroit de nouvelles inductions de l'examen des causes évidentes, & des circonstances de l'âge, du sexe, du tempérament, du climat & de la saison de l'année. C'étoit sur ces diverses considérations qu'il recherchoit les diathèses ou dispositions diverses des humeurs, les différens degrés de la force physique, & l'état varié des facultés de la vie. Tels ont été les principes de pratique d'un Médecin connu des Savans par des découvertes réelles, & qui s'est rendu également recommandable par un esprit des plus judicieux, par une habileté peu commune à faire de justes applications de son savoir, & par les qualités du cœur les plus estimables.

Médecine-Théorique.

Précis du siècle de Paracelse, par M. Joyand, Docteur en Médecine de la Faculté de Besançon, Médecin de l'Hôpital Militaire de Brest: tome premier; prix de ce pr. vol. 3 liv. broché. A Paris, de l'Imprimerie de Monsieur, 1787, *un vol. in-8°. de 742 pages; se trouve chez Didot jeune, quai des Augustins, chez Barrois, l'aîné, &c.*

On trouvera peut-être singulier qu'après avoir parlé dans l'article précédent, de M. Delamure, c'est-à-dire d'un Auteur dont toutes les productions portent le caractère de l'exactitude, de la justesse & de l'esprit des recherches, nous portions ensuite notre jugement sur M. Joyand, qu'on doit regarder comme l'extrême opposé, c'est-à-dire comme un Auteur dont l'Ouvrage doit faire époque par la marche la plus irrégulière & la plus incohérente, par une fausse érudition, & par le mélange le plus confus d'Astronomie, de Physique, de Magnétisme animal & de Medecine; mais peut être qu'un passage aussi brusque ne sera pas sans utilité, puisque la vérité ne devient jamais plus saillante que par l'art des contrastes.

Nous faisons grace à nos Lecteurs du début de l'Ouvrage qui est sur le même ton que celui d'une Ode de Pindare; mais nous ne devons point dissimuler tout ce que l'Auteur dit de contraire à la Médecine. « Lisez, dit-» il, Cardan, Sennert, les Histoires de la » Médecine de Le Clerc & de Freind, & » pratiquez l'art de guérir, si vous osez.... » Ouvrez le Dictionnaire des Sciences. Com» parez, par exemple, les articles *maladie » inflammatoire, inflammation, péripneu» monie, pleurésie;* on indique des précau» tions & des craintes vagues sur le régime » échauffant. Tout se réduit à des saignées » répétées, suivant la force de la fièvre & la » vigueur du pouls, aux tisanes délayantes & » béchiques. L'Histoire de la maladie vene» rienne, du scorbut, & des autres maladies » est pleine de sottises & de contradictions. » Rien n'est plus aisé que de se livrer ainsi à des déclamations vagues, qui prouvent seulement qu'on s'est borné à des études superficielles, qu'on n'a aucun principe fixe, & qu'on ne distingue nullement les Compilateurs, d'avec les Auteurs de génie. Nous sommes d'ailleurs dispensés de réfuter un Auteur qui, dans l'exaltation de ses idées, avoue qu'après avoir consulté les sages, il a cherché la lumière parmi les fous. « Ce fou incom» parable, poursuit-il, est Paracelse qui a » rempli tout le vœu de mon travail. »

On croiroit d'abord que l'Ouvrage de M. Joyand roule sur la Médecine; mais on se détrompe bien-tôt par une simple lecture du titre des Chapitres qui ont pour objet le magnétisme animal, la théorie de l'Univers, l'attraction Newtoniène, le fluide moteur de Descartes, les tourbillons, la vîtesse de la lumière, l'action réciproque des planètes & des comètes, la précession des équinoxes, &c. Au reste, il ne parle pas avec moins de légèreté de l'attraction Newtoniène que de la Médecine. « Voilà; dit-il, en parlant des » écrits du Philosophe Anglois, quelques » absurdités d'un systême qui en fourmille » tellement, qu'il doit paroître inconcevable » qu'il ait eu tant de sectateurs. » Mais que

peut-on répondre à un esprit exalté par la lecture de l'anti Lucrèce, des tourbillons de Descartes, & du jargon théorique de Mesmer?

Matière Médicale.

Accidens causés par l'huile de vitriol prise à l'intérieur, & moyen prompt d'y remédier. (*Journal de Paris*, 13 *Juin.*)

Mardi 27 Mai, la femme d'un Teinturier, pressée par la soif & cherchant à se désaltérer, ouvre une armoire dans laquelle sont les produits chimiques d'usage dans l'art du Teinturier; elle vouloit boire une gorgée *de suc de limons*; elle prend la bouteille à *l'huile de vitriol*, & en avale.

On a sur le champ recours à M. *Salomé*, Membre du College de Pharmacie; il sent la nécessité de neutraliser cet acide encore présent dans les premières voies; il craint que les terres absorbantes n'agissent point avec assez d'efficacité, surtout avec assez de promptitude, & préfère d'administrer l'alkali, à la dose d'une once, dissout dans huit onces d'eau, & uni à douze onces d'huile d'amandes douces; ce mélange fut administré par verrées; l'alkali ne tarda pas à neutraliser l'acide. L'événement avoit eu lieu à 3 heures de l'après-midi, & à sept heures du soir les accidens étoient calmes.

Quelques semaines avant, un jeune homme avala, également par méprise, une gorgée de la *lessive des Savoniers*.

Cette lessive exerce sur les substances animales une action terrible (1); on a vu dans les Manufactures de savon des ouvriers tomber par malheur dans la chaudière de lessive, & y disparoître aussitôt, aux ossemens près, en un instant les chairs, les parties molles sont dissoutes; c'est cette liqueur qui, évaporée à siccité, forme la pierre à cautère.

On n'ajoutera pas que le jeune homme éprouva les douleurs les plus atroces, suite nécessaires des accidens de ce genre. Heureusement qu'il fut secouru sur le champ par un Pharmacien, l'un de nos plus savans Chimistes, qui administra sur le champ du vinaigre étendu dans de l'eau. L'huile ne se feroit pas combinée avec la liqueur des Savoniers déjà noyée dans trop de liquide.

Cet événement est l'inverse du précédent; dans le premier cas, il falloit enchaîner un acide par un alkali; dans le second, enchaîner un alkali par un acide.

Les accidens calmés, on a donné du lait au jeune homme, les organes de la bouche & de l'œsophage déchirés ne permettoient pas d'autre aliment.

Les Arts & Métiers employent des produits chimiques qui, sans être intrinsèquement des poisons, agissent comme tels par l'extrême causticité dont ils sont doués dans leur état de concentration; tels sont les acides vitrioliques, marins, nitreux, &c.; appliqués sur la peau, ils brûlent, & leur brûlure est bien plus redoutable que celle qui est produite par le feu, tandis qu'étendus dans l'eau, ces mêmes acides se prennent intérieurement comme antiputrides, diurétiques, &c. &c.

La négligence de ceux qui employent journellement ces produits chimiques, rend les accidens de ce genre très-fréquens; nous croyons donc devoir leur donner le conseil de les conserver dans des vaisseaux d'une forme particulière, dans des flacons de crystal, à gouleau renversé, & d'y faire graver le nom de la liqueur, parce que les acides détruisent les étiquettes; nous leur conseillons sur-tout de ne jamais se servir de bouteilles à vin. On serre avec le plus grand soin des armes à feu chargées, & les produits chymiques concentrés sont bien plus dangereux.

Médecine-Pratique.

Réponse au Mémoire à consulter sur une affection dartreuse très-rebelle du front, des paupières & d'une main, inséré dans la Gazette de Santé, N°. 21; par M. Baudot, Docteur en Médecine, Médecin à Charolles.

D'après la Consultation, « on demande s'il » ne seroit pas possible de trouver un remède » qui portât directement sur la source du » mal, ou qui pût ramener périodiquement » le flux hemorroïdal, en faisant éviter les » inconvéniens & les incommodités de l'application des sangsues. » Quoique les hémorroïdes, lorsqu'elles fluent d'elles-mêmes, ou par des moyens artificiels, soulagent les malades qui y sont sujets, & qui sont en

(1) La lessive de soude, aiguisée par la chaux-vive, est ce que l'on nomme *lessive des Savoniers*, parce que c'est son union avec l'huile qui fait le savon.

même-temps attaqués de maladies plus graves; je crois que c'est une affection maladive, dont les suites sont trop dangereuses & trop incommodes pour l'augmenter ou établir plus de régularité dans ses périodes, à dessein de la faire servir de moyen de guérison à d'autres maladies. Une tisane dépurative portera *plus directement sur la source du mal*, & un cautère remplira avec plus d'avantage l'écoulement périodique que le malade desire.

Le Consultant doit donc se faire ouvrir un cautère sur le bras même où il éprouve des douleurs rhumatismales, continuer son régime régulier, user de temps en temps, suivant les circonstances, de légers purgatifs, faire un exercice modéré, s'abstenir de toute application, & prendre chaque matin à jeun un verre de tisane de Solanum (1), en augmentant par degrés, suivant l'effet qu'elle produira. Voici la manière de la faire:

♃ Tiges de Solanum, quatre onces.
Deux pintes d'eau.

Faites bouillir jusqu'à la réduction de pinte & demie.

Si cette tisane fatiguoit le malade, il pourroit prendre alternativement le bouillon de vipère, auquel on ajoute du cresson de fontaine, du cerfeuil & de la fumeterre. Les frictions sèches, faites avec la brosse sur tout le corps, peuvent aussi lui être très-utiles.

OBSERVATION.

M. Caton, Marchand à Digoin-sur-Loire, étoit attaqué depuis quatre ans d'une dartre qui lui couvroit presque toute la figure; il lui survenoit alternativement une diarrhée & une ophtalmie dartreuse, qui appaisoit pour le moment la première maladie. Une diette sévère, les eaux de Saint-Alban, l'usage de l'antimoine, tout avoit été inutile. Je lui fis ouvrir un cautère, je le mis à l'usage d'une tisane dépurative; un mois après, l'ophtalmie & la diarrhée disparurent; l'humeur qui fluoit par le cautère étoit âcre, le malade éprouvoit de légères douleurs au bras; la dartre diminuoit sensiblement: enfin, elle céda entièrement à l'usage réitéré de ces moyens curatifs pendant trois mois; le malade a conservé le cautère qu'il regarde comme le thermomètre de sa santé.

(1) C'est sans doute le *Solanum dulco-amarum*. L. la douce amère. N Red.

Extrait d'une autre Lettre sur le même objet, par M. Gennote, Médecin.

Une personne attaquée à-peu-près du même genre de maladie, que celle du n° 21 de la Gazette de Santé, étant venue me consulter, je parvins à la guérir dans fort peu de temps sans presque la débiliter. Après quelques légers purgatifs, je lui fis prendre de jour à autre, un demi-bain tiède d'eau de son, avant le coucher: elle buvoit ensuite (1) deux verres de bon vin rouge, où j'avois fait infuser une poignée d'herbes de Scabieuse; le matin elle prenoit aussi une infusion de la même plante, en guise de thé, ce qui contribua à la guérir parfaitement.

Autre réponse à la même question, par M. Retz, Méd. ord. du Roi, serv. par quartier, &c.

M. Retz qui a fait des recherches particulières sur les maladies de la peau, nous a indiqué l'Ouvrage qu'il a composé sur cet objet (2), comme propre à donner de nouvelles lumières sur le régime que doit observer le Consultant, & sur les remèdes qu'il doit employer. Ce dernier pourra lire avec fruit l'article *couperose* de cet Ouvrage, ainsi que les art. 1e & 2e de la 3e partie, où l'Auteur fait vivement sentir l'importance du régime; enfin un article où M. Retz croit que le Consultant trouvera un remède plus convenable à sa maladie, est celui qui traite de l'émétique & de son efficacité dans des cas semblables.

(1) Il est bien à craindre que la circonstance du tempérament sanguin du Consultant, ne lui permette pas d'user de cette recette, d'autant mieux qu'il m'a dit que tous les échauffans lui étoient contraires. *Not. du Réd.*

(2) *Des maladies de la peau, particulièrement de celles du visage, & des affections morales qui les accompagnent, leur origine, leur description & leur traitement, par M. Retz, &c., nouvelle édition. A Paris, chez Méquignon, rue des Cordeliers, 1786.*

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N° 31.

NUMÉRO 26.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

MÉDECINE MORALE.

EXTRAIT d'un Dialogue entre une Dame & un Médecin, sur ce qu'on appelle affections vaporeuses. (*Considérations sur l'Esprit & les Mœurs.* 1 vol. in-8°. *A Londres, & se trouve à Paris,* 1787.)

L'AUTEUR estimable des *Considérations sur l'Esprit & les Mœurs*, s'est proposé de peindre dans ce Dialogue la révolution morale qu'éprouvent, dans la maturité de l'âge, les femmes qui ont passé la saison des plaisirs dans la dissipation & le fracas. La Dame pour instruire pleinement le Médecin de son état, lui rappelle qu'elle a été mariée à 15 ans, que son époux a eu toujours pour elle une complaisance sans bornes, qu'elle a une fille nubile qui est élevée dans un Couvent. Elle ajoute qu'elle a eu toujours les nerfs délicats & susceptibles des plus vifs ébranlemens ; « Depuis deux ou trois ans, » poursuit elle, cette irritabilité augmente & » je suis accablée de vapeurs. Souvent je pleure » sans sujet, & je me sens des suffocations » intérieures. Je dors mal ; mes digestions » sont mauvaises... » Ailleurs elle se plaint des mœurs du siècle. « Il ne regne plus, » dit-elle, dans la société ce ton animé & dé» cent, cette galanterie que j'ai vue, sans être » bien vieille, autrefois dans les hommes. »

On imagine bien que le Médecin devine sans peine le caractère de la maladie. Il ne manque pas de demander à la Dame si on lui a conseillé les eaux. Le pénétrant Docteur va aussi jusqu'à deviner qu'elle a eu autrefois quelqu'attachement. D'où il conclut qu'il ne lui manque plus aucun éclaircissement pour prononcer, & que la Dame a ce qu'on appelle la *maladie de quarante ans*, parce que c'est à cet âge en général qu'elle se manifeste avec les mêmes symptômes, à peu de différence près ; qu'elle attaque les femmes riches, celles qui ont vécu dans le grand monde, & sur-tout les femmes belles, jolies, agréables. Ce galant Médecin qui avoit montré tant de sagacité à découvrir la nature de la maladie, n'est pas très-riche en expédiens heureux & en moyens de guérison. Il fait un sermon très-froid à la Dame sur la nécessité de détourner les yeux du passé, de considérer les ressources de l'avenir, de moins dépendre des objets extérieurs, de distinguer ce qu'il entre de vanité dans nos sentimens, &c. Il promet, dans une conférence prochaine, de faire l'application des remèdes généraux.

La Société de Médecine de Londres avoit proposé pour sujet d'un prix, *qu'elles sont les maladies qui peuvent être calmées ou guéries, en excitant des affections particulières ou des passions de l'ame ?* C'est-là précisément le cas de ce qu'on appelle vapeurs. Nous ne doutons point qu'on ne puisse écrire sur cet objet de très-belles & très-savantes dissertations, mais croit-on qu'il soit possible à la Médecine ou à toute autre science humaine, d'exciter à volonté des passions dans une ame épuisée & sans énergie ? Il est bien à craindre qu'un pareil prodige ne soit au-dessus de la puissance de l'homme. Heureusement le mal n'est pas aussi général qu'on pourroit le croire, & rien n'est plus ordinaire, même dans les conditions les plus élevées de la Société, que de trouver des mères respectables qui vivent recueillies au sein de leur familles, & qui se ménagent une vie entière de bonheur ; par l'accomplissement des devoirs touchans de leur sexe.

MÉDECINE-PRATIQUE.

An account of some experiments with opium in

the cure of the Vénereal diseaſe; c'eſt-à-dire, *Expoſé de quelques expériences faites avec l'opium dans le traitement de la maladie vénérienne.* (*The Lond. Med. Journ.* 1788.)

Il eſt très-important de fixer les opinions qu'on doit ſe former ſur l'uſage de l'opium dans ces maladies: on peut voir les tentatives qu'on a faites ſur cet objet en Angleterre, dans les volumes troiſième, quatrième & ſixième du Journal de Médecine de Londres. Nous avons rendu compte (Gazette de Santé, année 1786,) du réſultat d'une ſuite nombreuſe d'expériences faites ſur le même objet, à Lille en Flandre; mais les rapports étoient trop avantageux pour qu'on ne dût point ſoupçonner les effets naturels de l'enthouſiaſme & de la partialité. Les expériences que M. Coſte, premier Médecin des Armées Françoiſes, vient de communiquer à M. Simmons, Rédacteur du Journal de Médecine de Londres, ſont d'une autre nature; elles portent un caractère ſi évident de preciſion & de juſteſſe, qu'on ne peut manquer de leur accorder la plus grande confiance.

Ces eſſais ont été dirigés par M. Merlin, un des Medecins de l'Hôpital Militaire de Lille, ſous l'inſpection d'un comité nommé pour cet objet. Ils ont été faits ſur trente malades choiſis dans la garniſon de Lille. Neuf de ces malades avoient déjà été ſoumis au traitement par le mercure, mais ſans effet; les autres vingt un n'avoient encore fait uſage d'aucun remède. Nous n'entrerons point ici dans le détail des précautions qu'on a priſes pour eviter toute erreur, ni dans l'expoſition des ſymptômes vénériens, qu'on imagine ſans peine. On commença le traitement par un purgatif, & le lendemain on paſſa à l'uſage de l'opium pur, en debutant par un grain, en continuant le jour ſuivant par deux grains, & en augmentant ainſi graduellement d'un grain chaque jour, juſqu'à la doſe que le Médecin jugeoit convenable. Cette doſe dans quelques malades a été portée juſqu'à trente grains, & dans le plus grand nombre juſqu'à vingt ſeulement.

Quand la diminution des ſymptômes faiſoit juger convenable de rendre moindre la doſe de l'opium, on le faiſoit graduellement, c'eſt-à-dire, qu'on la diminuoit d'un grain chaque jour. Quand le remède produiſoit des effets alarmans, il ſuffiſoit de le ſuſpendre pendant pluſieurs jours. Le premier effet de l'opium, quand il étoit donné à une doſe moderée, étoit de diminuer la douleur & les ſymptômes d'une irritabilité morbifique. Il ne produiſoit d'autres effets ſenſibles qu'à la doſe de 4 ou 5 grains. L'effet le plus ordinaire, étoit une diſpoſition plus ou moins grande à la ſueur, qui continuoit durant la plus grande partie du traitement. On a obſervé auſſi que la ſecrétion de l'urine a été augmentée: Il n'y a eu qu'un exemple d'une conſtipation très-opiniâtre; mais les évacuations par les ſelles ont été plutôt augmentées que diminuées; pluſieurs malades même ſe ſont plaint de la diarhée.

Un des inconvéniens produit par l'opium, a été dans quelques cas un vomiſſement. Très peu de malades ſe ſont plaint d'avoir contracté une plus grande diſpoſition au ſommeil. M. Coſte obſerve même que l'inſomnie en étoit l'effet le plus ordinaire, ainſi qu'un accroiſſement de chaleur interne, & une accélération marquée du pouls. Le même remède produiſoit auſſi divers autres effets, ſuivant la conſtitution de l'individu, comme des vertiges, une eſpèce d'ivreſſe, des ſonges déſagréables, le hocquet, des palpitations de cœur, & des douleurs de colique; mais la ſimple ſuſpenſion de l'uſage de l'opium pendant quelques jours, faiſoit ceſſer ces ſymptômes. On a obſervé que les acides étoient très-utiles pour arrêter la diſpoſition au vomiſſement & pour diminuer la propenſion au ſommeil. Rien n'a été plus efficace contre les inſomnies que des émulſions ſimples.

Les malades ont été réduits à un régime débilitant, & leur nourriture principale étoit le riz. Ils ne prenoient que des boiſſons délayantes, dans la vue de favoriſer la diſpoſition aux ſueurs. Ils ne gardoient le lit qu'autant que la ſueur le rendoit néceſſaire. Vers le quatrième mois du traitement, le comité s'eſt accordé à regarder comme guéris ſept malades, parmi les trente dont on a déjà parlé. Vers le ſeptième mois, quatorze malades, en y comprenant ceux dont on vient de parler, ont été jugés guéris d'une voix unanime, & quatre autres par la majorité ſeulement. Parmi le reſte, ſept ont paru dans un état douteux, & quatre autres ont été regardés comme non guéris. Le trentième étaiit dans un état de conſomption pulmonaire, à ſon entrée dans

l'Hôpital, a fini par ſuccomber. Un examen fait le huitième mois du traitement par tout le comité, a encore été moins favorable à l'efficacité de l'opium, puiſqu'à cette époque, ſix ſeulement ſur le nombre total, ont été reconnus d'une voix unanime comme guéris, & que les autres ne l'étoient point ou ſe trouvoient dans un état douteux.

M. Coſte avoue avec candeur que ces expériences ſont loin de prouver que l'opium eſt un ſpécifique dans la maladie Vénérienne; mais il penſe qu'il peut être très-utile dans les cas où un trop grand degré d'irritabilité demande de ſuſpendre l'uſage du mercure, ou de modérer ſes effets. Il remarque auſſi que l'opium peut obtenir des ſuccès quand le mercure a été ſans efficacité, & ſur tout quand les ſymptômes dépendent moins de la maladie Vénérienne, que de l'emploi peu judicieux du mercure.

Médecine.

Georgii Baglivi Med. Theori. in Rom. Archylic. Prof. Soc. Reg. Lond. Acad. Imp. Leop. &c. Collegæ opera omnia Medico-Practica & Anatomica, novam editionem mendis innumeris expurgatam notis illuſtravit, & Præfatus eſt Ph. Pinel. D. M. Pariſiis, ſumptibus Petri J. Duplain, Bibliopolæ, loco Gallicè dicto Cour du Commerce, 1788, *deux vol. in-8°.* 12 *liv. rel. &* 10 *liv. br.*

On ne doit plus craindre de mettre Baglivi au rang du petit nombre des Auteurs dont les écrits paſſeront à la poſtérité la plus reculée, ſoit qu'on conſidère les nouveaux progrès qu'il a fait faire à l'eſprit d'obſervation, ſoit qu'on réfléchiſſe ſur ſa ſagacité naturelle & ſur les excellens préceptes qu'il donne pour ſe diriger dans l'étude & dans l'exercice de la Medecine; mais on voit avec regret que les éditions multipliées qu'on a données de ſes Ouvrages, ſont défigurées par la plus grande négligence typographique: il étoit donc important d'en donner une nouvelle qui fût digne de la confiance publique.

Un autre objet qui méritoit d'entrer en conſidération, & qui a rendu quelques notes néceſſaires, eſt le progrès qu'a fait la théorie de la Médecine, depuis Baglivi juſqu'à nous. On ſait en effet que ce qu'on appelle le méchaniſme, a cédé à de nouveaux réſultats d'expériences, & à des vues plus ſaines ſur les propriétés organiques des corps animés: il a donc fallu indiquer en peu de mots les principes de la Phyſiologie moderne, & les Auteurs où on doit puiſer de nouvelles lumières. Ce que Baglivi dit auſſi ſur la morſure de la tarentule, demande quelques reſtrictions qu'il qu'il ne falloit point diſſimuler. L'Editeur a donc cru devoir ajouter quelques éclairciſſemens au texte; il l'a fait avec épargne, ſoit pour éviter de rendre l'ouvrage trop volumineux, ſoit pour ne point tomber dans le babil éternel & faſtidieux des Commentateurs de tous les âges.

M. Pinel à qui nous devons cette nouvelle édition, rend compte dans la Préface, du plan qu'il a ſuivi; il inſiſte peu ſur l'analyſe de l'Ouvrage qui eſt entre les mains de tous les Medecins inſtruits, & il en indique ſeulement les principaux traits. On ſent bien qu'il n'a point oublié ce paſſage qui a ſervi tant de fois d'épigraphe à d'autres Ouvrages: *Medicus Naturæ miniſter & interpres, &c.* Nous finirons par une remarque importante: il n'eſt point rare de trouver des Médecins qui joignent de vrais talens à une grande érudition; mais, nous oſons le dire, il en eſt peu qui aient dirigé leurs études avec ordre & avec méthode, & qui ſe ſoient fait un devoir d'approfondir les principes de l'art de guérir. Nous ajouterons que pour remplir cet objet, les écrits de Baglivi ſont un des meilleurs guides.

Art du Dentiste.

Diſſertation ſur l'art de conſerver les Dents, par I. Laforgue, Expert-Dentiſte, reçu au Collége Royal de Chirurgie de Paris, rue des Boucheries, près celle de Buſſy.

Nous avons parlé l'année dernière (Gazette de Santé, N°. 36,) de la méthode que ſuit le ſieur Laforgue pour blanchir & conſerver les Dents; le même Dentiſte vient de publier ſur cet objet une Diſſertation qui lui a mérité les ſuffrages de l'Académie de Chirurgie, & qui indique des moyens auſſi ſimples que naturels, d'entretenir la propreté de la bouche. Les fonctions des Dents ſont ſi importantes, leur délabrement peut donner lieu à des douleurs ſi vives & ſi habituelles, & il eſt ſi propre d'ailleurs à déparer la figure & à entre-

tenir une mauvaise odeur, qu'on devroit en général prévenir ces inconvéniens, en faisant enlever d'abord le tartre par un Dentiste, & empêchant ensuite une nouvelle génération de cette substance, non par des elixirs ou des acides, mais par des dentrifices (1) doux & analogues à celui qu'emploie le sieur Laforgue. Son habileté d'ailleurs est connue, & sa méthode d'enlever le tartre avec des instrumens appropriés, ne cause point de douleurs & ne porte nulle atteinte aux dents.

Nous profitons de cette circonstance, pour répondre à un de nos Abonnés, qui se plaint d'avoir depuis longtemps des dents peu saines, & qui nous demande si l'usage habituel du camphre, dissout dans l'esprit-de-vin à forte dose, ne peut point avoir des inconvéniens. Nous devons le prévenir que quoique le camphre soit un calmant, cependant comme il est ici combiné avec un spiritueux très-fort, il peut produire une irritation trop violente, étant appliqué habituellement sur les Dents & les gencives : il vaut mieux s'en tenir aux préceptes qui viennent d'être exposés, ainsi qu'à ceux que nous avons rapportés dans nos feuilles, numéros 1 & 5 de l'année dernière. Les spiritueux ne peuvent convenir que dans les cas où il faut comme cautériser le nerf de la dent qui est à découvert, & qui excite une douleur violente.

ANNONCES.

Nouveautés qui se trouvent à Strasbourg dans la Librairie d'Armand Koenig. (en langue Allemande.)

Mezlers Vonder Wassersucht, &c., c'est-à-dire, *de l'Hydropisie ; par François-Xavier Mezler, Docteur en Médecine, Conseiller & Médecin de Monseigneur le Comte de Lipinghen-Nippembourg à Schtamberg, A Ulm*, 1787, *in-8°. Prix*, 30 *sols*.

C'est un Mémoire originairement écrit en Latin, & qui a remporté une médaille d'or de la valeur de 300 liv., dans la Séance publique de la Société Royale de Médecine de Paris, tenue au Louvre le 2 Mars 1784, concernant la question suivante : *déterminer quelles sont les espèces & les différens cas d'Hydropisie, dans le traitement desquels on doit donner la préférence au régime délayant ou au régime sec ?* Aujourd'hui M. Mezler offre cet écrit à ses compatriotes, en leur idiôme, avec un *Appendix* sur la contagion.

Capel. Versuch's c'est-à-dire : *Essai d'un Traité complet sur le Rachitis, par M. Guillaume Frédéric Cappel, Conseiller Aulique, & Médecin du Sérénissime Duc de Brunswick-Lunebourg, & Professeur d'Anatomie en l'Université de Helmstad. A Berlin, in-8°*, 1787, *premier volume. Prix* 30 *sols*.

Die gauze, &c., c'est-à-dire : *l'Alchymie & la Physique, fondées sur les principes généraux, d'après les trois forces de la nature, Ouvrage traduit du Latin avec des additions ; par Adam M. Booz. A Leipsick*, 1787, *in-8°. Prix* 35 *sols*.

Hamiltons Bemerkaugen, &c. c'est-à-dire : *Remarques sur les moyens d'obvier aux effets de la morsure du chien, ou d'autres animaux enragés, avec des observations sur la méthode curative de l'hydrophobie, & la réfutation de l'opinion, concernant l'existence des vers sous la langue des chiens, le tout éclairci par des exemples ; par Robert Hamilton, Docteur en Médecine du Collège Royal de Médecine de Londres, Membre des Sociétés de Médecine, de Physique, &c. traduites de l'Anglois en Allemand, & augmentée de plusieurs remarques ; par Christian-Frédéric Michaelis, Docteur en Médecine. A Leipsick*, 1787, *grand in* 8°. *avec fig. Prix* 2 *liv.* 10 *sols*.

Heyer, chemische, &c. c'est-à-dire : *Essai chimique sur le succin, par Heyer, A Erford*, 1787, *in-4°. Prix*, 10 *sols*.

Journal, furgebentshelfer. Journal des Accouchemens. A Francfort, 1787, *in-8°. Prix*, 3 *liv.* 5 *sols*.

(1) Le dentrifice du sieur Laforgue, se vend 3 liv. la boîte.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre J. Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le royaume.*

De l'Imprimerie de Baudouin, rue du Foin Saint-Jacques, N° 31.

NUMÉRO 27.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

DIÉTÉTIQUE.

LA Fraise (Fragaria vesca. L.) est elle d'un usage salutaire, & peut-elle être employée dans certains cas de maladies chroniques?

PERSONNE ne doute que la Diététique ne soit une des parties de la Médecine des plus importantes, soit pour prévenir un grand nombre de maladies, soit pour opérer leur cure d'une manière sûre & permanente. On ne peut cependant se dissimuler que c'est peut être celle qui a été le moins approfondie, & qu'il règne sur presque tous ses objets une foule d'assertions vagues qui n'ont jamais été discutées. L'usage alimentaire de la Fraise, ainsi que celui des autres fruits succulens, soit d'été, soit d'automne, a été à peine examiné; & pendant que la Nature nous prodigue ainsi ses dons contre certaines maladies, suivant les diverses saisons de l'année, on va chercher au-delà des mers des remèdes infidèles, qui n'ont souvent d'autre mérite que d'avoir une origine inconnue, & d'être d'un prix exorbitant.

Les anciens Auteurs ont peu parlé de la Fraise, & Pline lui-même se contente de la nommer. Sa qualité cependant très-odorante, sur-tout dans les pays du Midi, & sa saveur moins fade que celle de la Mûre & de la Framboise font juger qu'elle peut être très-utile, prise à une dose modérée. On l'assaisonne avec le sucre dissous dans l'eau ou le vin. Quelques personnes la prennent avec la crême au lait, & peut-être cette méthode est-elle la plus salutaire: c'est en général un préjugé que de craindre d'associer l'usage du lait avec celui des fruits rafraîchissans, & nous pourrions citer des observations sans nombre pour prouver combien cette association est salutaire.

Aucun aliment n'est d'une bonté absolue & applicable à tous les cas. Quelquefois le meilleur peut devenir nuisible, soit par le tempérament ou la disposition particulière de l'individu, soit par d'autres circonstances accidentelles; c'est ainsi que nous avons vu cette année quelques personnes éprouver une indigestion, avec des douleurs de colique & une diarrhée, pour avoir usé de Fraises au souper. En général les personnes d'une constitution phlegmatique, celles qui se plaignent d'acidités ou d'une foiblesse dans l'estomac, digèrent les fruits succulens avec peine, & en sont même incommodées. D'autres personnes douées d'une complexion bilieuse & d'un caractère très-actif supportent non seulement un usage abondant de ces mêmes fruits, mais même en éprouvent les plus heureux effets. L'illustre Linné avoit coutume chaque année de manger en abondance des Fraises récemment cueillies, & il avoue que par cette seule méthode il est parvenu à se délivrer des accès de goutte, & à vivre plusieurs années entièrement exempt de cette maladie.

On a dit que les Fraises, ainsi que les Cérises & les autres fruits rafraîchissans, pouvoient opérer la guérison de la phthisie; mais il ne faut point imiter ceux qui ont des vues peu étendues en Médecine, & qui appliquent indistinctement le même remède dans tous les cas de la même maladie, pendant qu'il faut quelquefois avoir recours à des remèdes opposés, suivant les causes qui l'ont produite, ou la constitution de l'individu. Nous avons vu ces dernières années un phthisique qui avoit fait vainement des remèdes sans nombre dans la Capitale, & qui s'étant retiré dans la belle saison aux envi-

rons de Saint-Denis fut entièrement guéri par un usage abondant soit de Fraises, soit de Cerises; mais pour fixer avec plus de précision dans quelle espèce de phthisie ces fruits peuvent réussir, nous allons donner l'extrait d'une observation d'Hoffman.

Un Étudiant âgé de vingt-cinq ans, après s'être livré à des excès répétés d'intempérance, ou à ceux d'un autre genre qu'il est aisé de deviner, contracta d'abord une toux incommode avec une fièvre catarrhale qui se manifesta au printemps; la matière de l'expectoration étoit d'une nature visqueuse & diversement colorée; le resserrement de la poitrine & la difficulté de respirer étoient extrêmes; les insomnies étoient continuelles, les forces détruites, & l'amaigrissement porté à un tel point, que le malade ne paroissoit plus qu'un squelette. Pendant le reste de l'année on employa les pectoraux, les restaurans, les poudres tempérantes, &c.; mais tout fut inutile. Au retour de la belle saison le malade éprouva le desir le plus violent de manger des Fraises de jardin. Le Docteur Hoffman lui permit d'en prendre d'abord peu-à-peu, ce qui loin de lui nuire contribua à augmenter ses forces; le Médecin enhardi par ce premier succès conseilla d'en augmenter la dose, en sorte que le malade parvint à en manger chaque jour en abondance. Au bout de trois semaines, les bons effets de ce fruit étoient très-sensibles; les forces étoient revenues, l'ardeur fébrile très diminuée, les nuits plus tranquilles, & la respiration beaucoup plus facile: au bout de deux mois la guérison fut parfaitement confirmée.

PHYSIOLOGIE.

Mémoires Physiologiques & d'Histoire Naturelle, par M. Etienne J. P. Houffet, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, de la Société Royale de Médecine de Paris, premier Médecin des Hôpitaux d'Auxerre & de la Généralité de Bourgogne pour les Épidémies, Membre de plusieurs Académies, &c. A Auxerre, de l'Imprimerie de Laurent Fournier, & se vend à Paris, chez Méquignon l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers, chez Théophile Barrois, Libraire, quai des Augustins, 1788, 2 Vol. in-8°.

Il faut avouer que l'Auteur dans le premier Volume de son Ouvrage nous ramène à une époque un peu ancienne, puisqu'il s'agit des expériences qui furent faites il y a plus de trente ans sur l'irritabilité & la sensibilité; jamais aussi on n'a vu un plus intrépide défenseur des opinions Physiologiques du Baron de Haller. Épîtres, dédicaces & complimens flatteurs, tout est prodigué à cet homme célèbre. Se présente-t-il au contraire quelque Anatomiste qui ose réclamer contre les assertions du Physiologiste du Nord? M. Houffet engage aussi-tôt le combat; il donne des interprétations; il réfute les résultats des expériences, & il cite les siennes propres comme d'une autorité irréfragable. En parlant dans une de ses Préfaces de ce qu'avoit avancé un de ses adversaires, il ajoute: « Je » devois donc raisonnablement espérer que » mes assertions seroient regardées comme » autant de points de doctrine immuable, » dont aucune révolution ne pourroit diminuer la force. »

Il nous paroît que M. Houffet traite un peu trop légèrement les expériences qui furent faites à Montpellier en opposition de celles du Baron de Haller (1). Ces expériences furent faites par M. Tandon de la manière la plus authentique, & nous pouvons citer, pour en confirmer les résultats, l'autorité de feu M. Delamure, dont l'exactitude & la justesse d'esprit sont connues, & qui en a été témoin oculaire & coopérateur. Nous avons entre les mains les leçons manuscrites de cet habile Professeur, & nous pouvons assurer qu'il n'a point balancé à se déclarer en faveur de M. Tandon. C'est ainsi que les membranes & les tendons, à qui Haller refusoit toute sensibilité, ont toujours paru plus ou moins doués de cette propriété; au contraire les substances médullaire & corticale du cerveau en ont paru entièrement dénuées, si on excepte cependant les origines des nerfs qui en partent. On peut voir d'ailleurs dans ce même manuscrit la sagacité & l'impartialité avec laquelle les opinions de Haller sont discutées.

Nous ne nous arrêterons point à l'explication que donne M. Houffet du soulèvement

(1) Le Baron de Haller trouvoit son compte de s'en rapporter à M. Houffet, qui lui assuroit que ces expériences avoient été mal faites. Aussi dit-il dans sa Physiologie: *Alia experimenta parum recte instituta esse constat.*

du cerveau durant l'expiration, puisqu'il refuse de reconnoître pour cause de ce phénomène le reflux du sang veineux par les veines jugulaires, & qu'au lieu de s'en rapporter à ce résultat simple de l'expérience, il va s'égarer dans des raisonnemens qui ne sont susceptibles d'aucune preuve solide. Nous ne dirons rien non plus de son Mémoire sur l'existence du fluide nerveux & son influence dans l'*œuvre* de la digestion. Sa méthode de disserter vaguement, & de rapprocher à l'aide d'un style prolixe des observations éloignées & peu concluantes nous paroît très-peu lumineuse malgré les épithètes redoublées de *clariss.* que lui donnoit M. Haller, & qui sont une sorte de monnoie courante parmi les Auteurs de Médecine.

Le second Volume contient une théorie de l'épilepsie, deux Mémoires Physiologiques & quelques faits curieux. M. Housset rapporte entr'autres l'exemple d'une grossesse extra-utérine qui a duré trente années. C'est le père de l'Auteur qui a été témoin durant sa pratique de ce cas extraordinaire. Marie Edme, femme d'un manouvrier, quatre années après une fausse-couche, devint enceinte de nouveau ; elle éprouva les douleurs de l'enfantement vers le terme ordinaire, mais il ne s'opéra qu'un simple écoulement des eaux, & la sage-femme fut très étonnée en l'examinant de ne rien trouver dans la matrice, tandis que les mouvemens de l'enfant continuoient d'être sensibles dans le ventre de la mère. Les Chirurgiens & les Médecins de la ville de Troyes, où se trouvoit cette femme, furent appelés (c'étoit en 1717), & ils proposèrent l'opération Césarienne, à laquelle la femme ne voulut point consentir. Elle éprouva plus ou moins de douleurs & d'infirmités jusqu'au dix-huitième mois. A cette époque elle se trouva assez bien portante pour recommencer ses pénibles travaux, qui étoient de blanchir le linge, de moissonner dans la saison, &c. Elle continua de vivre ainsi en santé jusqu'en 1747, qu'elle succomba à une fluxion de poitrine.

A l'ouverture du corps on trouva une tumeur ovale, comme schirreuse, de la grosseur de la tête d'un homme, & logée dans la trompe droite de fallope. Cette masse, qui pésoit plus de huit livres, ayant été séparée de ses adhérences & ouverte, on y trouva un enfant mâle bien conformé de la grandeur ordinaire d'un fœtus à terme, & qui ne nageoit dans aucune liqueur, & n'avoit aucune odeur désagréable ; les enveloppes ordinaires, le *chorion* & l'*amnios*, ainsi que le placenta, s'étoient ossifiés. Il faut remarquer que durant les trente années de cette espèce de grossesse, la sécrétion du lait dans les mammelles de la femme n'a point cessé de se faire, & que l'évacuation périodique des menstrues n'a point eu lieu.

CHIRURGIE.

Moyens simples de faire disparoître les Verrues & les Cors au pied. (Extrait de l'Ouvrage Anglois de M. Bell, dont nous avons parlé au N°. 22.)

Les Verrues sont, comme on sait, de petites excroissances indolentes & dures, qui naissent en différentes parties du corps, & sur-tout aux doigts & aux mains. Quand ces excroissances sont pendantes, & qu'elles ont une base étroite, le plus sûr moyen de les faire tomber est la ligature avec un fil de soie ; mais quand elles sont étendues à leur base, on propose différens caustiques pour les enlever, comme la pierre infernale, la solution de mercure dans l'eau-forte ou même dans l'esprit de nitre le plus fort, &c. La sabine réduite en poudre & appliquée sur les Verrues ne manque pas aussi de les faire disparoître dans le cours de deux ou trois semaines ; mais tous ces moyens sont violens, & ont l'inconvénient d'exciter une inflammation plus ou moins forte. Le meilleur topique, suivant M. Bell, est le sel ammoniac ; il agit lentement, mais il ne produit ni inflammation ni douleur, & il manque très-rarement de les faire disparoître. Il faut frotter deux ou trois fois le jour les Verrues avec un morceau de ce sel, après l'avoir trempé dans l'eau. L'esprit volatil de corne de cerf peut être aussi employé avec le même succès.

Les Cors sont de petits tubercules durs qui naissent dans différentes parties, & sur-tout aux orteils & à la plante des pieds. Dans quelques cas ils paroissent être une substance cornée & inorganique, mais dans d'autres cas ils sont évidemment fournis de vaisseaux & de nerfs, puisqu'ils sont douloureux, & qu'ils donnent du sang quand on les coupe. L'origine de la plupart est dans la peau ; mais quel-

quefois aussi ils pénètrent plus profondément, & ils s'étendent jusqu'au périoste lorsque la peau est très mince ou qu'ils sont situés sur quelque jointure.

Le meilleur préservatif des Cors au pied est sans doute de porter des souliers larges, & d'éviter toute sorte de compression. Si on n'a en effet cette attention, il est impossible de s'en délivrer. On a recommandé divers remèdes pour la cure des Cors (1). Le plus efficace & le plus sûr est, suivant M. Bell, d'enlever toute la partie inorganique après les avoir lavés pendant demi-heure ou trois quarts d'heures dans l'eau chaude, & d'appliquer immédiatement dessus un peu d'emplâtre gommeux de la Pharmacopée d'Edimbourg. En répétant cette pratique de temps en temps, les Cors ne seront point incommodes; leurs racines dures se sépareront le plus souvent, & finiront par tomber. Si on évite ensuite toute compression, le lieu qu'ils occupoient se remplira de tissu cellulaire, & les Cors ne reparoîtront plus.

MÉDECINE-PRATIQUE.

Traité de l'Insertion de la Petite-Vérole, ou de l'Inoculation réduite d'après un grand nombre d'observations à l'état de simplicité qu'elle exige pour être infailliblement salutaire, par M. Tudesq fils, Médecin en chef de l'Hôpital Militaire de la ville de Cette, &c. A Montpellier, de l'Imprimerie de J. F. Picot, 1787.

L'Auteur fait vivement sentir les avantages de l'Inoculation, qui consistent sur tout à introduire comme on veut la matière de la petite vérole, à l'établir loin des organes essentiels à la vie, à n'admettre dans la personne qu'on inocule que la plus petite quantité possible de levain varioleux. M. Tudesq n'est point de l'avis de plusieurs Inoculateurs qui font plusieurs piqûres au bras, & il se borne à une seule. Il regarde avec raison comme un pur charlatanisme le précepte général qu'on donne souvent de préparer à l'Inoculation par l'administration des médicamens. En effet, quelle meilleure disposition peut on desirer que celle d'une bonne santé? Purger, saigner une personne qui se porte bien n'est-ce pas l'affoiblir, & la rendre par conséquent moins propre à supporter la maladie qu'on veut lui communiquer.

(1) On voit dans le Journal de Paris, 28 Juin, un exemple du danger d'employer des caustiques: deux personnes avoient fait usage de l'huile des noix d'Acajou pour enlever des Cors au pied. Il en résulta pour toutes deux une succession d'érésipèles, d'abord au pied & à la jambe, puis à un bras, & après la guérison de celui-là à l'autre bras, & enfin à la tête. Cette succession d'érésipèles les a tenues au lit près de deux mois.

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

PHARMACIE.

PHARMACOPŒIA Collegii Regalis Medicorum Londinensis. A Paris, chez Théophile Barrois, Libraire, quai des Augustins, 1788, in-8°. de 154 pages. Prix, 2 liv. 8 sols.

« J'étois l'autre jour en une compagnie, dit Montaigne, » où je ne sais qui de ma » Confrérie apporta la nouvelle d'une sorte » de pillules compilées de cent & tant d'in» grédiens de compte fait; il s'en émut une » fête & une consolation singulière; car quel » rocher soutiendroit l'effort d'une si nom» breuse batterie! » Si Montaigne étoit notre contemporain, il auroit eu bien moins à se récrier contre cette complication de médicamens dont il se joue avec tant de finesse; il auroit vu que les Médecins instruits, & surtout ceux qui suivent d'un œil éclairé les progrès de l'Histoire Naturelle, n'ont rien autant en vue que la simplicité dans les formules: par-tout où les lumières sont répandues, on a travaillé ou on travaille à réformer les anciens catalogues des medicamens, à profiter des découvertes faites dans la Botanique & dans la Chimie, & à substituer à l'ancien chaos une suite de remèdes simples, & dont les vertus puissent être directement connues par l'expérience. Le Collège Royal de Médecine de Londres en donne aujourd'hui l'exemple, & il fait succéder un catalogue authentique au *Specimen Pharm. Lond.* dont nous avons parlé dans le N°. 11 de nos Feuilles de cette année.

« Il y a plus d'un demi-siècle, disent les » Auteurs de ce Recueil, que nos prédécesseurs ont rempli le devoir dont nous nous » acquittons maintenant. » Si depuis cette époque la Médecine n'a pas marché d'un pas égal à celui des autres Sciences, les moyens qu'elle emploie ont dû recevoir des modifications & des changemens, sur-tout par les progrès de la Chimie, & il a fallu soumettre à un nouvel examen les médicamens composés pour en retrancher ce qui pouvoit être superflu, ou faire d'autres substitutions qu'exigent les découvertes modernes. Ces Réformateurs éclairés ont eu toujours en vue la simplicité; ils ont eu soin de ne point mêler les objets qui n'avoient point de cohérence entr'eux, ou qui ne pouvoient point concourir au même but; ils ont donc cru devoir absolument bannir les compositions monstrueuses des antidotes, dont les ingrédiens sont souvent doués de qualités opposées.

La nomenclature a été changée en grande partie dans cette nouvelle Pharmacopée; mais pour éviter toute confusion & toute erreur, on a mis à la suite de l'Ouvrage une Table où les noms vulgaires se trouvent à côté de ceux qu'on a cru devoir leur substituer. Les titres des médicamens au lieu d'être tirés de leurs vertus, du nom de leurs auteurs, ou de ne présenter que des mots barbares & vuides de sens, sont fondés sur les principes qui les composent. On en a proscrit les dénominations singulières, *Othiops* (1), *Éli-*

(1) On a substitué au nom *Othiops* celui de *Hydrargirus cum Sulphure*; on a appelé *Tinctura opii Camphorata* ce qu'on appelle vulgairement *Elixir. Paregoricum*. On a banni la dénomination de *Flores Martiales* pour y substituer celle de *Ferrum Ammoniacale*. Les nouveaux Réformateurs ont aussi appelé *Mixtura Camphorata* ce qu'on nomme *Julepum è Camphorâ*; ils disent simplement *Succus Baccæ Sambucci Spissatus*, au lieu de dire *Rob*

xir, *Rob*, *Julep*, *Hiera Picra*, *Saccharum Saturni*, *Flores Martiales*, & cent autres termes vagues & mystérieux que l'Alchimie, le charlatanisme ou l'ignorance ont introduits dans la Médecine.

On demandera peut être quel a été en Angleterre le sort de la fameuse Thériaque, dont l'origine remonte jusqu'à l'Empire de Néron, & qui est encore préparée dans certaines Écoles de Pharmacie avec une espèce de solemnité? On la trouve dans l'Édition de la Pharmacopée de Londres, année 1721; mais cette formule, qui comprend une soixantaine d'ingrédiens, est immédiatement suivie, dans la même Édition, d'une préparation moins compliquée sous le nom de *Theriaca Londinensis*, où il n'entre qu'une trentaine de drogues. Dans la Pharmacopée de Genève, année 1780, la réforme fut portée plus loin, & on n'y admit que six médicamens. Dans le Recueil que nous annonçons aujourd'hui la proscription est consommée, & on n'y trouve pas même le nom de Thériaque. Une pareille sévérité excitera sans doute des réclamations; mais l'usage de cette composition ne peut-il pas être suppléé dans tous les cas par d'autres remèdes simples?

Les progrès de la Chimie n'ont pas seuls introduit plus d'exactitude dans les moyens que le Médecin emploie; le Recueil des médicamens simples a été encore enrichi de beaucoup d'espèces nouvelles, par le zèle infatigable des Botanistes & des Voyageurs: on a reconnu les vertus d'un grand nombre de Plantes, soit par des expériences répétées, soit par un usage immémorial de certains Peuples, même des Sauvages (1); car la sagacité de ces derniers à découvrir, dans les bois, des spécifiques contre leurs maux, fait souvent honte aux lumières des Peuples policés. Divers Observateurs ont cherché aussi à substituer des Plantes indigènes à quelques-unes des productions si vantées & si souvent infidelles qui nous viennent de l'Étranger. Les Réformateurs de la Pharmacopée de Londres ont puisé dans ces diverses sources; mais on doit leur reprocher de l'avoir fait avec un peu trop d'épargne, quoiqu'on doive d'ailleurs les louer d'avoir mis, à côté des noms vulgaires des Plantes, ceux qu'ont adopté les Botanistes modernes, & d'avoir caractérisé ainsi les espèces pour éviter les méprises que peuvent causer des dénominations indéterminées.

On doit être étonné de ne point trouver dans la nouvelle Pharmacopée de Londres plusieurs Plantes dont les vertus ont été très-constatées dans ces derniers temps; telles sont le *faux Acacia*, l'*Actæa Spicata. L.* le *Beccabunga*, l'*Épine-Vinette*, le *Bois de Campèche*, la *Camphrée*, le *Cerfeuil*, la *Squine*, la *grande Consoude*, la *Coralline de Corse*, la *Douce-amère* (*Solanum Dulcamara L.*) (1), la *Fumeterre*, le *Lierre-Terrestre*, le *Marronier d'Inde*, le *Lichen d'Islande*, le *Poligala Vulgaris*, la *Saponaire*, la *Scrophulaire d'eau*, &c. Toutes ces Plantes ont des vertus reconnues, & il falloit se faire un devoir de les classer dans le nouveau Catalogue, ainsi qu'un grand nombre d'autres dont on peut voir l'énumération dans une excellente Dissertation de Linné, *de Censurâ simplicium*: en général, la partie Medico-Botanique de la nouvelle Pharmacopée est encore fort imparfaite. Il y auroit aussi beaucoup de choses à dire sur plusieurs formules pharmaceutiques sur lesquelles nous reviendrons dans l'occasion; l'Ouvrage n'en mérite pas moins l'accueil le plus favorable du Public, & il sera sur-tout curieux de le comparer avec des Pharmacopées anciennes pour voir combien les progrès des Sciences naturelles influent sur l'état actuel de la Médecine, & combien celle ci s'éloigne de cette complication monstrueuse de medicamens qui étoit devenue pour ses détracteurs un objet de reproches & de plaisanterie.

Baccarum Sambucci. Au mot barbare *Hiera picra* ils ont substitué *Pulvis Aloëticus*. La chaux de plomb combinée avec l'acide du vinaigre a perdu le titre emphatique de *Saccharum Saturni*, & elle s'appelle simplement *Cerusa Acetata*.

(1) On peut voir dans le quatrième Volume des *Amenit. Acad.* une dissertation curieuse sur les spécifiques, dont on doit la découverte aux Sauvages du Canada: voyez aussi celle qui a pour titre: *Plantæ Officinales*.

MÉDECINE.

Observation & Réflexions sur les suites fu-

(1) Il s'est glissé une faute dans le N°. 25 de nos Feuilles de cette année, page 100. Il faut lire à la fin de la première colonne: *Solanum Dulcamara L.*

nestes d'un amour malheureux. (Cette Observation a été lue au *Prima-Mensis* du Collége des Médecins de Lyon, par M. Brion, & on l'a insérée dans le Journal Encyclopédique, mois d'Avril 1788.)

La Dem.... d'un tempérament sanguin, âgée d'environ quinze ans, mais formée à son âge comme les personnes de son sexe le sont à leur vingt-quatrième année, ressentit avec des frissons considérables une douleur de tête très-vive sur le soir du 10 Mai 1783. (On sut après sa mort qu'à l'issue de son dîner elle avoit appris ce jour-là le mariage d'un jeune homme qu'elle aimoit, & qu'en recevant la lettre elle avoit dit: « C'en est fait, » je ne me marierai jamais. » M. Brion fut appelé le lendemain. Des agitations convulsives se faisoient remarquer dans les poignets; le pouls étoit plein & convulsif; les douleurs de tête étoient si violentes que la Malade y portoit sans cesse la main en criant: « Est-ce » qu'on ne me soulagera point? » Elle éprouvoit depuis deux jours l'écoulement périodique.

M. Brion prescrivit du petit-lait, des lavemens émolliens, des émulsions, & dans le cas où les remèdes seroient devenus insuffisans, il ordonna l'application des sangsues à chaque jambe. La douleur de tête parut céder à cet écoulement sanguin; cependant elle revint quelques heures après, & le Médecin fut fort surpris en examinant les yeux de la Malade, à sa visite du soir, de trouver que la pupille de l'œil droit étoit aussi dilatée qu'elle pouvoit l'être, & celle de l'œil gauche excessivement resserrée. Ce furent pour lui des indices d'un désordre extrême dans les fonctions du cerveau, provenu de quelque passion violente; mais toutes les demandes qu'il fit aux parens pour assurer son pronostic, furent vaines.

La Malade fut administrée le soir même, & M. Brion fit ensuite appeller deux de ses Confrères en consultation. Tout paroissoit dans un état désespéré; le pouls s'affoiblissoit de plus en plus; elle étoit sans connoissance; la respiration étoit *grande & rare.* On ordonna une potion cordiale avec l'eau thériacale, l'esprit volatil de corne de cerf, l'eau distillée de mélisse; mais la mort survint avant l'usage de ce remède. On fit l'ouverture du corps, & en enlevant le crâne, le cerveau parut dans l'état naturel; mais il s'en exhala une odeur très-fétide. Le poumon droit étoit gorgé de sang & adhérent dans toute son étendue aux parties voisines. L'estomac étoit plein de vents fétides & de glaires noirâtres dans la partie qui avoisine le pylore. La poitrine & les mains étoient couvertes de taches violettes, preuves sensibles d'une décomposition marquée du sang.

Ce cas de pratique offre l'exemple d'une maladie très-aiguë produite par un chagrin violent; sa marche vers une terminaison funeste est devenue très-rapide par plusieurs circonstances; la personne étoit très-jeune & d'un tempérament sanguin; c'étoit à l'occasion d'un premier attachement, dont la violence est souvent extrême. La nouvelle fâcheuse fut reçue à une époque critique, c'est-à dire, dans le plus haut période, pour le sexe, d'irritabilité & de sensibilité; d'ailleurs on remarque que la jeune personne, qui n'avoit que seize ans, étoit formée comme celles de son sexe le sont ordinairement à leur vingt-quatrième année; elle réunissoit donc l'extrême vivacité du jeune âge avec toute l'énergie que donne une constitution entièrement développée. On sent donc combien la Médecine devoit être impuissante pour arrêter les progrès d'un mal que tout sembloit aigrir. La difficulté du traitement augmentoit par le défaut d'éclaircissemens sur la cause de la maladie, puisque toutes les demandes du Médecin furent vaines, & qu'il ne put rien apprendre ni des parens ni de la Malade, comme c'est l'ordinaire dans des cas de cette espèce, où il faudroit si souvent n'employer que des secours moraux.

On peut à peine se représenter les désordres que peuvent quelquefois exciter, dans le jeune âge, des passions violentes qu'on contrarie avec trop peu de ménagement. Les Médecins ont trop souvent occasion d'en observer les malheureuses suites, comme des maladies de langueur, des chlorosès ou pâles-couleurs, des fièvres hectiques, des maux nerveux de toute espèce, & quelquefois même la démence & la folie. Nous nous bornerons à rapporter ici un exemple de cette dernière espèce, pris de l'intéressant Ouvrage de M. Daignan, qui a pour titre: *Tableau des variétés de la vie humaine.*

Une Demoiselle âgée de plus de vingt ans, belle, sage, & très-raisonnable, fut re-

cherchée en mariage par un jeune homme de son rang. Ce prétendant eut le bonheur de plaire & d'être agréé de toute la famille, excepté de la mère, qui étoit très-impérieuse, & qui fit mettre sa fille au Couvent. La jeune personne, sûre du cœur de son amant & des dispositions de son propre père, supporta deux ans sa retraite avec patience, dans l'espoir que, si on ne pouvoit pas faire mieux, on en viendroit à des soumissions respectueuses lors de la majorité; mais le père mourut avant cette époque. La malheureuse Demoiselle se voyant abandonnée au despotisme de sa mère, tomba dangereusement malade. Sa convalescence, bien loin de se raffermir avec le temps, dégénéra en langueur, suivie d'une noire mélancolie qui la conduisit à la démence. On la fit sortir alors du Couvent; mais l'atteinte avoit été trop profonde. Après avoir tenté vainement tous les moyens de la ramener à la raison, on fut obligé de la confiner dans un lieu de sûreté, où elle mourut quelques années après, dégradée & livrée à toutes les horreurs des misères humaines.

Matière Médicale.

Remarques sur la grande Gentiane, (Démonstrations Élémentaires de Botanique, &c. suivant la méthode de Tournefort & celle du Chevalier Linné, &c., troisième Édition, 3 Vol. *in*-8°. A Lyon, chez Bruyset frères, 1787.)

« La grande Gentiane, *Gentiana lutea.* Cette Plante, dit un des Coopérateurs de cet Ouvrage, ravit tous les Botanistes qui herborisent sur les hautes montagnes; sa grandeur, la multitude de ses fleurs fixent leur attention; d'ailleurs c'est une des plus célèbres en Médecine. Les bestiaux ne touchent point à cette Plante, c'est pourquoi on la trouve en grande quantité sur les hautes montagnes; on l'élève difficilement dans les jardins, vu que ses semences sont presque toutes stériles. C'est de tous les amers le moins nauséabond. Un morceau de viande noyé dans une forte décoction de Gentiane s'est conservé deux mois sans pourriture. Une foule d'observations que nous avons vérifiées prouvent que la décoction ou plutôt l'électuaire miellé de Gentiane, donné à une ou deux onces par jour, est un remède souvent dans les fièvres intermittentes, empâtement des viscères, langueur d'estomac avec glaires, relâchement. Il n'est pas moins utile dans la chlorose, les maladies cutanées, dartres, gale, ulcères: dans ce dernier cas, on lave l'ulcère avec la décoction, sur-tout s'ils sont scrophuleux; enfin c'est un des remèdes les plus utiles, & qui méritent le plus l'attention des Praticiens. »

Livres nouvellement acquis par Théophile Barrois de jeune, Libraire, quai des Augustins, n°. 18.

- Mémoires sur les sujets proposés pour le prix de l'Académie Royale de Chirurgie. *Paris*, 1778. Les Tomes IX à XIII, 5 Vol. *in*-12. 12 l. 10 s.
- Les mêmes, Tome IV. 2 *part. in*-4. rel. 20 l.
- Mémoire sur les Ciseaux à incision, par M. Percy, couronné par l'Académie Royale de Chirurgie en 1785. *Paris*, 1785. *in*-4. avec fig. br. 3 l. 12 s.
- Mémoire sur les Stylets ou Sondes solides, & sur les Sondes cannelées, couronné par l'Académie Royale de Chirurgie en 1784. *Paris*, 1784. *in*-4. br. 1 l. 16 s.
- Séances publiques de l'Académie Royale de Chirurgie, où l'on traite de diverses matières intéressantes, & particulièrement de la Section de la Symphise des os pubis. *Paris*, 1779. *in*-4. br. 3 l. 12 s.
- Essai ou Discours historique & critique sur les découvertes faites en Anatomie par les Anciens & par les Modernes, par M. Lassus. *Paris*, 1783. *in*-8. br. 3 l. 12 s.
- Réglement pour l'Académie Royale de Chirurgie, du 18 Mars 1751. *in*-4. br. 12 s.
- Dentiste (le) Observateur, ou Recueil d'Observations, tant sur les maladies qui attaquent les Gencives & les Dents, que sur les moyens de les guérir, &c., par Honoré-Gaillard Courtois. *Paris*, 1775. *in*-12. avec fig. br. 2 l. 10 s.
- Remède éprouvé pour guérir radicalement le Cancer occulte & manifeste ou ulcéré, par M Lefebure de Saint-Ildephonse. *Paris*, 1775 *in* 8. br. 12 s.
- Observation intéressante sur un Accouchement, par Madame Bellamy. *Paris*, 1780. 8 s.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre J. Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le royaume.*

De l'Imprimerie de Baudouin, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 29.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

MATIÈRE MÉDICALE.

Des propriétés de la Plante appelée Rhus-Radicans L., *de son utilité & des succès qu'on en a obtenus pour la guérison des dartres, des affections dartreuses, & de la paralysie des parties inférieures.*

Des propriétés du Narcisse des prés, & des succès qu'on en a obtenus pour la guérison des convulsions, par M. Dufresnoy, Docteur en Médecine en l'Université de Montpellier, Conseiller du Roi, Médecin consultant des Camps & Armées de Sa Majesté, ancien Médecin de ses Armées en Allemagne, &c., Médecin de l'Hôpital Militaire de Valenciennes, Professeur du Jardin des Plantes, &c. A Leipsick; & se trouve à Paris, chez Méquignon l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers, 1788, Brochure in-8°. de 48 pages. Prix, 1 liv. 4 sols.

L'ANALOGIE Botanique, les qualités sensibles & l'expérience servent, dit Linné, à indiquer les usages des Plantes; on pourroit ajouter que des essais faits quelquefois au hasard & des accidens imprévus ont donné l'éveil à des Observateurs éclairés, & que les vertus de ces mêmes Plantes ont été ensuite soigneusement constatées; c'est ce qui vient d'arriver par rapport au *Rhus-Radicans* & au *Narcisse des prés*, dont on n'avoit pas même soupçonné les usages en Médecine. Un Fleuriste affecta, comme par une espèce de défi, de broyer entre ses mains une poignée de feuilles de *Rhus-Radicans*; il éprouva bientôt après une éruption cutanée, un gonflement dans ces parties & une démangeaison qui s'étendit à toute la surface du corps; ces accidens cessèrent vers le dixième jour, & il fut fort étonné de se voir guéri d'une dartre qu'il portoit au poignet depuis plus de six ans, & qui avoit résisté à un grand nombre de remèdes. Une fille depuis long temps vaporeuse & souvent attaquée de légères convulsions avoit fait mettre dans sa chambre une grande quantité de *Narcisse des prés* destinées à joncher les rues pour une des processions qui se font annuellement à Valenciennes; elle dit le lendemain au Médecin qu'elle se trouvoit mieux, qu'elle n'avoit point eu de convulsions, & qu'elle avoit mieux dormi. L'essai fut renouvellé deux fois avec le même succès, & dès-lors le Médecin fit un usage heureux de l'extrait de la même Plante dans des cas semblables.

I.

Propriétés du Rhus-Radicans, constatées par l'expérience. M. Dufresnoy rapporte sept observations particulières propres à faire connoître l'efficacité du *Rhus-Radicans* contre certaines affections dartreuses; mais il a eu, avant tout, la sage circonspection de faire des essais sur lui-même pour s'assurer des effets que cette Plante pourroit produire sur l'estomac. Il fit donc infuser une foliole fraîche dans une livre d'eau bouillante, & commença par en prendre soir & matin une cuillerée à bouche. Cette dose ne produisant point des effets sensibles, il augmenta le nombre des folioles jusqu'à douze pour la même quantité d'eau. A cette dose, il observa que son estomac lui faisoit un peu mal; que sa transpiration & ses urines étoient plus abondantes. Une femme de la campagne étant venu le consulter quelque temps après pour plusieurs

dartres farineuses qui lui couvroient le visage depuis plus d'une année; il lui fit prendre l'infusion de cette Plante, qui en moins de six semaines dissipa entièrement sa maladie. Cette femme avoue aussi que toutes les fois qu'elle avoit pris cette infusion, elle se trouvoit plus gaie & plus disposée au travail.

Parmi les autres observations que rapporte M. Dufresnoy, on y trouve celle de deux jeunes Pensionnaires des Dames Sémeriennes, qui avoient des dartres farineuses au visage; après les avoir purgées, il leur fit prendre le premier jour une cuillerée à café de l'eau distillée des feuilles du *Rhus-Radicans* (1) quatre fois le jour dans une tasse d'eau sucrée. Le deuxième jour deux cuillerées à café, en augmentant chaque jour d'une cueillerée jusqu'au nombre de quatre cuillerées quatre fois le jour. En moins de deux mois les dartres se sont dissipées, & n'ont plus reparu. Une autre Demoiselle âgée de vingt-quatre ans avoit fait dissiper des dartres vives qu'elle avoit aux mains avec une préparation de litharge. Quelque temps après elle se plaignit d'une légère oppression, qui a toujours été en augmentant, ainsi qu'une toux très-incommode. Son expectoration étant devenue un peu sanguinolente, & plusieurs autres remèdes ayant été vainement employés, M. Dufresnoy crut devoir lui faire faire usage de l'eau distillée du *Rhus-Radicans* quatre fois le jour, à la dose d'une cuillerée à bouche dans une légère infusion de feuilles de Laurier-Cerise; les symptômes ne tardèrent point à disparoître, & la Malade à reprendre son embonpoint avec la santé.

M. Dufresnoy a étendu l'usage du *Rhus-Radicans* au traitement de certaines espèces de paralysie, & il rapporte cinq observations détaillées de cures semblables opérées par l'extrait de cette Plante. Les cas particuliers où ce remède a paru agir comme spécifique sont ceux de *paraplexie* ou *paralysie des extrémités inférieures*, sur-tout lorsqu'elle est la suite des mouvemens convulsifs. Ce Médecin commençoit par faire prendre deux grains d'extrait en bol quatre fois le jour, à sept heures & à dix heures du matin, à quatre & à neuf heures du soir. Il augmentoit chaque jour la dose de six grains jusqu'à ce qu'il fût parvenu à la dose d'un gros par prise. On trouve dans son Ouvrage quelques détails sur la manière de cueillir la Plante & la composition des différens extraits dont il a fait usage pour la guérison des Malades dont il est parlé dans ses observations.

II.

Effets opérés par le Narcisse des prés, Pseudo-Narcissus. L. contre les convulsions. On trouve dans l'Ouvrage de M. Dufresnoy une observation très-remarquable sur la guerison de la Demoiselle Saint-Quentin, qui après avoir été réduite, par une paralysie des extrémités inférieures, à rester près de neuf années dans son lit, fut d'abord guérie par l'administration de l'extrait de *Rhus-Radicans*; mais ayant éprouvé quelque temps après une indigestion avec des convulsions très-violentes, elle retomba dans son premier état, dont elle fut guérie une seconde fois par le même remède; mais les convulsions se renouvelloient souvent par les variations de l'atmosphère, & devenoient sur-tout plus fréquentes pendant l'hiver; c'est dans ces circonstances que M. Dufresnoy, témoin des bons effets du *Narcisse des prés* dans des cas semblables, crut devoir l'administrer, & en obtint le plus heureux succès. Cet habile Médecin fit d'abord broyer six grains d'extrait de cette Plante avec une demi-once de sucre blanc, & diviser le tout en douze parties égales, & en fit prendre quatre paquets par jour à la Demoiselle Saint-Quentin. Il fit ensuite préparer des pillules d'un grain de cet extrait. Ce remède enchaîne aujourd'hui les convulsions, au point que depuis que la Malade en fait usage en pareille dose elle en est presque entièrement délivrée, ou du moins elle reste quelquefois trois semaines, un mois & même plus sans convulsions; elles ne reparoissent que lorsqu'elle oublie de prendre des pillules, qui lui donnent presque toujours des envies de vomir.

Dans le mois de Juin de l'année 1786 M. Dufresnoy fut appelé dans l'Hôpital des femmes en couche de Valenciennes pour donner des secours à une de ces infortunées qui éprou-

(1) M. Dufresnoy pour pouvoir faire user de cette Plante en tout temps, prit le parti de la faire distiller. Il mit, par exemple, deux livres de feuilles bien pilées dans un alambic, fit verser douze livres d'eau de pluie, comme étant la plus pure, & il fit distiller un peu plus de deux tiers de la liqueur, qu'il a conservée pour s'en servir au besoin.

voit, au moment d'accoucher, des convulsions si violentes que trois personnes avoient peine à la tenir. Il fit préparer six paquets composés chacun d'un grain d'extrait de *Narcisse* broyé avec un demi-gros de sucre blanc. On donna le premier, sur les sept heures du matin, delayé dans une cuillerée d'eau tiède; on continua de demi-heure en demi-heure; le quatrième paquet fit cesser les convulsions. L'accouchement a eu lieu vers les deux heures de l'après-midi du même jour, & douze jours après la nouvelle Accouchée est sortie de l'Hôpital pour s'en retourner chez elle. On sent combien la découverte de M. Dufresnoy est importante, puisque les convulsions des femmes en couche est un symptôme des plus alarmans, & qui devient le plus souvent funeste.

Quarante-deux enfans ont été gueris d'une toux convulsive ou coqueluche qui régnoit à Valenciennes vers la fin de l'année 1786. M. Dufresnoy faisoit dissoudre quatre grains d'extrait de *Narcisse des prés* dans quatre onces d'eau sucrée. On leur donnoit toutes les trois heures une cuillerée à bouche de cette potion qui a terminé la maladie en calmant la toux très-sensiblement de jour en jour. Nous pensons que les recherches que vient de faite M. Dufresnoy méritent l'accueil le plus favorable du Public, & on doit desirer de voir promptement passer dans l'usage de la Médecine deux Plantes qui ne peuvent manquer de donner des résultats très-utiles, & peut-être d'une application encore plus étendue qu'on ne le soupçonne.

Anatomie.

Vasorum Lymphaticorum corporis humani Historia & Ichnographia, auctore Paulo Mascagni, in Regio Senarum Lyceo publico Anat. Prof. Senis, 1787 Fol. max. 138 *pages, avec* 27 *Planches coloriées au naturel, & se vend à Florence chez Molini.*

M. Mascagni est déjà connu pour un des Anatomistes qui se sont le plus occupés du système lymphatique, comme on a pu en juger par les préparations anatomiques relatives au système vasculaire que l'Auteur envoya en 1784 au Cabinet Royal de Physique de Florence. L'Ouvrage qu'il publie aujourd'hui sur le même objet, & qui est magnifiquement exécuté & un des plus complets de ce genre, est divisé en deux parties; dans la première l'Auteur expose l'histoire des vaisseaux lymphatiques; dans la seconde il en donne le tableau. Un des grands points de doctrine qu'il établit de la manière la plus solide, & qui est fondé sur un grand nombre d'observations microscopiques & sur des injections faites avec un soin extrême, c'est que l'office principal des vaisseaux lymphatiques consiste dans l'aspiration, propriété qui manque entièrement aux veines & aux artères quels que soient leur calibre & leur terminaison.

La sagacité de l'Auteur paroît sur-tout avec éclat dans la réfutation d'une opinion qu'avoit accréditée feu M. Meckel, un des Anatomistes les plus laborieux & les plus exacts (1). Ce dernier avoit établi que les vaisseaux lymphatiques s'anastomosoient avec les veines sanguines, & il fondoit cette communication sur ce que le mercure qu'il avoit fait pénétrer dans les premiers, par des injections, s'étoit porté dans les autres. « Il m'est » souvent arrivé, disoit-il, de trouver la » veine-cave inférieure pleine de mercure » après avoir injecté ce même mercure dans » les vaisseaux lymphatiques, pendant qu'aucun globule de ce métal ne parvenoit dans » la veine-cave supérieure, à cause de la ligature que j'avois faite au canal thorachique » près de son insertion ». On peut voir les autres preuves qu'apporte M. Meckel dans son Ouvrage, & les conséquences qu'il en déduit relativement à la pratique. M. Mascagni discute avec soin toutes ces assertions & ces prétendus résultats de l'expérience; il rassemble un grand nombre de faits, & il réfute entièrement les preuves de cette communication des veines avec les vaisseaux lymphatiques au moyen des glandes.

Nous avons regret que le peu d'étendue de nos Feuilles ne nous permette point de faire connoître plus en détail les nouveautés de cet Ouvrage, qui mérite singulièrement d'être étudié, même après celui de Cruikshank, dont nous avons rendu compte l'année dernière. On néglige souvent ces connoissances

(1) J. F. *Meckel Experimenta & Observationes de finibus Venarum seu Vasorum lymphaticorum in ductus visceraque excretoria corporis humani, ejusdemque structura utilitate.* Lugduni Batavorum. 1772.

comme plus curieuses qu'utiles, & comme appartenant à l'Anatomie la plus subtile & la plus déliée; on ne doit point cependant ignorer qu'elles ont la plus grande influence sur la théorie & sur la pratique de la Médecine.

MÉDECINE.

Delle Febri che si dicone Putride, &c. Discours sur les Fièvres communément appelées Putrides, *&c., par G. Pratolongo. A Gènes, 1787.*

Ce Discours est accompagné de deux Dissertations sur les Fièvres Épidémiques qui ont régné dans la ville & le territoire de Gènes dans les années 1741, 1742 & 1743. L'Auteur fait voir combien est vague la dénomination de *Fièvre Putride* qu'on donne à certaines Fièvres qui sont caractérisées par des signes de malignité comme de pétéchies, de parotides, &c. Il démontre sans peine que cette prétendue putridité n'existe point dans les vaisseaux sanguins, & qu'on ne peut guère l'admettre dans les premières voies, depuis que M. l'Abbé Spallanzani (1) a démontré que le suc gastrique est antiseptique de sa nature; d'où il résulte que ce rencontrant avec la bile dans la cavité intestinale, & quelquefois même dans le ventricule, il doit en empêcher la putréfaction, d'autant plus qu'il a la propriété de rétablir dans son premier état la chair corrompue, ainsi que l'a observé ce célèbre Physiologiste.

Le Docteur Pratolongo conclut que les Fièvres, communément appelées *Putrides*, n'admettant point de dénomination précise, on doit nécessairement recourir à la description; il expose donc les divers symptômes qui accompagnent ces genres de Fièvres qui peuvent se partager en deux grandes classes quelle que soit la cause interne qui les produit. Cette cause immédiate de la Fièvre agit en effet ou en augmentant l'irritabilité du cœur & des artères, ou en la diminuant; ce qui donne la diathèse ou disposition inflammatoire, & la diathèse connue sous le nom de *malignité*. L'Auteur indique sagement d'éviter l'abus des purgatifs réitérés; mais il nous paroît un peu trop partisan de la saignée.

(1) *Opuscules de Physique animale & végétale, par M. l'Abbé Spallanzani, Professeur d'Histoire Naturelle dans l'Université de Pavie, &c., augmenté de ses Expériences sur la Digestion, &c., 3 Vol. in-8°. A Paris, chez P. J. Duplain, Libraire, cour du Commerce, 1787.*

AVIS.

M. Daimé, Maître en Chirurgie à Sedan, continue de débiter avec un grand succès les Bandages Élastiques pour les hernies, qui lui ont mérité l'approbation de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, suivant le rapport qu'en a fait le 7 Août 1783 M. Louis, Secrétaire perpétuel, M. Daimé leur a donné depuis une perfection qui ne laisse rien à désirer sur ces ouvrages; il en a de toutes les grandeurs, suivant l'âge & le sexe des personnes. Les Bandages simples sont de 12 liv., & les doubles de 24 liv.; ainsi que les préservatifs pour ceux qui montent à cheval; il a aussi inventé des écussons pour les hernies ventrales ou exomphales, du prix de 9 liv.

Le tout s'expédie franc de port dans une caisse où l'Auteur joint une petite Brochure pour indiquer la manière de s'en servir. On peut écrire directement à M. Daimé, Maître en Chirurgie à Sedan, en affranchissant la lettre & l'argent.

Suite des Livres nouvellement acquis par Théophile Barrois le jeune, Libraire, quai des Augustins, n°. 18.

Médecin (le) de soi-même, ou Méthode simple & aisée pour guérir les Maladies Vénériennes, avec la recette d'un Chocolat aphrodisiaque, aussi utile qu'agréable; nouvelle Édition, augmentée des Analyses raisonnées & instructives de tous les Ouvrages qui ont paru sur le mal vénérien depuis 1740, & de la Traduction de la Dissertation de Boehm, par M. Lefebure de Saint-Ildephonse. Paris, 1775, 2 Vol. in 8°. br. 10 l.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 30.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

MÉDECINE.

RECHERCHES *sur les irrégularités que présente quelquefois dans sa marche la Petite-Vérole inoculée, & sur la confiance que méritent ces sortes d'Inoculations irrégulières; par M. Cusson, Docteur en Médecine, & Vice-Professeur Royal de Botanique dans l'Université de Montpellier, Membre de la Société Royale des Sciences de la même Ville, des Académies Royales des Sciences de Madrid, de Turin, de Toulouse, &c. A Montpellier, de l'Imprimerie de Jean Martel, 1788, in-4°. de 68 pages.*

I.

DIMSDALE paroît être le seul Auteur qui ait indiqué quelques-unes des irrégularités que présente quelquefois dans son cours la Petite-Vérole inoculée; cependant ces écarts méritent d'autant plus d'être approfondis, que leur connoissance exacte peut seule fixer les incertitudes, & déterminer si la maladie a paru avec ses caractères distinctifs, & si l'individu inoculé n'a plus à craindre la contagion; mais il faut être de bonne foi, dit l'Auteur: ces conditions ne se rencontreront jamais que dans ces Petites-Véroles inoculées qui, parfaitement conformes à la Petite-Vérole naturelle bénigne, présentent les mêmes symptômes qu'elle, suivent la même marche, & éprouvent la même terminaison. Il étoit donc important de faire dans cette vue le tableau comparatif de la marche naturelle & ordinaire de la maladie, avec les irrégularités qu'elle peut avoir dans des cas particuliers. C'est-là l'objet des recherches intéressantes que M. Cusson publie.

On sait que la Petite-Vérole inoculée régulière comprend quatre périodes très-distinctes. La première période s'étend depuis l'instant de l'opération jusqu'au moment où la fièvre d'invasion se déclare; la seconde est marquée par cette même fièvre d'invasion; la troisième par la sortie des boutons; la quatrième enfin par leur suppuration & le dessèchement des pustules. M. Cusson a cru devoir rappeler les symptômes généraux & locaux qui caractérisent ces différentes périodes, & qui doivent servir d'objet de comparaison avec ceux qui font connoître la marche irrégulière de la maladie. Ces différens symptômes, classés avec ordre & avec méthode, forment la première section de cet opuscule.

II.

Dans la seconde section l'Auteur parcourt les irrégularités qui peuvent survenir à chaque période. La première période, celle de l'insertion du virus, soit par la méthode des piqures, soit par celle de l'incision, peut offrir deux irrégularités. 1°. *Celle où l'opération est pratiquée absolument sans succès;* 2°. *celle dans laquelle les parties opérées fournissent l'ensemble des signes propres à annoncer & à caractériser l'infection, sans que cependant la maladie ait aucune autre suite.* Dans le premier cas la partie opérée n'offre qu'une rougeur à peine sensible, lente, circonscrite, qui se dissipe dans le moment même où les Inoculés devroient plus sensiblement éprouver les symptômes précurseurs de la maladie. Cette irrégularité est assez rare pour n'en compter que quatre ou cinq exemples sur cent Inoculés. Dans le second cas, quoique les parties opérées s'enflamment souvent, même profondément, & que tout sem-

ble annoncer la communication du virus, la fièvre manque cependant de se déclarer, & il ne se fait aucune éruption varioleuse, ou, si elle survient, elle n'est produite que par des boutons qui avortent toujours, & disparoissent le plus souvent quelques heures après leur sortie.

Voici un cas singulier, & sur lequel l'Inoculateur le plus instruit auroit pu facilement s'abuser. Deux Demoiselles, l'une âgée de six ans, & l'autre de trois, furent inoculées par piqure à Montpellier pendant l'automne de l'année 1786. Le soir du second jour de l'insertion on apperçut un bouton très-gros & très enflammé à chacune des piqures, qui commencèrent dès le quatrième jour à rendre abondamment. Le septième jour l'une de ces Demoiselles fut très-assoupie, & l'autre éprouva des envies de vomir; mais ni l'une ni l'autre ne ressentirent de douleur aux aisselles, ni de fièvre sensible; il s'établit seulement chez toutes deux des sueurs abondantes pendant les nuits du huitième, neuvième & dixième jour. Ce dernier jour la cadette eut cinq à six boutons sur différentes parties du corps, & le lendemain l'aînée éprouva une pareille éruption; mais l'une & l'autre sans suppuration. L'écoulement des piqures se soutint encore plusieurs jours après le terme ordinaire de la maladie. L'Inoculateur regarda ces deux sujets comme ayant éprouvé une véritable Petite-Vérole, & conséquemment comme à l'abri d'une nouvelle contagion. Il attribuoit le manque d'éruption aux sueurs abondantes qui avoient eu lieu; son opinion lui paroissoit d'autant plus fondée que ces deux Inoculées lui avoient fourni de la matière avec laquelle il avoit donné la Petite-Vérole; cependant il fut désabusé un mois après l'opération, car à cette époque les deux enfans eurent la Petite-Vérole naturelle.

III.

La seconde période, c'est-à-dire, celle de la fièvre d'invasion, peut offrir trois irrégularités. 1°. *Celle où on n'apperçoit dans la partie inoculée, ni au temps ordinaire, ni dans la suite, les signes qui caractérisent d'une manière sûre l'infection locale ou générale, quoique la fièvre se déclare avec tous les symptômes qui lui sont familiers.* 2°. *Celle qui montre une rapidité affectée dans sa marche.* 3°. *Celle dans laquelle la maladie parcourt ses temps avec lenteur.* L'Auteur rapporte ou cite différentes observations qui viennent à l'appui de ces assertions générales. C'est ainsi, par exemple, que dans un cas rappelé par M. Gandoger la maladie fut terminée & guérie le neuvième jour après l'insertion, c'est-à-dire dans le temps où souvent les premiers symptômes se font à peine observer dans le cours ordinaire de la maladie; mais cette même succession rapide des symptômes n'a-t-elle pas aussi quelquefois lieu dans la Petite-Vérole naturelle? C'est ce que prouve une observation qui a été communiquée à l'Auteur, & suivant laquelle chacune des périodes n'a duré tout au plus que quarante-huit heures; en sorte que la maladie a été complétement terminée le neuvième jour, à compter rigoureusement de celui où l'enfant s'est trouvé incommodé.

IV.

Les irrégularités de la troisième période sont, 1°. *celle dans laquelle il ne se fait aucune éruption ni sur la partie opérée, ni à la surface du corps, quoique l'opération ait été suivie de l'inflammation des plaies, & de tous les symptômes qui caractérisent l'infection réelle & la fièvre d'invasion;* 2°. *celle dont l'éruption n'a lieu qu'autour des plaies;* 3°. *celle où elle ne se manifeste absolument que sur l'habitude du corps;* 4°. *celle qui est caractérisée par plusieurs éruptions successives;* 5°. *celle qui dans les premiers instans de l'éruption générale offre une éruption de forme érésipélateuse qui se mêle avec la première.* C'est ainsi, par exemple, qu'une Demoiselle de quatre ans, inoculée par incision en 1784, offrit à M. Cusson une de ces irrégularités; les parties operées donnèrent à peine des marques d'infection, & cependant le huitième jour elle éprouva une fièvre vive, accompagnée des symptômes qui annoncent une Petite Vérole chargée, & qui se termina par une éruption des plus abondantes dans toutes les autres parties du corps.

V.

Les irrégularités de la quatrième période peuvent se réduire à deux; dans l'une la suppuration des plaies & des boutons se fait d'une manière inexacte & incomplette; soit par la

foiblesse du sujet inoculé, soit par l'abus des purgatifs administrés sans ménagement avant ou pendant le cours de la maladie, &c.; la seconde variété est remarquable par l'extrême lenteur avec laquelle les plaies se cicatrisent, lors même que tout le cours de l'inoculation a été satisfaisant. M. Murrai rapporte l'exemple d'une fille de cinq ans chez laquelle la suppuration fut des plus précoces & la cicatrisation des plaies des plus lentes; le quarantième jour de la maladie elles étoient encore ouvertes, quoique le sujet n'eût eu que quatre-vingt boutons, & que la maladie eût parcouru exactement ses autres périodes.

La troisième section de l'Ouvrage de M. Cusson est destinée à des considérations sur le degré de confiance que méritent les inoculations irrégulières. Il met au nombre des Petites-Véroles inoculées, préservatives & propres à rassurer contre le danger d'une nouvelle contagion, celle qui est régulière dans ses quatre périodes, celle qui marche avec lenteur, celle qui n'offre qu'une éruption locale ou générale, mais qui est accompagnée de fièvre, celle dans laquelle il se fait des éruptions successives ou érésipélateuses; enfin celle dont la suppuration est incomplette, & dont la cicatrice des plaies n'arrive que tard. On imagine aisément, par ce qui a été dit ci-dessus, quelles sont les Petites-Véroles qu'on doit regarder comme avortées, incomplettes, & incapables par conséquent de préserver de la récidive. Les recherches de M. Cusson, quoique laissant encore quelques incertitudes & des points à déterminer par de nouveaux faits, méritent de justes éloges. Elles font voir que quoiqu'on ait déjà beaucoup écrit sur l'Inoculation on s'est encore peu occupé des irrégularités que présentent les périodes de la Petite-Vérole inoculée, & des inductions qu'on en doit tirer pour la pratique.

ANATOMIE.

Élémens d'Anatomie à l'usage des Peintres, des Sculpteurs & des Amateurs, ornés de quatorze Planches en taille-douce; représentant au naturel tous les os de l'adulte, & ceux de l'enfant du premier âge, avec leur explication, par M. Sue le fils, Membre du Collège & de l'Académie Royale de Chirurgie, Substitut du Chirurgien en chef de l'Hôpital de la Charité, &c. Première Partie. Prix, 15 liv. brochée en carton. Paris, 1788, chez Méquignon l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers, &c., in-folio.

« Rien ne prouve plus, dit l'Auteur, en » faveur de l'utilité de l'Anatomie que le » soin attentif avec lequel les grands Artistes » de tous les temps ont cherché à s'en instruire. N'est-ce pas en partie par cette connoissance que *Raphaël, Michel-Ange, Jules Romain, les Caraches, Dominiquain, le Brun, le Poussin, le Sueur* & » tant de grands Hommes ont rendu leurs » Ouvrages dignes de l'immortalité. » Rien de plus vrai que ces assertions; mais on peut demander à M. Sue, si ces grands Hommes n'avoient acquis leurs connoissances anatomiques que sur des Planches.

L'Auteur dans son Discours préliminaire remonte à la cause de la supériorité des anciens Artistes sur les modernes. « Chez ce » Peuple sage (les Grecs) né sous un Ciel » propice, aucun vêtement ne gênoit la Nature dans le développement de ses formes. » Les exercices du corps presque journaliers, » loin de nuire à sa constitution, concouroient » au contraire à la belle conformation de » tous ses membres... Que l'on se figure » des hommes de haute taille, dont les » membres sont forts & nourris, les muscles » bien prononcés, les chairs compactes, les » parties dures & molles recouvertes d'enveloppes à-la-fois souples & fermes, chez » lesquels enfin la Nature est parée de ses » plus belles formes: tels étoient les hommes qui se présentoient aux jeux olympiques. »

Le but de l'Ouvrage de M. Sue ne pouvoit manquer d'être bien indiqué, puisqu'outre le Frontispice on y trouve une Épître Dédicatoire, un Avant Propos, un Discours Préliminaire & une Introduction. L'Auteur fait ensuite une exposition sommaire du squelette & de ses différences. Un Avertissement précède l'explication des Planches; on ne peut d'ailleurs que donner des éloges à la partie du dessin, qui est exécutée avec beaucoup de netteté & de précision, & qui ne peut que faire naître dans les jeunes Artistes le desir de consulter & d'étudier profondément les modèles que leur offre la Nature.

CHIRURGIE.

Réponse à deux Lettres qui nous ont été adressées sur deux guérisons de Cancer (1) opérées par un Topique connu sous le nom d'Épithème désorganisant.

Il est très naturel qu'après la guérison d'un Cancer au sein on laisse éclater sa reconnoissance, & qu'on desire que de semblables observations soient publiées en faveur des personnes du sexe qui éprouvent une maladie aussi terrible ; mais quelque desir que nous ayons de correspondre à des intentions aussi louables, la prudence exige de ne rien mettre au hasard, sur-tout à l'égard d'un Topique dont on fait un mystère. Combien de fois n'arrive-t-il pas qu'un moyen de guérir qui dans certains cas a produit des effets heureux, entraîne dans d'autres cas des inconvéniens graves, & se trouve très-éloigné de devenir d'une application générale !

Quelque nom que M. Dorez donne à son *Épithème désorganisant* c'est toujours un caustique, qui à la vérité paroît agir sans produire une vive irritation, puisque de l'aveu des Malades il n'est survenu ni gonflement ni inflammation au sein, & que cependant la suppuration a succédé & a fait disparoître le reste des glandes engorgées. Or depuis longtemps les Médecins & les Chirurgiens ont été témoins des dangers & des effets funestes de semblables Topiques ; on en a présenté de toutes les formes à l'Académie de Chirurgie, & d'après de nouveaux essais faits avec soin on a été contraint de les abandonner. Il n'y a presque pas de Province & de Ville où il n'y ait quelque Empyrique à secrets contre le Cancer. Les succès sont publiés avec emphase, & on passe sous silence les événemens malheureux qui en sont trop souvent la suite.

M. Dorez répliquera peut-être que son Topique est très-différent, & qu'il a un avantage marqué sur les remèdes de ce genre ; mais dans ce cas pourquoi ne point le soumettre à l'examen de l'Académie de Chirurgie, toujours empressée d'accueillir les découvertes utiles. Qu'il lui fasse connoître son remède, dont le secret lui sera garanti ; qu'il fixe par une suite d'expériences décisives son efficacité & les moyens de s'en servir ; qu'il indique les cas contraires à son emploi ; qu'il discute en un mot avec impartialité les effets qu'on en peut obtenir, & nous nous ferons alors un vrai plaisir de communiquer au Public les observations authentiques qui nous seront adressées.

L'Art de guérir est comme toutes les autres Sciences naturelles ; il ne peut faire des progrès qu'en soumettant à une discussion rigoureuse les résultats de l'expérience ; il seroit perpétuellement resté dans l'enfance, s'il avoit été toujours pratiqué par des gens à secret. On auroit fait perpétuellement circuler des recettes obscures & mystérieuses, sans fixer la nature ni la dose des drogues, & sans déterminer les circonstances particulières, soit du genre de la maladie, soit de l'âge & de la constitution du Malade : l'emploi de ces arcanes ainsi dirigés aveuglement, auroit été quelquefois utile, très-souvent nuisible ; & après plusieurs siècles d'une expérience vague & incertaine, on auroit toujours abouti au point du départ, c'est-à-dire, à une instabilité désespérante d'opinions & de principes contradictoires.

(1) La première de ces Lettres, en date du 5 Juillet, nous a été adressée par la Dame Joubin Desmarièies, Marchande Épicière, rue & porte S. Antoine, près le Boulevard ; l'autre, en date du 8 Juillet, nous a été envoyée par la Dame F. Honillie, Marchande Épicière, rue S. Antoine, vis-à-vis la rue des Ballets. L'une & l'autre se disent guéries d'un Cancer non ulcéré par l'Épithème désorganisant de M. Dorez, Maître en Chirurgie & en Pharmacie, actuellement Chirurgien, rue & Isle S. Louis, n°. 105, à Paris.

ANNONCES.

Punzii commentatio de cortice salicis cortici Peruviano substituendo. A Leipsick, chez Beer, 1787, in-8°. de 110 pages. Prix, 24 f.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 f. port franc par tout le royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 31.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

DIÉTÉTIQUE.

REMARQUES générales sur les Végétaux qui dans divers climats peuvent servir à la subsistance de l'homme, dans des temps de disette.

RIEN n'est plus varié & plus universellement répandu dans la Nature que la matière proprement alimentaire de l'homme; réduite en effet à ses principes primitifs elle comprend la *substance amylacée ou farineuse* des Plantes céréales, des légumes, des racines, &c. *la gelée* que fournit la chair des animaux par la décoction, la *graisse* des animaux & l'*huile* qu'on obtient des noyaux d'un grand nombre de fruits, la *matière sucrée* qui se trouve en plus ou moins grande proportion dans tant de Végétaux, la *gomme* qui exsude de quelques arbres, la *matière glutineuse* qui abonde dans le froment, le fromage, le sang des animaux, &c. le *mucilage végétal*, & enfin les *laitages* & les *émulsions*. Les arbres, les plantes & les animaux qui recèlent cette nourriture variée de l'homme, sont si abondans dans notre zône tempérée qu'il semble d'abord que la Nature ne soit jamais en défaut, même dans les temps les plus désastreux, si l'homme ne manquoit point de courage, & s'il avoit assez de connoissances en Histoire Naturelle.

On peut voir dans les Ouvrages de Linné, & sur-tout dans ses *Amœn. Acad.* combien l'industrie des Peuples du Nord est éveillée par les cris du besoin, & combien ils sont habiles à se procurer une nourriture suffisante & saine, durant les intervalles de disette qui affligent si souvent ces âpres climats. Non-seulement ils vivent contens & gais avec leur pain de seigle ou d'orge, & même d'avoine dans des contrées plus septentrionales; mais encore, quand ces ressources leur manquent, ils savent retirer une substance féculente ou farineuse d'un grand nombre de racines, comme d'une espèce de Jonc (*Scirpus Maritimus L.*), de celles du Chiendent (*Triticum repens L.*), de presque toutes les espèces de Campanules (*Campanula omnes species L.*), de la Filipendule (*Spiræa Filipendula L.*), du *Stachis Palustris L.*, & d'un grand nombre d'autres; mais encore dans certaines contrées du Nord, ils mangent au printemps l'écorce intérieure du Pin (*Pinus Sylvestris L.*); & dans d'autres saisons de l'année ils mêlent une très-petite quantité de froment à l'écorce (1) extérieure qu'ils réduisent en poudre, & de ce mélange ils forment une espèce de pain. La Mousse d'Islande

(1) On s'étonnera peut-être que l'homme puisse être réduit à une si dure nécessité; mais on doit faire attention que la substance amylacée qui est si proprement alimentaire, est sur-tout très-répandue dans les végétaux, & qu'elle constitue, suivant les Chimistes, la majeure partie de leur tissu solide. Prenez, par exemple, de la sciure du bois de chêne, & lavez la dans l'eau, il y aura une partie extractive & soluble qui se combinera avec ce liquide, & une autre partie grossière qui se précipitera; reprenez la même sciure, desséchez-la, pulvérisez-la encore, & faites-la bouillir dans l'eau, vous aurez de nouveau une partie extractive & une partie amylacée qui seront dissoutes, & par conséquent propres à nourrir. Continuez ainsi le même procédé, & vous parviendrez à faire dissoudre presque toute la substance solide dans l'eau, c'est-à-dire, à convertir tout en une substance propre à nourrir. C'est ainsi que dans les temps de disette, comme durant un siége, on pourroit tirer sa subsistance d'un grand nombre de bois.

(*Lichen Islandicus L.*), qui se trouve non seulement sur les grandes Alpes, mais encore dans les montagnes subalpines du Forez & du Dauphiné, peut servir de nourriture à l'homme. On coupe ce Lichen en morceaux, on le bat & on le broye en farine; on le conserve ainsi dans des sacs pour en faire du gruau, que les Islandois aiment beaucoup, & qui leur est même très-salutaire. Le Lichen d'Islande se rend en gelée rougeâtre par la décoction. Comme cette gelée a une pointe d'amertume, on l'aromatise, & on la mêle avec du sucre & du lait.

Les Septentrionaux ont aussi l'art de suppléer aux Plantes potagères par un grand nombre d'autres Plantes qui viennent dans leurs climats. Dans les nôtres, les temps de disette qui sont causés par la grêle privent l'homme de cette ressource, & ne lui laissent que celle des Plantes qui ont des racines bulbeuses & celles qui en ont de tubéreuses. Les habitans de divers cantons savent souvent par expérience quelles Plantes peuvent croître & se développer avant l'hiver, & réparer en partie les ravages de ce fléau destructeur; mais combien aussi de ressources ignorees, dont ils ne profitent point, & sur lesquels ils ont besoin d'être éclairés par les Naturalistes. La Société Royale d'Agriculture, qui vient de recevoir de nouveaux témoignages de la protection du Gouvernement, s'empresse de donner des avis aux Cultivateurs sur cet objet important.

ÉCONOMIE RURALE.

Avis aux Cultivateurs dont les récoltes ont été ravagées par la grêle du 13 Juillet 1788, rédigé par la Société Royale d'Agriculture, & publié par ordre du Roi. A Paris, de l'Imprimerie Royale, Brochure in-8°. de 16 pages.

La Société Royale d'Agriculture ne pouvoit remplir un objet plus digne de son institution que celui d'indiquer de nouvelles ressources aux malheureux Habitans des campagnes ravagées par la grêle, & de les instruire à réparer leurs pertes autant qu'il est possible. Elle rappelle les cultures qu'on peut entreprendre à la fin de Juillet, & même au commencement d'Août, lorsqu'on n'a pour objet que d'obtenir une nourriture pour les bestiaux. Il ne s'agit que de donner un simple labour à la terre, de semer & de herser, & de convertir les terreins dévastés en prairies momentanées. On pourroit semer, suivant les qualités du sol, l'orge, l'avoine, le seigle, les espèces de légumes connus sous le nom collectif de *dragées*, de *grenailles* & de *bizailles*, principalement la vesce hâtive, grain qui peut se semer avec l'avoine à la fin de Juillet. On faucheroit ces prairies à l'époque de la fleuraison, & on obtiendroit un fourrage. Le maïs ou bled de Turquie semé dru peut remplir les mêmes vues.

On peut encore dans les terreins dévastés pourvoir à la nourriture de l'homme, & lui ménager une nouvelle récolte. L'orge froment ou sucrion, *hordeum nudum*, lève très-promptement; & il ne seroit pas impossible, en ne perdant pas un instant, qu'il vînt à maturité avant l'hiver. On est encore à temps de semer le sarrasin, qui ne demande que cent jours pour amener son grain à une maturité parfaite, & qui résiste aux premières gelées blanches de l'automne. Outre ses autres usages économiques on fait que sa farine fait la base de la subsistance journalière des hommes dans plusieurs cantons du Royaume.

On ne sauroit sur-tout trop inviter à semer promptement les differentes espèces de navets & de choux d'hiver, sur tout le brocoli commun qui fournit un feuillage abondant. Il n'existe pas de nourriture tout-à-la-fois plus substantielle, plus salutaire & plus economique que ces Plantes potagères, & on est encore à temps de s'en occuper cette année. Les fèves, les haricots & les pois hâtifs ne pourroient-ils pas, après avoir été macerés préalablement dans une forte eau de fumier & plantés tout germés, augmenter la masse des subsistances? On les récolteroit au moins en verd, à moins qu'ils ne fussent rouillés par les brouillards de l'automne. Quant à la pomme de terre, on peut assuret, d'après l'expérience, que cette Plante, quoiqu'en pleine fleuraison au moment où son feuillage aura été haché par la grêle, est encore en état de procurer une abondante récolte; il s'agit seulement d'en réchauffer un peu le pied, soit par un léger binage, soit en les buttant. La pomme de terre en bravant ainsi la grêle prouvera sans doute combien il est important de donner encore plus d'extension à sa culture.

L'Avis que la Société d'Agriculture donne aux Cultivateurs est terminé par une Note sur

le traitement qui convient aux arbres maltraités par la grêle. On pourra s'adresser à M. *Vilmossin Andrieux*, *Marchand Grainier*, *quai de la Mégisserie*, n°. 45, pour se procurer des semences dont on peut assurer la qualité.

Médecine.

Mémoire sur les Fièvres intermittentes, malignes, par M. Durand, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, Professeur du Cours public d'Accouchemens établi à Cahors, Correspondant de la Société Royale de Médecine. A Paris, chez Théophile Barrois, Libraire, quai des Augustins, 1788, *Brochure in-8°. de 66 pages.*

On ne peut presque point citer de partie de la Médecine qui ait fait d'aussi grands progrès, & qui ait été aussi approfondie que celle qui se rapporte aux Fièvres intermittentes malignes; car, sans parler de ce qu'en ont dit *Salius Diversus*, *Vallesius*, *Mercatus*, *Werloff*, *&c.*, on trouve sur cet objet dans les Ouvrages de Morton une longue suite d'observations faites avec une grande perspicacité. Torti enfin a eu la gloire d'en donner un Traité aussi complet (1) qu'on peut le désirer, & il a laissé très peu à faire à ses successeurs, soit pour la connoissance des symptômes de ces maladies, soit pour les principes du traitement; aussi M. Durand se réduit-il en général dans son Mémoire à récapituler les points de doctrine de cet Auteur & des autres Médecins qui l'ont précédé dans la même carrière; il se contente d'y ajouter quelques résultats de sa propre expérience.

On trouve dans le Mémoire de M. Durand un exposé sommaire des divers symptômes de la Fièvre intermittente maligne & des formes variées & insidieuses qu'elle prend dans divers cas. Il donne des preuves d'un esprit observateur, en indiquant avec quel soin & quelles attentions délicates le Médecin doit chercher à saisir le vrai caractère de cette Fièvre; tout dépend en effet de la conduite qu'on tient à l'égard du Malade, & il est très-prouvé que dans ces cas la Nature ne fait rien pour la guérison si on ne l'aide. M. Durand parle aussi de quelques cantons du Quercy où les Épidémies de ces Fièvres sont plus fréquentes à cause de leur sol marécageux, ou bien des brouillards & des inondations périodiques auxquels ils sont sujets. Il rappelle que dans l'automne de 1786 il trouva dans un Bourg, à deux lieues de Cahors, environ trente Malades atteints de la Fièvre intermittente pernicieuse; il en avoit péri cinq à six dans l'espace de deux ou trois jours, & il eut la douce satisfaction de guérir tous les autres.

On sait que le quinquina, donné à temps & à des doses convenables, fournit contre ces Fièvres un secours efficace, certain & incapable de nuire. La dose de ce remède est d'une once (1), dont on donne la moitié vers la fin de l'accès, & l'autre par prises de deux gros, dans l'intervalle de quatre ou cinq heures, selon l'éloignement de l'accès prochain. Il faut être circonspect sur l'usage des purgatifs pendant la convalescence. Un Malade dont parle M. Durand avoit été atteint de cette Fièvre; on eut recours au quinquina, & la Fièvre devint continue en prenant un caractère catarrhal, suivant la constitution générale qui avoit alors lieu dans le Royaume. La Fièvre cessa vers le seizième jour sans coction & sans cause sensible. Après vingt-quatre heures de l'entière cessation de la Fièvre on crut avantageux de purger le Malade; au moment où il eut avalé le remède il éprouva un tremblement général imputé à quelques circonstances dans le moral; la chaleur qui suivit, fit voir que c'étoit un accès de Fièvre. La nuit suivante il en reparut un second avec les symptômes les plus graves. On eut beau donner le quinquina à grandes doses vers le déclin de ce second accès, le troisième fut subintrant, & fit périr le Malade.

Le Mémoire de M. Durand offre un tableau abrégé de la Fièvre intermittente maligne, & du traitement qu'elle demande; il peut être très-utile aux personnes qui manquent des Ouvrages originaux où cette manière est traitée; mais il faut convenir qu'il contribue peu aux progrès de la Médecine. L'Ouvrage

(1) *Therapeutice specialis ad Febres periodicas perniciosas.* Mutinæ, 1730, un Volume *in-4°.*

(1) On peut voir dans le Numéro 32 de nos Feuilles, année 1787, une observation sur une pareille Fièvre guérie en donnant une once & demie de quinquina.

de l'Auteur auroit été plus utile s'il avoit tenu un journal exact des cas de pratique qu'il a eu occasion d'observer, & s'il en avoit publié des observations bien circonstanciées, en assignant sur tout les complications que pouvoient donner à ces maladies les constitutions épidémiques régnantes.

MATIÈRE MÉDICALE.

Recherches & Expériences sur les divers Lichens dont on peut faire usage en Médecine & dans les Arts; Mémoire à qui le second Prix a été adjugé par l'Académie de Lyon en 1786; par M. Amoreux fils, Docteur-Médecin en l'Université de Montpellier, de la Société Royale des Sciences de cette Ville, &c. Lyon, 1787, Brochure in-8°. de 103 pages.

Nous avons rendu compte dans le Numéro 14 de nos Feuilles de cette année, d'une Dissertation sur le même objet, par M. Willemet; nous nous étendrons peu sur celle de M. Amoreux, quoiqu'elle annonce, comme tous les autres Ouvrages de cet Auteur, une grande érudition, & qu'elle donne des notions très-justes & très étendues sur les Lichens. Ce mot *Lichen* a passé dans notre langue depuis que les hommes de tous les rangs se familiarisent avec les termes des Arts & des Sciences: les uns croissent sur la roche nue ou les murailles qu'ils incrustent de manière à ne pouvoir en être détachés qu'avec peine; d'autres investissent l'écorce de certains arbres. Plusieurs se répandent à terre dans les lieux arides ou ombragés; enfin quelques autres blanchissent le sommet des montagnes pelées, & leur croupe rapide.

La Pixide ou Mousse en boîte (*Lichen Pixidatus L.*). Ce Lichen, qui croît dans les lieux frais, varie de cinq ou six manières. M. Amoreux rappelle ce qu'il est dit dans le deuxième & troisième Volumes des Mémoires de la Société Royale de Médecine sur les propriétés de ce Lichen contre la toux convulsive des enfans. On en fait bouillir trois gros dans une livre d'eau jusqu'à réduction de dix onces de liquide; on l'édulcore avec le sirop de myrthe.

La Pulmonaire de chêne (*Lichen Pulmonarius. L.*). Cette espèce, qui est assez commune, se trouve étendue par plaques dans les bois, sur les vieux chênes, les hètres & les sapins; elle est un peu amère & astringente, ce qui fait qu'on l'emploie intérieurement dans les cas d'hémopthysie, de pertes de sang des femmes, de dysenterie; on l'administre en poudre & en infusion. On pourroit sans doute, dit M. Amoreux, en former un sirop qui auroit son utilité, & qui seroit plus agréable aux Malades; il manque dans nos Pharmacopées.

Usnée vulgaire. Lichen Plicatus. L. Les vieux arbres des forêts en sont chargés, principalement les hêtres, les chênes & les sapins; elle est blanche, & ressemble à une barbe de chèvre ou de vieillard. L'usage de cette Plante est fort ancien dans la Pharmacie, & sa vertu comme astringente ne s'est point démentie. On prétend qu'elle empêche la chûte des cheveux, & qu'elle entre dans ce qu'on appelle chez les Parfumeurs la poudre de Chypre. Comme cette poudre se prépare sur-tout à Montpellier, M. Amoreux a pris des renseignemens chez un des plus fameux Parfumeurs, & sut un grand tas de mousse feuillue, grise, blanche ou verdâtre destinée à cette composition, il n'a pu nullement reconnoitre l'*Usnée vulgaire*; mais il a trouvé trois autres espèces de Lichen. On voit par conséquent le peu de compte qu'on doit faire de cette poudre, qui ne doit peut-être sa vogue qu'à une aveugle crédulité. Au reste, il y a deux autres Lichens à qui l'on attribue la propriété de faire croître les cheveux; savoir, l'Usnée barbue, *Lichen barbatus. L.* & l'Usnée hérissée, *Lichen hirtus*; mais toutes ces prétendues vertus ne semblent porter que sur un fondement très-frivole, sur ce qu'on appelle la *signature* de la Plante, c'est-à-dire, sa forme filamenteuse & rameuse, & par conséquent d'une apparence chevelue.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

PHYSIOLOGIE.

CONSIDÉRATIONS sur l'empire de la Coutume, pour servir de Réponse à une Lettre qui nous a été adressée le 20 Juin 1788 sur une apparence d'Impuissance.

« C'EST à la Coutume, dit Montaigne, de » donner forme à notre vie telle qu'il lui » plaît; elle peut tout en cela. C'est le breu-» vage de Circé qui diversifie notre nature » comme bon lui semble. » On est encore bien plus convaincu de la vérité & de la généralité de ce principe par l'étude & l'exercice réfléchi de la Medecine. Le pouvoir d'une habitude déjà contractée se manifeste sans cesse dans notre manière de vivre, nos vêtemens, nos alimens, les fonctions de nos organes, non moins que dans le retour ou la persévérance de certaines maladies (1). On se bornera dans ce moment à considérer son influence directe sur l'acte & les facultés de la génération. Il sera facile de sentir que c'est le seul moyen de répandre de la lumière sur une foule de questions dont la solution importe de plus au bonheur de l'homme & au bien de la société.

On peut citer, il est vrai, des exemples de certaines personnes qui, malgré les mœurs les plus austères & l'habitude rigoureuse de la continence, éprouvent les penchans les plus violens, comme le prouvent les vies des anciens Cénobites. Quelquefois même la voix de la Nature est si impérieuse que si on lui résiste, il s'ensuit des pertes spermatiques involontaires (nº. 40, Gazette de Santé 1787), des maladies graves (nº. 35, Gazette de Santé 1785), ou même un état de démence, comme on en voit un exemple très curieux dans le Tome 2 de l'*Observateur Anglois*, Londres 1779. Il n'en est pas moins constant que les constitutions moins fougueuses, celles du plus grand nombre des individus, contractent sans peine l'habitude de la continence, & qu'il semble même qu'elle finit par ne plus exiger de sacrifices. L'ensemble des organes de la génération tombe, par le défaut d'exercice, dans un état de langueur. La sécrétion de la liqueur spermatique se fait en petite quantité, ou est promptement résorbée dans la masse des humeurs, & les parties génitales semblent se flétrir & s'oblitérer, comme on en a vu souvent des exemples après la mort des plus pieux Célibataires.

La loi paroît être la même pour les femmes. Quoique la chasteté que s'imposent les vierges puisse exciter dans des complexions très-ardentes une asphixie, des accès hystériques, des fureurs utérines & la mort même, (*P. Foresti Observ. lib. 28, obs. 26, 27, 29, 32, 33*), il n'en est pas moins vrai que ces maux sont plus souvent causés par l'interruption d'une longue habitude, comme on en voit des exemples parmi les jeunes veuves (*Gal. lib. 6, de locis affectis, & P. Forestus, lib. 28, observ. 25*). L'expérience de chaque jour apprend aussi qu'une vie rigoureusement vouée au célibat, émousse dans un grand nombre de personnes l'activité des pen-

(1) On peut voir dans les Aphorismes d'Hippocrate & dans ses Préceptes sur la Diététique combien le père de la Médecine accorde à l'empire de la Coutume. Galien a repris & étendu ce même point de doctrine, ainsi que plusieurs autres Médecins, entre lesquels on doit compter M. Cullen, qui en traite en particulier dans sa Matiere médicale; mais c'est un objet qui est encore bien loin d'être approfondi, & qui est de la plus grande importance.

chans, que la matrice perd de son volume, & semble se flétrir; qu'on éprouve en un mot des privations sans avoir de desirs à combattre.

Tout est contraste dans l'homme, & ce contraste est sur-tout frappant aux yeux du Medecin observateur, qui est souvent consulté le même jour pour les deux extrêmes opposés. L'orgasme des parties génitales, à l'époque de la puberté, quelquefois même des lectures & des tableaux obscènes, ou des exemples corrupteurs & licencieux, ajoutent aux instigations de la Nature, font contracter des goûts pervets & l'habitude coupable dont M. Tissot a tracé les suites effrayantes. Cette habitude, quoique renfermée dans certaines bornes, devient quelquefois si puissante & si invetérée, qu'elle communique de l'éloignement & une indifférence apathique pour le sexe : ou du moins si l'homme conserve encore les penchans de la Nature, ses organes, accoutumés à suivre une direction vicieuse, restent glacés, & n'éprouvent plus les mouvemens sympathiques que doivent inspirer par leur présence les graces & la beauté. Une constitution saine & pleine de vigueur ne fait qu'ajouter à ses tourmens; & toujours près du bonheur sans pouvoir l'atteindre, il flotte suspendu entre la véhémence du desir & le désespoir de l'impuissance.

Des faveurs vénales ou des jouissances trop faciles entraînent la satiété & une autre perversité de goûts. Les sens usés restent flétris & sans vie, si l'art rafiné de la débauche ne les fait sortir comme par convulsions de leur état constant de paralysie. Toutes les loix de la pudeur sont violées, & l'homme ne trouve dans ses richesses que le triste avantage de détruire le germe de tous les plaisirs. La coutume appesantit sur lui son joug de fer par le progrès de l'âge; elle lui rend nécessaires les expédiens les plus destructeurs, la boisson des liqueurs fortes, les instigations les plus violentes (1), les fustigations, & toutes les tortures qui sont la ressource & l'opprobre du voluptueux épuisé. Un cœur droit & sensible se sent pénétré d'horreur & de pitié, & detourne ses regards de toutes ces turpitudes de l'espèce humaine.

Nous sommes loin de vouloir déprimer les vertus d'un sexe né pour le bonheur de l'homme; mais on doit avouer que l'art profond de jouir & de plaire a fait quelquefois prendre aux femmes les dehors des mœurs les plus austères. La vierge la plus pudique se conduiroit-elle autrement que ne fit Aspasie amenée captive au Roi Cyrus? Une licence sans bornes ne peut être produite que par la frivolité, un faux calcul, ou l'impétuosité du tempérament. La femme est-elle d'une constitution frêle & peu ardente? Les accès répétés de la volupté usent ses organes, émoussent leur activité, & une indifférence apathique ou même le dégoût suivent de près la prodigalité des plaisirs. La coutume imprime un autre caractère à une complexion fougueuse. Les organes de la réproduction aigris & irrités par un trop grand exercice semblent réduits à un état permanent (1) d'inflammation & d'effervescence. C'est alors la malheureuse Julie, fille d'Auguste, ou cette autre Impératrice Romaine dont on ne peut prononcer le nom sans alarmer la pudeur;

Adhuc ardens rigidæ tentigine vulvæ.

Extrait d'une Lettre qui nous a été adressée, ou Mémoire à consulter sur une apparence d'impuissance.

L'homme qui fait le sujet de ce Mémoire est âgé d'environ trente-sept ans; il est bien fait, bien proportionné dans tous ses membres, & jouit de la meilleure santé; il a seulement à se reprocher de s'être livré depuis l'âge de seize ans jusqu'à vingt à une malheureuse habitude qui n'est que trop ordinaire à la jeunesse. Ces coupables écarts de l'onanisme étoient cependant renfermés dans de justes bornes, puisqu'il n'y tomboit que trois ou quatre fois par semaine, & seulement une ou deux fois en quinze jours depuis cette dernière époque. Il voudroit faire cesser ce penchant désordonné, & contracter une union légitime qui manque à son cœur; mais

(1) On connoît l'Ouvrage de Meibomius; *De usu flagrorum in re venereâ. Erat civis quidam Lubecensis*, dit cet Auteur, *quem meretricula confessa est nunquam acrius quàm virgis prius fecundùm dorsum ab se disflagellatum arrexisse, & virum se prasstitisse.*

(1) Voyez des Recherches anatomiques sur la stérilité des Courtisannes, n°. 51 de la Gazette de Santé, année 1786.

une circonstance l'a empêché jusqu'ici de songer sérieusement à un établissement, & continue de faire le tourment de sa vie.

Il n'éprouve que rarement & imparfaitement le signe extérieur de la virilité, ou du moins s'il obtient cet avantage d'une manière très-décidée, ce n'est que lorsqu'il est seul, & qu'il n'a point occasion de faire partager le délire du plaisir. S'il est avec une femme qui résiste, il est empressé & plein d'ardeur; mais si elle cède, ses organes restent glacés, & trahissent la violence de ses desirs, ou du moins les secondent foiblement, en sorte que le sacrifice reste incomplet ou trop précipité. Cet état le rend d'une timidité & d'une réserve extrêmes à l'égard des femmes, dont il évite le tête-à-tête; il est cependant très-sensible à leurs charmes, & il a en horreur toute espèce de libertinage.

Son état ne le surprendroit pas s'il étoit foible & dans l'épuisement; mais il se sent fort & vigoureux, & il remplit avec facilité toutes les autres fonctions de la vie; il se croit même d'un tempérament très-chaud, puisque toutes les fois qu'il prend un bain froid ses organes rentrent dans tous leurs droits, & éprouvent une tension violente. Il n'est pas même attaché à la malheureuse habitude de la masturbation, & c'est seulement une surabondance de vie & un besoin pressant qui la déterminent. Il ne desire rien tant que de pouvoir y renoncer, & n'écouter plus que la voix de la Nature bien ordonnée. Il vient solliciter par la voie de nos Feuilles les décisions de la Medecine, & n'attend une heureuse réforme que de ses conseils & de ses ressources.

Reponse. Les considérations préliminaires que nous venons de faire sur l'empire de la coutume indiquent assez la cause du désordre dans le cas présent. Les organes de la génération ont contracté une direction vicieuse dans leurs fonctions; ils ont pris l'habitude de n'être excités que par l'activité de l'imagination & l'instigation répréhensible des attouchemens; dès lors la correspondance sympathique que doit leur faire éprouver la présence du sexe a cessé, & l'homme quoique vigoureux & entraîné par la véhémence du desir ne peut plus, malgré tous les efforts de la volonté, mettre en jeu les muscles érecteurs, ce qui s'exécuteroit avec facilité & par un mouvement automatique si les parties n'avoient point été détournées de leur destination naturelle.

Il s'en faut bien cependant que tout espoir soit perdu. Il s'agit de faire cesser l'ancienne habitude, & d'en introduire une nouvelle plus conforme aux vues de la Nature, ce qui est toujours possible quand on a du courage, & que le corps n'est point épuisé ni affoibli par l'âge. On en peut voir un exemple à-peu près analogue dans le Numéto 45 de la Gazette de Santé, année 1786. Il faut absolument s'abstenir de toute irritation étrangère, faire partager sa couche, & attendre que la Nature se déclare d'elle-même. Les premières nuits pourront bien ne pas faire jouir du succès desiré; mais les suivantes seront plus heureuses, & l'homme n'éprouvera plus la triste humiliation de renoncer à une union légitime, & de ne pouvoir donner des enfans à la Patrie.

CHIRURGIE.

De Rupturâ Musculari: Theses Anatomico-Chirurgicæ, &c., c'est à-dire, *sur la Rupture des Fibres Musculaires: Dissertation Latine qui a fait la matière d'un Acte public aux Écoles de Chirurgie de Paris.*

Les Fibres Musculaires trop fortement distendues, ou frappées avec violence, durant la contraction du Muscle, éprouvent une rupture, si le tendon est alors capable de résister, & c'est là un point de Chirurgie sur lequel on a très-peu écrit (1). Les Auteurs, il est vrai, ont rapporté des Observations sur la rupture des tendons & sur la fracture du *calcaneum* & de la rotule par une forte contraction musculaire; mais on a fait très peu de recherches sur la rupture des Fibres charnues, qui a été cependant constatée par l'expérience, & qui peut donner lieu à des symptômes dont on ignore souvent la nature & les causes.

Quand un Muscle se contracte, c'est la par-

(1) On peut citer deux Mémoires sur cet objet; l'un a été lu en 1781 par M. Roussille de Chamseru dans une Séance particulière de la Société Royale de Médecine, & l'autre, par M. Faguer, a été lu en 1782 dans une Séance publique de l'Académie Royale de Chirurgie. F. Plater n'avoit pas parlé de la Rupture des Muscles, mais de leur distension violente.

tie moyenne des Fibres charnues qui devient plus dense & plus ferme, au lieu que leurs extrémités s'allongent & deviennent plus grêles & plus foibles, sur-tout vers les tendons; aussi l'expérience apprend que jamais la rupture ne se fait vers le milieu des Muscles, mais seulement dans les parties tendineuses ou dans les parties charnues qui avoisinent ces dernières; de-là vient que si elle a lieu aux Muscles de l'avant-bras, c'est à trois ou quatre pouces au-dessus de la surface interne du carpe, à trois travers de doigt au-dessus de l'olecrane si elle survient aux extenseurs de l'avant bras, &c. C'est ce qu'on reconnoît à une douleur fixe & vive qui se declare dans les parties après un effort violent. Au reste, cette rupture est presque toujours incomplette, c'est-à-dire, qu'elle s'étend seulement à un nombre plus ou moins grand de faisceaux de Fibres Musculaires.

La Rupture Musculaire est indiquée, au moment d'un effort ou d'un coup violent, par une douleur vive, soudaine & profonde, qui est circonscrite & fixe, qui est encore plus aiguë pour les Muscles du dos & du col, qui produit quelquefois la syncope, & plus souvent la perte du mouvement de la partie affectée. La douleur augmente par degrés, & son siège est attaqué d'engorgement & d'échimose. Parmi les accidens qui peuvent survenir on doit compter les spasmes, les convulsions, l'immobilité de la partie, l'inflammation & quelquefois l'atrophie du membre. Une femme, qui étoit assise sur le parquet d'un appartement, fit un effort violent pour se lever; elle sentit aussi-tôt une douleur aiguë & pungitive à la partie interne du genou. Après avoir employé les moyens généraux, elle eut recours pendant plusieurs années aux Eaux thermales, mais en vain; sa jambe resta privée de mouvement & atrophiée.

Tout le traitement consiste à rapprocher les parties divisées, & à les retenir en contact par un bandage approprié, à calmer les accidens par des moyens généraux, & à retenir dans le relâchement les Muscles qui ont éprouvé des déchirures. Il faut laisser le bandage en place pendant vingt ou vingt cinq jours, à moins qu'il ne survienne des symptômes graves, &, après ce terme même, il faut que les Malades s'abstiennent long temps de faire de trop grands efforts.

BOTANIQUE.

Réponse à des demandes qui nous ont été faites sur les moyens de se procurer la Plante nommée Rhus-Radicans, *dont nous avons annoncé les propriétés dans le Numero 29 de nos Feuilles de cette année.*

Le *Rhus-Radicans* est originaire de la Virginie; on la trouve au Jardin du Roi de Paris, parmi les nombreuses espèces de Rhus ou Sumac, & elle est désignée par le titre suivant : R *Toxicodendron glabrum*, & le nom François est S. *Veneneux glabre*; elle est distinguée d'une autre espece voisine, en ce que les pétioles des feuilles sont glabres, au lieu que dans l'autre espèce ils sont tomenteux, *pubescentes*.

Il faut se garder de manier cette Plante inconsidérément; un des Jardiniers, qui n'en connoissoit point les propriétés, voulut en couper l'année dernière quelques tiges & quelques feuilles; comme il avoit le bras nud, il lui survint bientôt après des ampoules d'un très-grand volume, avec beaucoup de picotemens; un Étudiant en Botanique fut encore exposé à un plus grand danger, il y a quelques années, par une imprudence d'un autre genre; il voulut mâcher une des feuilles de cette Plante; mais bientôt après il se déclara une inflammation des plus violentes dans la bouche & le gosier; en sorte qu'il fut sur le point de périr malgré les secours de toute espèce qu'on lui donna, & qui finirent cependant par calmer les symptômes. M Dufrenoy recommande aussi dans son Ouvrage de porter des gants de peau quand on veut cueillir une Plante aussi dangereuse. Ses feuilles parviennent à la plus grande vigueur vers le mois de Juin; cueillies par conséquent au mois de Juillet & d'Août elles n'en sont que plus actives. Si on est parvenu quelquefois à les manier impunément, c'est qu'elles étoient encore tendres, & que leurs qualités ne s'étoient point développées.

ANNONCES.

De Luxu gravissimorum morborum fonte, par J. F. Muiller, Docteur-Médecin. A Leipsick, chez Sommer, 1787.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 33.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

LETTRE à MM. les Auteurs de la Gazette de Santé, par M. Pascal, Maître en Chirurgie, Prévôt de sa Compagnie, & Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Brie-Comte-Robert.

VOTRE réponse, Messieurs, aux Dames Desmarières & Houllie, insérée dans votre Feuille, Numéro 30, m'a fait faire les réflexions suivantes, que je vous prie d'insérer dans un de vos prochains Numéros. M. Dorez, qui jadis habitoit la ville de Brie, & qui se mêloit beaucoup d'appliquer des emplâtres & des onguens, sur-tout pour les scrophules, me paroît n'avoir pas toujours eu des succès; aussi a-t-il tourné ses vues sur cette terrible maladie connue sous le nom de Cancer.

Les découvertes pochetées sont toujours exquises, dit un Critique. Vos lumières, Messieurs, vous empêchent de penser de la sorte; les deux Dames qui vous ont écrit auront sûrement consulté M. Dorez. Il auroit été très-nécessaire, pour les progrès de l'Art, qu'il vous fit part des malheurs que lui causa son topique. Nous avons traité un jeune homme d'un cancer par le moxa, & nous avons eu soin de faire connoître dans le Journal de Médecine, Février 1786, page 283, que nous n'avons pas eu tous les succès que nous attendions de ce traitement. M. Dorez n'auroit pas dû craindre de suivre notre exemple en apprenant à tous vos Abonnés, que dans le courant du mois d'Octobre 1787 il appliqua son Epithême désorganisant à Mme Lavigne, Aubergiste à la Poste, à Grosbois, qui pour son traitement s'étoit transportée à Paris chez Mme Boisard, Marchande Graînetière, rue S. Antoine, théâtre de ses actions.

Déjà j'entendois prôner dans nos cantons ses miracles; déjà je me réjouissois de ce que l'Art alloit posséder un moyen de plus qui conserveroit à l'État tant d'individus en proie à la cruelle maladie du cancer. Je ne doutois pas que M. Dorez n'eût été encouragé par le Gouvernement, toujours intéressé à ce qui peut tendre à la conservation de ses sujets; mais quelle fut ma surprise lorsque j'appris que Mme Lavigne, dont la plaie étoit prête de se cicatriser, eut une éréspelle au bras du même côté que son cancer, qui m'a prouvé que ce n'étoit que le vice cancéreux qui avoit fait une métastase, puisque la plaie s'étoit rouverte. Mme Lavigne appercevant que M. Dorez ne pouvoit plus lui donner de soulagement, quoique payé d'avance, mit sa vie entre les mains d'un Empyrique, qui vend une tisane connue sous le nom de dépuratif du sang, tisane avec laquelle il guérit, dit-on, les chevaux. Mme Lavigne, succombant enfin aux douleurs, est morte au commencement de Juillet 1788 (1).

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, PASCAL.

A Brie-Comte Robert, ce premier Août 1788.

(1) Nous avons reçu en dernier lieu une Lettre de M. Dorez, par laquelle il nous paroît peu content du jugement que nous avons porté sur son *Epithême désorganisant*. Ce que M. Pascal vient de nous écrire ne justifie que trop notre circonspection. Nous sommes très-portés à rendre justice aux découvertes qui nous sont communiquées. Mais une foible condescendance pour leurs Auteurs nous rendroit coupables envers un Public éclairé, dont nous devons craindre le jugement, & envers l'Art de guérir, dont nous ne devons point trahir les vrais intérêts. *Note du Rédacteur.*

DIÉTÉTIQUE.

Observation sur les effets salutaires du sucre dans le premier âge; & sur le peu de fondement de ses prétendues qualités vermineuses; par M. P... Docteur-Médecin.

Il existe un préjugé populaire sur les qualités vermineuses du sucre, qu'on interdit sévèrement aux enfans. Plusieurs Médecins ne sont pas même exempts de cette prévention, quoiqu'elle ne soit fondée sur aucune observation directe, & quoiqu'on doive conclure le contraire des autres propriétés diététiques de cette substance, qui est éminemment alimentaire & anti-putride. (*Voyez les Numéros 23 & 45 de la Gazette de Santé, année 1786*). Je vais rapporter un fait qui s'est passé sous mes yeux, & qui atteste combien sont salutaires dans le premier âge de la vie les boissons & les substances sucrées. Quoique je ne donne point le nom de l'enfant, il sera facile de l'indiquer en particulier, & de ne laisser aucun doute sur sa santé & son excellente constitution.

Mad. . . . jeune & bien portante mit au jour cet enfant, il y a deux ans. Demi-heure après sa naissance on lui donna de l'eau sucrée dans la vue de favoriser l'évacuation du *meconium*. L'enfant parut y prendre goût, & on continua de lui en offrir de temps en temps jusqu'à ce qu'il pût prendre la mamelle de sa mère, qui se détermina à l'allaiter elle-même; cette même mère, qui étoit d'un tempérament phlegmatique, & menoit une vie sédentaire, avoit un lait aqueux & peu abondant. Pour suppléer à ce défaut de nourriture, on augmenta par degrés la boisson d'eau sucrée; en sorte que vers la fin du premier mois cette habitude fut pleinement contractée, & les parens s'y prêterent d'autant plus volontiers que cet enfant, qui étoit du sexe de la mère, se portoit très-bien, & annonçoit une force au-dessus de son âge. Les parens, qui étoient éclairés & pleins de tendresse pour elle, adoptèrent d'ailleurs tous les principes modernes de l'éducation, comme de lui épargner les entraves du maillot, de lui laisser mouvoir les membres en liberté, de lui faire prendre en hiver des bains tièdes & en été à la température ordinaire; &c. Leurs soins ont été couronnés du succès le plus complet, car on ne peut point citer d'enfant d'une plus heureuse espérance.

Le lait de sa mère paroissant de plus en plus insuffisant pour sa nourriture, on commença vers la fin du second mois d'y joindre un peu de nourriture solide, comme de la mie de pain bouillie & sucrée, du riz à l'eau, sucré, de la soupe, &c., en continuant toujours de lui faire boire, toutes les fois qu'elle le desiroit, de l'eau dans laquelle on faisoit dissoudre du sucre. La consommation de cette substance fut portée à un tel point que l'enfant en prenoit jusqu'à deux livres & quelquefois même deux livres & demie par semaine; ce qui a continué durant toute la première année. La mère étoit en même temps fréquemment indisposée, & son lait devenoit de plus en plus moins abondant & moins propre à nourrir, en sorte qu'on fut obligé d'augmenter par degrés la nourriture étrangère qu'on donnoit à l'enfant, & qu'on fut contraint de la sévrer vers le sixième mois. On persévéra dans le même régime un peu varié, c'est-à-dire, qu'on l'a nourrie le reste de l'année avec de la fécule de pomme de terre, bouillie & sucrée, avec le riz, le vermichel, & toujours assaisonnés avec la même substance, qui servoit aussi à lui rendre plus agréable la boisson de l'eau pure.

Telle fut la nourriture de l'enfant durant la première année; elle fut seulement indisposée à deux différentes reprises, avec des signes de saburre dans les organes de la digestion. Une des parentes, qui ne pouvoit renoncer à une de ses anciennes idées sur les qualités vermineuses du sucre, fit qu'on lui administra la coralline de Corse; mais ce médicament produisit seulement un effet purgatif, & ne donna lieu à aucune évacuation de vers. Son goût pour les boissons & les nourritures sucrées a paru se rallentir vers la seconde année de son âge, à mesure qu'elle s'est accoutumée à des alimens substantiels; elle a mangé, suivant la saison, des fruits de toute espèce, des légumes ou des plantes potagères, comme petits pois, asperges, carotes & autres végétaux cuits; mais sa nourriture principale paroît être la soupe ordinaire, dont on lui donne à manger trois ou quatre fois par jour. Elle dédaigne depuis six à sept mois tous les assaisonnemens sucrés, & n'aime plus pour boisson que de l'eau pure; elle demande seulement du sucre qu'elle laisse fondre dans

ſa bouche au moment où elle veut s'endormir.

Cette année, vers le mois de Mars, elle a été attaquée d'une coqueluche qui étoit très-violente, & qui étoit fort ordinaire à Paris aux enfans de ſon âge; elle a même éprouvé, pendant ſept jours, une fièvre qui revenoit chaque jour à des heures différentes, avec des exacerbations très-vives; la nuit, les quintes de la toux étoient très-violentes. Durant cet état de fièvre on n'a pu lui faire prendre que de l'eau ſimple (1), & ſeulement deux ou trois fois une potion pectorale inciſive. Durant les derniers jours de cette fièvre, l'affection catarrhale s'eſt portée ſur la veſſie, & il eſt ſurvenu deux fois une ſuppreſſion d'urine pendant près de dix heures, avec un gonflement douloureux du bas-ventre; dans l'un & l'autre cas un bain tiède a rétabli l'évacuation de l'urine; la toux a diminuée par degrés après la ceſſation de la fièvre, & a fini vers le quinzième jour; l'enfant, qui eſt maintenant à la fin de ſa deuxième année, & qui a marché ſans peine à la fin de la première, jouit maintenant de la meilleure ſanté; elle ſe livre à tous les jeux enfantins, & prononce ces ſons à demi articulés, qui rendent ſi intéreſſante la première période de la vie.

MÉDECINE.

Obſervations Médicales & Politiques ſur la Petite-Vérole, & ſur les avantages & les inconvéniens d'une Inoculation générale, adoptée ſpécialement dans les Villes; où (après un tableau hiſtorique de l'Inoculation) on eſſaye de prouver que par ſon moyen dans une ſeule année la ville de Londres pourroit ſauver deux mille de ſes Habitans, l'Angleterre & l'Irlande entre vingt & trente mille, & l'Europe entière trois cent quatre vingt-douze mille; Ouvrage traduit de l'Anglois de W. Black, D. M. ſur la dernière Édition, par M. Mahon, D. M. P., & Membre de la Société Royale de Médecine. A Paris, chez Cuchet, Libraire, rue & hôtel Serpente, 1788, Brochure in-12. Prix, 1 liv. 16 ſ.

L'Auteur, après avoir tâché de remonter à l'origine de la Petite-Vérole en Europe, ſuit toute l'hiſtoire de l'Inoculation dans le Levant, dans l'Inde, en Angleterre, en France, en Italie, en Hollande & dans l'Amérique ſeptentrionale. Il décrit la manière d'inoculer des Turcs, des Indiens, des Chinois, & ſe déclare en faveur de cette pratique, après avoir répondu aux objections qu'on a coutume de lui faire. La ſeconde ſection de l'Ouvrage eſt deſtinée à l'examen d'une queſtion qui a été agitée depuis quelques années en Angleterre, relativement à l'Inoculation générale.

« A Londres, où il y a continuellement » une maſſe énorme de levain variolique, » dit l'Auteur, les précautions que l'on vou» droit prendre dans le deſſein de prévenir » la contagion, ſeroient toujours inſuffiſantes » & même ridicules. Ajoutez à douze ou » quinze mille malades de la Petite-Vérole » par année, leurs parens, leurs amis, leurs » connoiſſances qui ſe montent à trois ou » quatre fois autant, & à qui la contagion » peut s'attacher de manière ou d'autre; ré» fléchiſſez que depuis un ſiècle il n'y a pas » eu la moindre interruption. Quelle crainte » croyez-vous après cela que les habitans de » Londres doivent avoir d'une Inoculation » générale? » Il y auroit bien des choſes à dire ſur une ſemblable manière de raiſonner; elle eſt bien loin d'être aſſez encourageante pour faire une pareille tentative; car il faut convenir au moins que ce ne ſeroit pas là le moyen de diminuer *cette maſſe énorme de levain variolique.*

On ſait que le Docteur Dimsdale a écrit contre le projet d'une Inoculation générale. Le ſujet que traite le Docteur Black demandoit par conſéquent un examen des aſſertions de cet autre Médecin. Cette diſcuſſion, quoiqu'intéreſſante par elle-même, ne reſpire pas toujours une extrême urbanité. Le Docteur Black prouve contre ſon adverſaire que la pratique de l'Inoculation n'a pas augmenté la mortalité en Angleterre; que le danger de la contagion eſt beaucoup moindre dans la Petite-Vérole artificielle, & qu'un Hôpital d'Inoculation eſt un projet impraticable. Suivant ſes calculs l'Inoculation pratiquée de la manière dont il le propoſe, arracheroit à la mort trois cent quatre-vingt-douze mille ſujets que la Petite-Vérole moiſſonne chaque année en Europe.

(1) Cette fièvre a été ſur-tout l'époque où l'enfant a paru ſe dégoûter de la boiſſon & des ſubſtances ſucrées, ce qui a continué par la ſuite.

Quelque spécieux que puissent être les raisonnemens de l'Auteur, on sent combien il faut agir avec circonspection avant de prendre le parti qu'il propose, & qu'il faut, avant de rien décider, attendre de nouvelles lumières du temps & de l'expérience: aussi les Commissaires de la Société de Médecine, en rendant justice au travail & à l'exactitude du Traducteur, ont-ils la sagesse de se borner à dire que la dissertation dont ils rendent compte ne peut que concourir au bien public, en détruisant des préjugés funestes, & en établissant des vérités qu'il importe à tout homme de connoître.

ANNONCES.

Lettre d'un Apothicaire à M. Linguet, dans laquelle l'Auteur fait voir que si la prééminence est due à la Chirurgie sur la Médecine, elle est due par les mêmes raisons à la Pharmacie; non seulement sur la Médecine, mais encore sur la Chirurgie, pour servir de Supplément au Numéro 97 des Annales Politiques, dans lequel M. Linguet annonce sa Traduction d'un Discours où M. Brambilla, premier Chirurgien de l'Empereur, s'est proposé de montrer la prééminence de la Chirurgie sur la Médecine. Londres, & se vend à Paris, chez les Marchands de Nouveautés, 1788; Brochure in-8°. de 45 pages.

Il n'est pas surprenant de voir M. Brambilla, Chef de la Chirurgie dans les États de l'Empereur, se déclarer en faveur de cette partie de l'Art de guérir, & l'élever au-dessus de la Médecine; mais il a dû paroître singulier de voir un Avocat François prendre parti dans ce conflit de prééminence, & porter le ton de la plaidoirie dans une discussion sur les Sciences naturelles; l'Auteur de la Lettre que nous annonçons fait voir le ridicule des raisonnemens de cet Orateur anti-Médecin, en les détournant de leur application primitive.

Manuel des Pulmoniques, ou Traité complet des Maladies de la Poitrine, où l'on trouve la Théorie la plus naturelle, les Règles de Pratique les plus simples & les plus sûres pour combattre les Maladies de cette cavité; on y a joint une Méthode de reconnoître ces mêmes Maladies par la percussion du Thorax, traduite du Latin d'Avenbrugger, par M. de Rozière de la Chassagne. Paris 1770, in-12. Prix, 3 liv.

Mémoire qui a remporté le Prix au jugement de la Faculté de Médecine de Paris, le 29 Décembre 1785, sur la question proposée en ces termes: Décrire l'Ictère des nouveaux-nés, & distinguer les circonstances où cet Ictère exige les secours de l'Art, & celles où il faut tout attendre de la Nature; par M. Baumes, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, Agrégé au College des Médecins de Nismes, &c. A Nismes, & se vend à Paris, chez Théophile Barrois, Libraire, quai des Augustins, n°. 18.

Nous rendrons incessamment compte de cet Ouvrage.

Recherches & Expériences sur les divers Lichens dont on peut faire usage en Médecine & dans les Arts, Mémoire qui le second Prix a été adjugé par l'Académie de Lyon en 1786; par M. Amoreux fils, Docteur Médecin en l'Université de Montpellier, de la Société Royale des Sciences de cette Ville, &c. Lyon, 1787.

Recherches sur les Maladies Vénériennes Chroniques sans signes évidens, c'est-à-dire, masquées, dégénérées ou compliquées, par M. Carrère, Conseiller-Médecin ordinaire du Roi, Professeur Royal Emérite en Médecine, Censeur Royal, ancien Inspecteur général des Eaux Minérales de la Province de Roussillon & du Comté de Foix, de la Société Royale de Médecine, &c. A Paris, chez Cuchet, Libraire, rue & hôtel Serpente, 1788.

Nous rendrons incessamment compte de cet Ouvrage.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 f. port franc par tous le royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint Jacques, N°. 31.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

MÉDECINE.

Conseils pour les femmes de quarante-cinq à cinquante ans, ou conduite à tenir lors de la cessation des règles; par le célèbre Praticien de Londres le Docteur Fothergill. (Extrait des Obsefvations & Recherches de la Société médicale de Londres.) *A Londres; & se trouve à Paris, chez Briand, Libraire, quai des Augustins, n°. 50, & au premier Octobre prochain hôtel de Villiers, rue Pavée Saint-André-des-Arts, 1788, Brochure in 8°. de 38 pages.*

L'époque de la vie des femmes qui fait l'objet de cette Dissertation, est remarquable, & très digne de fixer l'attention des Médecins observateurs: on doit se féliciter qu'un Praticien aussi recommandable & aussi consommé que feu le Docteur Fothergill ait publié sur ce point le fruit d'une longue expérience. Il falloit avoir vu un grand nombre de cas, & les avoir soigneusement comparés entre-eux, pour démêler les diverses circonstances où peuvent se trouver les femmes à la cessation des règles, & pour faire éviter les inconvéniens d'une conduite uniforme, puisque le tempérament, la manière de vivre, des maladies habituelles, une constitution plus ou moins pléthorique ou des affections nerveuses, ne peuvent qu'exiger des soins & des préceptes très-variés. C'est à M. Petit-Radel, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, que nous devons cette traduction de la Dissertation Angloise.

Il n'est pas nécessaire de combattre les anciens préjugés qu'on avoit sur le flux menstruel & sur le prétendu caractère de malignité qu'on ne manquoit point de lui attribuer; il est maintenant bien reconnu que ce n'est qu'une évacuation périodique d'un sang pur & surabondant, quoiqu'il soit cependant probable que des humeurs morbifiques & acrimonieuses peuvent s'échapper conjointement avec les règles, comme cela a lieu quelquefois par rapport au flux hemorrhoïdal auquel quelques hommes sont sujets. Les femmes qui malheureusement ont été imbues de bonne-heure de ces idées de malignité meustruelle, sont dans les plus vives alarmes, & craignent toujours quelque accident fâcheux à la cessation de leurs règles; ce qui produit des inquiétudes & des anxiétés qui peuvent donner lieu à des maladies réelles & opiniâtres, par la crainte d'un mal imaginaire. C'est un phénomène très-naturel que la cessation de la période menstruelle; les fonctions organiques de la matrice touchent alors à leur terme; il ne se forme plus une surabondance de sang; & les vaisseaux qui en étoient ci-devant périodiquement fournis, s'affaissent par degrés: or ces changemens ne supposent aucun bouleversement, aucun désordre.

Plusieurs femmes n'éprouvent aucune altération dans leur santé à l'époque de la vie dont nous parlons; quelques-unes même semblent reprendre une nouvelle vigueur: c'est ainsi que l'on voit des complexions frêles & délicates, ou singulièrement relâchées par des évacuations copieuses, se trouver très-bien de la cessation des règles; mais toutes malheureusement ne jouissent pas d'un pareil sort; plusieurs observent que les maladies auxquelles elles avoient été ci-devant sujettes, leur reviennent beaucoup plus fréquemment, & qu'elles sont plus graves. « Quelques-unes, dit le Docteur Fothergill, présentent

les symptômes les plus décidés de la plethore; elles ont des feux ou des bouffées de chaleur; elles passent les nuits sans sommeil; elles ont des rêves qui les fatiguent singulièrement; leur respiration est inégale & laborieuse (1); d'autres sont prises d'une inflammation dans les entrailles; il en est qui éprouvent des affections spasmodiques en différentes parties, une dureté ou roideur dans les membres; leurs articulations sont gonflées, souvent elles sont douloureuses & enflammées; elles ont des hémorrhoïdes & autres effets d'une plénitude bien caractérisée. »

Tous ces accidens peuvent devenir plus ou moins urgents pour les femmes qui sont d'une complexion pléthorique, ou qui sont accoutumées à des évacuations copieuses; ils peuvent s'appaiser ou revenir successivement pendant une année ou deux, & se terminer même dans quelques cas extrêmes par un écoulement immodéré, une apoplexie ou une paralysie, si on ne réitère la saignée tous les deux, trois ou quatre mois; & comme la nécessité de la saignée devient de jour en jour moins urgente, la répétition de cette évacuation peut être portée à de plus grands intervalles. Quand on n'a point été assez heureux pour prévenir un flux immodéré des menstrues à l'époque critique dont nous parlons, il est prudent de le restreindre par de doux laxatifs, des boissons rafraîchissantes, le repos, les anodins, un régime exact plutôt que par de fréquentes saignées & des astringens de toute espèce. Il y a un autre genre de tempérament auquel de pareils écoulemens immodérés sont très-familiers; & telles sont, dit le Docteur Fothergill, les femmes d'une constitution irritable, & qui ne paroissent pas même sensiblement pléthoriques. La saignée dans ce cas augmenteroit inévitablement la maladie. Les meilleurs moyens à employer sont ceux qui appaisent l'irritation; les anodins, le repos, les cordiaux en petite quantité, comme le vin, & une diète légère & nutritive.

Le Docteur Fothergill fait des réflexions très-judicieuses sur l'usage inconsidéré que sont quelquefois les femmes des purgatifs où entre l'aloës, comme la *teinture sacrée*, les *pillules de Rufus*, l'*élixir de proprete*, *&c.* Il fait voir combien peu réfléchie est la conduite d'un Médecin qui prescrit de pareils remèdes à l'époque de la cessation menstruelle, puisque l'aloës a la propriété d'irriter les vaisseaux hémorrhoïdaux & ceux des parties contiguës, & de déterminer ainsi le sang vers la matrice avec un nouveau degré de force. Le même Auteur fixe les circonstances qui peuvent rendre un cautère convenable vers le temps critique, car il est bien éloigné d'en faire un précepte général. Si une femme, dit-il, a été dès sa jeunesse sujette à des éruptions cutanées, à des maux d'yeux, à des gonflemens glanduleux, à des douleurs errantes & rhumatismales, & que ces affections ayent disparu vers le temps où les menstrues sont devenues régulières, on doit lui conseiller le cautère à l'époque critique, pour prévenir beaucoup d'accidens & un renouvellement des maux.

Le Docteur Fothergill insiste beaucoup sur la nécessité de la diète & de l'exercice. Les femmes pléthoriques & celles qui sont sujettes à des écoulemens abondans, doivent vivre en général de végétaux, renoncer presque entièrement au souper, & faire usage de boissons douces & délayantes; elles éviteront tous les exercices échauffans, les grandes assemblées, les chambres chaudes & fermées, sur tout aux approches de la période ordinaire: dans les intervalles l'exercice sera très-nécessaire. L'Auteur expose quelques autres préceptes généraux; car quant aux cas particuliers, les détails en seroient infinis, & doivent être variés suivant les circonstances de l'état de la Malade & du climat qu'elle habite.

CHIRURGIE.

Traité des Hernies de M. Aug. Gotlieb Richter, Médecin, & Conseiller de la Cour de Sa Majesté Britannique, Professeur de Médecine & de Chirurgie en l'Université, Président du Collège des Chirurgiens, Directeur de l'Hôpit l Académique de Goettingue, &c. traduit de l'Allemand, sur la seconde Edition, par J. C. Rougemont, Docteur - Médecin, Professeur d'Anatomie & de Chirurgie en l'Université Électorale de Bonn sur le Rhin, &

(1) On voit quelquefois, sur-tout dans les temps où les fièvres automnales sont fréquentes, une fièvre intermittente accompagner un flux immodéré vers l'époque critique. En pareil cas le quinquina remédie aux deux affections à-la-fois.

ancien Démonstrateur d'Anatomie & de Chirurgie à l'Hôpital Militaire de Brest. A Brest; & se trouve à Paris, chez Théophile Barrois, Libraire, quai des Augustins, 1788, un Volume in-4°. de 308 pages. Prix, 4 liv. 10 sols broché.

Les Traités particuliers sur un objet de Chirurgie ou de Medecine ont un avantage remarquable sur les Ouvrages qui embrassent le corps général de la Science: ils offrent une foule de points discutés & approfondis, & l'attention ne s'y trouve point partagée entre plusieurs considérations disparates & superficielles qui ne laissent le plus souvent dans l'esprit que des idées vagues. Ce sont aussi presque les seuls écrits qu'on étudie quand on a fait quelques progrès; mais plus leur objet est circonscrit & le fruit lent de l'expérience, plus on a besoin d'en publier de nouveaux à differentes époques : les Hernies sont de ce nombre. Depuis le Traité si connu de M. Arnaud sur cette partie de la Chirurgie, on a publié un grand nombre de faits intéressans & de discussions, soit dans les Collections Académiques, soit dans les Journaux de Medecine, soit enfin dans d'autres Ouvrages qui ont paru en France, en Angleterre ou en Allemagne. M. Richter, qui a d'ailleurs vu beaucoup par lui-même, a puisé dans ces différentes sources, & son Traducteur, en ajoutant des Notes au texte, lui a donné un nouveau complément.

Il seroit superflu de rappeler ici plusieurs préceptes connus sur le diagnostic & la réduction des Hernies, non plus que sur l'opération chirurgicale qui peut devenir quelquefois nécessaire; mais parmi les objets nombreux qui demandent une nouvelle attention de la part du Lecteur éclairé, on doit comprer la distinction des symptômes qui tiennent à un état spasmodique général, d'avec ceux qui dépendent de l'irritation constante que produit l'étranglement de la Hernie. Dans le premier cas on remarque des rémissions & des exacerbations alternatives; les douleurs disparoissent par intervalles, le pouls devient lent, la respiration libre & profonde, le vomissement & le hoquet cessent, la tension du ventre diminue; mais quelque temps après les accidens reparoissent avec une nouvelle intensité. Le Chirurgien doit profiter de ces momens de calme, & avoir recours, suivant les cas, aux cataplasmes émolliens, au bain chaud, à l'usage intérieur des relâchans & des préparations d'opium, &c. C'est par des moyens semblables que M. Richter est quelquefois parvenu à réduire des Hernies qui un moment auparavant sembloient rendre indispensable l'opération chirurgicale.

La réduction du sac herniaire avec les parties contenues, dont on sait que M. Louis a nié la possibilité dans tous les cas, a donné lieu à une longue discussion & à un avis contraire dans le Traité que nous annonçons. On sait aussi que les opinions sur la position de l'artère épigastrique & sur la manière dont on doit diriger l'incision de l'anneau, ont beaucoup varié. Le Traducteur, en rappelant ce que divers Auteurs ont écrit sur cet objet, conclut avec M. Desault, dont il s'honore d'ailleurs d'être l'Élève, que l'artère épigastrique dans la Hernie inguinale est ordinairement placée près de l'angle interne de l'anneau, & rarement vers l'angle externe. Les cas, ajoute le Traducteur, où cette artère est placée à l'angle externe de l'anneau dans la Hernie inguinale, sont fort rares, & ils n'arrivent vraisemblablement que lorsque les viscères sortent par la partie interne de l'anneau; & alors le cordon est placé au côté externe, & un peu derrière le sac herniaire. Tous les autres objets de discussion & les faits qui sont renfermés dans cet Ouvrage, annoncent également une pratique saine & un savoir très-étendu.

Chimie.

Essai Analytique sur l'Air pur & les différentes espèces d'Air, par M. de la Métherie, Docteur en Médecine, & Membre des Académies de Dijon & de Mayence; seconde Edition. A Paris, chez Cuchet, Libraire, rue & hôtel Serpente, 1788, 2 Vol. in-8°.

C'est ici la seconde Édition de l'Ouvrage que M. de la Métherie fit paroître en 1785. On sait que depuis cette époque un grand nombre de Chimistes ont embrassé la nouvelle Nomenclature. On ne reprochera point à cet autre Auteur d'avoir donné trop promptement dans ces brillantes nouveautés; & cette fois au moins nous serons dispensés de donner les synonymes en parlant de Chimie,

puisque les anciens termes sont conservés M. de la Métherie va encore plus loin : il combat plusieurs points fondamentaux de la théorie qui sert de fondement à la nouvelle Nomenclature. C'est un spectacle curieux dans la Capitale, que de voir la facilité des uns à adopter les nouvelles opinions, & la résistance que d'autres y opposent. Cette lutte ne peut d'ailleurs que tourner au progrès de la Science : la chaleur des deux partis se ralentira peu-à-peu. On conviendra peut-être de part & d'autre qu'on a outrepassé les bornes, & on se ralliera sous les drapeaux de l'évidence des faits & d'une rigoureuse expérience.

Nous ne chercherons point ici à donner une analyse de l'Ouvrage de M. de la Métherie, dont la premiere Édition a reçu du Public un accueil si favorable ; il suffira de se borner ici à quelques faits. On sait que cet Auteur a proposé un moyen artificiel de faire de la cire, en mêlant de l'huile d'olives avec de l'acide nitreux foible, & en remuant de temps en temps ce melange avec un tube de verre. Au bout de quelques jours on apperçoit que l'huile prend de la consistance, & au bout d'environ deux mois elle a celle d'une pommade ferme, en continuant d'agiter le mélange. Si alors on en fait une petite bougie avec quelques fils de coton, elle brûle parfaitement comme la cire d'une lumière douce & sans fumée.

M. de la Métherie a fait plusieurs Expériences relatives à la respiration. « A chaque » inspiration, dit-il, il n'entre pas plus de » 8 à 10 pouces d'air dans ma poitrine. Sup» posons 10 pouces & 20 inspirations dans » la minute, il entrera dans ma poitrine » 200 pouces cubiques par minute, & 12,000 » par heure. » Il prend ensuite le résultat moyen de plusieurs Expériences, & il trouve que sur ces 200 pouces cubiques il y en a 6 qui sont absorbés par les poumons, que l'air restant précipite la chaux, & qu'après avoir été bien lavé il éteint les bougies, &c. Ainsi dans une heure, ajoute-t-il, j'absorbe environ 360 pouces cubiques d'air atmosphérique, & dans les vingt-quatre heures 8,640. M. de la Métherie a trouvé par une autre Expérience que du sang qu'on venoit de tirer à une personne bien portante, & qui étoit noirâtre, a pris une belle couleur rouge en séjournant sous une cloche qui contenoit de l'air pur : d'où il conclut que le sang veineux qui est envoyé au poumon, & qui est noirâtre, s'impregne en passant par ce viscère, d'une portion d'air pur qu'il absorbe, & qui lui rend sa belle couleur rouge qu'on lui retrouve, soit dans l'artère pulmonaire, soit dans l'aorte.

B I O G R A P H I E.

Un grand Seigneur aussi célèbre par les qualités brillantes de l'esprit, que par ses talens militaires & le grand âge auquel il est parvenu, vient de succomber à un affoiblissement léthargique qui a succédé à deux accès de fièvre. Les bruits populaires ont beaucoup varié relativement au genre de maladie qui lui a donné la mort ; on l'a tour à tour attribuée à un épanchement séreux dans le cerveau, à une adhérence du péricarde, à un calcul dans la vessie, &c. ; mais faut-il chercher une cause étrangère, quand la personne périt à sa quatre-vingt-treizième année ?

Un âge aussi avancé, presque exempt d'infirmités, a fait imaginer que M. le Duc de.... avoit donné les soins les plus recherchés à la conservation de sa santé. Quoi qu'il en soit, un des points fondamentaux de son régime paroît avoir contribué le plus puissamment à sa longévité ; le matin, une heure avant de se lever, il se faisoit appliquer sur la poitrine & sur la région de l'estomac du riz au lait chaud & un peu épais mis entre deux linges, pour favoriser la transpiration ; il se levoit ensuite, & prenoit un bain tempéré ; on l'habilloit, & on lui servoit un déjeûner un peu substantiel ; il montoit ensuite à cheval, précédé d'un Coureur, & alloit faire de longues courses dans la campagne avant le dîner : il a suivi ce genre de vie autant que ses forces ont pu le lui permettre.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 35.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

MATIÈRE MÉDICALE.

Aux Auteurs de la Gazette de Santé.

JE trouve souvent, Messieurs, dans les inventaires que je fais, des recettes admirables qui semblent promettre l'immortalité; & je vois cependant que les heureux possesseurs de ces secrets ont été bien loin de remplir leur carrière naturelle. L'Élixir dont je vous envoie la composition, a été trouvé en dernier lieu parmi les effets d'un homme mort dans la maturité de l'âge, malgré l'espoir d'une longue vie dont il avoit été bercé. Il porte le nom d'*Elixir de Suède*, & on dit qu'il a été trouvé anciennement dans les papiers du Docteur Geroy, Médecin Suédois, mort, dit on, à l'âge de cent-cinq ans, par une chûte de cheval. Le secret, ajoute-t-on, étoit dans sa famille depuis plusieurs siècles. Son ayeul, car on ne finit pas sur les merveilles de cet Élixir, a vécu cent-trente ans, sa mère cent sept ans, son père cent douze, par l'usage journalier de ce remède pris soir & matin dans une cuillerée de vin rouge, de thé ou de bouillon.

Il me seroit facile, d'après ces belles promesses, de faire une spéculation de commerce, de tenir secrette la recette de cet Élixir, & d'en établir un dépôt au plus haut prix; mais je crois devoir être plus généreux, & je m'empresse de communiquer au Public ce précieux moyen de prolonger sa vie, en vous avouant que je suis bien éloigné d'en faire usage pour moi-même, & que je n'y crois pas plus qu'aux prédictions de Nostradamus. Si je le publie, ce n'est que pour mettre en garde contre la surprise de quelque Empyrique qui pourroit en faire son profit.

On prend une once & un gros d'aloës succotrin, & on y joint de la zédoaire, de l'agaric, de la gentiane, du safran du Levant, de la rhubarbe fine, de chaque un gros : on met le tout en poudre, qu'on passe au papier gris ou au tamis le plus fin. On y joint un gros de thériaque de Venise, & on met le tout dans une bouteille de gros verre, la thériaque la dernière. Il faut verser par-dessus une bonne pinte d'eau-de-vie, & boucher la bouteille avec du parchemin simple & mouillé : quand il sera sec, on aura soin de le piquer avec une épingle, de crainte que la fermentation ne fasse rompre la bouteille. On remue le tout pendant neuf jours soir & matin, & le dixième on filtre l'Elixir comme toute autre liqueur. Quand il sera clair, on pourra en faire usage le même jour.

Je ne suis point un homme de l'Art; mais j'avoue que je crois entendre un Empyrique sur les tréteaux, lisant les propriétés admirables de l'Élixir de Suède : Il répare, dit-on, les forces & les esprits vitaux; il remédie aux tremblemens, aux douleurs de rhumatisme & de goutte, aux aigreurs d'estomac, aux coliques, aux migraines, à la surdité, &c. On diroit en un mot que c'est un Protée qui prend toutes les formes dans l'intérieur du corps, & qui se rend en ligne directe dans toutes les parties, pour faire cesser tous les désordres.

J'ai l'honneur d'être, &c... M.... Notaire.

Remarques du Rédacteur sur la Lettre précédente. Il est curieux de voir les Empyriques, & quelquefois les personnes valétudinaires & mélancoliques, aller parcourir nos Traités de Matière médicale, copier, changer ou surcharger quelques formules, & attendre tout de ces monstrueux fatras: c'est ainsi que ce qu'on appelle *Elixir de pro-*

ptiéré (1) a été transformé en Elixir de Suède, en retranchant la myrrhe, & en y substituant la zédoaire, l'agaric, la gentiane, &c. Par l'addition de la zedoaire, on a fait passer dans cette composition une substance anti spasmodique, & qui tient un peu des vertus du camphre, autre ingrédient de l'*Elixir parégorique*. Il faut ne rien connoître en Chimie pour proposer de faire entrer l'agaric dans une teinture ou Elixir. Pour compléter le ridicule, on y a mêlé la thériaque, c'est-à-dire, la combinaison d'une soixantaine de drogues. On doit féliciter les personnes qui sont assez clairvoyantes pour prévoir ce qui peut résulter d'un mélange aussi disparate.

Quelque respect qu'on doive avoir pour la mémoire des morts, on ne doit pas craindre de rappeler des traits innocens de leur conduite qui peuvent servir de leçons aux vivans: c'est ce qui m'engage à joindre ici un exemple frappant de credulité & de confiance aux Elixirs dont j'ai été le témoin. M. le Chevalier de F... connu à Paris par plusieurs projets sur la conduite des eaux, vint me trouver il y a environ trois mois pour faire insérer dans la Gazette de Santé un article relatif à cet objet; il me parla durant son entretien des connoissances qu'il avoit acquises en Médecine, & il ajouta qu'il avoit même le secret d'un Elixir admirable qui faisoit parvenir à une extrême vieillesse. Le merveilleux de cet Elixir étoit, suivant lui, de conserver les forces & l'usage des sens, & de faire jouir, dans un âge très-avancé, de tous les avantages de la jeunesse. Il étoit facile de voir à son air de confiance qu'il n'étoit plus possible de le désabuser, d'autant plus qu'il me citoit sans cesse des épreuves réitérées qu'il avoit faites sur lui-même, & celles de quelques autres personnes de distinction, qui avoient eu communication de son secret. Sa maigreur peu naturelle & la pâleur de son visage formoient malheureusement un contraste frappant avec les prétendues vertus de son remède; mais ce qu'il y eut de pire, c'est qu'on annonça dans les papiers publics, un mois & demi après cet entretien, qu'il avoit péri lui même de mort subite, quoiqu'il ne parût guère avoir au-delà d'une cinquantaine d'années.

(1) A tout prendre, les Élixirs ne sont autre chose que des spiritueux qui participent un peu des vertus des substances qu'ils tiennent en dissolution, qui peuvent ranimer les forces un moment, mais dont l'habitude est toujours nuisible.

MÉDECINE-PRATIQUE.

Recherches sur les Maladies Vénériennes chroniques sans signes évidens, c'est-à-dire, *masquées, dégénérées ou compliquées; par M. Carrère, Conseiller-Médecin ordinaire du Roi, Professeur Royal Émérite en Médecine, Censeur Royal, ancien Inspecteur général des Eaux Minérales de la Province du Roussillon & du Comté de Foix, de la Société Royale de Médecine, de celle des Sciences de Montpellier, des Académies de Toulouse, des Curieux de la Nature, &c. A Paris, chez Cuchet, Libraire, rue & hôtel Serpente*, 1788. *Prix*, 1 *liv*. 6 *sols broché*.

« Il n'est point de maladie, dit M. Carrère, sur laquelle on ait tant écrit que sur les Maladies Vénériennes.... Mais les gens de l'Art ne les ont jamais considérées que dans l'état où des signes évidens en démontrent l'existence. » Le même Auteur ajoute plus loin qu'on les voit tous les jours se présenter sous différentes formes, sous celles d'érésipelles, dartres, boutons, douleurs de sciatique, phthisie, fièvre hectique, de toute sorte de maux des nerfs, &c.; qu'elles produisent des gonflemens & des duretés de glandes, des tumeurs & des squirres, des obstructions des viscères, différens vices de l'estomac, des toux sèches, &c., qu'elles se compliquent avec le vice cancéreux, scrophuleux, scorbutique, goutteux, rhumatismal, &c.; qu'elles forment ainsi, par ces dégénérations & ces complications, des maladies singulières d'un caractère incertain, sans type & sans ordre; qu'elles sont le plus souvent méconnoissables aux yeux de l'Observateur, & par conséquent incurables, par l'ignorance où l'on est du principe qui les produit.

M. Carrère, après avoir ainsi établi que ces maladies n'ont aucun caractère, aucun ordre dans leur cours, revient sur ses pas; il traite dans un article séparé du caractère de ces maladies, & dans le suivant, de la marche qu'elles observent. Il cherche aussi à fixer les signes qui peuvent servir à les faire reconnoître d'après l'autorité de *Levinus Lem-*

nius, de *Biffet*, de *Sanchez*, de B. *Tomitanus*, de *Foresfus*, &c. Il est curieux d'entendre le passage de Tomitanus, dont il s'etaye pour fixer les signes de ces affections. « Ces symptômes sont l'abattement, l'inertie pour le travail, la pesanteur des membres, des lassitudes spontanées, une lenteur dans les actions, une tendance presque continuelle au sommeil, l'amaigrissement, la perte des forces, le trouble de l'esprit, la tristesse, la méfiance, la crainte, le changement & la pâleur du visage, une noirceur sous les yeux, la chaleur des mains & de la plante des pieds. » M. Carrère fait succéder à ces généralités des considérations sur les Maladies Vénériennes en particulier, & il finit par des vues générales sur la méthode curative qui leur convient. Dix Observations detaillées terminent l'Ouvrage.

M. Hunter a traité, dans un chapitre particulier de son ouvrage, des maladies qui semblent vénériennes, & sur lesquelles on s'est mépris en les prenant pour telles. On voit que M. Carrère a voulu relever une méprise d'un genre opposé, en indiquant des maladies qui ne semblent point vénériennes, & qui, suivant lui, sont cependant telles. Mais comme ce dernier ne peut parvenir à déterminer aucun signe, aucun caractère précis, tout son ouvrage porte entièrement sur un objet vague & d'un mauvais choix: il n'est propre qu'à inspirer de fausses terreurs qui ne sont que trop ordinaires après les Maladies Vénériennes. A quoi bon écrire sur un objet sur lequel on n'a que de nouveaux nuages à répandre? Il faut que dans l'histoire d'une maladie, ainsi que lorsqu'on décrit un végétal ou un minéral, on établisse, sans ambiguïté, des signes caractéristiques sensibles, qui puissent aisément la faire reconnoître à tout observateur éclairé; ou bien on se livre à une stérile & fastidieuse exubérance de verbiage médical, qui est le fléau éternel des bons esprits, & qui ne fait que compromettre la plus utile des sciences naturelles.

Nous convenons, avec M. Carrère, que l'usage du mercure est souvent nuisible dans les Maladies Vénériennes chroniques; mais souvent aussi ces inconvéniens dépendent de la manière dont on l'administre, ou du peu d'attention qu'on fait au genre de tempérament, qui, étant quelquefois très irritable, se refuse à l'action de ce remède. M. Carrère avoue lui-même que sa méthode curative par les végétaux n'est pas toujours infaillible, & que l'expérience & l'observation pourront la perfectionner. Pourquoi ne pas en dire de même du mercure? Une personne infectée d'un mal Vénérien chronique, avoit en dernier lieu, dans la voûte du palais, un chancre qui avoit résisté à tous les essais qu'on avoit faits du mercure. Un Médecin plus prudent a employé le sublimé-corrosif à une très petite dose, à un cinquième de grain par jour, dans de l'eau distillée, & l'a fait ainsi continuer pendant deux mois; ce qui a produit une guérison lente, mais parfaite, sans entraîner aucun des inconvéniens & des dangers qu'on se plaît si souvent à exagérer.

Les observations qui sont à la suite de l'ouvrage, font voir seulement qu'on réussit quelquefois par le tâtonnement à guérir des maladies qu'on n'auroit pas soupçonné d'abord être d'une nature Vénérienne; mais, quant au corps de l'ouvrage, nous croyons qu'il fait voir combien, avec un esprit peu exact, on peut abuser de sa facilité d'écrire. Nous faisons cet aveu avec d'autant plus de franchise, que l'Auteur est connu, & qu'il a tant d'autres titres pour ne point craindre la critique.

ÉPIDÉMIES.

Observations particulières sur la Fièvre catarrhale bilieuse qui a régné en Poitou. (Extrait du Mémoire de M. Gallot; qui a été annoncé dans le Numéro 23 de la Gazette de Santé.) (1)

Le tableau de l'Epidémie du Poitou, dont nous offrons quelques faits, & qui a remporté un des Prix de la Société de Médecine, est remarquable par la marche exacte & sévère que l'Auteur a suivie, & par une description exempte de tout raisonnement vague & de tout esprit de système, soit des

(1) *Recueil d'Observations, ou Mémoire sur l'Épidémie qui a régné en 1784 & 1785 dans la Subdélégation de la Chataigneraye en bas-Poitou, &c. par M. Gallot, Docteur en Médecine, &c. On le trouve à Paris, chez Croullebois, Libraire, rue des Mathurins. Prix, 4 liv. broché.*

symptômes caractéristiques de la constitution épidemique, soit des variétés qu'elle a reçues dans différens districts. C'est assez montrer combien la lecture en peut être profitable.

Nous avons précédemment indiqué le caractère général de l'Epidemie. Voici, par exemple, la forme particulière qu'elle a prise dans le departement de Bressuire, suivant la correspondance de M. Berthelot.

« Cette fièvre, que je désigne sous le nom » de Fièvre *catarrhale maligne, sans exanthêmes*, s'annonce d'abord, dit ce Médecin, par un mal-être general, un engourdissement des membres; » la fièvre se declare par un froid leger & souvent sans frisson; toux, douleur de côté, prostration des forces, pouls vif, élevé, mais qui s'évanouit à la moindre pression de l'artère; la langue d'abord assez humectée & chargée d'un limon blanchatre, mais qui se desséche & devient rouge & puis d'une couleur très-foncée: soif extrême, & cependant répugnance pour toute boisson: les urines sont crues, troubles & sans sédiment; le pouls de côté, d'abord très-vif, diminue par degrés & disparoît vers la fin de la maladie; mais à cette douleur succède souvent une oppression de poitrine, & un redoublement qui peut être funeste; toute l'habitude du corps est pâle & livide, à l'exception des joues qui sont fort rouges; l'expectoration est, les premiers jours, facile, sanguinolente, mais sans aucune strie de sang, & sans produire un soulagement marqué. Si l'humeur catarrhale se porte au cerveau, les malades restent comme hébètés & dans un affaissement extrême: ils ont alors les yeux hagards & effrayans avec d'autres symptômes du plus mauvais augure.

« Le traitement qui m'a paru le plus convenable, continue M. Berthelot, & qui m'a réussi lorsque j'ai été appelé à temps, est celui-ci. Je fais vomir avec l'ipékacuanha dans la dissolution d'une once & demie de manne; j'en aide l'effet avec l'eau tiède d'abord, & ensuite beaucoup de petit-lait; le lendemain je prescris un look préparé avec l'oximel scillitique une once, kermès minéral cinq grains, huile d'amandes douces une demi-once, sirop de lierre terrestre une once & demie dans quatre onces de décoction de bourrache; je donne de ce look les quatre premières cuillerées d'heure en heure, & ensuite de deux en deux heures: par ce moyen l'expectoration devient plus facile; les pores de la peau s'ouvrent, & souvent le Malade rend des selles copieuses d'une bile crue, jaune ou noirâtre très-fétide; le lendemain je purge le Malade avec la crême de tartre dans du petit-lait; je donne de temps en temps des potions salines avec le sel d'absynthe & le vinaigre au defaut de citron, ou de petits bols avec le nitre & le camphre; j'entretiens le ventre libre, pendant tout le cours de la maladie, avec des lavemens ou le petit-lait très-legèrement émétisé: j'ai employé les vésicatoires; mais j'avoue que je n'en ai pas eu de grands succès ».

AVIS.

Messieurs les Empyriques & les admirables Possesseurs des secrets sur l'Art de guérir, qui ne connoissent point quel doit être l'usage & le but des Journaux, sont avertis de vouloir bien se dispenser de nous adresser leurs Avis & leurs Annonces. Les Ouvrages périodiques de Médecine sont destinés à faire connoître les Observations & les Découvertes nouvelles qui leur sont communiquées, mais c'est seulement lorsque les Auteurs indiquent la nature & la dose des remedes qu'ils emploient, & lorsqu'ils exposent avec candeur les cas qu'ils ont observés, favorables ou contraires.

Les Malades qui se sont trouvés guéris par ces moyens secrets, & qui nous communiquent l'histoire de leur guérison, ne doivent pas trouver mauvais qu'on refuse aussi d'insérer leurs Observations, qui ne peuvent être authentiques que lorsque la nature du mal est bien constatée & hors de toute équivoque, & lorsque la qualité & les doses des ingrédiens du remède sont bien connues & bien déterminées. Sans ces précautions, on marche dans une obscurité profonde, & on apprend seulement qu'on a guéri je ne sais quelle maladie avec je ne sais quel remede.

ERRATA du N°. précédent.

Page 134, ligne 5, col. 2, *lisez*: Elixir de propriété.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 f. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 36.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

MALADIES RÉGNANTES.

CONSTITUTION de l'Air, & Épidémie qui règne à Paris.

CETTE Épidémie étant d'une nature purement catarrale, elle paroît uniquement dépendre des variations de l'atmosphère, des alternatives brusques de la chaleur, du changement dans la direction & la qualité des vents, &c. Il est donc à propos de rapporter d'abord les résultats de l'observation sur ces objets, en commençant par l'époque mémorable de l'orage du 13 Juillet, qui, par sa violence & les ravages exercés par la chûte de la grêle, peut avoir réellement influé sur l'état & la température de l'atmosphère.

Suivant des Observations météorologiques très exactes faites au Collège Royal par M. Cousin, Professeur de Mathématiques, le Thermomètre, qui étoit à dix-huit degrés & demi le 12 Juillet à cinq heures & demie du matin, s'éleva jusqu'à vingt-quatre degrés trois quarts à une heure & demie de l'après-midi, & il redescendit à vingt trois degrés à sept heures du soir. Le lendemain le Thermomètre marquoit vingt-un degrés à huit heures & demie du matin, dix-neuf degrés à neuf heures & un quart; temps auquel l'orage étoit dans sa grande force; vingt degrés & demi à dix heures & demie vers la fin de l'orage; enfin quinze degrés à neuf heures quarante minutes du soir. Il faut remarquer que le Baromètre, qui étoit descendu d'une ligne & trois quarts dans l'espace d'environ vingt-quatre heures avant l'orage, remonta le soir de ce jour mémorable à la même hauteur, & même un peu au-dessus; car le 12 Juillet il s'étoit élevé à vingt-huit pouces & un quart de ligne, & le 13 du même mois vers le soir il remonta à vingt-huit pouces trois quarts.

Le lendemain de l'orage, c'est-à-dire, le 14 Juillet, le Thermomètre étoit descendu à treize degrés vers les cinq heures du matin; mais il s'éleva de nouveau à vingt degrés vers deux heures de l'après-midi. Le Thermomètre, observé pendant le reste du mois vers midi, n'a guère offert d'autres variations dans l'élévation du mercure que depuis le quinzième degré jusqu'au vingtième, c'est-à-dire, des différences de cinq degrés, ou moindres; mais en comparant les Observations faites le matin & le soir, les différences ont été jusqu'à cinq, six & même huit degrés. Ces changemens de la température de l'atmosphère s'opérant dans l'espace de quelques heures, pouvoient-ils ne point produire des alternatives nuisibles dans la transpiration que l'homme éprouve, soit par les poumons, soit par la surface du corps? Les jours les plus chauds du mois d'Août ont été le 9, le 21 & le 22; car le Thermomètre a marqué, ces différens jours, vingt degrés, & même vingt degrés & un quart; mais, observé les mêmes jours à différentes heures, soit du soir, soit du matin, il ne marquoit que quinze, quatorze & quelquefois même douze degrés; ce qui indique encore des différences très-notables dans la température de l'atmosphère; & ces différences survenoient dans l'espace de quelques heures.

Une des causes non moins puissantes qui peuvent avoir encore influé sur la constitution catarrale épidémique, est la variation des vents. On sait en effet combien ceux du sud, de l'ouest & du nord diffèrent pour le froid, l'humidité ou la violence. Or le vent, après le jour mémorable de l'orage, s'est soutenu pendant quelques jours au sud ou au sud-ouest, &c,

après deux jours de calme, il a sauté au nord ou nord est, & a continué d'être tel pendant les six derniers jours du mois de Juillet. Il s'est soutenu à-peu-près dans la même direction jusques vers le 13 Août; il est repassé au sud-ouest ou à l'ouest jusques vers le 26 Août, & il a succédé alors un jour de calme. Depuis cette dernière époque, le vent s'est porté alternativement au sud-ouest, à l'ouest ou au sud, avec une variabilité qui n'a pu qu'aggraver les affections catarrales. Pendant le mois d'Août, le ciel en général a été assez pur durant les matinées; mais il se recouvroit de nuages l'après-midi & le soir. Il y a eu une belle aurore boréale le 23 Août. Outre quelques jours de petite pluie, il y a eu plusieurs averses le 15 & le 26 du même mois, & le 31 beaucoup de pluie.

Avant de parler de la nature & du traitement des affections catarrales qui règnent actuellement à Paris, nous ferons remarquer le peu de fondement de l'alarme qui s'étoit répandue sur l'Épidémie du Gros-Caillou aux environs de l'Hôtel des Invalides. Un Médecin qui a vu des Malades dans ce quartier, nous a rapporté qu'ils n'offroient que les symptômes ordinaires à l'Épidémie régnante. Les bruits populaires qui se sont accrédités sur cet objet, viennent d'une autre circonstance: il a régné dans l'Hôtel des Invalides une dyssenterie très-meurtrière; elle étoit accompagnée des douleurs les plus violentes, & elle étoit ordinairement suivie d'un dévoiement colliquatif qui devenoit mortel dans l'espace de trois ou quatre jours, sur-tout pour des hommes usés par les infirmités ou les progrès de l'âge. La communication qu'il y a entre les Invalides & les habitans du Gros-Caillou, a répandu un peu la contagion, & elle est devenue funeste à quelques-uns de ces derniers: c'est-là le sujet des fausses alarmes qui s'étoient répandues.

La suite dans le Numéro prochain.

MÉDECINE-PRATIQUE.

Mémoire qui a remporté le Prix, au jugement de la Faculté de Médecine de Paris, le 29 Décembre 1785, sur la question proposée en ces termes: Décrire l'Ictère des nouveaux-nés, & distinguer les circonstances où cet Ictère exige les secours de l'Art, & celles où il faut tout attendre de la Nature; *par M. Baumes, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, Agrégé au Collège des Médecins de Nismes, Médecin de l'Hospice de Charité de la même Ville, Associé-Régnicole de la Société Royale de Médecine de Paris, &c. A Nismes; & se vend à Paris, chez Théophile Barrois, Libraire, quai des Augustins; chez la Veuve Gontier & chez Bascon, Libraires à Montpellier; chez Perisse, Libraire à Lyon, & chez les principaux Libraires des Provinces, in-8°. de 56 pages.*

Ce Mémoire est remarquable par le choix judicieux du sujet, & par la précision & la justesse avec laquelle il est traité. L'Auteur, déjà si avantageusement connu par plusieurs Couronnes Académiques, expose avec clarté une suite de faits observés; il classe avec discernement leurs variétés, & il en déduit sans ambiguïté & sans aucun mélange d'hypothèse, les principes de traitement qui sont constatés par l'expérience. C'est-là la marche qu'on suit maintenant en Physique & dans toutes les Sciences Naturelles. Si on avoit eu soin de s'y asservir plus souvent en Médecine, cette Science auroit-elle pu déchoir de sa dignité dans l'opinion publique?

La première observation que rapporte M. Baumes, offre l'exemple d'un Ictère abandonné aux soins de la Nature sans faire aucun remède. Cet Ictère étoit survenu vingt-quatre heures après la naissance dans un enfant sain & bien constitué, dont le meconium s'évacuoit sans peine, & dont la peau, lavée avec une eau de savon tiède, avoit été nétoyée de l'enduit visqueux qui s'y ramasse, pendant le séjour dans la matrice. La matière bilieuse, continue l'Auteur, qui avoit été reçue de la mère en une quantité très-disproportionnée avec la sécrétion qui s'en fait par le foie d'un fœtus, s'accumula dans le sang, & sortir en abondance par la peau, dès-que les importantes fonctions de cette partie eurent été décidées par l'effet des lavages & l'impression de l'air sur le corps. La guérison de l'Ictère s'effectue dans trois jours de lui-même, en continuant les lavages d'eau tiède, & en y joignant seulement les frictions sèches.

Pour qu'on puisse juger plus sûrement de la marche de l'Auteur, nous allons rapporter en entier une de ses observations, qui d'ailleurs indique la cause la plus fréquente de l'Ictère

des nouveaux-nés. « La femme Mentere, dit M. Baumes, venoit d'accoucher d'un garçon très-vigoureux, après un travail long & pénible, uniquement causé par la grosseur du fœtus. L'état de cet enfant annonçoit la santé la plus parfaite; cependant, au bout de quarante heures, il n'étoit sorti qu'une très-petite quantité de meconium, pour l'expulsion de laquelle l'enfant avoit fait des efforts considérables. Le cours des urines étoit libre, & toutes les fonctions paroissoient d'ailleurs s'exécuter au mieux. Le quatrième jour après la naissance, la masse du meconium évacuée étoit encore réduite à très-peu de chose : l'enfant avoit des angoisses; il vomissoit facilement; il étoit peu, & la couleur de ses urines, celle de ses yeux & de sa peau, prenoit une teinte jaunâtre. »

« L'Ictère fut le symptôme qui fit le plus de progrès; & pour combattre cette fâcheuse maladie, on se décida à faire venir un Chirurgien, qui n'ayant prononcé rien de satisfaisant sur ce cas, fut éconduit, & je fus appelé. Le meconium retenu, les symptômes qui en étoient la suite & l'heureuse complexion du Malade, me firent augurer que cet excrément devoit pécher par un excès de ténacité, & que l'Ictère étoit l'effet de l'amas de cette matière excrémentielle dans les intestins, sur-tout dans le duodenum. Je prescrivis des lavemens avec une eau de savon, & de prendre nuit & jour par intervalles une cuillerée d'une infusion aqueuse de rhubarbe, dans laquelle on avoit fondu de la manne. Le lait de la mère faisoit toute la nourriture. Ces moyens, aidés par des frictions douces sur tout le bas-ventre, entraînèrent insensiblement de grandes quantités d'un meconium très-poisseux & noirâtre, verd ou d'un jaune foncé; tous les accidens morbifiques cédèrent peu-à-peu, & il ne fallut, pour emporter radicalement les restes ictériques, que donner pendant quelques matins de suite un peu de sirop de chicorée à la rhubarbe. »

Les autres observations que rapporte M. Baumes indiquent d'autres causes variées de la jaunisse des nouveaux-nés: il paroît, d'après les notions qu'il donne de cette maladie, qu'elle peut être causée par le meconium, par les saburres accumulées dans le duodenum, par le spasme des conduits excréteurs de la bile, par la surabondance de la matière bilieuse, par l'irritation qui provient du sang putréfié & stagnant dans le vaisseau ombilical, enfin par l'obstruction du corps du foie. Toutes ces causes, ajoute-t-il, ont une manière differente de produire le même effet, & cet effet exige d'être combattu par une méthode diversement modifiée.

L'évacuation fait en général la base du traitement de l'Ictère des nouveaux-nés, lorsque les secours de l'Art sont nécessaires : on prescrit alors quelque sirop, comme celui de chicorée à la rhubarbe, ou celui de fleurs de pêcher, &c.; on le délaye à la dose de deux ou trois onces, avec quatre ou cinq onces d'eau commune, dans laquelle on dissout un scrupule de gomme arabique, & on les administre par cuillerées rapprochées en raison de l'effet qu'on veut produire, ou du danger dans lequel se trouve le nouveau-né. Quand le cours des selles est rétabli, la seconde indication est de rétablir les fonctions du foie; c'est ce qu'on fait par les plus douces préparations de fer, par celles de rhubarbe, le savon, &c. La decoction d'une once de racine de patience sauvage fraîche, est souvent ce qui réussit le mieux. On sent bien que l'Ictère spasmodique doit être traité par les bains tièdes, les topiques émolliens, ou par les lavemens faits avec des plantes mucilagineuses.

M. Baumes indique d'autres symptômes alarmans qui demandent d'autres secours plus actifs. Nous avons regret que les bornes de nos Feuilles ne puissent nous permettre de faire-connoître plus en détail toutes les parties de son Mémoire.

CHIMIE.

Essai de la Gravure sur verre par l'acide spathique. (Extrait d'un Mémoire publié par M. de Puymaurin fils, & inséré dans le Journal de Physique, mois de Juin 1788.)

Cet Essai de la Gravure sur verre est une des plus heureuses applications qu'on ait faites des propriétés de l'acide spathique ou fluorique. M. de Puymaurin fait précéder dans son Mémoire plusieurs Expériences relatives aux qualités dissolvantes de cet acide; s'étant ensuite convaincu que ce dernier avoit sur le verre une action presque égale à celle de l'eau-forte & des autres acides sur le cuivre & les autres minéraux, il imita le procédé des Graveurs sur cuivre à l'eau-forte, &

il couvrit une glace d'un enduit de cire ; il y dessina quelques figures, recouvrit le tout d'acide fluorique, & l'exposa au soleil. Il vit bientôt les traits qu'il avoit gravés se recouvrir d'une poudre blanche due à la dissolution du verre. Au bout de quatre ou cinq heures, il détacha l'enduit, & il lava la glace; il reconnut avec le plus grand plaisir la vérite de ses conjectures, & il s'assura que, par le secours de l'acide fluorique, un Graveur intelligent pourroit graver sur la glace & le verre le plus dur, comme on grave à l'eau-forte sur le cuivre.

On peut prévoir déjà de quelle utilité peut être pour la Physique la decouverte de M. de Puymaurin, soit pour dépolir les glaces & les instrumens d'eudiomérrie, soit pour graduer les instrumens auxquels on a jusqu'à présent adapté des gradations de bois & de cuivre, dont l'effet est toujours infidèle. « Peut être même pourra-t-on un jour employer des glaces épaisses ou des massifs de verre pour la gravure des Estampes, des Cartes de Géographie, &c. Elles auroient l'avantage de ne point s'user; toutes les épreuves seroient de même force, & ces Planches passeroient à la Postérité sans craindre d'être détruites ou dévorées par la rouille. Le premier Essai de la Gravure sur verre par l'acide spathique, a été faite à Toulouse le 17 Mai 1787, par M. de Puymaurin, & le résultat de ses Expériences a été publié dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de la même Ville.

ANNONCES.

Livres nouveaux qui se trouvent chez A. Koenig, Libraire à Strasbourg.

Albrecht disquisitio Theoriæ Crawfordianæ de calore animali, cum quarumdam hypothesium examine; in-4°. de 40 pages. Prix, 8 sols.

Hoffmanni Observationes Botanicæ. A Erlangue, chez Palm, 1787, in-4°. de 19 pages. Prix, 6 sols.

Lemsky Dissertatio Medica de icteri origine. A Erlangue, 1787, in-4°. de 36 pages. Prix, 10 sols.

Linnée Amœnitates Academicæ seu Dissertationes variæ Physicæ, Medicæ, Botanicæ, collectæ, Vol. III. A Erlangue, chez Palm, 1787, in-8°. de 464 pages, avec figures en taille-douce. Prix, 6 liv.

Index Plantarum quas in agro Erfurtensi sponte provenientes, olim J. P. Nonne, deindè J. J. Planer collegerunt. A Gotha, chez Ettinger, 1788, in-8°. de 284 pages. Prix, 1 liv. 10 sols.

Schœffer Dissertatio de Cataracta Membranacea. A Marbourg, 1787, in-8°. de 78 pages, avec fig. Prix, 12 sols.

Trenka de Kazowitz Historia rachitidis omnis ævi, observata medica continens. A Vienne, chez Groffer, 1787, in-8°. de 384 pages. Prix, 4 liv.

Velter Dissertatio Medica de morbis amatoriis. A Erlangue, 1787, in-4°. de 44 pag. Prix, 12 sols.

Murray Apparatus medicaminum tam simplicium quam præparatorum & compositorum consideratus, Tome IV. A Goettingue, chez Dieterius, 1787, in-8°. de 665 pages.

K. Sprengelii Rudimentorum Nosologiæ Dynamicorum prolegomena. A Hale, 1787, in-8°. Prix, 10 sols.

An essay on the causes of the variety in the human species, &c. By Rev. Samuel Stanhope Smith, Docteur Médecin; c'est-à-dire, Essai sur les causes de la variété de l'espèce humaine, &c. A Philadelphie, & réimprimé à Edimbourg, 1788.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 37.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

MALADIES RÉGNANTES.

CONSTITUTION de l'Air, & Épidémie qui règne à Paris. (Suite du même objet inséré dans le Numéro précédent.)

CARACTÈRE général de l'Épidémie. La nature, purement catarrale, de cette Épidémie, se manifeste par les signes les moins équivoques, quoiqu'elle offre quelques variétés: frissons ou alternatives d'une sensation de froid & de chaleur, douleurs vagues & comme rhumatiques, enchifrènement, écoulement continuel d'une humeur âcre & limpide par le nez & les yeux; éternuemens fréquens; mal de tête violent, ardeur & sentiment d'érosion dans les organes de la voix, quelquefois douleur vive aux dents ou dans le conduit auditif; âpreté, sécheresse dans le gosier, dans le pharynx, dans l'intérieur de la poitrine, au point qu'il semble aux Malades que toutes ces parties se déchirent par les efforts de la toux; quelquefois un sentiment de constriction & de chaleur au gosier, avec des apparences d'une legère esquinancie; d'autres fois un léger point de côté, mais qui se dissipe vers le troisième jour; insomnie, fièvre violente durant les deux ou trois premières nuits, tendance à la sueur, quintes de toux, suivies d'une expectoration de matière âcre: tous ces différens symptômes sont portés à un degré plus ou moins grand de violence, ou sont diversement réunis & combinés dans divers individus, suivant que l'humeur catarrale affecte plus particulièrement certaines parties; comme cette Épidémie a coïncidé avec les affections bilieuses, si ordinaires vers la fin de l'été, des Malades en très-grand nombre ont éprouvé des nausées, & même des vomissemens de matières bilieuses, avec un mal de tête plus violent & une fièvre plus forte que ceux qui n'éprouvoient qu'une affection simplement catarrale. L'Épidémie a été d'ailleurs si universelle à Paris en Août, qu'on peut citer peu de personnes qui n'en ayent été attaquées.

Formes particulières de l'Épidémie. Cette maladie catarrale n'est accompagnée d'aucun danger dans son état de simplicité, & le plus ordinairement elle se termine dans deux ou trois jours, ou du moins il ne reste plus après son cours qu'une toux qui se renouvelle par intervalles. Cette durée de la maladie est la plus ordinaire lorsqu'on observe une diète sévère, & qu'on se réduit à des boissons chaudes; mais quelques-uns des symptômes qui la caractérisent, comme le mal de tête, des mouvemens fébriles durant la nuit, des sueurs, &c. se prolongent jusqu'au septième & neuvième jour, suivant que l'individu est plus ou moins chargé d'humeurs, d'un âge plus ou moins avancé, ou qu'il observe un régime moins régulier. La maladie est devenue encore plus longue & plus opiniâtre, lorsqu'elle a attaqué des personnes affoiblies par des excès d'intempérance ou de toute autre espèce; il en est de même à l'égard des femmes surchargées d'humeurs, de celles qui touchent à leur période critique, ou qui sont sujettes à des affections nerveuses: on a vu des personnes grasses & flegmatiques perdre leur embonpoint dans peu de jours. D'autres ont éprouvé des douleurs si violentes dans les articulations, qu'elles offroient l'apparence d'un accès de goutte. En général, il est rare que ceux qui étoient sujets à des affections rhumatiques ou à des douleurs de sciatique, n'ayent éprouvé un renouvellement de leurs maux. Des peines d'esprit &

des chagrins profonds ont rendu quelquefois la maladie plus grave & plus opiniâtre. Compliquée quelquefois avec des fièvres synoques bilieuses, elle a produit le symptômes les plus alarmans. C'est ainsi qu'un jeune homme, dans un moment de délire, s'est précipité malheureusement de sa fenêtre. Il seroit trop long de rapporter ici toutes les variétés qu'ont pu produire les diverses & nombreuses complications de l'Épidémie régnante, avec d'autres maladies.

Traitement. Loin qu'une vie sédentaire & retirée ait préservé de la maladie, il paroît au contraire qu'on s'en est garanti en s'endurcissant aux impressions de l'air, sur-tout du matin. Quand elle est une fois déclarée & qu'elle existe dans son état de simplicité, il suffit de laisser agir la Nature, ou du moins de la seconder seulement par des boissons chaudes & une diète sévère: une augmentation de transpiration, des sueurs copieuses, ou une excrétion abondante de sérosités, par le nez, ou l'expectoration, terminent promptement la maladie. Des médicamens actifs, comme l'émétique, les purgatifs ou les saignées, administrés dans la période d'irritation catarrale, n'ont fait qu'aggraver & prolonger la maladie, à moins que des circonstances particulières & urgentes, & des complications avec d'autres affections, n'ayent rendu ces secours nécessaires. Les seuls moyens donc qu'on a le plus généralement employés, ont été les boissons douces & mucilagineuses, ou légèrement aromatiques, & propres à favoriser la transpiration: telles ont été l'eau d'orge avec le sirop de violette, une infusion théiforme de fleurs de sureau, ou des vulnéraires de Suisse, ou une légère infusion de fleurs de violette & de bourrache, &c. Quelques Malades ont aussi fait usage de l'eau de navets ou d'un thé léger avec le sirop de groseille. Les boissons légèrement acidulées ont été sur-tout utiles aux personnes attaquées d'affections bilieuses, & de surcharge de l'estomac. L'eau de riz légèrement aromatisée & rendue plus ou moins nourrissante, suivant la période de la maladie, lorsqu'elle se prolongeoit vers le septième ou le neuvième jour, a fait souvent aussi la base générale de la boisson. Enfin, des infusions théiformes de capillaire, de véronique, d'hyssope, ou de toute autre plante aromatique, ont été particulièrement appropriées aux constitutions flegmatiques, pour donner du ressort & favoriser la coction de la matière catarrale. Des pédiluves répétés ont paru aussi débarrasser la tête. Quant aux autres moyens que pouvoient exiger les diverses (1) complications de l'Épidémie regnante avec d'autres maladies, ils ont été variés suivant la nature des cas, & pour les exposer en détail, il faudroit faire presqu'un traité complet de Medecine.

MATIÈRE MÉDICALE.

Effets d'une grande dose de Tartre émétique donnée par méprise. (Lond. Méd. Journ. 1788.)

L'accident dont il est parlé dans le Journal de Médecine de Londres est très-propre à faire connoître la manière d'agir du Tartre émétique, & les secours qu'il faut administrer quand la dose a été trop forte, ou lorsqu'une personne très-irritable n'a fait usage que d'une dose ordinaire, mais disproportionnée à sa constitution.

Une jeune Dame de dix-neuf ans, à qui on avoit prescrit quinze grains d'ipécacuanha, prit par une méprise le même nombre de grains de Tartre émétique. Le Docteur Blackburne, qui ne put la voir que le lendemain matin de l'accident, lui trouva le visage très-pâle, & le reste du corps couvert d'une sueur froide & visqueuse; les muscles de la face éprouvoient des mouvemens convulsifs; on observoit aussi des soubresauts des tendons dans ses mains & ses bras; son pouls étoit foible & accéléré: la nuit précédente elle avoit éprouvé des nausées continuelles & de violens efforts de vomissement. Sa respiration étoit très-laborieuse, & sa tête, quand elle tâchoit de la lever, étoit

(1) Si on desire de comparer l'Epidémie régnante avec d'autres maladies du même genre des temps passés, on trouvera l'histoire de ces dernières dans une petite Brochure qui a pour titre: *Tableau historique & raisonné des Épidémies catarrales, vulgairement dites* la Grippe *depuis 1510, & y compris celle de 1780; avec l'indication des traitemens curatifs & des moyens propres à s'en préserver; par M. Saillant, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris. Paris, 1780. Chez Didot jeune, quai des Augustins, & chez Méquignon, rue des Cordeliers.*

affectée d'une espèce de tremblement paralytique; des défaillances pour la cause la plus légère accompagnoient tous ces symptômes formidables.

Le Docteur Blackburne ordonna immédiatement un cordial composé de musc, de sel de corne de cerf, de l'élixir parégorique & de l'eau de menthe; on administroit cette potion par cuillerées dans des intervalles convenables, autant que l'estomac de la Malade pouvoit la supporter. Vers le soir du même jour elle se trouva très-soulagée; elle avoit pris un peu de bouillon, & ses joues étoient devenues plus colorées. Une douce chaleur s'étoit répandue sur tout son corps, & elle respiroit avec moins de difficulté; mais son pouls étoit encore foible & accéléré, quoique moins tremblotant, & les soubresauts des tendons n'étoient point diminués. Comme les médicamens qui avoient été prescrits, avoient déjà bien opéré, ils furent continués, & on y joignit un lavement composé d'un bouillon avec une addition de demi-once de castoreum & trente gouttes de laudanum. Le lendemain matin elle parut rafraîchie, ayant éprouvé quelques heures de sommeil; tous les symptômes convulsifs étoient alors très-abattus; mais le tremblement de la tête & des mains étoit encore considérable.

Comme l'usage du quinquina paroissoit alors indiqué, on le donna en décoction au lieu de l'eau de menthe. En continuant quelque temps ce médicament cordial & tonique, dont on secondoit l'action par quelques prises de vin de Madère, & en interposant deux autres doses légères de castoreum en lavement, la Malade recouvra par degrés sa force & le rétablissement de sa santé. Il faut remarquer que le tremblement de tête fut le symptôme le plus opiniâtre, & que même durant son état de convalescence, cette femme délicate éprouva ce signe de foiblesse à un plus grand degré, & plus long-temps qu'il n'est ordinaire de le ressentir après les fièvres les plus longues & de l'espèce la plus maligne.

On peut conclure de ce qui vient d'être dit, que le Tartre émétique a agi dans le cas présent comme un poison; & quoique les efforts du vomissement eussent été violens, cependant il en resta assez dans l'estomac & les intestins pour produire dans le système nerveux & musculaire des symptômes très-alarmans. Le Docteur Blackburne, après avoir rappelé l'action des poisons minéraux sur le corps humain, remarque la différence de cette action d'avec celle que développent les poisons végétaux; les premiers ne produisent aucun désordre sur les facultés intellectuelles sur lesquelles les poisons végétaux portent une impression délétère, comme on le voit par l'exemple de la morelle, de la jusquiame, de l'opium, &c. Les poisons minéraux au contraire semblent diriger plus particulièrement leur action sur les fibres motrices.

Le Docteur Blackburne ajoute deux autres cas de pratique qui font voir combien, lorsqu'on se borne même à la dose ordinaire du Tartre émétique, il faut user de circonspection à l'égard des jeunes personnes & de celles d'une constitution très-irritable. Un enfant se plaignoit de douleurs légères de colique avec quelques tranchées: on lui donna deux grains de Tartre émétique pour le faire vomir, mais ce fut en vain; le remède ne fut pas plutôt pris que l'enfant éprouva des sueurs froides, l'insensibilité, des tremblemens & des convulsions: quoiqu'on lui administrât les secours les plus prompts, il périt dans peu d'heures. Le second exemple est celui de la femme d'un Fermier, âgée d'environ cinquante ans, qui éprouvoit une affection catarrale. Sa maladie offroit quelques symptômes légers de pleurésie, & on lui appliqua un emplâtre vésicatoire sur le côté; la nuit suivante on lui donna quatre grains d'émétique. Il s'ensuivit une superpurgation violente, & le lendemain matin elle éprouva des défaillances continuelles avec des sueurs froides, un pouls à peine sensible, & un dévoiement involontaire; de petites doses de vin chaud & de spiritueux parurent relever ses forces; mais les funestes effets du Tartre émétique donné avec peu de prudence, s'aggravèrent, & elle mourut le soir du même jour. Cette dernière Malade n'avoit point éprouvé d'évacuations précédentes, & c'étoit le troisième jour de sa maladie qu'elle succomba.

MÉDECINE.

Riposta del Doctor &c. Réponse du Docteur Fillippo de Carolis de Ravenne au Docteur Ilario Andrea Piccioni, sur la question: Si la Phthisie est contagieuse ou non. A Rome, chez Perego Salvioni, 1788.

Le Docteur Carolis se propose dans cette

réponse de dissiper entièrement un préjugé qui déjà a été combattu par MM. Cocchi & Castellani, en Italie, & M. Portal, en France, sur la communication de la Phthisie des parens aux enfans, d'un frère à l'autre &c. Il observe que la pulmonie aiguë, ou péripneumonie, ne diffère de la Phthisie pulmonaire qu'en ce que celle-ci est une maladie chronique, au lieu que l'autre est une maladie aiguë, dont le cours n'est que de sept jours ou de quatorze au plus. Dans l'une comme dans l'autre, on observe une expectoration purulente; dans toutes deux la respiration & la transpiration insensible répandent une odeur de la même nature; personne cependant ne craint la contagion de la pulmonie aiguë (1); d'ailleurs, dit l'Auteur, si la Phthisie se communiquoit par le contact de ceux qui en sont atteints, par l'usage des vêtemens & des meubles &c. le monde ne seroit-il point rempli de Phthisiques? Ne sait-on point aussi que dans les Hôpitaux, ceux qui font le service dans les salles destinées à cette maladie, n'en sont point attaqués? C'est d'après des raisons semblables, fondées sur la théorie & l'expérience, que le Docteur Carolis conclut que la Phthisie n'est point contagieuse.

Séance publique de la Société Royale de Médecine.

La Société Royale de Médecine a tenu le 26 Août 1788 sa Séance publique au Louvre. A l'ouverture de cette Séance, le Secrétaire perpétuel a dit : La Société Royale de Médecine a reçu un très-grand nombre de Mémoires pour concourir aux Prix qui doivent être distribués dans cette Séance. C'est avec un grand plaisir qu'elle voit chaque année le nombre de ses Correspondans s'accroître, l'émulation augmenter, & ses travaux ainsi secondés devenir plus complets & plus propres à remplir les vues de son institution. Elle ne sauroit témoigner trop de reconnoissance aux nombreux Coopérateurs qui veulent bien entrer dans ses vues, & l'enrichir de leurs productions. Ils peuvent être assurés que son zèle ne se ralentira point; elle espère aussi que le leur se soutiendra, & qu'ils justifieront les espérances qu'ils se sont empressés de lui donner.

I.

La Société avoit proposé dans sa Séance publique du 27 Février 1787, pour sujet d'un Prix de la valeur de 600 liv., fondé par le Roi, la question suivante :

Déterminer, 1°. s'il existe des maladies vraiment héréditaires, & quelles elles sont; 2°. s'il est au pouvoir de la Médecine d'en empêcher le développement, ou de les guérir après qu'elles se sont déclarées.

Parmi les Mémoires envoyés au Concours, dont les conditions n'ont point été remplies, un seul a fixé spécialement l'attention de la Société. Le sens du Programme y est bien saisi, & quoique sous plusieurs rapports, les réponses aux questions proposées y soient incomplettes, la Compagnie a cru devoir décerner à l'Auteur de ce Mémoire, comme Prix d'encouragement, une Médaille d'or de la valeur de 100 liv. Cette Dissertation latine porte pour épigraphe le passage suivant de Bacon : *Non fingendum aut excogitandum, sed inveniendum quid natura ferat vel faciat.*

L'Auteur est M. Michel-Raphaël de Gellei, Docteur en Médecine, résident à Vienne en Autriche.

La Société a aussi trouvé quelques détails bien présentés dans les Mémoires envoyés avec les épigraphes suivantes : *Il ne suffit pas qu'un systême soit possible pour mériter d'être cru, &c.* Voltaire, Elém. de Philos. de Newton; & *Semen ab omnibus partibus prodit, à sanis sanum, à morbosis morbosum.* Hipp. lib. de aere. loc. & aq.

La Société Royale invite les Auteurs de ces Mémoires à rendre leurs recherches plus complettes. Elle propose de nouveau le même Programme, pour sujet d'un Prix de la valeur de 800 liv. qui sera distribué dans la Séance publique de la Fête de Saint Louis 1790. Les Mémoires seront remis avant le premier Mai de la même année.

La suite l'ordinaire prochain.

(1) Feu M. Marct a établi dans les Mémoires de l'Académie de Dijon, année 1784, qu'il est des fluxions de poitrine contagieuses, & qui, causées par l'intempérie de l'atmosphère, se propagent par la communication des gens sains avec les malades. N'y auroit-il point aussi quelques cas particuliers de contagion de la phthisie? Nous en avons rapporté un exemple dans le Numéro 10, année 1787.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, cour de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 38.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

PHYSIOLOGIE.

FAITS observés, qui peuvent servir de fondement à ce qu'on appelle Annuités ou Assurances sur la Vie. (Observations on reversionary payments, &c. By Richard Price, 1 Vol. *in*-8°. Dublin.)

ON vient de publier à Paris un Prospectus sur les Annuités ou Assurances sur la Vie, fondées sur des résultats d'observation ; mais ces résultats ne sont qu'indiqués dans le Prospectus. Si on est curieux de connoître les principes sur lesquels ils sont établis, on n'a qu'à consulter l'Ouvrage Anglois que nous venons de citer, & dont nous allons extraire quelques articles sur les probabilités de la durée de la vie humaine.

Les tables de mortalité faites d'après des relevés pris dans les grandes Villes & dans les Campagnes, offrent d'abord des différences très-remarquables. Il paroît en effet que dans le pays de Vaud en Suisse, ainsi que dans un village du Brandebourg, la proportion des personnes qui meurent durant une année, est de 4 sur 180 ; elle a été de 4 sur 130 dans une Paroisse près de Shrewsbury en Angleterre ; de 4 sur 83 à Londres ; de 4 sur 78 à Vienne en Autriche ; enfin, de 4 sur 106 à Berlin. Cette comparaison fait voir combien on a eu raison d'appeler les grandes Villes les tombeaux de l'espèce humaine. Dans les Campagnes les hommes parcourent plus souvent leur carrière naturelle, & éprouvent en plus grand nombre que dans les Villes, le dépérissement graduel & inévitable qu'entraîne la décadence de l'âge.

Des relevés exacts pris en Suisse, en Prusse, en Hollande, font voir que dans tous les âges les hommes périssent en plus grande proportion que les femmes. Suivant une Table dressée par Susmich à Berlin, il est mort, même dans la première année de l'âge, 489 enfans mâles pour 395 de l'autre sexe ; ce qui fait voir que cette mortalité plus grande des hommes (1) tient à d'autres circonstances qu'aux accidens de la vie. M. Deparcieux à Paris, & M. Wargentin en Suède, ont non-seulement observé que les femmes vivent en général plus long-temps que les hommes, mais encore que les femmes mariées ont à cet égard un avantage sur celles qui ne le sont pas. Cet avantage est tel qu'on a reconnu dans un canton de la Suisse que la proportion étoit double. On a donné pour raison que les femmes mariées sont l'élite de leur sexe, & qu'elles jouissent en général d'une constitution plus saine & plus robuste que les célibataires ; mais il est probable que c'est plutôt le prix d'une vie plus conforme à la destination naturelle de la femme, qui est l'exercice de la fécondité.

On a cherché aussi à reconnoître par des calculs si la vie des hommes étoit dans le mariage d'une plus ou moins longue durée que

(1) Par un calcul fait durant quatre ans à Berlin, il est né 9219 enfans mâles, & 8743 de l'autre sexe ; c'est-à-dire, dans la raison de 21 à 20. Il est mort, dans les deux premières années de l'âge, 3118 enfans mâles, & 2623 de l'autre sexe ; c'est-à-dire, dans la proportion de 7 à 6. Il n'est parvenu au-delà de l'âge de 80 ans que 135 hommes & 215 femmes, c'est-à-dire, dans la raison de 5 à 8. Parmi ceux qui sont morts entre la quatre-vingt-onzième & la cent cinquième année de l'âge, on a compté vingt-un hommes & cinquante-cinq femmes : on voit donc que l'avantage est du côté des femmes, excepté pour le nombre des naissances.

celle des femmes. On a trouvé à Breslaw que dans l'espace de huit ans il étoit mort 1891 hommes & 1196 femmes, les uns & les autres pris dans l'état de mariage. Par un relevé exact pris dans toute la Poméranie durant neuf années; il a été reconnu aussi qu'il étoit mort 13,556 hommes mariés, & 10007 femmes mariées, c'est-à-dire, à-peu-près dans le rapport de 15 à 11. On a fait aussi des calculs semblables en Écosse pour constater le degré de probabilité qu'avoit la femme de plus que l'homme de lui survivre dans l'état de mariage; & il a été constaté que sur 32 mariages, par exemple, il périssoit 20 hommes pour 12 femmes dans un temps déterminé; mais l'avantage est au contraire du côté des hommes dans l'état de veuvage. A Uresde on a tenu pendant quatre années un registre exact des personnes mortes dans cet état; & on s'est convaincu qu'il étoit mort 584 veuves, & seulement 149 hommes veufs. A Wittenberg il est mort pendant onze années 378 veuves, & seulement 98 veufs. A Gotha le rapport s'est trouvé de 760 veuves sur 210 veufs. Dans les Campagnes l'avantage est encore en faveur de l'homme; car en Poméranie, on a trouvé que dans neuf ans il étoit mort 411 hommes & 1553 femmes, pris les uns & les autres dans l'état de veuvage.

Quant à l'accroissement ou au décroissement de la population dans les Campagnes ou les grandes Villes, les résultats tirés de l'observation indiquent combien peu ces dernières sont favorables à l'espèce humaine. Suivant des relevés exacts faits à Paris, à Vienne, à Amsterdam, à Berlin, à Copenhague, la liste des naissances est toujours de beaucoup inférieure à celle des morts: c'est ainsi que dans un temps déterminé on avoit compté à Berlin 3,855 naissances, & 5,054 enterremens. Au contraire, dans les Campagnes où les mœurs sont plus simples & où l'Agriculture est sur-tout encouragée, on trouve que la population croît toujours d'une manière plus ou moins rapide. Le Docteur Heberden a observé que le nombre des habitans de l'Isle de Madère avoit doublé dans 84 années. L'accroissement est bien plus rapide dans les Colonies Angloises de l'Amérique On a reconnu que dans la nouvelle Jersey, le nombre des naissances excédoit celui des enterremens de 2000 par année, & que dans 22 ans, à compter de l'année 1738, la population avoit presque doublé. On a fait des observations semblables à Rhode Island. Quelle prodigieuse difference, ajoute M. Price, doit-il y avoir entre la force de la constitution & le bonheur de la vie humaine, si on compare une habitation pareille, à celle de Londres!

MÉDECINE-PRATIQUE.

Essai sur la Théorie & la Pratique des Maladies Vénériennes, par Will Nisbet, Docteur-Médecin, & Membre du College Royal de Chirurgie d'Edimbourg; Ouvrage dédié au Docteur Will. Cullen, Membre du College Royal de Médecine-Pratique en l'Université d'Edimbourg, & premier Médecin de Sa Majesté en Ecosse; traduit de l'Anglois, augmenté de Notes, & dedié à M. Antoine Petit; par M. Petit-Radel, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & ancien Chirurgien-Major du Roi aux Indes Orientales. A Paris, chez Briand, Libraire, quai des Augustins, 1788; 1 Vol. in-8°. de 359 pages.

Encore un Ouvrage sur les Maladies Vénériennes, même après celui du célèbre Jean Hunter, qui a porté des vues si profondes & si lumineuses sur cette partie de l'Art de guérir. Cependant on ne peut méconnoître dans celui de M. Nisbet un avantage qui doit le rendre précieux aux yeux de tous les commençans, une discussion sage & raisonnée des divers moyens curatifs de cette maladie, & sur-tout un ordre très-méthodique, des principes fondés sur les découvertes modernes qu'on a faites sur le systême lymphatique; enfin des développemens heureux, plusieurs opinions nouvelles, & un éloignement marqué pour toute espèce de charlatanisme. La division des matières dans ce Traité est fort naturelle. La première Partie a pour objet les effets du virus sur les surfaces muqueuses; ce qui donne lieu à des écoulemens: la seconde comprend ceux qu'il produit sur les surfaces qui passent à l'ulcération: dans la troisième l'Auteur développe l'action que le virus a sur les glandes; & dans la quatrième, celle qu'il opère sur toute la constitution. Le Traducteur, par ses Notes & une savante Préface, donne encore un nouveau prix à l'Ouvrage.

On ne sauroit trop méditer ce que le Docteur Nisbet dit de la maladie constitutionnelle. « On ne peut, dit-il, appercevoir aucune suite fâcheuse du virus qui reste caché, si ce n'est quand il est excité à l'action ; de-là l'impropriété du terme deguisé par lequel on caractérise les Maladies Veneriennes cachées, *morbi venerei larvati*, puisqu'il ne sauroit en exister de pareilles. La preuve de leur guérison par le mercure ne mérite pas plus d'attention, ce minéral pouvant guerir des maladies indépendantes de cette cause specifique. Cette idée du virus caché, inculquée par les Praticiens, a eu les plus fâcheuses conséquences; car il n'est pas aisé à ceux qui ont été attaqués de la Maladie Vénérienne, d'être convaincus qu'ils en sont radicalement guéris. Elle détermine souvent les Malades qui sont dans le meilleur état, à se livrer à des Empyriques qui flattent leurs préjuges, & qui continuent à leur donner du mercure jusqu'à ce que leur constitution soit totalement ruinée. »

Ce qui fait si souvent manquer la guérison des Maladies Vénériennes, comme celle de beaucoup d'autres, est une marche routinière & uniforme qui s'asservit toujours à la même méthode de traitement, quelles que soient la constitution du Malade & les circonstances où il se trouve. Les notions que le Docteur Nisbet donne de la maladie constitutionnelle, mettront toujours en garde contre ces inconvéniens. Après quelques préliminaires bien développés, il présente deux indications génerales à remplir: 1°. de restreindre l'augmentation d'action du systême qui constitue la fièvre quand elle est trop violente; ce qu'on obtient par l'interruption des remèdes mercuriels, par l'usage des préparations d'opium, par l'emploi des végétaux, &c.; 2°. d'exciter au contraire cette augmentation d'action lorsqu'elle manque pour terminer la maladie; ce qui arrive aux constitutions flegmatiques. Dans ce dernier cas, on doit tout attendre du temps, de l'emploi des topiques chauds & aromatiques, & notamment de l'eau de mer.

HYGIENNE.

Observation sur l'Ictère d'un nouveau-né produit par un lait trop ancien. (Extrait du Mémoire de M. Baumes annoncé dans le Numéro 36 de nos Feuilles de cette année.)

« Madame de.... confia sa fille, qui venoit de voir le jour, à une nourrice de vingt-neuf ans, robuste, & dont le lait avoit neuf mois. La nouveau-née avoit toute la vigueur d'un enfant de naissance. Son meconium s'évacua dans les trois premiers jours, à la faveur d'une eau sucrée dont on l'abreuva pendant vingt-quatre heures. Cependant, dès le cinquième jour, le ventre étoit fermé; & peu-à-peu la couleur jaune des yeux, de la transpiration, des urines & de la peau déclara un Ictère confirmé. La petite Malade se dégoûta, éprouva des coliques, & son ventre se tendit. Tel étoit l'état des choses, lorsqu'on chercha les moyens d'y remédier. Mon avis, dit M. Baumes, fut de donner à cette enfant le lait d'une femme nouvellement délivrée. Le hasard en présenta une qui étoit accouchée la veille d'un enfant à terme, mais mort. Sans autres moyens, la Malade recouvra dans peu une parfaite santé. »

C'est ainsi qu'un lait trop consistant surchargea bientôt les premières voies, arrêta le cours de la bile, & la fit refluer dans le tissu cellulaire. M. Baumes fait voir par une autre observation detaillée les effets malheureux de l'huile d'amandes douces que donnent quelquefois les bonnes commères aux nouveaux-nés, pour faciliter l'écoulement du meconium. Le même Médecin donne aussi un exemple d'une jaunisse & de l'effet meurtrier d'une coutume malheureusement trop répandue parmi les femmes de la campagne, qui donnent souvent quelques cuillerées de vin aux nouveaux-nés, pour les rendre, disent-elles, plus robustes, &c. Combien ne périt-il point d'enfans par des pratiques semblables, consacrées par l'entêtement & par l'ignorance? L'expérience de chaque jour n'apprendra-elle pas que l'évacuant naturel du meconium est le lait séreux (colostrum) de la mère, ou tout au plus une eau légèrement miellée ou sucrée?

ANNONCES.

Observations sur le Tetanos, ses différences, ses causes, ses symptômes, avec le traitement de cette maladie & les moyens de la prévenir, précédées d'un Discours sur les moyens de perfectionner la Médecine-Pratique sous la Zone-Torride, &c.; par M. Dazille. A Paris, chez Planche, Libraire, rue Neuve de Richelieu-Sorbonne, & Croullebois, Libraire, rue des Mathurins, & dans toutes les

grandes Villes du Royaume chez les principaux Libraires. Prix, 5 liv. broché.

Nous rendrons incessamment compte de cet Ouvrage.

Suite de la Séance de la Société Royale de Médecine.

La plupart des Concurrens ont supposé plutôt qu'ils n'ont prouvé l'existence des maladies héréditaires; ils n'en ont pas assez exactement déterminé la nature. Il s'agit de savoir si quelques-uns des vices morbifiques se transmettent réellement & individuellement des pères aux enfans, ou si les maladies qu'on appelle héréditaires ne sont pas plutôt une suite de la conformation des organes, qui dans les pères & dans les enfans doivent être, à raison de leur structure, sujets aux mêmes affections. C'est sur l'existence & la nature de ces maladies qu'il faut sur-tout porter ses recherches.

I I.

La Société avoit demandé, dans sa Séance publique du 28 Août 1787, *des renseignemens exacts sur la manière de faire rouir le chanvre & le lin; s'il en résultoit des inconvéniens pour la santé des hommes & des animaux, quels étoient ces inconvéniens, & si l'eau dans laquelle on a fait rouir du lin ou du chanvre, contractoit des qualités plus malfaisantes par leur macération que par celle des autres substances végétales.*

Parmi les Mémoires qui ont été remis, la Société en a remarqué deux. Le premier Prix consistant en une Médaille d'or de la valeur de 150 liv. a été décerné à M. Salva Campillo, de Barcelonne en Espagne, Auteur d'un Mémoire envoyé avec l'épigraphe suivante: *Ars datur optima, cui recta physica juvat.*

Aucune partie essentielle n'a été négligée dans ce travail très-étendu, qui comprend tous les procédés employés pour le rouissage du chanvre & du lin dans les différentes Provinces de l'Espagne. La manière de faire rouir le chanvre presque à sec dans la terre y est exposée avec un grand détail. M. l'Abbé Rosier a publié des Observations très-intéressantes sur le même sujet, qu'il a considéré d'une manière économique.

M. Salva Campillo assure que les ouvriers qui travaillent au rouissage dans le pays qu'il habite, où cette opération se fait en grand, jouissent de la meilleure santé.

Le second Prix, consistant en un jeton d'or, a été décerné à M. Claude Willermoz fils, demeurant à Lyon, Auteur d'un Mémoire dans lequel tout ce qui concerne le rouissage considéré dans les Provinces méridionales de la France, est réuni. Il seroit à souhaiter que ce Recueil, riche en faits, fût rédigé avec un peu plus d'ordre. La Société invite l'Auteur à le retoucher.

L'*Accessit* a été partagé entre M. Ausauvre, Docteur en Médecine à Vichy, Ville aux environs de laquelle on cultive une grande quantité de chanvre; & M. Guérer, Apothicaire de l'Hôpital militaire de Metz, qui a fait des expériences suivies sur les différentes espèces de rouissage. La partie médicale de ce dernier Mémoire n'est pas à beaucoup près aussi complette que la partie économique.

La Société a arrêté qu'il seroit fait une mention honorable des Mémoires envoyés sur le même sujet par M. Landais, Docteur en Médecine, aux Essarts, en bas-Poitou; par M. Robineau, Maître en Chirurgie à Dourdan, & par M. Moulet, Docteur en Médecine à Montauban.

La Société pense que pour avoir sur cette question tous les renseignemens que le Gouvernement a paru desirer, il faut que les Médecins & Physiciens des différentes parties du Royaume, nous ayent envoyé des détails sur les procédés que l'on met en usage pour rouir le chanvre dans les pays qu'ils habitent. La Compagnie propose de nouveau le même Programme, & elle invite tous ceux qui sont à portée de lui donner des lumières sur ce sujet, à lui communiquer leurs observations. Les Mémoires seront remis avant le premier Décembre 1789.

Des Médailles d'or de différente valeur seront distribuées dans la Séance publique du Carême 1790, aux Auteurs des meilleurs Mémoires qui auront été remis pour ce Concours.

I I I.

On trouve, dans le Programme qui a été distribué le jour de la Séance publique, l'annonce des différens travaux, soit sur la Médecine-Pratique, soit sur la Topographie médicale, qui ont été communiqués à la Société. Parmi ces travaux on distingue un Mémoire sur la combinaison du mercure, soit avec l'acide végétal, soit avec l'acide phosphorique, & sur la manière d'employer ces deux sels dans le traitement des Maladies Vénériennes.

La suite l'ordinaire prochain.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre J. Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de Baudouin, rue du Foin Saint-Jacques, No. 31.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

HISTOIRE NATURELLE.

TRAITÉ de la Génération des Vers des intestins, & des Vermifuges, par M. Bloch, Docteur en Médecine de la Faculté de Berlin, Membre des Sociétés des Curieux de la Nature de Berlin, de Dantzick, de Halle, des Sociétés Économiques de Leipsick & de la Siléfie, &c.; Ouvrage couronné par la Société Royale des Sciences de Copenhague, & traduit de l'Allemand, avec dix Planches, suivi d'un Précis du traitement contre le Tænia, publié par ordre du Roi, 1788. A Strasbourg, chez J. G. Treuttel, Libraire, & se trouve à Paris, chez Barrois jeune, Libraire, quai des Augustins, & Croullebois, Libraire, rue des Mathurins. Prix, 3 liv. 12 sols broché.

PLUSIEURS Savans du Nord, tels que MM. Pallas, Wagler, Zoëga, Fabricius, Goetze, & sur-tout M. Müller, ont fait des recherches sur les Vers des intestins; mais on ne pouvoit regarder leurs travaux que comme des fragmens encore insuffisans pour former un système complet. Il étoit donc digne d'une Société éclairée d'encourager les Naturalistes & les Médecins à donner une plus grande étendue à cette sorte de connoissances: c'est ce que M. Bloch vient d'exécuter avec un avantage qui lui a mérité le Prix de la Société Royale de Copenhague. Son Ouvrage est divisé en trois Sections, dont la première contient les faits observés; la seconde les conséquences qu'on en doit déduire, & la troisième un Traité des Vermifuges.

M. Bloch ne comprend particulièrement dans les Vers des intestins que ceux que la Nature a particulièrement destinés à vivre dans le corps des animaux; il en exclut ceux qui se glissent de dehors dans la peau, tels que le *dragonneau*, la *furie*, la *mixyne*, ainsi que ceux qui entrent dans notre corps avec nos alimens & nos boissons. C'est d'après ces vues qu'il fait une distinction générale des vers des intestins en vers plats & en vers ronds. Ces deux ordres offrent ensuite une grande variété que l'on peut diviser de nouveau en différens genres & en espèces. C'est ainsi que l'ordre des vers plats comprend trois genres; savoir, la bandelette (*ligula*), la douve (*fasciola*), & les *tænia*, dont l'Auteur distingue vingt espèces, qui se trouvent ou dans l'homme ou dans divers animaux. Parmi les vers ronds, M. Bloch distingue onze genres, qui se sous-divisent en plusieurs espèces.

La douve du foie, qui forme la première espèce du *fasciola*, se trouve quelquefois dans la vésicule du fiel, les conduits de la bile, ou même le foie des brebis. Si ces animaux, dit M. Bloch, ont un pâturage humide, la bile devient aqueuse, le foie se gonfle, & les vers qui s'y engendrent y font des ravages. Les brebis maigrissent & meurent enfin de l'ascite. L'œil morne, la pâleur de la conjonctive & de la surface intérieure de la paupière, sont les indices ordinaires qu'une brebis en est affectée. Quand le mal n'est pas encore très-enraciné, elles s'en rétablissent en pâturant sur un terrein sec, sur des collines ou dans des forêts où il croît de la bruyère. M. Bloch réfute l'opinion de Schaeffer & de Linnée, qui croyoient que les bêtes à laine, en buvant dans les ruisseaux & les mares, avalent cette sorte de vers.

Les diverses espèces de *tænia* sont décrites avec la plus grande exactitude dans l'Ouvrage de M. Bloch, & supposent un grand nombre de recherches. Les *tænia*, comme l'on fait, sont formés d'une chaîne d'articulations plates

& rellement engrenées, que la marge large ou inférieure de l'une, à compter depuis la tête, embrasse toujours la marge étroite ou supérieure de la suivante; elles s'élargissent toujours de plus en plus vers la queue, & se rétrécissent vers la tête, de façon que cette dernière se trouve, en plusieurs espèces, si petite qu'on ne sauroit plus la distinguer sans microscope. Les *tænia* appartiennent aux ovipares, & chaque articulation est remplie d'une quantité si prodigieuse d'œufs, qu'on ne peut qu'en être stupéfait en les regardant au microscope. De quelle manière ces œufs sont-ils fécondés? Les *tænia* ont-ils deux sexes différens, ou bien sont-ils hermaphrodites & s'accouplent-ils alternativement comme les escargots? Ce sont des questions que M. Bloch n'est point encore parvenu à résoudre.

On sait que l'origine des Vers des intestins a donné lieu à diverses opinions parmi les Naturalistes. M. Bloch croit mettre hors (1) de doute que ces Vers n'entrent point dans notre corps, & qu'ils sont destinés par la Nature à ne vivre qu'en nous; mais quoi qu'il en soit de semblables questions, qui sont peut-être insolubles, tout ce qui nous importe, c'est d'empêcher le développement des Vers, ou, si celui-ci est trop avancé, de tâcher de les expulser. On obtient le premier avantage en donnant du ressort aux fibres du canal intestinal, & en prévenant ainsi la génération de la mucosité qui sert de siège aux Vers. On remplit l'autre indication en évacuant de temps en temps les premières voies, & en employant, après une légère évacuation, les toniques, comme la limaille de fer, le quinquina, l'exercice du corps, des lotions d'eau froide sur le ventre. L'Ouvrage de M. Bloch finit par un précis du traitement contre le *tænia*, qui a été acheté par le Gouvernement, & rendu public en France en 1775.

Médecine.

Observations sur des pertes spermatiques, par M. de la Croix (2), Médecin à la Ferté-Bernard, pour servir de suite à un article inséré dans le Numéro 14 de nos Feuilles de cette année.

Un homme âgé de trente ans, d'un tempérament bilieux & irritable, & affligé d'un vice dartreux, éprouvoit des pollutions involontaires pendant la nuit, s'il payoit le tribut conjugal le soir avant de s'endormir, sur-tout s'il avoit copieusement soupé: il étoit exempt de ces accidens nocturnes, s'il observoit quelques jours de continence. Il parvint à s'en délivrer entièrement en suivant le conseil que lui donna M. de la Croix, de ne se livrer aux plaisirs de l'amour que le matin, & de les éviter le reste du temps. Un autre homme âgé de trente-quatre ans, & d'un tempérament sanguin, ne pouvoit point aller le matin à la garde-robe sans éprouver une émission abondante de liqueur spermatique, s'il avoit été le matin avant de se lever, dans les bras de sa femme: si c'étoit au contraire le soir, la perte de liqueur spermatique étoit plus rare. M. de la Croix lui conseilla de ne s'acquitter des devoirs du mariage que l'après-midi avant le soupé, & jamais le matin. Ce Médecin parvint ainsi à rétablir la santé de ce dernier, quoiqu'il y eût un commencement d'épuisement, & il lui fit quelque temps après reprendre son genre de vie ordinaire.

On voit combien, dans des cas semblables aux deux précédens, un Médecin intelligent peut guérir certaines affections par des pratiques simples, & sans recourir à des drogues qui données à contre-temps, ne font qu'aigrir la maladie. M. de la Croix nous a communiqué un autre cas où la malheureuse habitude de la masturbation a été funeste. Un jeune homme de vingt ans devint sujet à des pollutions nocturnes énervantes, à la suite du penchant pervers dont nous venons de parler. Bientôt après il éprouva des attaques d'épilepsie très-fréquentes. M. de la Croix tourna

(1) M. Van-doeveren, dont M. Bloch ne parle point, croit avoir constaté de la manière la plus positive l'opinion contraire dans l'Ouvrage qui a pour titre: *Observations Physico-Médicales sur les Vers qui se forment dans les intestins, &c. Paris, 1764.* C'est-là le sort de toutes ces questions qui ne peuvent être résolues par des expériences directes.

(2) Depuis que ces Observations nous ont été envoyées, nous avons malheureusement appris la mort de M. de la Croix. Nous ne pouvons que donner des regrets sincères à cette perte. Ce Médecin, digne d'une plus longue vie, joignoit à de grandes connoissances le plus grand zèle pour le soulagement de l'humanité souffrante. Il a fait insérer ces dernières années plusieurs faits intéressans dans la Gazette de Santé, ainsi que dans le Journal de Médecine.

toutes ses vues du côté du traitement local des parties génitales, en tâchant de calmer l'irritation particulière qu'on devoit regarder comme le germe de la maladie. Le Malade se trouva bientôt mieux d'un traitement si simple, malgré l'effet destructeur d'un grand nombre de médicamens qui lui avoient été antérieurement prodigués; mais, par une suite de l'inconstance si ordinaire aux Malades, il changea encore de Medecin. Soit par les moyens actifs qui furent employés, soit par une disposition particulière du corps, il fut attaqué d'une fièvre aiguë compliquée des convulsions les plus effrayantes, & il succomba vers le dixième jour de cette nouvelle maladie, qui fut encore augmentée par l'application peu judicieuse des véficatoires.

Matière Médicale.

Le Phosphate de soude employé avec avantage comme sel purgatif. (Journal de Physique, mois d'Août 1788.)

On doit naturellement s'intéresser à la découverte d'un nouveau sel purgatif qui n'a pas la moindre amertume, ni le goût désagréable & nauséabond des autres sels purgatifs, & qui purge cependant, à la dose de six ou huit gros, comme le sel de la Rochelle ou le sel de Glauber. M. Pearson en fait faire usage à Londres depuis plus d'un an, comme il l'a annoncé dans les Commentaires de Médecine d'Édimbourg pour l'année 1787, & depuis ce temps-là M. Thomas Willis, qui a établi une Manufacture en grand de Phosphore à Londres, prépare le Phosphate de soude pour le Public. Il en a déjà fait plus de deux cents livres, & il les donne à huit schellings la livre, malgré la cherté du Phosphore.

Plusieurs Chimistes avoient combiné la soude avec l'acide phosphorique; mais ils n'avoient jamais pu obtenir des crystaux de ces combinaisons, soit qu'il y eût excès d'acide ou excès d'alkali. Le résidu restoit gommeux, gluant comme de la thérébentine; il attiroit l'humidité, & tomboit en déliquescence. C'est ce même sel qu'on retire de l'urine, & qu'on a désigné sous le nom de sel perlé, de sel fusible à base de natron, &c. M. Pearson a été plus heureux dans ses tentatives, & il a obtenu de beaux crystaux de Phosphate calcaire. On en prépare aussi à Paris, & on en voit chez M. de la Méterie, Auteur du Journal de Physique. M. Pearson prépare son acide phosphorique en versant sur du Phosphore de l'acide nitreux, & le faisant ensuite chauffer suivant la méthode ingénieuse de M. Lavoisier. Voici maintenant le procédé pour faire le Phosphate de soude, dont on peut lire les détails dans le Journal de Physique.

Dissolvez dans un matras à long col 1400 grains de soude crystallisée dans 2100 grains d'eau distillée, dont la température soit environ de 150 degrés de Fareuheit. Ajoutez par degrés 500 grains de l'acide phosphorique ci-dessus, dont la gravité soit 1,85. Lorsque l'effervescence aura cessé, on trouvera que le poids est diminué de 180 à 200 grains. Faites bouillir la liqueur quelques minutes, & tandis qu'elle est bouillante, versez-la sur un papier à filtrer, & recevez-la dans un vaisseau peu profond. Laissez-la reposer douze heures dans un lieu frais & tranquille: vous la trouverez couverte de crystaux rhomboïdaux qui s'augmenteront jusqu'au fond de la liqueur; & en laissant reposer la liqueur plusieurs jours, les crystaux grossiront beaucoup.

Suite de la Séance de la Société Royale de Médecine.

PRIX PROPOSÉS.

I.

La Société propose pour sujet du Prix de la valeur de 600 livres, fondé par le Roi, la question suivante:

Déterminer quels sont les inconvéniens, & quels peuvent être les avantages de l'usage des purgatifs & de l'exposition à l'air frais dans les différens temps de la petite Vérole inoculée, & jusqu'à quel point les résultats des recherches faites à ce sujet, peuvent être appliqués au traitement de la petite Vérole naturelle.

Les Inoculateurs emploient des méthodes très-variées, soit dans l'intention de préparer les sujets à la petite Vérole artificielle, soit pour le traitement de ceux auxquels ils l'ont communiquée. Quelques uns restent dans l'inaction, & n'emploient aucun médicament. Plusieurs répètent souvent l'usage des purgatifs, soit avant, soit pendant le temps de l'éruption. La plupart ne manquent jamais, pour la modérer, d'exposer les malades à l'air frais. La petite Vérole naturelle étant au fond la même que celle qui est inoculée, il paroîtroit qu'elle devroit aussi être traitée de la même manière; & cependant les méthodes

employées pour l'une & pour l'autre, sont en général très-différentes. C'est sur cette opposition dans la conduite des Inoculateurs, c'est sur cette différence dans le traitement de la petite Vérole naturelle & dans celui de la petite Vérole inoculée, que la Société desire de fixer l'attention des gens de l'Art. Elle les invite à établir des bases sur lesquelles la théorie & la pratique de cette partie de notre Art soient uniformément & solidement établies.

Ce Prix sera distribué dans la Séance publique du Carême 1790, & les Mémoires seront remis avant le premier Décembre 1789 : ce terme est de rigueur.

I I.

La Société propose pour sujet d'un Prix de la valeur de 300 livres dû à la générosité d'une personne qui n'a pas voulu se faire connoître, la question suivante :

Déterminer par une suite d'observations quels sont les bons & les mauvais effets qui résultent de l'usage des différentes espèces de Son considéré comme aliment ou comme médicament dans la médecine des animaux.

Le Son de froment est d'un grand usage dans l'Art Vétérinaire. Il y a des cantons où les chevaux, les mulets, les vaches & les porcs n'ont pas d'autre nourriture. On a cru remarquer que le Son donnoit quelquefois des tranchées & même la diarrhée aux chevaux.

Le Son est généralement du goût de tous les animaux herbivores; plusieurs en sont même très-friands. Ceux qu'on en nourrit uniquement sont très-mous, & ne peuvent pas supporter de grands travaux; la graisse que produit cet aliment est jaunâtre & molasse. On a souvent trouvé le Son accumulé dans les replis de l'intestin colon & dans les feuillets du troisième estomac des ruminans. Plusieurs Médecins réfléchissant que la décoction de cette substance se corrompt très-aisément, en ont défendu l'usage dans le traitement de toutes les maladies putrides. Il paroît certain que les animaux qui l'ont avalé, le rendent presque sans aucun changement. Il ne faut pas oublier qu'une certaine quantité de farine est toujours adhérente au Son, dont on emploie plusieurs espèces dans les usages économiques. Le Son des Amidonniers & des Brasseurs est en usage pour nourrir les vaches & les porcs dans les fauxbourgs de Paris. Les Auteurs indiqueront le nom trivial de celui qu'ils auront employé ; ils diront s'ils se sont servis de *gros-son*, du *son-gras*, du *tresfiot*, de *la recoupe* ou de *la recoupette*, &c.

Ils trouveront des renseignemens sur cette substance dans les Ouvrages économiques de M. Parmentier; dans ceux sur les Épizooties de M. Vicq-d'Azyr & de M. Pauler, & dans le Journal de Médecine, tome 59, page 246.

La Société invite tous ceux que leurs occupations mettent à portée d'employer cette substance, à en suivre les effets. Elle prie MM. les Artistes-Vétérinaires de lui faire part de leurs observations sur ce sujet.

Ce Prix sera distribué dans la Séance publique du Carême 1790. Les Mémoires seront remis avant le premier Décembre 1789 : ce terme est de rigueur.

Les Mémoires qui concourront à ces Prix, seront adressés francs de port à M. Vicq-d'Azyr, Secrétaire perpétuel de la Société Royale de Médecine, rue des Petits-Augustins, n°. 2, *avec des billets cachetés, contenant le nom de l'Auteur, & la même épigraphe que le Mémoire.*

CORRESPONDANCE.

Le traitement & la description des Maladies épidémiques, l'histoire de la constitution médicale de chaque année, étant le but principal de notre Institution, & l'objet dont nous nous sommes le plus constamment occupés, nous invitons les Gens de l'Art à nous informer des différentes Épidémies ou Epizooties régnantes, & à nous envoyer des Observations sur la constitution médicale des saisons. La Société distribuera des Prix d'encouragement aux Auteurs des meilleurs Mémoires ou Observations qui lui auront été adressés sur ces différens sujets, dont la connoissance lui est spécialement attribuée par l'Arrêt du Conseil de 1776, par les Lettres-Patentes de 1778, & par un nouvel Arrêt du Conseil de 1786.

La Société Royale invite les Médecins à examiner avec attention l'état des personnes qui ont éprouvé des maladies épidémiques, à les suivre au-delà de la cessation apparente de ces maladies, afin de donner à leurs Observations un complément nécessaire, & qui est négligé par le plus grand nombre.

La suite l'ordinaire prochain.

ANNONCES.

Scriptores antiqui, Sexti-Placiti Papyriensis de Medicamentis ex animalibus, Lucii Apulei de medicaminibus herbarum, cum notis Ackerman. A Nuremberg, 1788. *Prix*, 3 *liv.* 10 *sols. On le trouve à Strasbourg.*

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 40.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

ÉPIDÉMIES.

AN Essay on the Epidemic disease on Lying Women of the years 1787 & 1788, By John Clarke, &c.; c'est-à-dire, *Essai sur une Maladie Épidémique des femmes en couche, les années 1787 & 1788, par Jean Clarke, Professeur de l'Art des Accouchemens à Londres, Brochure Angloise, in 4°. de 43 pages.*

QUOIQUE l'accouchement dans son état naturel soit peu dangereux, cependant une mollesse énervante & un genre de vie très-irrégulier exposent les femmes en couche à des accidens & à des maladies si graves, que tous les secours de l'Art de guérir sont quelquefois insuffisans pour les sauver. La Maladie Épidémique dont M. Clarke nous donne la description, & qui a été funeste à un très-grand nombre de femmes en couche, a régné non-seulement à Londres, mais encore dans d'autres parties de la Grande-Bretagne. Si elle n'est pas d'un genre nouveau, elle est au moins une nouvelle modification & une variété de ce qu'on appelle *Fièvre puerpérale*. Si on considère même son invasion, ses progrès & sa terminaison, on sera porté à croire qu'elle diffère essentiellement de cette autre.

M. Clarke, sans aller s'arrêter à des descriptions minutieuses de l'état de l'atmosphère, remarque seulement que durant les deux derniers hivers le froid n'avoit été ni long ni violent, mais que les pluies avoient été fréquentes: les chaleurs en Angleterre n'ont pas été non plus trop vives les deux étés précédens; mais ces saisons ont été en général plus pluvieuses qu'à l'ordinaire. C'est peut-être, dit M. Clarke, à l'état particulier & à la succession de ces saisons qu'on doit rapporter la nature des maladies qui ont régné. Celles d'un genre inflammatoire ont été très-rares; ou bien, si on en a observé, elles ont paru se rapprocher des érésipelles. Les maladies éruptives, celles sur-tout qui sont accompagnées d'une grande prostration des forces, ont été assez généralement répandues. Les maux de gorge gangréneux compliqués ou non, de fièvre scarlatine, ont régné à Londres, ainsi que dans les campagnes voisines de cette Capitale. La plus grande partie des fièvres ont offert des signes de malignité ou un caractère putride, & sont devenues très-funestes (1), sur-tout aux enfans doués d'une complexion délicate.

Ce fut dans le mois de Juillet de l'année 1787 que M. Clarke eut occasion d'observer le premier cas de la Maladie Épidémique dont nous parlons. Dans les premiers temps, sa marche étoit si rapide que ce Médecin eut à peine le temps d'observer sa vraie nature, & qu'il ne parvint dans la suite à la connoître, qu'en étudiant avec soin ses symptômes, & y joignant l'examen anatomique des femmes qui en avoient été les victimes. Le temps de l'invasion étoit ordinairement le second ou le troisième jour après l'accouchement, & très-rarement après le huitième. La maladie ne commençoit point par des frissons, comme c'est l'ordinaire dans la fièvre puerpérale, ou du moins le degré du froid étoit à peine manifeste, peut-être par une diminution extrême

(1) M. Clarke remarque aussi que, durant ces constitutions Épidémiques, la petite-vérole par inoculation n'a point eu ses succès ordinaires. Il s'est formé souvent des abscès qui ont dégénéré en ulcères, & il a péri des Malades dans une plus grande proportion qu'on ne l'avoit jamais observé.

de la sensibilité & de l'irritabilité, qui caractérisoit la maladie durant tout son cours. Un symptôme assez constant étoit le refus que faisoit la mère de donner le téon à son enfant. M. Clarke n'a cependant apperçu aucune altération dans les qualité apparentes du lait; mais dans la plupart des cas il a vu sa sécrétion très diminuée, ou même comme suspendue, & le sein dans un état d'affaissement.

Les autres symptômes de la maladie étoient la pâleur du visage, les traits altérés & abattus, les yeux éteints, une dilatation extrême de la pupille & son resserrement à l'apparition de la moindre lumière, la langue blanche, sèche, &, dans quelques cas, d'une couleur foncée & même brune, toute la peau en général dans un état de relâchement, & quelquefois couverte d'une rosée visqueuse qui affectoit sur-tout la face; la chaleur du corps presque dans l'état naturel, un pouls fréquent, au point qu'au début de la maladie le nombre des pulsations de l'artère dans une minute étoit de 110 & même de 130; le ventre d'abord sensible au toucher, puis douloureux, puis enfin météorisé; mais quelquefois il n'étoit ni l'un ni l'autre; la gêne de la respiration, soit par le gonflement du ventre, soit par une affection propre à la poitrine, l'évacuation par les selles portée quelquefois à un point extrême vers le troisième ou le quatrième jour de la maladie & quelquefois plus tard, les efforts du vomissement si répétés & si violens que les Malades pouvoient à peine garder aucune nourriture, une grande prostration des forces, un état comateux, enfin la suppression ou la diminution des lochies, ou au moins leur odeur très-fétide.

Parmi les causes predisposantes de la maladie, M. Clarke compte l'abattement de l'ame & les chagrins qui viennent d'un état de détresse; & c'est ce qui la rend plus ordinaire dans les hôpitaux des femmes en couche. Un genre de vie plein d'irrégularités, une nourriture peu saine & peu naturelle, l'excès des fatigues, ainsi que le defaut d'exercice, ont paru disposer aussi-puissamment à contracter la maladie. On doit certainement inviter les femmes grosses à se livrer à un exercice du corps modéré, mais de violentes fatigues, l'ardente recherche des plaisirs, un repos troublé, le renversement de l'ordre naturel de la nuit & du jour, des excès d'intempérance rendent le corps trop irritable, & ne peuvent que nuite au succès de l'accouchement. Les Médecins, dit M. Clarke, qui pratiquent dans les conditions les plus élevées de la société, se plaignent sans cesse de cette source féconde des maux des femmes en couche. On doit joindre à ces considérations le concours de la constitution Épidémique régnante de l'atmosphère.

Il y a peu de maladies, suivant l'Auteur, qui soient aussi funestes, puisqu'autant qu'il a pu l'observer, presque la moitié des personnes qui en ont été attaquées, en ont péri. Sa marche est si rapide que la mort est survenue quelquefois trente six heures après son invasion; plusieurs ont péri le troisième jour; quelques-unes ont passé sept à huit jours dans un état d'insensibilité & de stupeur, & elles ont fini par succomber. Si la maladie a paru se propager par contagion dans les lieux publics, elle a attaqué aussi des personnes qui n'avoient eu aucune communication ni directe ni indirecte avec des malades. Des recherches anatomiques faites par l'ouverture des corps, ont offert des signes d'une inflammation précédente dans différens viscères du bas-ventre, & le plus souvent un épanchement considérable d'un fluide jaunâtre dans lequel surnageoient de petits flocons d'une lymphe comme coagulée; la plupart des viscères de cette cavité étoient aussi recouverts d'une espèce de tunique formée par des exsudations de la lymphe qui avoient pris une forme concrète.

M. Clarke avoue avec candeur n'avoit pas été très-heureux dans le traitement de cette maladie, dont le début étoit si insidieux & les progrès si rapides, qu'on avoit à peine le temps d'employer des remèdes. Il administroit d'abord un émétique & un purgatif pour évacuer les premières voies; la saignée a paru plutôt contraire que favorable; l'application des vésicatoires n'a pas eu plus de succès; la répétition des vomitifs suivant la méthode de M. Doulcet à l'Hôtel-Dieu de Paris, a été manifestement nuisible en augmentant les douleurs de l'abdomen & en diminuant les forces; l'opium a été plus avantageux en répétant son usage; les fomentations sur le ventre n'ont produit qu'un effet passager: ce qui a paru enfin le plus utile, a été le quinquina donné à grandes doses après l'évacuation préliminaire de l'estomac & des intestins par un

émétique & un purgatif; mais ce remède, pour être efficace, devoit être donné dans la première période de la maladie.

MÉDECINE.

Observation sur l'effet des Calmans dans la Jaunisse, par M. Dechaux père, Médecin de l'Hôpital de Dijon. (Bibliotheca Physica d'Europa, in Pavia, &c.)

On trouve dans le Journal Italien dont nous venons de parler, une observation intéressante sur l'effet des Calmans dans la Jaunisse, qui, suivant l'Auteur, doit être plus souvent rapportée à une contraction spasmodique des conduits biliaires, qu'à une obstruction réelle.

Un homme de soixante ans avoit éprouvé une fièvre aiguë qui, après avoir duré trente jours, avoit dégénéré en fièvre intermittente irrégulière. Cette seconde maladie fut accompagnée d'une jaunisse habituelle, & on sentoit en même temps à la région du foie une partie plus élevée avec une apparence d'obstruction. On avoit inutilement employé pour guérir cette maladie, les décoctions des plantes savoneuses, les sucs d'herbes, les eaux de Vals & tous les moyens propres à résoudre l'obstruction sans irriter. Ces remèdes, loin de produire un effet favorable, parurent au contraire faire empirer la maladie, & produire un état constant d'insomnie.

M. Dechaux conseilla le syrop de pavot à la dose de demi once, & il insista sur la nécessité d'administrer ce remède, malgré la répugnance du Malade & les avis de diverses personnes qui craignoient que l'obstruction n'en fût augmentée. Ce Calmant ne tarda point à produire un effet sensible. Le Malade fut plus tranquille durant la première nuit & le jour suivant. La dose du remède fut portée à une once. M. Dechaux y substitua ensuite le syrop de karabé; & le Malade se trouva encore mieux: non-seulement il recouvra le sommeil, mais encore il éprouva une sécrétion plus abondante d'urine qui devint plus colorée. Ce qu'il y a de remarquable encore, c'est que le narcotique, au-lieu de produire la constipation, eut un effet contraire. Quelque temps après, lorsque le sommeil fut entièrement rétabli, le ventre parut un peu constipé; mais cet état céda bientôt à quelques prises du Calmant ordinaire.

On sent bien qu'il y a quelques précautions à prendre avant d'administrer le syrop de pavot, sur-tout s'il s'agit d'une obstruction invétérée du foie ou de tout autre viscère du bas-ventre. Avant de faire usage de ce remède, il faut examiner si les premières voies sont surchargées, & il faut chercher les moyens de les débarrasser. Une preuve de l'efficacité des Calmans pour combattre la jaunisse, est encore l'avantage qu'on en retire contre la colique hépatique. Une femme qui éprouvoit un violent accès d'une affection de ce genre, prit une once de syrop de diacode d'après le conseil de M. Dechaux: l'effet en fut si prompt & si heureux, qu'après un sommeil tranquille elle rendit cinq calculs biliaires d'une grosseur plus ou moins grande.

BOTANIQUE.

Josephus Gaertner D. M. Acad. Imper. Scient. Petropol. Memb. & Regiæ Soc. Lond. sodal. de fructibus & seminibus plantarum. Accedunt seminum centuriæ quinque priores cum Tabulis Æneis LXXIX. A Stutgard, chez l'Auteur, 1788, in-4°. de 384 pages. Prix actuel 24 liv., & dans six mois 36 liv.

Cette importante Carpologie (Traité des semences & des fruits des plantes) est composée de quatorze Chapitres, dans lesquels on expose d'une manière très-exacte la différence qu'il faut faire du bourgeon comparé à la semence, la description de l'œuf végétal, son analogie avec celui de l'oiseau, les parties qui servent à la génération des végétaux, la nature des fruits en général, leurs enveloppes, leurs péricarpes, leurs cloisons & loges. On y parle aussi des réceptacles, de la maturité des semences, des diverses parties organiques qui entrent dans la structure des fruits, des tégumens qui revêtent les semences, des liqueurs de certains fruits analogues au blanc & au jaune de l'œuf; enfin, des cotylédons & de l'embryon.

L'Ouvrage est terminé par un Système Botanique absolument fondé sur la disposition des fruits. Quatre classes suffisent à M. Gaertner pour former sa nouvelle méthode. La première classe comprend les plantes acotylédones dont les semences sont imperceptibles; la seconde renferme les monacotylédones:

telles sont les graminées, les liliacées: la troisième contient les dycotylédones, ce qui embrasse les verticillées, les umbellifères, les cariophillées: c'est la plus considérable; la quatrième comprend les polycotylédones: c'est la moins nombreuse. L'on remarque dans cette Carpologie dédiée à l'illustre M. Bancks, une analogie complette des végétaux aux animaux, sur-tout relativement à leur reproduction. Le reste du Volume est consacré à cinq centuries qui contiennent la description de cinq cents genres de plantes & de leurs espèces. Leurs fruits & semences, ainsi que leurs diverses parties organiques, sont fidellement représentées dans les Planches gravées en taille-douce. Aucun Auteur avant M. Gaertner n'avoit traité cette matière avec autant de soin; & jusqu'au temps présent, nous n'avons eu aucun Livre sur les fruits & les semences, semblable à celui ci. Il est précieux non-seulement pour les Botanistes, mais encore pour tous ceux qui cultivent l'Histoire Naturelle.

Suite de la Séance de la Société Royale de Médecine.

La Compagnie croit devoir rappeler ici la suite des recherches qu'elle a commencées, 1°. sur la Météorologie; 2°. sur les Eaux minérales & médicinales; 3°. sur les Maladies des Artisans. Elle espère que les Médecins & Physiciens Régnicoles & Etrangers voudront bien concourir à ces travaux utiles qui seront continués pendant un nombre d'années suffisant pour leur exécution. La Compagnie fera dans ses Séances publiques prochaines une mention honorable des Observations qui lui auront été envoyées, & elle distribuera des Médailles de différente valeur aux Auteurs des meilleurs Mémoires qu'elle aura reçus sur ces matières.

Après la distribution & l'annonce des Prix, M. Hallé a fait la lecture d'un Mémoire sur le traitement de la manie & sur l'usage des purgatifs considérés en général dans le traitement des Maladies.

M. Vicq-d'Azyr a lu une Notice sur la Vie & les Ouvrages de MM. Lehoux, Duvernin, Dupuy, Destrapières, Doazag, & Marteily, Associés & Correspondans de la Société.

M. Macquart a fait la lecture d'un Mémoire sur l'analyse & la nature du suc gastrique des animaux. M. Saillant a lu un Mémoire sur l'inflammation de l'estomac des enfans.

La Séance a été terminée par la lecture que M. Vicq-d'Azyr a faite de l'Eloge de M. Poulletier de la Salle, Maître des Requêtes honoraire, & Associé libre de la Société.

ANNONCES.

Traité de la Chasse des principaux Animaux qui habitent les forêts & les campagnes, tels que le Cerf, le Daim, le Chevreuil, le Bouquetin, le Blaireau, le Lièvre, la Marmote, la Marmote de Strasbourg, &c., par M. Buch'oz, un Volume in-12. A Paris, chez l'Auteur.

Histoire des Découvertes & des Voyages faits dans le Nord, par M. J. R. Forster, mise en François par M. Broussonet, avec trois Cartes Géographiques, 2 Vol. in-8°. Prix, 10 liv. brochés, & 12 liv. reliés. A Paris, chez Cuchet, Libraire, rue & hôtel Serpente.

Nous donnerons quelques Extraits de cet Ouvrage.

K. Sprengelii Rudimentorum Nosologiæ dinamicorum prolegomena. A Hale, 1787, in-8°, Prix, 10 sols.

Hedwigii stirpes cryptogamicæ. A Léipsick, 1788, in-folio. (Fascicule premier pour le second Volume. Prix, 20 liv.)

Stoll Dissertatio de materiâ medicâ practicâ. Opus Posthumum, in-8°., 1788. Prix, 15 sols.

Ces trois derniers Ouvrages Latins se trouvent à Strasbourg, chez Amand Koenig.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

PHYSIOLOGIE.

RUSSELL's Essay on the Character, Manners and Genius of Women, &c. c'est-à-dire: *Essai sur le Caractère, les Mœurs & l'Esprit des Femmes, par M. Russell. A Londres, un Volume in-8°.*

DEUX objets également vagues & dignes de l'enfance de l'esprit humain, exercèrent son activité à la renaissance des Sciences & des Lettres en Europe; les subtilités arides d'une dialectique ténébreuse, & les élans extatiques d'une imagination en délire, qui s'égaroit dans des idées chimériques de perfection, d'ordre & de beauté: de-là vinrent le nouveau règne de la Philosophie d'Aristote dans les Écoles & les Cloîtres, & celui du Platonisme, qui devint le langage des Amans, des Poëtes, des Philosophes à sentiment & des femmes.

Au déclin de la Chevalerie, un mélange confus de Religion & de Galanterie, de Platonisme & de Poësie, d'étude des Langues savantes & des Loix, de l'ancienne Philosophie & de la Théologie moderne, forma le caractère général des hommes les plus illustres de ces siècles obscurs: les femmes ne manquèrent point d'entrer en rivalité de savoir avec eux, & d'aspirer à la gloire d'une érudition fausse & pédantesque, qui défiguroit sur tout la Physique & la Jurisprudence.

Une jeune Italienne se distingua à Boulogne dans le treizième siècle par l'étude des Langues savantes & des Loix; elle prononça à vingt-trois ans une Oraison funèbre latine dans la grande Église de cette Ville, & n'eut nullement besoin, pour se faire admirer, de l'indulgence due à son âge & à son sexe; elle prit à vingt-six ans le grade de Docteur, & expliqua en public les Institutes de Justinien. Honorée à trente ans d'une Chaire publique, elle attira à Boulogne un concours prodigieux de jeunes gens venus de toutes les parties de l'Europe pour l'entendre. On remarque cependant que l'ascendant qu'elle exerçoit sur eux tenoit autant au pouvoir de ses charmes qu'à son savoir, & qu'on ne pouvoit se lasser d'admirer sa beauté, lors même qu'elle gardoit le silence.

L'Italie, la France, l'Espagne & l'Angleterre virent dans les siècles suivans se renouveler plusieurs fois ces exemples du même genre d'émulation entre les deux sexes; la fameuse Aloysia de Tolède joignoit à la connoissance du Latin, du Grec & de l'Hébreu, celle de l'Arabe & du Syriaque; elle adressa même au Pape Paul III plusieurs Lettres écrites dans ces diverses Langues. En Angleterre, ne vit-on pas la trop malheureuse Jeanne Gray, qui ne parut montée sur le Trône que pour finir sa vie sur un échafaud, lire en Grec avant sa mort le Dialogue de Platon sur l'immortalité de l'ame? Tout le monde connoît l'histoire de l'infortunée Marie Stuard, Reine d'Écosse, qui écrivoit & parloit six Langues différentes, & qui joignoit à un goût éclairé pour les Arts tous les genres de séduction que peuvent exercer les graces & la beauté.

On a vu dans des temps plus récens les femmes participer au caractère général de leur siècle, lorsque par les progrès des lumières l'esprit humain a pris une marche plus sage & plus sévère, & que la saine Physique & les Sciences exactes ont été cultivées; il suffit de citer la Marquise du Châtelet en France, & Mademoiselle Agnesi en Italie. L'étude de la Chimie & de la Botanique offriroit d'autres exemples à citer, si on ne craignoit les graves

reproches de quelques Censeurs austères qui veulent interdire tout genre d'instruction aux femmes; comme si la population alloit s'éteindre dans les Provinces, & tous les devoirs de la maternité se refroidir, parce que quelques femmes dans les Villes chercheront à satisfaire un goût louable que la Nature leur a donné! Les hommes auroient-ils à craindre une pareille rivalité, eux à qui on ne peut contester la gloire d'avoir fait toutes les grandes révolutions qui se sont opérées dans les Arts & dans les Sciences?

Médecine-Pratique.

Observations sur le Tetanos; ses différences, ses causes, ses symptômes, avec le traitement de cette maladie & les moyens de la prévenir; précédées d'un Discours sur les moyens de perfectionner la Médecine-Pratique sous la zone Torride; suivies d'Observations sur la santé des femmes enceintes dans ces régions, leurs maladies en différentes époques de la grossesse, l'accouchement & ses suites, la conservation des nouveaux-nés jusqu'à l'adolescence; terminées par le rapprochement des vices & des abus des Hôpitaux d'entre les Tropiques, & les moyens d'y remédier: par M. Dazille, pour servir de développement & de suite à ce que cet Auteur a écrit du Tetanos dans ses Ouvrages sur les Maladies des Nègres & sur les Maladies des climats chauds. A Paris, chez Planche, Libraire, rue de Richelieu-Sorbonne, & Croullebois, Libraire, rue des Mathurins, & dans toutes les grandes Villes du Royaume chez les principaux Libraires; un Volume in-8°. Prix, 5 liv. broché.

Il a paru en 1786 un Opuscule qui avoit pour titre: *Projet d'instruction sur une Maladie convulsive fréquente dans les Colonies de l'Amérique, connue sous le nom de Tetanos, demandé par le Ministre de la Marine à la Société Royale de Médecine.* C'étoit plutôt, comme le titre l'annonce, un rapprochement de faits recueillis de divers Auteurs, & une esquisse d'un nouveau travail à faire, qu'un Ouvrage propre à établir les vraies causes & le traitement de cette Maladie. Personne n'étoit plus propre à donner des notions justes & précises sur cet objet d'attente, que M. Dazille, qui a voyagé plus de trente années dans les pays chauds, ou résidé dans nos Colonies, & qui a déjà fait preuve d'un savoir solide & d'un esprit observateur dans deux Ouvrages qu'il a publiés, l'un sur *les Maladies des Nègres*, & l'autre sur *les Maladies des climats chauds*. Dans celui qu'il donne aujourd'hui au Public, il relève plusieurs inexactitudes qui ne pouvoient que s'être glissées dans une compilation redigée à une si grande distance des lieux où le Tetanos est si fréquent & si souvent funeste.

Les Commissaires nommés par la Faculté pour faire le rapport de l'Ouvrage de M. Dazille, en ont fait un Précis si exact & si étendu, que nous ne pouvons mieux faire que d'en donner quelque Extrait. « Dans *le Projet d'instruction*, disent les Commissaires, on admet, 1°. pour causes du Tetanos, la *suppression des règles, des lochies, du flux hémorroïdal, d'un cautère* ou de tout autre exutoire; celle *d'un écoulement vénérien, d'un ancien ulcère; la répercussion de la petite vérole; de la rougeole, ou d'une maladie cutanée quelconque; la présence des vers, l'ivresse, &c.* M. Dazille n'est pas de cette opinion; il la combat en s'appuyant par-tout sur l'expérience; il soutient que souvent les Auteurs des Mémoires d'après lesquels l'Ouvrage cité a été rédigé, ont plutôt cherché à donner du nouveau & du merveilleux, qu'à rapporter des Observations bien faites & en assez grand nombre pour mériter de faire autorité..... 2°. Dans le *Projet d'instruction*, on regarde l'air de la mer comme mal-sain & comme cause du Tetanos. M. Dazille (1) au contraire attribue à cet air les qualités les plus salubres.»

« La cause première & immédiate du Tetanos essentiel, est, selon M. Dazille, ou les variations de l'atmosphère qui passe subitement du chaud au froid, & occasionne la suppression de la transpiration, ou un froid piquant & soutenu, dont on supporte longtemps l'impression, & qui de même arrête la transpiration..... Le Tetanos accidentel re-

(1) Ici les observations de M. Dazille portent un caractère frappant de vérité; elles ont été faites à la côte de Malabar, à celle de Coromandel, à Cayenne & dans plusieurs autres de nos Colonies; elles ont été répétées à la mer dans de longs voyages, & ont eu pour objet un très-grand nombre d'individus.

connoît pour causes prédisposantes en général toutes les maladies dans lesquelles le genre nerveux est gravement affecté ; de sorte que si l'irritation nerveuse est foible, elle occasionne de légers mouvemens spasmodiques ; si elle est plus forte, on voit naître les convulsions ; si elle est extrême, le Tetanos a lieu : c'est pourquoi on le voit survenir principalement dans les cas de blessures & après des opérations de chirurgie. » On voit par conséquent les précautions qu'il faut prendre pour éviter le Tetanos essentiel. M. Dazille indique aussi ce qu'on doit faire pour prévenir celui qui ne dépend que d'une blessure ou d'une opération chirurgicale. »

Quant au traitement des deux genres de Tetanos, l'Auteur prescrit la saignée, dans le premier lorsqu'il y a pléthore sanguine, & les vomitifs lorsqu'il y a surabondance d'humeurs. Dans l'un & l'autre de ces derniers cas, il donne des règles à suivre pour l'usage de l'extrait d'opium ; il recommande de ne l'administrer que dégagé de sa partie vireuse ; il indique aussi l'emploi du laudanum liquide de Sydenham, du camphre, du musc, &c. ; il s'occupe des moyens de soutenir les forces du Malade, de favoriser & d'entretenir la transpiration ; il conseille enfin de donner aux Malades tous les secours moraux dont ils sont susceptibles, lors même que le mal laisse peu d'espérance. En exposant les moyens propres à combattre le Tetanos accidentel, notre Auteur insiste principalement sur l'usage du laudanum liquide ou de l'extrait d'opium, dont la dose doit être graduellement augmentée.

Les préceptes que donne M. Dazille pour prévenir le Tetanos dans les enfans, s'étendent depuis la grossesse des mères jusqu'à l'époque où les enfans ont pris assez de force pour être moins exposés à cette funeste maladie. Tout ce qu'il dit jusques là est dans l'ordre, & paroît conforme à l'expérience ; mais a-t-il rassemblé assez de faits pour affirmer que ce qu'on a appelé l'*endurcissement du tissu cellulaire des nouveaux nés*, qui a fait l'objet d'un Prix proposé par la Société Royale de Médecine, n'est qu'un vrai Tetanos ? D'après le simple exposé du Programme de la Société, il nous paroît que la solution de cette question demande encore bien d'autres recherches, & un examen bien plus réfléchi.

On trouve plusieurs faits intéressans dans le Discours de M. Dazille sur les moyens de perfectionner la Médecine-Pratique entre les Tropiques ; nous nous bornerons à un cas de Médecine légale qui montre combien les connoissances les plus précises d'anatomie sont quelquefois nécessaires au Médecin ou Chirurgien pour éclairer les Tribunaux de Justice.

Deux Officiers, en 1767, ayant mis l'épée à la main, le blessé accusa son adversaire, jeune homme dont l'honneur & le courage étoient connus, de lui avoir porté la botte avant qu'il fût en garde. Le Gouverneur Général de la Colonie, dont toutes les actions étoient marquées par la justice, espéra que l'examen de la plaie & la nature de la blessure pourroient l'éclairer dans une occasion si délicate. M. Dazille fut engagé de se concerter avec le Chirurgien du blessé, & de se trouver à la levée de l'appareil pour considérer l'état & la direction de la blessure ; d'examiner si les muscles avoient été blessés durant leur contraction ou leur relâchement, & de dresser du tout un procès-verbal sur le lieu même.

Le coup porté à la partie latérale de la poitrine, deux *travers de doigt* à côté & un peu au-dessus du mamelon, pénétroit dans la capacité sans avoir blessé le grand pectoral ; ce qui n'avoit eu lieu que parce que la botte avoit été portée pendant que ce muscle étoit en contraction, & le bras tendu & élevé. Dans le cas contraire, le bras ne peut rester pendant le long du tronc, que le grand pectoral ne soit relâché ; aussi le bord inférieur de ce muscle descendoit-il au moins un pouce au-dessous de la plaie faite aux tégumens, tandis qu'en élevant & rendant le bras, on rendoit à la blessure sa direction ; ce qui démontroit évidemment la fausseté de l'accusation.

CHIMIE.

Lettre de M. C. P. R. au Rédacteur de la Gazette de Santé.

Vous vous rappelez, Monsieur, de nous être quelquefois entretenus d'une doctrine nouvelle qui s'élève sur les débris de celle de Stahl. Nous en admirions la fécondité des principes, qui ne sont que des conséquences directes de faits observés avec soin. Nous ne fîmes même que très-peu d'attention alors à l'annonce d'un Ouvrage de M. Kirwan, qui devoit renfermer une théorie toute opposée & des objections insolubles. C'est une Traduction très-fidelle de cet Ouvrage, que j'ai l'honneur de vous

adresser : on la dit d'une Dame à qui l'étude des Sciences n'a rien fait perdre de tous les agrémens de son sexe.

La Traduction a pour titre : *Essai sur le Phlogistique & sur la constitution des Acides*, traduit de l'Anglois de M. Kirwan, avec des Notes de MM. de Morveau, Lavoisier, de la Place, Monge, Berthollet & de Fourcroy.

En lisant ce titre, ne soyez pas tenté de croire que M. K. est l'adversaire le plus redoutable ; que les Partisans de la nouvelle doctrine avoient besoin de rassembler toutes leurs forces pour le combattre. Vous verrez bientôt qu'on peut être un très-habile observateur, & manquer de cet esprit d'analyse sans lequel il est bien difficile de saisir tout l'ensemble d'une science.

Selon les principes que M. K. entreprend de combattre, tous les corps de la Nature peuvent contenir une certaine quantité de matière de la chaleur, au-delà de laquelle, s'ils sont solides, ils passent à l'état de fluides ; & s'ils sont fluides, à l'état de fluides aériformes ou de gazs. Aussi tout corps ne peut passer d'un de ces états à l'autre, qu'il n'y ait du froid ou de la chaleur produit ; du froid, s'il passe de l'état concret à l'état de gaz ; de la chaleur, s'il passe de l'état de gaz à l'état concret. Il suit de-là que plus un corps approche de l'état de gaz, plus il doit contenir de matière de la chaleur. La proposition contraire fut long-temps adoptée généralement, & l'est encore par quelques Physiciens. Ils supposent que les corps les plus denses, les métaux, par exemple, sont ceux qui contiennent le plus de matière de la chaleur. Ce principe de l'expansibilité y est comme enchaîné ; on ne peut l'y reconnoître que quand il devient libre par la combustion. Le feu ainsi fixé dans les corps est nommé phlogistique. Une chaux métallique n'est que le métal dépouillé de son phlogistique ; & la réduction ne consiste qu'à rendre au métal le phlogistique qu'il a perdu. Mais par la calcination le métal augmente de poids : ce devroit être le contraire, si le phlogistique ayant quelque pesanteur, la calcination ne consistoit qu'à dépouiller les substances métalliques du principe inflammable.

L'explication qu'on donne de ce phénomène dans la nouvelle théorie, est déduite bien simplement du fait ; car puisque la calcination ne peut se faire que dans l'air vital ; que le poids de la quantité d'air absorbé est exactement égal à celui dont le métal a augmenté ; qu'en réduisant la chaux métallique sans addition de matière charbonneuse, il se dégage la même quantité d'air vital, & que d'ailleurs il y a de la chaleur produite dans la calcination : n'étoit-il pas naturel de conclure que toute chaux métallique n'est qu'une combinaison du métal & du principe qui, avec la matière de la chaleur, constitue l'air vital ?

Mais peut-être que la chaleur produite dans la calcination n'est due qu'au dégagement du phlogistique : alors comment la réduction des chaux d'or, d'argent & de mercure peut-elle se faire dans des vaisseaux fermés sans addition de matière charbonneuse ? Ou il faut accorder que le phlogistique n'entre pas nécessairement dans les substances métalliques, ou bien admettre que la matière de la chaleur qui se dégage des charbons ardens qui brûlent dans le fourneau, passe à travers les pores des vaisseaux pour se combiner avec le métal ; & comme dans cette combinaison le poids du métal & celui de l'air vital qu'on obtient ne surpassent pas le poids de la chaux métallique, il faut admettre en outre que le phlogistique ne pèse pas ; d'un autre côté, quelques Physiciens le regardent comme pesant, puisque, selon eux, cette substance combinée avec l'air vital constitue l'air fixe : voilà des contradictions qu'il s'agit d'accorder ; c'est ce que se propose M. K. dans l'Ouvrage que nous allons analyser.

Il suppose que le phlogistique est le gaz inflammable pur dans l'état concret. Selon qu'il entre plus ou moins de ce gaz dans la combinaison avec l'air vital, le composé est de l'air fixe ou de l'eau ; d'où il suit que l'augmentation de poids des chaux métalliques dans la calcination, est due à l'air fixe ou à l'eau, qui devient partie constituante de ces chaux, & que dans la réduction l'air fixe ou l'eau se décompose ; le métal reprend le phlogistique qu'il a perdu, & l'air vital devient libre.

En brûlant du charbon pur dans l'air vital, le charbon est absolument détruit ; il se forme de l'air fixe dont le poids est égal aux poids réunis du charbon & de l'oxigène ; ce qui a fait conclure que l'air fixe est composé de carbonne & d'oxigène ; d'où le nom qu'on lui a donné d'acide carbonique. Si nous rapprochons ce fait de l'opinion de M. K., il résultera que l'hydrogène n'est que le carbonne ; que l'eau est composée de carbonne & d'oxigène, & que l'acide carbonique n'est que de l'eau avec excès de carbonne.

La suite l'ordinaire prochain.

ANNONCES.

Collectanea ad Botanicam, Chemiam & Historiam Naturalem spectantia : Recueil concernant la Botanique, la Chimie & l'Histoire Naturelle, par M. Jacquin, Professeur de Botanique. On le trouve à Strasbourg, chez Koenig, in-4°., avec fig. enlum. Prix, 48 l.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 42.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

HISTOIRE NATURELLE.

HISTOIRE des Découvertes & des Voyages faits dans le Nord, par M. J. R. Forster, mise en François par M. Broussonet, avec trois Cartes Géographiques. A Paris, chez Cuchet, Libraire, rue & hôtel Serpente. Paris, 1788, 2 Vol. in-8°.

M. FORSTER est avantageusement connu par plusieurs Ouvrages, & sur tout par le voyage qu'il a fait avec le célèbre Cook. Peu de Savans ont été aussi long temps que lui dans les régions Polaires antartiques; mais avant cette époque il paroît qu'il s'étoit beaucoup occupé de la Géographie des contrées Septentrionales. L'histoire des Découvertes faites dans le Nord que nous annonçons, a été d'abord publiée en Allemand; elle a été bientôt après traduite en Anglois; enfin, on l'a jugée avec raison digne d'être plus connue, & M. Broussonet en donne une élégante Traduction Françoise. On doit regarder l'Ouvrage entier comme une des Collections les plus précieuses de tout ce qui concerne la Géographie & l'Histoire des Pays du Nord. Nous nous bornerons ici à extraire quelques-uns des objets qui ont le plus de rapport avec la Médecine.

M. Forster a confirmé l'observation qu'on a faite, que dans les voyages de long cours, les personnes qui restent oisives & indolentes, & qui boivent une grande quantité de liqueurs fortes, de quelque espèce qu'elles soient, sont toujours les premières attaquées de scorbut, & meurent subitement. Il fait remarquer que l'eau de mer prise en boisson est toujours pernicieuse; mais il fait connoître un autre moyen de se désaltérer, & même de se sustenter dans un cas de disette, qui est de prendre des bains de mer.

Un vaisseau allant de la Jamaïque en Angleterre souffrit tellement d'une tempête, qu'il fut sur le point de couler à fond. L'équipage se jeta avec précipitation dans la chaloupe, & ne prit qu'une petite quantité de provisions & de boisson. Bientôt après, la faim & la soif furent extrêmes. Le Capitaine leur conseilla de ne point boire de l'eau de mer, parce que l'effet pourroit en être très-nuisible. Il invita le reste de l'équipage à imiter plutôt son exemple, & sur le champ il se plongea tout habillé dans la mer, ce qu'il fit constamment, & chaque fois qu'il sortoit de l'eau, lui & ceux qui suivoient son exemple, trouvoient que leur faim & leur soif étoient entièrement appaisées pour long temps. Plusieurs personnes de l'équipage qui négligèrent cette pratique devinrent si foibles qu'elles périrent de faim & de soif; il y en eut qui cédant au désespoir se jetèrent à la mer. Quant au Capitaine & à ceux qui comme lui se plongeoient plusieurs fois par jour dans la mer, ils conservèrent leur vie dix neuf jours, au bout desquels ils furent heureusement accueillis par un vaisseau qui dirigeoit sa route vers ces parages. Il paroît qu'ils absorboient par les pores de la peau autant d'eau pure qu'il en falloit pour se soutenir, pendant que le sel de la mer étoit déposé à la surface de leurs corps sous la forme d'une pellicule, qu'ils étoient obligés de frotter fréquemment.

C'est sur-tout dans la Province de Tanguth en Tartarie que croît la bonne rhubarbe; mais elle ne réussit nulle part mieux que sur quelques montagnes pleines de rochers, & voisines de la ville de Siccuir, sur lesquelles il y a un grand nombre de sources & de fo-

rêts composés de différentes espèces (1) d'arbres très-grands. Le sol cependant est rouge, & presque toujours plein de marres à cause de la grande quantité de pluie qui tombe, & du grand nombre de ruisseaux dont le pays est coupé. Les racines de la rhubarbe sont en général d'un grand volume. On les enlève de terre dans l'hiver avant que la plante ait poussé ses feuilles, parce que le suc & toute la vertu sont alors enfermés dans la racine. Celle-ci est jaune intérieurement avec beaucoup de veines rouges, & elle est pleine d'un suc jaune qui laisse sur les doigts & les mains des taches de cette couleur. Si la racine étoit suspendue immédiatement après avoir été arrachée, tout le jus en découleroit, & elle deviendroit légère & sans vertu. C'est pour éviter cela que les morceaux sont d'abord placés sur des tables longues, & qu'on les retourne trois ou quatre fois par jour, afin que le suc puisse s'incorporer avec le corps de la racine, &, pour ainsi dire, se coaguler dans son parenchime. Après cinq ou six jours on fait des trous à travers chaque morceau qui est suspendu à des cordons, & qu'on expose à l'air en les mettant à l'abri des rayons du soleil. Les racines sèchent fort bien de cette manière, & acquièrent leur entière perfection dans l'espace de deux mois.

Quoique les régions du Nord paroissent peu favorisées de la Nature, cependant la mer & la terre y nourrissent des êtres organisés, analogues à ces âpres climats. La nouvelle Zemble, le Spitzberg & le Groënland ont leurs rennes, leurs ours blancs & leurs renards gris, & la contrée située au Nord de la baie d'Hudson est habitée par le bison. Les lièvres, les souris & les *gloutons* sont aussi indigènes dans la plupart de ces régions. La mer abonde en toutes sortes d'espèces de baleines & de dauphins, tandis que ses bords & les vastes champs de glace qui flottent sur ses eaux servent comme d'habitation à de nombreuses espèces de phoques. De toutes les régions du Nord la côte septentrionale de la Sibérie est seule constamment habitée par l'espèce humaine, si on en excepte le Groënland. Les hommes de cette race ont le corps pour ainsi dire contracté par le froid. Leur nourriture consiste en poissons, en phoques & en baleines; & l'huile de poisson fait leur plus grand délice. Ces peuples remplissent les devoirs paternels avec une tendresse & un courage qu'on ne sauroit trop admirer. Ils se hasardent sur la mer dans de petites barques de cuir au milieu des plus grands dangers, des froids les plus perçans, des neiges, des glaces & des vents pour chercher la nourriture de leurs enfans.

(1) On commence à cultiver la vraie rhubarbe en France. On en trouve plusieurs pieds au Jardin du Roi, ainsi que dans d'autres parties du Royaume; mais comme il faut que la plante ait environ dix années avant que la racine ait atteint sa perfection, on ne peut pas encore juger du succès de ces essais. Les remarques que fait M. Forster sur les lieux où croît naturellement la rhubarbe, devroient faire préférer pour ces essais des lieux montueux, comme le Rouergue, l'Auvergne. On connoît la belle Dissertation de Linnée, qui a pour titre : *Stationes Plantarum*, & qui montre l'attention qu'il faut avoir au sol naturel des Plantes.

MÉDECINE.

Extrait d'une Lettre écrite du Haut-Languedoc sur le genre de Maladies qui ont régné vers le déclin de l'été dernier.

« Il a régné ici (c'est dans la campagne aux environs de Lavaur), sur-tout dans les lieux élevés, une Maladie épidémique, qui cependant à l'aide d'un traitement prudent n'a point été meurtrière. C'étoit une fièvre continue putride qui s'annonçoit toujours par un frisson plus ou moins vif auquel succédoit une chaleur ardente dans toute la surface du corps. Les Malades se plaignoient d'un violent mal de tête & de douleurs dans les reins : ces symptômes qui avoient lieu les premiers jours cessoient ensuite, & faisoient place à une grande prostration des forces; le plus souvent le ventre étoit météorisé (très-gonflé), avec de vives douleurs. Les Malades éprouvoient aussi une grande oppression les premiers jours, & leur langue étoit chargée d'un limon blanchâtre. Les enfans & un grand nombre d'adultes ont evacué des vers, & ont eu tous les symptômes qui annoncent leur présence: les exacerbations de la fièvre étoient très-marquées durant la nuit. »

« Cette fièvre, comparée à celles qui ont régné à-peu-près dans le même temps les années précédentes, en a paru sur-tout différer par le caractère du pouls, qui étoit presque toujours naturel; son cours d'ailleurs

a été assez analogue à celui de ces autres années, c'est-à-dire, qu'elle a plus ou moins duré suivant les circonstances de la constitution, de l'âge, &c. du Malade, & qu'elle s'est terminée le septième, le neuvième, le quinzième, dix-huitième ou vingt-unième jour. La première indication que je croyois devoir remplir étoit de débarrasser les premières voies d'abord par un émétique, & le lendemain par un purgatif pris en plusieurs verres, pour éviter l'irritation qui pouvoit s'ensuivre. Je faisois faire ensuite un usage abondant des relâchans & tempérans, comme de l'eau de veau ou de l'eau de poulet émulsionnée, & je secondois l'effet de cette boisson douce & délayante par l'usage des lavemens. J'ai interdit à mes Malades l'usage des bouillons gras; & lorsque j'appercevois des signes de coction, je purgeois encore une fois, & j'administrois le quinquina, soit pour relever les forces, soit pour remédier aux effets de la putridité. Rarement la maladie s'est terminée d'une manière funeste, pourvu qu'on ait fait usage d'une boisson abondante. »

« Nous avons éprouvé ici l'Épidémie catarrale qui a régné à Paris, & dont on trouve la description dans le Numéro 37 de cette Gazette. Presque tous les enfans en ont été attaqués dans le courant du mois de Juin & de Juillet. Les symptômes de cette maladie, soit qu'elle ait attaqué les enfans ou les adultes, ont été les mêmes que ceux qu'on a observés dans la Capitale. »

Chimie.

Suite de la Lettre insérée dans le Numéro précédent.

Pour démontrer la présence de l'hydrogène dans les métaux, M. K. a recours à l'expérience de la dissolution du fer par l'acide sulphurique dans laquelle il se dégage du gaz inflammable. Dans la nouvelle théorie, on l'explique en disant que l'eau qui étend l'acide est décomposée par le fer qui se combine avec l'oxigène, tandis que l'hydrogène, autre principe de l'eau, devient libre. L'acide n'est point altéré, puisqu'après l'opération il peut saturer la même quantité d'alkali qu'avant. Si c'étoit le fer qui produisît le gaz inflammable, on l'obtiendroit également par l'action de l'acide nitrique, au-lieu que dans ce cas il ne se dégage que du gaz nitreux. On pourroit répondre que l'hydrogène est aussi un des principes de ce gaz, & l'objection auroit quelque force si la partie surabondante du gaz inflammable reparoissoit, lorsqu'en unissant le gaz nitreux à l'air vital on reproduit l'acide nitrique décomposé.

M. K. tâche d'appuyer son opinion sur beaucoup d'autres faits, parmi lesquels il distingue l'expérience suivante du D. Priestley. Ayant échauffé par le moyen d'un verre ardent un morceau de fer dans de l'air vital tiré de l'oxide rouge de mercure, le fer fut changé en scorie, & prit une augmentation de poids à-peu-près égale au poids de l'air absorbé; mais lorsqu'ensuite il échauffa cette scorie dans du gaz inflammable, ce gaz disparut sur-le-champ; il y eut une grande quantité d'eau de formée; le métal fut révivifié, & son poids diminué d'une quantité à-peu-près égale à celle de l'eau formée.

Nous expliquerions, Monsieur, ces faits, en disant que dans la calcination l'oxigène de l'air vital se combine avec le métal pour former la scorie, & que dans la réduction l'oxigène abandonne la scorie, s'unit à l'hydrogène du gaz inflammable, & forme de l'eau; mais suivant l'autre système c'est l'hydrogène du fer qui s'unit à l'oxigène de l'air vital pour former de l'eau que le fer absorbe en se convertissant en scorie, & dans la réduction l'eau se dégage de la scorie qui absorbe l'hydrogène du gaz inflammable, & reprend ainsi son état métallique.

On objecte à notre explication que d'un côté nous supposons que la réduction n'a lieu que parce que le gaz inflammable enlève l'oxigène au fer, & que de l'autre nous disons que le fer décompose l'eau en raison de son attraction élective pour l'oxigène plus forte que celle qui unit l'oxigène à l'hydrogène dans l'eau.

On ne peut douter que le fer n'ait une très-forte attraction élective pour l'oxigène; mais il faut distinguer les différens états du métal. Pourquoi, par exemple, l'intérieur du canon de fusil, où l'on a fait passer l'eau pour la décomposer, étant converti jusqu'à une certaine épaisseur en oxide noir, l'eau n'y éprouve-t-elle plus d'altération? Pourquoi le même oxide se dissout-il dans les acides sulphurique & muriatique presque sans effervescence & sans donner de gaz hydrogène? L'hydrogène n'enlève donc aux oxides de fer que la quantité d'oxigène qu'ils contiennent au-delà de ce qu'il leur en faut pour être oxide noir; quand la réduction est arrivée à ce point, elle s'arrête, c'est-à-dire, que la dernière portion d'oxigène que contient le fer, y adhère plus qu'elle ne tend à s'unir à l'hydrogène. En disant que le fer a tantôt plus d'attraction élective pour l'oxigène que l'oxigène pour l'hydrogène, & tantôt moins, on parle de deux états fort différens de ce métal: dans l'expérience du D. P. la scorie de fer étoit dans le second cas, & le poids du métal, après la réduction par le gaz inflammable, devoit être plus considérable que s'il avoit été complétement revivifié.

Quant à l'opinion de M. K. sur l'air fixe, elle est fondée sur cette autre expérience du D. P. Ayant

fait passer de l'air sur du charbon dans un tube de terre rouge, il a obtenu beaucoup d'air inflammable & de l'air fixe, & en brûlant cet air inflammable avec un volume égal d'air vital, il a eu de l'air fixe en quantité plus grande que celle de l'air inflammable employé. Mais le premier fait s'explique en disant que l'eau tenue en dissolution dans l'air ayant été décomposée, son oxigène a formé avec le carbonne, de l'acide carbonique, tandis que le gaz inflammable s'est dégagé, & le carbonne que le gaz inflammable contenoit en dissolution s'étant combiné avec l'air vital, a fourni tout l'acide carbonique du second fait. Nous croyons qu'on peut affirmer qu'il ne se formera d'acide carbonique, que par l'union du carbonne & de l'oxigène, & d'acide sulphurique, que par l'union du soufre & de l'oxigène.

Peut-on admettre, diront les Partisans du phlogistique, que ce principe n'est pas partie constituante du soufre? Aussi M. K. explique-t-il la formation de l'acide sulphurique en disant que l'oxigène en s'unissant au soufre rencontre le phlogistique qui le convertit en acide carbonique. (On vient de voir que selon cet Auteur le phlogistique n'est que l'hydrogène, & que l'air fixe est composé d'oxigène & d'hydrogène); cet acide carbonique se combine avec la base du soufre; (il entend par-là la substance qui, lorsqu'elle est saturée de phlogistique, constitue le soufre) pour former l'acide sulphurique. Voilà le phlogistique employé à former l'acide carbonique; comment expliquer maintenant les autres phénomènes de la formation de l'acide sulphurique, la lumière & la chaleur produites dans la combustion, qui, selon les Partisans du phlogistique, ne peuvent être attribués qu'au dégagement de ce principe inflammable?

Dans la nouvelle doctrine on regarde l'acide nitrique comme étant composé d'oxigène & d'azote. M. K. fait encore entrer dans sa composition l'air fixe & le phlogistique. Lorsqu'on décompose le nitre par l'action de la chaleur, on obtient de l'air vital & du gaz azotique; & réciproquement en soumettant à l'action de l'étincelle électrique un mélange de gaz azotique & d'air vital, on produit de l'acide nitreux. Ces deux faits seroient bien concluans pour la nouvelle doctrine, si l'on n'avoit observé qu'il se dégage de l'acide carbonique, dans le commencement de la décomposition du nitre par la chaleur, d'où M. K. conclut que l'air fixe entre dans la composition de l'acide nitreux. Mais on a aussi observé qu'ayant arrêté la décomposition après que la petite portion d'acide carbonique a été dégagée, si l'on dissout le nitre dans l'eau, il reparoît par la crystallisation presque dans son état naturel, & que si on le décompose ensuite, il ne donne plus d'acide carbonique; la production de l'air fixe dans le commencement de l'opération n'est donc qu'un accident qui arrivera toutes les fois que sans de très-grandes précautions on traitera par le feu des substances qui contiendront de l'oxigène.

M. K. définit l'acide muriatique un composé d'une base particuliere unie avec le phlogistique & l'oxigène. Ce que nous appelons acide muriatique oxigéné, il l'appelle déphlogistiqué, parce qu'il suppose que dans cet état l'acide contient moins de phlogistique. Mais l'action de la lumière le rétablit dans son premier état; elle lui rend donc du phlogistique ou de l'hydrogène. Selon la nouvelle théorie la lumière, en s'unissant à l'oxigène, que l'acide oxigéné contient par excès, l'en dégage sous forme d'air vital, & l'acide est rétabli dans son premier état. M. K. admet aussi le dégagement de l'air vital par l'action de la lumière; pourquoi ne pas s'en tenir là? & pourquoi ne pas renoncer au phlogistique, qui, loin de simplifier les théories n'y peut jeter que beaucoup de confusion? Aucun fait ne démontre son existence dans les corps; on peut tout expliquer sans lui, & d'une manière bien plus directe; il est donc contraire à la saine Philosophie de l'admettre.

Vous connoissez sans doute, Monsieur, d'autres Ouvrages modernes où l'on fait jouer au phlogistique un rôle plus brillant encore. Uni à des acides particuliers, il constitue la lumière, l'électricité, &c. Ne désespérons pas d'avoir incessamment de l'acide électrique, & d'entendre vanter les usages merveilleux en Médecine de l'électriale de soude ou de potasse. Que d'exemples récens prouvent qu'un système à soi est la plus funeste des propriétés! L'Auteur infortuné passe, à protéger & à défendre cette créature de son imagination, un temps qu'il auroit employé à des Ouvrages dignes de la Postérité.

Je suis, &c.

ANNONCES.

Observations concernant the medical virtues of Wine, &c., c'est-à-dire : *Observations sur les propriétés médicinales du Vin dans une Lettre au Docteur Buchan.*

L'Auteur de cette Lettre observe néanmoins que quiconque desire recueillir les avantages de cet excellent remède lorsqu'il est malade, doit en faire un usage très-modéré en santé.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 43.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

DIÉTÉTIQUE.

REMARQUES *Diététiques sur l'usage de la Poire.*

> Sine vino sunt pyra virus.
>
> Cruda, gravant stomachum; relevant pyra cocta gravatum.

S'IL étoit vrai, comme le prétend l'École de Salerne, que les Poires sont pernicieuses, si on ne boit un peu de vin, il auroit régné cette anoée un grand nombre de maladies dans la classe du peuple, puisqu'elle a été très-abondante en Poires de toute espèce; que les gens de travail & autres ouvriers de la Capitale en ont fait une grande partie de leur nourriture depuis quelques mois, & qu'en les mangeant ils étoient rarement à portée de boire du vin; cependant le contraire est arrivé, & l'opinion vulgaire qui fait regarder la Poire, ainsi que les autres fruits cruds, comme fiévreux, est manifestement contredite par l'expérience: c'est sans doute à toute autre cause qu'on doit attribuer les fièvres qui règnent si souvent dans les campagnes.

Les personnes délicates, celles qui ont l'estomac débile, ou qui sont sujettes à des affections nerveuses, se plaignent avec raison de ne pouvoir manger des Poires crues, ainsi que d'autres fruits, sous prétexte qu'elles rendent la digestion languissante, qu'elles causent des flatuosités très-incommodes, &c. C'est à cette sorte de personnes que convient l'autre précepte de l'École de Salerne, qui indique de faire cuire ce fruit pour le manger. On sait que dans l'office on donne différentes formes à ce mets, & qu'on le désigne sous des noms divers, comme *compotes de Poires à la cardinale*, *Poires tapées*, *Poires à la cloche*, *clarequets de Poires*, &c. Il est cependant malheureux que l'homme se réduise à un tel état de foiblesse & de dégénération, qu'il ne puisse mettre à profit les dons que la Nature lui prodigue à chaque saison, d'une main si libérale. Le fruit succulent & doux de la Poire est certainement très-salutaire, & on ne doit se plaindre que de s'être réduit par sa faute à n'en pouvoit profiter.

On est étonné, en lisant Pline, du grand nombre de variétés de la Poire dont les Anciens faisoient usage. Une longue liste suffiroit à peine pour indiquer tous les noms Latins qui servoient à les désigner, ainsi que ceux que les Commentateurs de ce Naturaliste ont cru pouvoir leur correspondre dans notre Langue. Il est cependant connu que toutes les espèces de Poiriers tirent leur origine de ce qu'on appelle *Pyraster* (Poirier sauvage), & que ces arbres étant abandonnés à eux-mêmes, & laissés sans culture, retombent dans cet état primitif, & ne donnent plus que des fruits acerbes qu'on ne sauroit manger. Quelle influence puissante n'exercent donc point sur les êtres vivans le climat & le travail de l'homme! Il faut cependant remarquer que pour obtenir la liqueur fermentée qu'on connoît sous le nom de Poiré, on laisse l'arbre dans son état agreste, & on exprime le suc de ces Poires sauvages; comme si le suc aqueux dont ce fruit se gorge, dans l'état de domesticité, n'étoit propre qu'à empêcher le mouvement de fermentation & la formation d'une liqueur vineuse de bonne qualité.

On attribue aux Poires une qualité astringente, ce qui ne peut convenir qu'à quelques espèces ou à celles qui s'éloignent le moins de l'état agreste; mais en général leur

suc aqueux & doux ne peut que leur donner des propriétés relâchantes: aussi composent-elles une des parties les plus salubres des desserts de nos tables, & nul fruit n'est plus convenable après le corps du repas; leurs qualités flatulentes pourront être corrigées en buvant par dessus un peu de vin généreux. Ceux qui par leur foiblesse ou d'autres affections sont obligés de n'en point user dans l'état de crudité, pourront manger de différentes compotes qu'on a l'art d'en préparer. Sous cette dernière forme c'est encore un aliment excellent pour les convalescens & pour les valétudinaires. Ceux même qui éprouvent des indigestions pourroient faire légèrement aromatiser ce mets avec des zests d'orange ou de citron, avec du gérofle ou un peu de canelle, &c. Un pareil aliment auroit l'avantage d'être très-nourrissant, de relever l'activité de la digestion, & d'être d'ailleurs d'une saveur très-agréable.

CHIRURGIE.

De Catheteris flexilis è lamella argentea conflati, emendati in Catheterem è gummi elastico compositum præstantia, c'est-à-dire: *des avantages de la Sonde flexible faite d'une lame d'argent, avec quelque correction, sur la Sonde composée de gomme élastique. Cette Dissertation Latine a fait la matière d'un acte public aux Écoles de Chirurgie de Paris, mois d'Août* 1788.

Plusieurs maladies demandent l'usage de la Sonde (le Cathétérisme), suivant qu'elles attaquent le col de la vessie, l'urèthre ou le voisinage de ce canal; parmi ces affections il y en a qui demandent qu'on laisse sans interruption le Catheter dans l'urèthre pour éviter la douleur qu'on produiroit en sondant fréquemment, ou même pour prévenir l'irritation causée par un frottement répété qui pourroit exciter la contractilité & la sensibilité de l'urèthre, au point de rendre impossible l'usage de la Sonde.

Le peu de souplesse d'une Sonde métallique ordinaire est si incommode pour le Malade, qu'il peut à peine rester assis ou marcher; elle peut même produire des inconvéniens plus graves, puisque, par sa pression continuelle sous l'arcade du pubis, elle peut occasionner la gangrène dans quelques points de l'urèthre plus comprimés que les autres. C'est pour éviter ces suites funestes qu'on a cherché un canal artificiel qui pût rester continuellement dans l'urèthre, & donner passage à l'urine; ce qu'on a obtenu par l'usage d'un Catheter flexible, & propre à se plier aux diverses inflexions de l'urèthre, aux divers mouvemens du Malade, & dont on n'eût point à craindre la roideur ni l'immobilité. On a donné diverses formes à cet Instrument, & on l'a composé de différentes matières; mais comme celui de gomme élastique a été très vanté dans ces derniers temps, & qu'il est d'un usage général, il importe de soumettre à un examen rigoureux ses avantages & ses inconvéniens, & de rechercher si avec quelque correction on ne pourroit point lui substituer des canules formées d'un métal ductile, & tourné en spirale.

L'Auteur de la Dissertation rappelle d'abord quelques notions anatomiques sur la forme du canal de l'urèthre qu'il divise en trois parties, une *prostatique*, une autre *membraneuse*, & enfin une partie *spongieuse*: la première a quinze ou seize lignes d'étendue, & est comme cachée par la glande prostate; la seconde n'a qu'un pouce d'étendue, & est placée sous la peau; la troisième enfin forme un demi-canal entre les corps caverneux de la verge. Nous ne suivrons pas l'Auteur dans d'autres détails anatomiques que tout Chirurgien doit d'ailleurs connoître.

Avant qu'on eût imaginé les Catheters ou Sondes de gomme élastique, on avoit coutume de se servir d'un tube formé d'une lame d'argent contournée en spirale, de la manière suivante. Cette lame, aplatie d'abord sous le marteau, étoit roulée en spirale, autour d'un petit cylindre d'une grandeur convenable; & lorsqu'on lui avoit donné la longueur requise, on la soudoit aux deux extrémités avec de l'argent en fusion, pour rendre l'union plus solide. L'extrémité extérieure étoit façonnée en entonnoir, avec deux anneaux latéraux; l'autre extrémité, qui formoit comme le bec (*rostrum*) de la Sonde se terminoit par un petit fond percé de trous. On recouvroit alors toute l'étendue de ce canal d'une légère membrane, qu'on appelle *baudruche*, on entouroit encore le tout avec du fil de soie, en sens contraire des spirales de la lame d'argent, & on

enduisoit le tout de cire ou d'un onguent à volonté.

Quand on a commencé de faire usage des Sondes de gomme élastique, on n'a pas manqué de décrier les précédentes, & de leur attribuer des inconvéniens sans nombre; mais avant de décrire la légère correction qu'on pourroit leur faire subir, examinons si les Sondes de gomme élastique n'ont point des inconvéniens bien plus réels & bien moins susceptibles d'être corrigés. Ce n'est pas qu'il faille proscrire dans tous les cas ces espèces de Sondes, il s'agit d'indiquer seulement les précautions qu'il faut prendre, & les moyens qu'il faut leur substituer quand elles deviennent nuisibles ou inutiles.

Un des principaux inconvéniens des Sondes de gomme élastique est d'être trop molles & trop flexibles, & de n'avoir point assez de fermeté pour conserver la position qu'on leur donne dans le canal de l'urèthre: de quelque manière en effet qu'on les fixe, il arrive que par la contraction du conduit de l'urèthre ou de la vessie, ou encore par les divers mouvemens du Malade ces Sondes sortent d'elles-mêmes, comme l'a assuré, d'après une expérience répétée, M. Caron, un des Membres du Collége de Chirurgie. Ce tuyau de gomme élastique est très-flexible par lui-même, & se ramollissant de plus en plus par la chaleur & l'humidité, il se replie sur lui-même; & quoique l'extrémité extérieure soit bien fixée, celle qui est à l'intérieur se dégage, & est repoussée peu à peu. Un autre inconvénient encore est que les parois de ce tuyau flexible & trop peu consistant s'affaissent, s'appliquent l'un sur l'autre, & empêchent ainsi l'issue de l'urine. Qu'il y ait, par exemple, une tumeur dure & renitente dans la prostate, cette tumeur comprimera l'urèthre, qui agira à son tour sur la Sonde, & en rendra l'usage inutile. Il en sera de même s'il survient une inflammation dans quelque autre partie du conduit urinaire.

Les trous qu'on pratique dans l'intérieur des Canules ou Sondes de gomme élastique ont aussi d'autres inconveniens; s'ils sont trop petits, ils sont facilement obstrués par le mucus des urines, & s'ils sont trop grands, ils augmentent la foiblesse des parois de la Sonde, & favorisent leur affaissement. Il est même à craindre que si on les multiplie trop, la Sonde ne soit si affoiblie, qu'une partie ne s'en détache, & n'aille tôt ou tard former dans la vessie le noyau d'un calcul. Enfin, l'espèce d'entonnoir métallique qu'on adapte à l'extrémité extérieure de la Sonde, & qui est destiné à la retenir n'est jamais fixé d'une manière assez solide pour qu'on n'ait pas à craindre qu'il ne s'en détache.

Une Sonde de métal flexible & formée comme on l'a dit ci devant est à l'abri de ces inconvéniens; elle joint la souplesse à une espèce de fermeté: son conduit intérieur conserve toujours son diamètre, & donne facilement passage à l'urine, au mucus, aux matières purulentes, &c. Qu'il y ait une inflammation dans l'urèthre, une tumeur des prostates ou tel autre obstacle; la Sonde n'est point sujette à s'affaisser ni à se ramollir par la chaleur & par l'humidité. Son tissu étant plus ferme, elle ne peut point être repoussée & chassée par les mouvemens du Malade ou par la contraction de la vessie ou du canal de l'urèthre. Les trous parallèles qu'on y forme sont assez grands pour donner issue à l'urine; & s'ils sont obstrués par le mucus, on peut les débarrasser à l'aide d'un stylet: enfin, les deux extrémités sont assez fortement soudées pour qu'on ne craigne point qu'elles se détachent.

Il faut cependant répondre à deux objections qu'on a faites à ces Sondes. On a dit que l'extrémité la plus petite (rostrum), quoique soudée avec de l'argent, pouvoit cependant se séparer du corps de la Sonde par le laps du temps, & produire des effets malheureux, comme de donner origine au calcul, &c. On a dit aussi que par la rupture de la membrane extérieure & des fils de soie, ou par la colliquation de l'enduit de cire, les spirales métalliques pouvoient être mises à nud ou se dérouler & blesser le Malade; mais on peut éviter ces inconvéniens, à l'aide d'une correction simple qui a été heureusement mise en pratique par M. Caron.

Au lieu du fil de soie qui entoure la Canule on fait un tissu cylindrique de fils dont on environne les spirales de métal, & qui, formant un tout continu, empêcheront ces spirales de se dérouler, & fixeront d'une manière ferme les deux extrémités de la Sonde; car on y ouvrira autant de trous qu'il y aura de fils dans le tissu; on fera passer ces fils par ces trous; on les conduira par l'intérieur du tuyau, & on les fixera à l'aide d'une

anse ou d'un nœud. C'est ainsi qu'on procurera tous les avantages à la Sonde de métal flexible, & on lui donnera encore un nouveau prix, si, au lieu d'un enduit de cire ou d'onguent, on en forme un avec la gomme élastique.

Matière Médicale.

Topique antispasmodique propre à être appliqué sous la plante des pieds dans le Tetanos ou autres Maladies convulsives. (Observations sur le Tetanos, &c., par M. Dazille.)

Prenez un gros de camphre; réduisez-le en poudre, que vous mêlerez avec trois gros d'opium, & même davantage, selon l'âge, la force du sujet & l'intensité des accidens; étendez-le sur deux morceaux de peau, de la grandeur de la paume de la main que vous appliquerez à la plante de chaque pied.

Ce Topique a autant de succès, dit M. Dazille, dans les irritations nerveuses, que la moutarde pulvérisée & incorporée avec le levain en a également, appliquée à la plante des pieds dans les cas opposés où l'action des nerfs semble anéantie.

ANNONCES.

Nouvelles ou Annales de Médecine, Chirurgie & Pharmacie: Recueil raisonné de tout ce qu'il importe d'apprendre pour être au courant des connoissances, & à l'abri des erreurs relatives à l'Art de guérir, dédié à S. A. S. Mgr. le Duc d'Orléans, premier Prince du Sang; par M. Retz, Médecin ordinaire du Roi servant par quartier, Le Tome V est sous presse.

On sait que M. Retz fait paroître chaque année un Volume de ses Nouvelles, & qu'il en a déjà paru quatre. Le cinquième sera en vente le premier Janvier prochain, & on le trouvera chez Méquignon, Libraire, rue des Cordeliers. A la tête de l'Ouvrage se trouve un *Prospectus*, où l'Auteur développe avec un nouveau soin le plan qu'il a suivi dans sa rédaction, & les vues qui l'ont dirigé pour la rendre de plus en plus digne de l'accueil du Public.

Enchiridion Historiæ Naturali, &c. Manuel d'Histoire Naturelle, par M. Forster. A Halle, chez Hemmer, 1788, in-8°. de 224 pages.

Cet Ouvrage est très-propre à faire bien entendre le systême de Linnée. M. Forster y fait preuve d'une érudition solide.

C. E. Rufchig de Lunæ imperio in valetudinem corporis humani nullo: La Lune n'exerce aucune influence sur le corps humain. A Wittemberg, chez Durrius.

Mémoire qui a remporté le Prix au jugement de la Faculté de Médecine de Paris le 22 Novembre 1787, sur la question proposée en ces termes: Décrire la maladie du Mesentère propre aux enfans, que l'on nomme *Carreau*, l'envisager dès son principe, rechercher les causes qui la produisent, & exposer avec précision les moyens de la prévenir & ceux de la guérir; *par M. Baumes, Docteur en Médecine de la Faculté de Monpellier, Agrégé au Collége des Médecins de Nismes, &c. A Nismes, & se vend à Paris, chez Théophile Barrois, Libraire, quai des Augustins, & chez les principaux Libraires des Provinces.*

Nous rendrons incessamment compte de cet Ouvrage.

Sopra l'azione dei Medicamenti, &c. De l'action des Médicamens, Lettre première, par Mathieu Zacchiroli. A Fermo, chez Paccasassi, 1787.

W. TPHKA de Krzowitz Historia Timpanitidis omni ævi observata Medica continens. A Vienne, chez Graffer.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 44.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

HISTOIRE NATURELLE.

EXTRAIT d'une Lettre écrite de la Paroisse de Charonville, près Illiers en Beauce, sur l'état où s'est trouvée la végétation après la grêle du 13 Juillet dernier jusqu'au moment présent 23 Octobre.

LES arbres d'une de nos forêts voisines, où s'est portée sur-tout la violence de l'orage, présentent encore l'image d'une dévastation effrayante ; il y en a un grand nombre qui sont fendus de haut en bas, & dont la moitié est renversée à terre, pendant que la partie qui est restée sur pied s'est recouverte d'un nouveau feuillage. Quoique nos arbres fruitiers aient beaucoup souffert, cependant les chaleurs de l'été ont entretenu la circulation de la sève, & les ont ornés encore d'un nouveau feuillage : bien plus, les cerisiers se sont bientôt recouverts de fleurs comme au printemps, & ces fleurs ont noué, c'est-à-dire, que les fruits ont parcouru tous leurs périodes d'accroissement, & sont parvenus à maturité ; mais ces cerises n'étant point venues dans leur saison favorable, n'ont presque aucune saveur.

Les pommiers, ainsi que les autres arbres fruitiers, avoient été entièrement dépouillés par la grêle de leurs feuilles & de leurs fruits ; mais ils se sont recouverts d'un nouveau feuillage ; ils ont même refleuri, & ces fleurs ont été fécondes, ainsi que celles des cerisiers, c'est-à-dire, que les fruits leur ont succédé ; mais ces nouvelles pommes sont très-petites (1) ; & la saison du froid qui approche ne laisse point espérer qu'elles puissent grossir davantage ; il paroît au contraire que les premières gelées qui surviendront, dessècheront leur pédicule, & les feront tomber. Le bled qui a été comme ensemencé par la violence que la grêle a exercée sur les moissons, a germé, & dans ce moment les champs en sont recouverts à la hauteur d'un demi-pied ; mais il paroît aussi que cet effort de la végétation sera en pure perte.

Vous me demanderez peut-être quel est le sort du malheureux Laboureur entre le dénuement désespérant où l'a réduit la grêle, & les efforts impuissans que fait la Nature, pour pourvoir encore à sa subsistance. Quoiqu'on lui ait ménagé beaucoup de secours étrangers, le plan de distribution qu'on a suivi n'est guères propre à relever son courage. C'est à Chartres qu'on distribue quelques boisseaux de bled, & quelquefois il faudroit venir les chercher de douze ou quinze lieues. Dans cette gratification on préfère les petits Propriétaires, & on se repose du sort des Fermiers sur l'ame compatissante & généreuse de leurs Maîtres ; mais on compte un peu trop sur ces ressources. Quoique parmi ceux qui possèdent de grands domaines il y en ait eu plusieurs qui aient fait des sacrifices, il y en a aussi d'autres qui ont donné des exemples d'une dureté qui révolte ; non contens en effet de refuser tout secours à leurs Fermiers, ils ont encore fait saisir leurs effets, & les ont réduits à la mendicité, comme s'ils eussent été eux mêmes coupables des ravages de la grêle. Quel avantage en résultera-t-il pour ces Maîtres impitoyables ? Celui de voir toutes leurs terres réduites en friche.

Mais, comme si l'homme étoit toujours fait pour offrir tous les contrastes, on a vu plusieurs grands Propriétaires non seulement ne

(1) On nous en a remis quelques-unes qui n'excèdent guères la grosseur d'une aveline, & qui nous font juger qu'une semblable production ne peut être d'aucune utilité. *Note du Rédacteur.*

rien exiger de leurs Fermiers, mais encore relever leur courage abattu, & leur fournir des instrumens de travail & tous les moyens de subsistance. Un Possesseur de vastes domaines, & qui a plus de cent mille livres de rente, avoit perdu une partie de l'avant-dernière récolte par la sécheresse : cette année ses moissons lui ont été enlevées par la grêle, & ses Fermiers ont été réduits dans l'impuissance de satisfaire à leurs engagemens : il les fit assembler chez lui, & après s'être attendri sur leur sort, non-seulement il n'exigea rien d'eux, mais encore il leur fit distribuer la valeur de quarante mille livres, soit en denrées, soit en instrumens de travail. On n'a pas besoin de peindre ici comment ces bonnes gens se précipitèrent à ses genoux, & de quelle vive reconnoissance ils furent penetrés : on imagine aussi avec quel courage les terres de ce bon Maître seront travaillées. Il recueillera les bénédictions de tous les gens de la campagne, & peut attendre pour l'année prochaine les moissons les plus abondantes.

MÉDECINE-PRATIQUE.

Menstruation laborieuse causée par une grande irritabilité, & moyen d'y remédier par les anodins. (Conseils aux femmes de quarante-cinq ou cinquante ans, &c., par le Docteur Fothergill. Voyez le Numéro 34 de cette Gazette.)

Il n'est peut-être rien de plus pénible pour les femmes, dit le Docteur Fothergill, ni en général de plus difficile à traiter qu'une Menstruation laborieuse; elle détériore leur santé présente, & paroît les rendre moins propres par la suite aux fonctions de la maternité. Les douleurs poignantes qu'elle cause semblent être spasmodiques, & provenir de la grande irritabilité du systême de la matrice; le sang qui y est naturellement porté pour être évacué en distendant les vaisseaux très-irritables, occasionne le spasme; celui-ci produit une constriction dans les vaisseaux qui alors deviennent imperméables, & l'effort pour l'écoulement continuant, la douleur devient violente & générale jusqu'à ce que la Malade, fatiguée par la résistance, soit affoiblie & s'affaisse; les fluides sont alors portés au-dehors; il survient quelque relâche, mais les Malades sont souvent si accablées qu'elles ne peuvent recouvrer leurs forces ordinaires avant la crise suivante.

On doit donc s'appliquer, suivant le Docteur Fothergill, à remédier aux effets du spasme, & c'est dans cette vue qu'il a employé avec succès le procédé suivant, qui n'est pas bien long, ni difficile à suivre. Il recommande aux femmes, qui sont dans le cas qu'on vient d'exposer, de porter sur elles quelques pilules faites avec l'extrait Thebaïque, à la dose d'un grain pour chaque, en lui donnant pour excipient un peu de conserve quelconque; elles prendront une de ces pillules au moment où elles sentiront survenir les douleurs qui ont coutume d'accompagner l'évacuation; elles pourront prendre chaque heure une de ces pillules, jusqu'à ce que les inquiétudes soient dissipées. Rarement les accidens en demandent plus de deux, souvent une seule suffit, si elles la prennent dès le commencement; car ce doit être une règle constante dans l'usage des anodins, de les donner de bonne heure quand ils sont visiblement indiqués, il faut les administrer à une dose bien moindre pour prévenir la douleur, que pour l'appaiser quand elle est dans sa force.

Il faut que la Malade se tienne dans son lit durant la période critique, ou au moins qu'elle reste couchée dessus une chaise longue dans une position inclinée. La boisson consistera dans quelques infusions delayantes, comme du thé, du petit-lait coupé, du bouillon léger, ou celle que leur constitution particulière pourra demander. Dans les intervalles de la Menstruation il sera utile de recourir aux toniques, pour diminuer l'excès d'irritabilité; c'est dans cette vue qu'on administrera les martiaux & les amers en petite dose; les Malades en continueront l'usage quelques jours après le retour périodique, & on tiendra le ventre libre par quelques laxatifs convenables : deux ou trois grains d'extrait cathartique (1), avec moitié de chaux

(1) Dans l'administration des remèdes énergiques il faut toujours avoir attention à la différence des climats; l'extrait cathartique peut avoir réussi en Angleterre; mais il nous paroît que ce seroit un remède un peu trop actif pour nos Françoises, sur tout pour celles dont il est ici question, qui sont douées d'un excès d'irritabilité : il est facile d'ailleurs de substituer un autre laxatif approprié aux circonstances. *Note du Rédacteur.*

d'antimoine non lavé pris chaque nuit, réussiront souvent parfaitement : les anodins doivent être toujours sous leur main pour en prendre quand la douleur vient, & la dose déjà indiquée sera suffisante pour les appaiser.

Pathologie.

Pathologie de M. Gaubius, traduite du Latin en François par M. P. Sue, ancien Prévôt du Collège de Chirurgie, Conseiller & Commissaire pour les Extraits de l'Académie Royale de Chirurgie, ancien Commissaire pour les Correspondances, Chirurgien de l'Hôtel-de-Ville, ancien Professeur d'Anatomie & de Chirurgie à l'Ecole-Pratique, Membre des Académies de Montpellier, Rouen, Dijon, Lyon, Bordeaux & Orléans, nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée sur la troisième Edition Latine, publiée en 1781 à Leyde par David Hahn, & sur celle publiée en 1787 à Nuremberg, par Ackermann. A Paris, chez Théophile Barrois, Libraire, quai des Augustins, 1788, un Volume in-8°. de 556 pages.

Il seroit superflu de vouloir faire sentir le mérite de la Pathologie de Gaubius, qui passe en général pour le meilleur Ouvrage de ce genre, & dont on publie la troisième Édition. Nous remarquerons seulement que les connoissances générales & abstraites des maladies qui forment proprement la Pathologie sont, par une sorte de fatalité, seulement lues quand on ne peut y attacher aucune idée fixe & précise, c'est-à-dire, quand on est encore sur les bancs de l'École, & qu'on ne les lit plus lorsqu'on a déjà vu un grand nombre de cas de pratique, c'est-à-dire, quand on pourroit en sentir la justesse & la fécondité : ce que nous avançons sera rendu sensible par un exemple.

« Il y a, dit M. Gaubius, entre les parties » un concours & une conspiration mutuelle » par laquelle comme elles constituent un » tout qu'elles tâchent de conserver entier » en y contribuant chacune de leur part, de » même lorsque quelqu'une d'elles est menacée de quelque mal, les autres & souvent toutes joignent ensemble leurs forces, » secourent celle qui est malade, & combattent pour la cause commune dans celle » de chacune, & pour la cause particulière » dans celle de toutes. » On pourroit defier tous les Bacheliers du monde, avec leurs *argumentabor*, d'attacher quelque idee nette à ces assertions ; mais qu'un Médecin instruit, & doué d'un esprit observateur, ait vu plusieurs cas de pratique, & qu'il ait observé la marche de certaines fièvres, de la petite-vérole, de la goutte, &c., il verra le résultat d'un nombre infini d'observations dans les vues générales que nous venons de citer. Faisons-en l'application à la goutte.

On sait que quand le principe morbifique de la goutte se porte sur quelque viscère, comme le cerveau, les poumons ou l'estomac, elle produit les symptômes les plus alarmans, & qu'en général quand la Nature a assez d'énergie, elle tend à prémunir les foyers de la vie, de la matière morbifique, & à la repousser vers les extrémités inférieures, où elle excite une vive inflammation, avec les douleurs plus ou moins vives. C'est alors une espèce de conspiration des parties internes qui a manifestement pour but la conservation de l'individu : cette lutte salutaire est si reconnue, que la Médecine ne peut faire mieux dans beaucoup de cas que de l'imiter ; c'est ainsi, par exemple, que lorsque la matière de la goutte est fixée sur quelque viscère, & qu'elle produit des symptômes graves, comme l'apoplexie, des suffocations, des syncopes, &c., on cherche aussi-tôt par des topiques irritans ou des épispastiques à ramener la goutte aux extrémités inférieures, & c'est le seul moyen de sauver la vie au Malade.

D'un autre côté, quand la goutte est bien fixée aux extrémités, on doit respecter cet effort vainqueur & salutaire de la Nature, & c'est toujours une très-grande imprudence d'employer les répercussifs ; si on fait même usage de quelque moyen propre à calmer la violence de la douleur, on doit être bien loin de chercher à la dissiper entièrement, mais on doit seulement chercher à la rendre tolérable, puisqu'on doit la regarder elle-même comme un remède. Un Goutteux souffroit les douleurs les plus cruelles dans un accès qui lui étoit survenu : un Médecin prudent crut seulement pouvoir se permettre d'appliquer une fois les sang-sues pour diminuer un peu leur violence ; un autre Médecin qui fut ap-

pelé imagina qu'il pouvoit aller plus loin, & il fit appliquer successivement cinq à six fois les sang-sues pour dissiper entièrement la douleur : les effets de cette pratique inconsidérée furent la mort du Malade par le transport de la matière morbifique de la goutte à l'intérieur. Le principe de Gaubius bien médité sur la conspiration réciproque des parties & la connoissance exacte de la marche de la goutte, eussent certainement fait éviter une semblable imprudence.

M. Sue, en traduisant la Pathologie de Gaubius a rendu un service à ceux qui ne feroient pas bien familiarisés avec le Latin & le style nerveux & précis de l'Auteur.

ANNONCES.

Mémoires pour servir à l'Histoire Physique & Naturelle de la Suisse, rédigés par M. Reynier, Membre de plusieurs Sociétés, & par M. Struve, Professeur Honoraire de Chimie à l'Académie de Lausanne, & Membre de plusieurs Sociétés, Tome premier, chez Jean Mourer, Libraire à Lausanne en Suisse, & chez Guillaume Debure l'aîné, Libraire, rue Serpente, 1788, un Volume in-8°.

Nouvelle Méthode de pratiquer l'Opération Césarienne, & Parallèle de cette Opération & de la Section de la Symphise des os pubis; par M. Lauverjat, Membre du Collége & de l'Académie Royale de Chirurgie, Associé à celle de Wilna en Lythuanie, &c. A Paris, chez Méquignon l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers, près des Écoles de Chirurgie, 1788, un Volume in-8°.

Nous rendrons incessamment compte de cet Ouvrage.

Dissertation sur le Cresson de roche, la Panacée des Alsaciens dans différentes maladies, spécialement dans les obstructions du foie & les maladies de poitrine, & sur son analyse chimique, avec fig.; par M. Buch'oz.

Dissertation sur l'Anis étoilé, ses différentes espèces, son analyse chimique, ses propriétés alimentaires, médicinales, alexitères, superstitieuses & d'ornement pour les jardins, & sur la manière d'en tirer une liqueur connue sous le nom de Badiane, avec fig.; par M. Buch'oz.

Geschichte und systematische, c'est-à-dire: *Histoire des Mines situées dans le District de Biber au Comté de Hanau-Munzenberg, & dans les lieux circonvoisins; par M. de Pancin. A Leipsick, chez Hersel, 1787, in-8°. de 190 pages, avec une Carte.*

En 1494 il y avoit à Biber des Mines qui ont prospéré depuis que Hanau a passé à la Maison de Hesse. Ces Mines consistent en terre ferrugineuse, ardoise cuivreuse, sable de cuivre, terre jaune, cobalt. M. de Pancin en décrit la fonte & les moyens de la perfectionner. Le fer fondu de cet endroit est toujours aigre, quoiqu'il ne contienne point d'arsenic : ce qu'on aura peine à croire, c'est que cent huit livres de fer brut en donnent soixante-quinze de fer forgé. On ne croit pas beaucoup à sa bonté.

G. R. Boehmeri prolusio quâ Cyani Segetum nuper experta vires laudantur. A Wittemberg, 1787.

On recommande l'eau distillée de Bluet (Cyani Segetum) pour l'inflammation des yeux, la rougeur, la chassie, & même pour fortifier la vue.

Beobachtungen, &c., c'est-à-dire: *Observations de Médecine, de Chirurgie & de Médecine légale, avec l'Analyse & la Description de Quedlinbourg; par C. J. Ziegler, Docteur-Médecin. A Leipzig, chez Crusius, 1788.*

L'Auteur fait voir dans un article particulier l'efficacité des lavemens de vinaigre dans les affections hydropiques, les fleurs-blanches, les spasmes, &c.

First Lines, &c., c'est-à-dire: *Élémens de Théorie & de Pratique de Chimie Philosophique; par J. Berkenhout, Docteur-Médecin. A Londres, 1788.*

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN*, Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 45.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

MATIÈRE MÉDICALE.

EXTRAIT d'une Lettre écrite de Dublin du 13 Octobre sur la fréquence des Apoplexies dans cette saison, & sur une liqueur acide retirée du lait, & propre à être employée dans les cas de pulmonie ou de consomption. (The Morning post.)

» LA nuit du Vendredi dernier M. Higgins se mit au lit avec toutes les apparences d'une bonne santé; vers les trois heures du matin sa femme l'entendit gémir, & se leva immédiatement pour appeller du secours; mais tout fut inutile, & le Malade expira dans peu de minutes.

« Le grand nombre d'attaques d'Apoplexie, qui sont survenues en dernier lieu à différentes personnes, a engagé les Medecins à tenir une consultation pour en rechercher les causes; on n'a point encore appris quel étoit le résultat de leurs avis; on a compté qu'il étoit mort plus de trente-six personnes, les trois semaines (1) dernières, par des attaques imprévues de cette maladie; Jeudi dernier il en a péri trois de cette manière, sans en avoir eu aucun pressentiment antérieur.

« Une liqueur faite de lait de jument, que les Tartares appellent *Koumiss*, & qui est d'un usage général parmi eux, a été reconnue comme douée d'une efficacité singulière dans les affections de pulmonie & de consomption; dans ces derniers temps on a cherché un équivalent de cette liqueur en Irlande & dans d'autres pays, & on a opéré les mêmes effets avec une préparation analogue du lait de vache: voici le procédé qu'il faut suivre pour préparer cette espèce de *Koumiss*.

« On prend trois parties de lait récent, & on y ajoute une partie de lait de beurre à titre de ferment pour exciter la fermentation acide, (une huitième partie de Koumiss préparé d'avance seroit encore un ferment plus convenable); on couvre le vaisseau avec une toile épaisse, & on le met dans un lieu modérément chaud; on le laisse là au moins vingt-quatre heures, & après ce temps-là le lait sera devenu acide, & il se ramassera à sa surface une substance épaisse; alors avec une batte à beurre on l'agitera jusqu'à ce que la substance épaisse dont je viens de parler soit intimement mêlée avec le fluide subjacent; on laissera de rechef la liqueur dans cette position pendant vingt-quatre heures de plus; après quoi on la versera dans un vaisseau plus haut & plus étroit, ou dans une baratte (baril qu'on remplit de crême pour faire du beurre), où l'agitation sera répétée comme aupatavant

(1) Quelle que soit la cause particulière qui a déterminé à Dublin ce grand nombre de cas d'Apoplexie, il est certain que cette maladie est toujours plus fréquente aux approches de l'hiver, & qu'on doit alors veiller avec un nouveau soin sur soi-même quand on a lieu de la craindre On sait qu'une constitution de corps pléthorique & pituiteuse, un cou court, l'habitude d'une vie sédentaire, un âge sur le retour, l'intempérance, la tristesse, &c. disposent à des attaques d'Apoplexie, sur-tout vers le déclin de l'automne. On sait aussi que les présages ordinaires en sont une espèce d'engourdissement & de somnolence, quelquefois des tremblemens, des vertiges, une respiration entrecoupée lorsqu'on fait du mouvement, &c, : on doit donc alors, pour prévenir la maladie, s'exciter à faire plus d'exercice qu'à l'ordinaire, faire usage du café, éviter les affections tristes de l'ame, user de quelque évacuant, tâcher en un mot de diminuer la surabondance des humeurs, & de fortifier le corps. *Note du Rédacteur.*

jusqu'à ce que la liqueur paroisse parfaitement homogène : c'est dans cet état qu'on l'appelle *Koumiss*, & qu'on en fait usage ; elle a un goût agréable mêlé de doux & d'acide : l'agitation doit être employée toutes les fois qu'on en veut faire usage. »

C'est là la boisson de cette liqueur qu'on a trouvée très-efficace contre la pulmonie ou la consomption qui sont si ordinaires parmi les Anglois. Il est à desirer qu'on cherche à constater en France ses heureux effets par de nouvelles épreuves.

MÉDECINE-PRATIQUE.

Mémoire qui a remporté le Prix au jugement de la Faculté de Médecine de Paris le 22 Novembre 1787, sur la question proposée en ces termes : Décrire la maladie du Mesentère propre aux enfans, que l'on nomme vulgairement *Carreau*, l'envisager dès son principe, rechercher les causes qui la produisent, & exposer avec précision les moyens de la prévenir & ceux de la guérir; *par M. Baumes, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, Agrégé au College des Médecins de Nismes, Médecin de l'Hospice de Charité de la même Ville, Associé Regnicole de la Société Royale de Médecine de Paris, &c. A Nismes, chez Belle, Imprimeur du Roi, & se vend à Paris, chez Théophile Barrois, Libraire, quai des Augustins, chez la Veuve Gontier & chez Bascou, Libraires à Montpellier, chez Perisse, Libraire à Nismes, & chez les principaux Libraires des Provinces, 1788, Brochure in-8°. de 108 pages.*

« Rien n'intéresse que ce qui est vrai, dit » avec raison M. Baumes, & rien en Méde- » cine n'est vrai que ce qui a l'expérience & » l'observation pour base. » C'est d'après des principes aussi sages que M. Baumes procède, & qu'il trace le diagnostic & le traitement d'une maladie sur laquelle un Corps illustre avoit demandé de nouvelles lumières. Les divers degrés en sont sur-tout fixés avec une précision qui influe puissamment sur les règles qu'on doit suivre dans la cure.

Si, après l'action des causes qui peuvent donner lieu à la maladie du Mezentère, on observe que le visage de l'enfant soit plombé ou pâle, les extrémités inférieures peu nourries & foibles, le ventre un peu renitent ou empâté sans douleur, des dejections délayées, quelquefois entremêlées de matières blanchâtres, un commencement de maigreur, précédé de tristesse, d'un état de langueur ou d'une espèce d'engourdissement, une faim désordonnée, la soif, la chaleur de la paume des mains, il y a lieu de soupçonner que l'enfant est attaqué du Carreau, & que la maladie est au premier degré. Si on voit dans ce même enfant le visage terreux ou livide, la peau rude & comme chagrinée, les extrémités inférieures sensiblement amaigries, le ventre prominent, dur & sans douleur, la faim plus pressante, la soif plus vive, la tristesse plus marquée, une diarrhée soutenue, des dejections grisâtres & fétides, un sommeil difficile & court, on doit, suivant M. Baumes, regarder le Carreau comme au second degré.

Si dans ce même enfant le volume & la dureté du ventre sont considérables, si le dévoiement est continuel, si la fièvre étique est réglée, si le visage est d'un blanc de cire, si les lèvres sont pâles, si les joues sont parsemées de stries rouges ou veineuses, s'il y a des signes d'épanchement dans le ventre ou dans la poitrine, & quelquefois en même-temps dans ces deux cavités, on doit penser que la maladie a parcouru sa troisième & dernière période. Si le mal n'est encore qu'au premier degré, on peut compter sur l'action des remèdes appropriés aux causes du Carreau & aux circonstances. Dans le second degré, où les engorgemens du Mesentère sont plus forts & plus tenaces, M. Baumes ne dissimule point que le pronostic est plus que douteux, & que le troisième degré de la maladie est presque sans ressource.

Les causes qui peuvent produire le Carreau sont en très-grand nombre, puisqu'elles comprennent toutes les erreurs de l'éducation physique des enfans, & cette source, on peut le dire, est très-féconde. C'est ainsi qu'on doit reconnoître comme causes éloignées du Carreau le défaut de lait maternel, sur-tout dans les commencemens de l'allaitement, l'évacuation incomplette du meconium, l'abus de la panade ou de la bouillie, un lait trop consistant, des alimens solides donnés trop tôt, l'usage des maillots, celui des corps, l'habitation des enfans en commun, comme dans les Hospices de Charité, un air maréca-

geux & mal-sain, un vice scrophuleux ou rachitique, & quelquefois des fièvres exanthemiques, comme la petite vérole, la rougeole, &c. C'est toujours en rapprochant les causes qui ont pu produire la maladie, avec les symptômes qui la caractérisent, qu'on doit se décider & prononcer sur sa nature.

« On peut sans doute dans bien des cas prévenir le Carreau, mais c'est en portant ses vues sur les abus de l'éducation physique; ainsi l'enfant sera lavé à plusieurs reprises au sortir du sein de sa mère avec une eau de savon tiède pour bien enlever toutes les viscosités de la peau. Cet enfant, suivant les préceptes de M. Baumes, ne vivra que de lait & d'eau sucrée, s'il est possible, jusqu'à sa première dentition; à cette époque on lui permettra l'usage du bouillon de viande, & à mesure que les progrès de l'âge exigeront un surcroît d'alimens, on lui donnera des crêmes de pain, de riz ou de toute autre substance de facile digestion. Peu à peu on lui accordera du pain, quelques fruits fondans de la saison & des racines potagères, ou des herbages cuits sans beaucoup d'apprêts. Parvenu au moment du sevrage, cet enfant ne mangera uniquement que des soupes grasses, des végétaux apprêtés simplement, des fruits, des farineux & quelque peu de bonne viande blanche ou du poisson de la meilleure qualité, du pain bien cuit & bien fermenté; sa boisson sera l'eau pure. »

« Si l'enfant ne peut pas être nourri par sa mère, on lui choisira une nourrice dont le lait soit aussi nouveau qu'il soit possible; enfin si cet enfant est condamné à être élevé avec une nourriture artificielle, on ne lui accordera que des crêmes faites avec les farineux les plus légers, du lait de chèvre ou de celui de vache récemment tiré, du bouillon de viande, en suivant d'ailleurs les autres instructions qui viennent d'être données; dans tous les cas si les digestions deviennent laborieuses, on les aidera avec quelque doux aromate ou quelque léger carminatif, &c. Cet enfant sera élevé sans maillot, sans corps; on lui fera des frictions sèches sur le tronc & les membres le plus souvent qu'on pourra, au moins trois ou quatre fois par semaine; on veillera avec soin sur sa propreté, & on continuera de le laver tous les jours, quelquefois avec l'eau tiède, & le plus souvent avec l'eau froide. Quand il sera assez fort pour faire de l'exercice, on l'excitera à se livrer à tous les amusemens actifs propres à son âge. Après le sevrage il sera conduit suivant des principes analogues.

Parmi les observations particulières que rapporte M. Baumes on peut citer le résultat d'une d'entre-elles, qui ne laisse aucun doute sur l'efficacité des moyens préservatifs qui viennent d'être exposés. Un malheureux père qui venoit de perdre successivement cinq enfans desira d'être instruit de la nature du mal par l'ouverture du corps du dernier mort; l'état du Mesentère fit connoître que c'étoit le Carreau, & dès-lors il résolut d'assujettir ses nouveaux enfans, s'il venoit à en avoir, aux règles qui viennent d'être prescrites; elles lui ont été si utiles qu'il a pu conserver depuis, trois enfans, qui sont sains, bien conformés, & qui commencent à faire son bonheur.

Les trois indications que présente la maladie doivent être remplies, suivant M. Baumes, 1°. par l'usage des fondans; 2°. par celui des évacuans; 3°. par celui des toniques. Il fait succéder sur cet objet une longue exposition des remèdes employés par les Auteurs; mais nous lui ferons un petit reproche; car ce qui pourroit être un merite pour un Ouvrage de pure compilation devient un défaut pour un Mémoire aussi bien fait que le sien; il a trop suivi sur cet article la méthode des Médecins érudits qui entassent avec une espèce de profusion & une sorte de luxe une foule de médicamens quelquefois trop compliqués, sans fixer les circonstances qui doivent en diriger le choix, & sans déterminer les espèces particulières de la maladie qui doivent faire donner à certains d'entre-eux une juste préférence. Il est vrai que les observations détaillées qui terminent l'Ouvrage remédient à cet inconvénient, & servent à diriger la conduite du jeune Médecin dont le jugement auroit pu rester incertain au milieu d'un étalage facile d'érudition & d'une stérile redondance de remèdes.

Chimie.

Lettre de M. C. P. R. au Rédacteur de la Gazette de Santé.

On annonce, Monsieur, dans les dernières Lettres de Londres un champion du phlogistique bien re-

doutable. Les Partisans de cette doctrine reprennent courage; ils s'égayent aux dépens de nos nouveaux Nomenclateurs. Les mots *oxigène*, *hydrogène*, *azote* pour signifier le principe acidifiant, le principe de l'eau, le principe de cet air méphitique qui entre pour à-peu près les trois quarts dans la constitution de l'atmosphère, leur paroissent sortir des étymologies grecques; d'ailleurs, quelle barbarie dans les terminaisons en *ate*, en *ite*, en *ure!* Et ce carbonne que nos poumons exhalent sous forme d'acide!

Cette querelle m'en rappelle une autre assez plaisante entre d'Alembert & Rouelle. Celui ci lisoit à l'Académie des Sciences un Mémoire intéressant écrit d'une manière peu correcte. Alors les Géomètres prenoient peu d'intérêt à la Chimie; ils ne pouvoient prévoir que cette Science seroit un jour susceptible de toutes les finesses de l'analyse. Bref, d'Alembert interrompt le Mémoire pour y faire remarquer des fautes de langue. Eh! Monsieur, s'écria le Chimiste en colère, sommes-nous ici dans l'Académie du beau parlage!

Je ne répondrai pas tout-à-fait avec le célèbre Rouelle; qu'importe l'élégance du langage lorsqu'il s'agit de vérités nouvelles? Mais je suis très convaincu, Monsieur, que dans les Sciences le principal mérite du style est la clarté & la précision; qu'on doit toujours se proposer ce but, dût-on, pour y atteindre, hasarder quelques expressions. Revenons à la nouvelle Nomenclature publiée il y a six mois par MM. de Morveau, Lavoisier, Berthoier, de Fourcroy, & examinons si elle mérite les épithètes un peu dures qu'on lui a prodiguées.

D'abord l'acide vitriolique qu'on obtient en brûlant du soufre dans l'air vital, & qui n'est qu'une combinaison du soufre & de l'oxigène, est nommé par nos Nomenclateurs *acide sulphurique* lorsqu'il est saturé de ce principe de l'air vital. Mais les corps combustibles, qui ont plus d'affinité pour l'oxigène que n'en a le soufre, ou l'enlèvent en entier à l'acide, & en séparent le soufre tout pur, ou ne lui en enlèvent qu'une portion. Dans le second cas il est encore acide, & pour le distinguer de ce qu'il étoit dans l'état de saturation, on change la terminaison, & on le nomme *acide sulphureux*. Les principes de l'acide nitreux, l'oxigène & l'azote sont faciles à séparer; le contact de la lumière suffit pour en dégager une quantité considérable d'air vital. Nous pouvons donc l'avoir dans des états fort différens, & il y auroit confusion à le désigner toujours par le même mot. Aussi le nomme-t-on *acide nitrique* lorsqu'il est saturé d'oxigène, & *acide nitreux* lorsqu'il a perdu de ce principe acidifiant. Alors il se colore, au lieu que dans l'état de saturation il est absolument sans couleur.

Passe pour cela, me dira-t-on. Mais ces sels en *ate* ou en *ite* selon que l'acide combiné aux terres, aux alkalis, aux métaux est en *ique* ou en *eux*, & ces autres terminaisons en *ure* lorsque c'est la base acidifiable en nature qui est combinée; pouvez-vous espérer de les faire admettre? Quel est le Professeur qui oseta prononcer en public les mots *nitrate*, *nitrite*, *sulfate*, *sulfite*, *sulfure*, *&c.?* Celui qui respectera assez son auditoire pour être convaincu qu'on ne lui demande pas des phrases sonores, mais des idées exactes exprimées avec le plus de concision qu'il est possible.

Ce Professeur se servira des expressions *sulfate de potasse*, *sulfate de soude*, *tartrite de potasse*, *tartrite de soude*, sans que ses Auditeurs aient perdu de vue qu'il s'agit de sels formés des acides sulphurique & tartereux avec la potasse & la soude: sera ce la même chose si, par excès de délicatesse, il préfère d'employer les noms anciens *sel de Duobus*, *sel de Glauber*, *sel Végétal*, *sel de Seignette?* D'autres expressions, telles que *safran de mars apéritif*, *plombagine*, dont on pourra ne pas se rappeler aussitôt les significations, empêcheront de suivre le fil de ses idées, ce qui n'arrivera pas s'il dit *carbonate de fer*, *carbure de fer*, parce que les mots mêmes indiquent deux composés, où le fer est combiné avec l'acide carbonique dans l'un, & avec le charbon en nature dans l'autre.

La suite dans le Numéro prochain.

ANNONCES.

De generatione specimen Physiologicum cum annexâ observatione, autore L. G. Morel. A Strasbourg

Si le tableau historique des opinions des hommes, c'est-à-dire, de leurs erreurs sur la génération, pouvoit éclaircir cette question, ce Mémoire de M. Morel ne laisseroit rien à desirer.

A Treatise on Elementary Air, &c., c'est-à-dire: *Traité sur l'Air Élémentaire, par Hamilton Kerso, Docteur en Médecine. A Londres*, in-12.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 46.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

HISTOIRE NATURELLE.

EXTRAIT d'un Mémoire sur un arbrisseau connu des Anciens sous le nom de Lotus de Lybie; *par M. Desfontaines, de l'Académie des Sciences.* (Journal de Physique.)

LE *Lotus* est comme tant d'autres végétaux fameux que les Anciens ont pris (1) soin de louer souvent avec exagération plutôt que d'en donner une description exacte & caractéristique. Hérodote, Théophraste, Strabon, Polybe, Pline vantent à l'envi le fruit de cet arbrisseau comme un aliment exquis : Homère lui-même en avoit donné l'exemple; ce peintre fidèle des mœurs antiques parle d'un grand peuple qui habitoit sur la côte d'Afrique (les Lotophages,) & qui faisoit de ce fruit sa principale nourriture ; il ajoute qu'après que les compagnons d'Ulysse en eurent goûté, ils oublièrent entièrement leur patrie, & qu'il fallut employer la violence pour les arracher à ce séjour de délices.

Le Docteur Schaw avoit présumé que ce Lotus étoit une espèce de jujubier sauvage qui est encore aujourd'hui très répandue dans toute la partie méridionale du Royaume de Tunis; mais il n'en a donné qu'une description très-imparfaite, avec une figure qui n'en représente ni les fleurs ni les fruits. Le jujubier décrit par Linnée sous le nom de *Rhamnus Lotus*, paroît bien être l'arbrisseau dont il est ici question; mais il semble que ce célèbre Naturaliste n'en parle que d'après le Docteur Schaw, & les caractères spécifiques de cet arbrisseau lui ont échappé. M. Desfontaines, dans un voyage sur la côte d'Afrique entrepris pour le progrès de l'Histoire Naturelle & de la Botanique, se proposa de faire de nouvelles recherches sur cet objet intéressant ; il vérifia soigneusement la position des lieux décrits par les Anciens, bien persuadé qu'un végétal qui y fut autrefois assez abondant pour servir de principale nourriture à tout un peuple, ne pouvoit que s'être conservé dans ces contrées. Il n'a point été trompé dans son attente, & son Mémoire ne paroît plus laisser rien à desirer sur le caractère distinctif du Lotus de Lybie.

Le Rhamnus Lotus, car M. Desfontaines lui conserve le nom de Linnée, s'élève à la hauteur de quatre à cinq pieds; ses rameaux nombreux & recourbés vers la terre sont garnis d'épines qui naissent deux à deux, & dont l'une est droite & l'autre courbe comme celles du jujubier cultivé. Ses feuilles tombent pendant l'hiver; elles sont alternes, ovales, obtuses, legèrement crénelées, larges de trois ou quatre lignes, & marquées de trois nervures longitudinales. Les fleurs naissent en petits groupes aux aisselles des feuilles; quelquefois elles sont solitaires. Le calice est à cinq divisions ovoïdes, ouvertes, partagées longitudinalement par une petite ligne saillante. La corolle est composée de cinq pétales plus courts que le calice, & creusés en forme de demi entonnoir. Les étamines, au nombre de cinq, sont opposées aux pétales, & les deux styles sont courts & rapprochés. Le fruit est

(1) Il y avoit une autre espèce de Lotus qui étoit particulière à l'Egypte, & qui croissoit dans les canaux destinés à conduire les eaux du Nil pour arroser & fertiliser les campagnes. Cette espèce est connue des Botanistes sous le nom de *Nymphæa Lotus*, & on en trouve une description exacte dans l'Ouvrage de Prosper Alpin. Les semences & les racines de cette espèce de Lotus ont été employées autrefois, & le sont encore aujourd'hui, à la nourriture des hommes.

un drupe pulpeux à-peu-près sphérique, de la grosseur d'une prunelle sauvage. Il renferme un noyau osseux dans son intérieur. En mûrissant il prend une couleur rousse approchante de celle de la jujube. Le Lotus fleurit en Mai, & ses fruits sont mûrs dans le courant d'Août & de Septembre; leur goût approche de celui de la jujube, mais il est plus agréable.

On trouve dans le Mémoire de M. Desfontaines une discussion de divers passages des Auteurs anciens sur le Lotus. Il a vérifié ce que dit Polybe sur les usages diététiques de son fruit. « Aujourd'hui, ajoute-t-il, les habitans des bords de la petite Syrthe & du voisinage du désert, recueillent encore les fruits du jujubier que je prends pour le Lotus; ils les vendent dans tous les marchés publics, les mangent comme autrefois, & en nourrissent même leurs bestiaux; ils en font aussi de la liqueur en les triturant avec de l'eau. Il y a plus: c'est que la tradition que ces fruits servoient anciennement de nourriture aux hommes, s'est même conservée parmi eux ». Théophraste rapporte que l'armée d'Ophellus en traversant l'Afrique pour se rendre à Carthage, se nourrit des fruits de cet arbre pendant plusieurs jours; & précisément la plupart des plaines arides & incultes qui conduisent de la partie méridionale du Royaume de Tunis vers les ruines de l'ancienne Carthage, sont encore aujourd'hui couvertes en beaucoup d'endroits de l'espèce de jujubier que M. Desfontaines prend pour le Lotus: il n'y a observé aucun autre arbre ou arbrisseau avec lequel on puisse le confondre.

Électricité Médicale.

Extrait d'un Mémoire de M. Masars sur l'Électrisation par bain, par souffle & par aigrettes. (Histoire & Mémoire de l'Académie Royale des Sciences, &c. de Toulouse, Tome III, 1788.)

Avant de parler du Mémoire de M. Masars, il est bon de rappeler quelques notions préliminaires: on sait que M. l'Abbé Bertholon, dans un Ouvrage publié sur l'Électricité Médicale, met au nombre des remèdes efficaces *l'Électrisation par bain, celle par souffle & celle par aigrettes* (1); mais outre que ce Physicien n'a que les connoissances vagues & superficielles de Médecine qu'on acquiert par la lecture de nos Livres élémentaires, sa manière de procéder & de s'étayer moins sur des expériences directes que sur des raisonnemens peu concluans, a fait regarder son Ouvrage comme peu exact, & a donné lieu à une juste & sévère critique. M. Marat dans un Mémoire sur l'Électricité Médicale, couronné par l'Académie de Rouen en 1784, a cherché à renverser presqu'entièrement tout l'édifice construit par M. l'Abbé Bertholon, & il a fait regarder comme sans effet les trois genres d'Électrisation dont nous venons de parler; mais il paroît s'être trop laissé emporter au desir de contredire, & ses Expériences ne fournissent souvent que des preuves négatives: l'un étoit allé trop au-delà, l'autre est resté trop en-deçà, & M. Masars cherche à terminer la question par de nouvelles Expériences.

M.... âgé de 42 ans avoit été électrisé pendant deux mois, & guéri d'une affection paralytique du bras. Après ce traitement il exposa à M. Masars que depuis la petite vérole qu'il avoit eue dans son enfance, la cornée transparente de l'œil gauche étoit couverte de taches d'une couleur semblable à celle de la pupille, à tel point qu'on ne pouvoit les appercevoir sans une attention particulière, mais de manière qu'il distinguoit à peine la lumière des ténèbres. Il y éprouvoit des changemens si considérables depuis l'Électrisation du bras & de la main, qu'il commençoit à voir très-distinctement, & que les taches en étoient presqu'entièrement dissipées; cependant jusqu'alors l'œil n'avoit été *électrisé que par bains*, & seulement lorsque le bras & la main l'étoient par étincelles & par frictions. (L'Électrisation par frictions consiste à envelopper de flanelle les parties affectées, puis à

(1) *L'électrisation par bain* consiste à isoler le sujet en expérience, & à le faire communiquer avec le conducteur d'une machine électrique en jeu. *L'électrisation par souffle* consiste à présenter le revers de la main au conducteur électrisé, en ayant soin que la partie qu'on présente soit velue ou humide pour empêcher l'étincelle de partir; enfin, *l'électrisation par aigrettes* se pratique en présentant une pointe métallique aiguë à la partie affectée, afin de soutirer le fluide électrique, ou afin d'en fournir.

promener légèrement sur les parties l'anneau d'une tige métallique électrisée à manche de verre.) En commençant le nouveau traitement il le fut par souffle & par aigrettes.

La séance ne duroit qu'environ dix ou douze minutes. La moitié étoit employée à transmettre le fluide de l'extérieur à l'intérieur avec les procédés que M. Mauduit y a ajoutés, & l'autre moitié à le soutirer de l'intérieur au-dehors. Cette méthode eut un si grand succès qu'en moins d'un mois le Malade fut en état de lire, en fermant l'œil sain, une page d'un Livre *in-12 caractère cicéro*, & d'appercevoir d'assez loin le trou d'une aiguille à coudre de moyenne grosseur. Il fut obligé bientôt après de passer trois jours & trois nuits consécutifs à un dépouillement de livres de commerce d'un Failli, & de transcrire les pièces justificatives de la faillite sans que cet œil qui concouroit avec le droit à ce travail forcé, éprouvât d'autre incommodité qu'un peu de lassitude.

M. Masars ajoute plusieurs autres exemples de maladies des yeux qui ont été guéries ou notablement soulagées par l'Électrisation par bain, par souffle, par aigrettes. Il est parlé dans une de ces Observations, d'une fille de neuf ans qui souffroit depuis quatre années une ophthalmie (inflammation considérable de l'œil gauche,) avec impossibilité de regarder le jour & le feu, larmoiement presque continuel, chassie & suppuration des bords des paupières, chûte de la plus grande partie des cils & une tache longitudinale qui sembloit partager en deux hémisphères la cornée transparente. Sa guérison a été opérée par l'Électrisation dont on vient de parler.

Matière Médicale.

J. G. Gunzii Philos. & Med. Doct. & Nosodochii Waldheimensis Medici ordinarii, de Cortice Salicis, &c. Mémoire sur l'usage de l'Écorce de Saule qu'on peut substituer à celui du Quinquina ; par J. G. Gunz, Médecin ordinaire de l'Hôtel-Dieu de Waldheim. A Strasbourg, chez Koenig.

On doit louer M. Gunz de chercher à introduire dans l'usage de la Médecine des remèdes indigènes par préférence à ceux qui nous viennent de l'Étranger, & d'avoir soumis à de nouvelles épreuves la vertu fébrifuge de l'Écorce de Saule : il recommande de recueillir cette Écorce pendant les mois de Mars, d'Avril ou de Mai sur de jeunes branches de deux ou trois ans : on l'obtient alors d'une belle couleur très-verte, luisante, d'une saveur amère & legèrement balsamique. Comme le genre de Saules offre un grand nombre d'espèces, M. Gunz indique celles dont il a fait usage, savoir le Saule rouge (*Salix pentandra. L.*) Le Saule cassant (*Salix fragilis. L.*) Le Saule commun (*Salix alba L.*) Le Marceau (*Salix caprea. L.*) L'Osier franc (*Salix vitellina. L.*) L'Osier pelé (*Salix amigdalina. L.*)

M. Gunz a commencé par le *Salix pentandra* ; son écorce soigneusement desséchée & nouvellement découpée, exhale une odeur volatile, huileuse & spiritueuse ; l'eau qu'il en a retirée par la distillation, est très-aromatique. Nous ne nous arrêterons point sur toutes les préparations pharmaceutiques que M. Gunz a fait de l'Écorce de Saule ; encore moins sur toutes les maladies qu'il croit pouvoir être guéries par ce végétal ; car sur ce dernier point il paroît s'être livré à une prévention sans bornes, & on diroit que ce seul remède peut tenir lieu de tous les autres : c'est d'ailleurs une fatalité attachée à tous les remèdes nouveaux dont on prône les vertus avec un enthousiasme aveugle, & que l'expérience parvient ensuite à mettre à leur vraie place.

Chimie.

Suite de la Lettre insérée dans le Numéro précédent.

Toute la nomenclature nouvelle se réduit à un petit nombre de définitions telles que celle-ci : Les bases acidifiables étant le soufre, le phosphore, &c., si les acides sont saturés d'oxigène, nous les nommerons *sulfurique*, *phosphorique*, *&c.*, & *sulfureux*, *phosphoreux*, *&c.* s'ils contiennent moins du principe acidifiant : nous nommons *sulfate*, *phosphate*, *&c.*, ou *sulfite*, *phosphite*, *&c.* les sels formés par la combinaison des acides sulfurique, phosphorique, &c., ou *sulfureux*, *phosphoreux*, *&c.* avec les terres, les alkalis, les métaux ; & si dans ces combinaisons avec les terres, les alkalis, les métaux, c'est le soufre, le phosphore, &c. qui entrent en nature, le composé sera un *sulfure*, un *phosphure*, *&c.*

Cette nomenclature étant adoptée généralement, une foule de mots qui ne font que surcharger la

mémoire seront bannis de la Chimie. A ces étiquettes alkaest de Vanhelmont, esprit de Mindererus, syderum de Bergman, ou syderotette de Morveau, qui ne présentent aucun sens à celui qui entend parler pour la première fois de ces substances, on substituera carbonate de potasse, acétite ammoniacal, phosphure de fer, qui sont de vraies définitions; & quand nous ne devrions pas tirer de ces changemens tout le fruit qu'on a droit d'en attendre, ne suffiroit il pas que les Restaurateurs de la Chimie eussent déterminé de n'écrire que dans cette langue, pour nous empresser de l'apprendre?

Pour avoir la paix, Monsieur, j'accorderai à nos savans Littérateurs que les mots oxigène, hydrogène, azote n'ont pas là leur vraie signification; & en attendant qu'ils en fournissent de meilleurs, je rendrai grace aux Chimistes modernes qui nous ont appris qu'en combinant ces substances simples deux à deux, elles donnent l'oxigène & l'hydrogène de l'eau, l'oxigène & l'azote de l'acide nitrique, l'hydrogène & l'azote de l'alkali volatil. Je rendrai grace à celui qui a démontré le premier que l'oxigène est le principe acidifiant; que les chaux métalliques ne sont que des combinaisons des métaux avec l'oxigène, d'où le nom d'oxide qu'on leur a donné; que l'air fixe est une combinaison du charbon pur ou du carbonne avec l'oxigène, ce qui l'a fait nommer acide carbonique; & parce que les animaux en respirant convertissent en acide carbonique la portion vitale de l'air, je regarderai comme infiniment probable que dans la respiration le calorique de l'air vital est absorbé par le sang des animaux, tandis que l'oxigène est changé en acide carbonique par quelque substance analogue au principe charbonneux qui doit se trouver dans les poumons.

Je suis, &c.

ANNONCES.

Nova Acta Helvetica, Physico-Mathematico, &c. Medica, c'est-à-dire: *Nouveaux Mémoires Helvétiques de Physique, de Mathématiques, d'Anatomie, de Botanique & de Médecine, premier Volume. A Basle & à Strasbourg, chez Koenig*, 1787.

Parmi les Mémoires de Médecine de cette Collection intéressante, on trouve l'histoire d'une céphalée (mal de tête,) rhumatique, d'amblyopie & de toux sèches guéries avec l'infusion du bois de *quassia*; par M. P. R. Vicat.

Aphorismi de cognoscendis & curandis febribus. Editit. Max. Stoll. J. C. R. A. Majestatis Consil. Medicinæ clinicæ Profess. publ. ord. Vindobonæ, 1787. *On trouve cet Ouvrage à Paris, chez Croullebois, Libraire, rue des Mathurins.*

Comme tous les Ouvrages de M. Stoll intéressent le Public, nous ferons connoître plus particulièrement cet Ouvrage.

Principles of Surgery, &c., c'est-à-dire: *Principes de Chirurgie à l'usage des Etudians dans cet Art, première Partie; par Jean Pearson, in-8°. A Londres*, 1788.

An Essay on the Method, &c. Essai sur la Méthode d'étudier l'Histoire Naturelle; par Richard Kentish. A Londres.

Culture de la grosse Asperge de Hollande la plus précoce, la plus hâtive, la plus féconde & la plus durable qu'on connoisse, par M. Filassier, des Académies d'Arras, de Lyon, &c. A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez Méquignon l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers, 1788.

Mémoire de M. le Chevalier de Soyecourt, sur les Expériences données en preuve de la chaleur latente, sur quelques défauts inconnus, mais énormes du Thermomètre, & sur les moyens d'y remédier: Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences, Belles Lettres & Arts de Rouen, 1787. *A Paris, chez Bluet fils aîné, rue Dauphine.*

Fran. Tavares Med. Doct. &c. de Pharmacologiâ libellus Academicis prælectionibus accommodatus. A Coïmbre, 1787.

ERRATA du N°. précédent.

Page 180, ligne 19, col. 2, *lisez* Tartareux.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 47.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

CHIRURGIE.

NOUVELLE Méthode de pratiquer l'Opération Césarienne, & Parallèle de cette Opération & de la Section de la Symphise des os pubis; par M. Lauverjat, Membre du Collège & de l'Académie Royale de Chirurgie, Associé à celle de Wilna en Lythuanie, &c. A Paris, chez Méquignon l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers, près des Écoles de Chirurgie, 1788, in-8°, de 332 pages. Prix, 3 liv. 12 sols broché.

LE ton de réserve & de candeur qui règne dans cet Ouvrage, la marche févère que l'Auteur a adoptée, & le soin extrême de ne procéder qu'après des faits rigoureusement discutés; l'examen impartial d'une méthode d'abord préconisée avec un zèle prématuré, & regardée sans fondement comme un heureux supplément de l'Opération Césarienne, mettent M. Lauverjat au rang du très-petit nombre d'Auteurs qui écrivent pour faire faire des progrès solides à l'Art de guérir, & non pour usurper la célébrité & la vogue.

Dans l'exposition du plan général de son Ouvrage, l'Auteur remarque que depuis plus d'un siècle il n'est aucune partie de la Chirurgie qui ait fait enfanter plus de Volumes que celle qui a pour objet l'Art des Accouchemens, & qu'excepté quelques Auteurs, on n'a fait que reproduire Mauriceau, souvent après l'avoir défiguré. N'auroit-il pas mieux valu, ajoute-t-il avec raison, remplir les lacunes qu'on remarque dans l'Ouvrage de cet Accoucheur célèbre, développer ce qui peut y être obscur, étendre ce qui est trop concis; relever enfin les erreurs qui ont pu lui échapper? Aussi M. Lauverjat, sans s'arrêter à une fastidieuse compilation de ce que d'autres ont écrit, se borne à exposer d'abord le résultat de ses propres observations sur les vices soit essentiels, soit accidentels du bassin, sur quelques obstacles à l'accouchement, & sur d'autres notions préliminaires de celles de l'Opération Césarienne.

Le célèbre Guillaume Hunter, dans les leçons publiques qu'il faisoit à Londres sur l'Art des Accouchemens, avouoit qu'il n'étoit réellement effrayé dans sa pratique que de deux symptômes: de l'hémorragie utérine & des convulsions qui survenoient durant les couches. On doit à M. Lauverjat des principes très-solides & de nouvelles lumières sur ce dernier symptôme que tous les Accoucheurs ont toujours regardé comme très-effrayant. Il fait voir combien les douches à la glace & le bain froid qu'on a conseillés dans ces derniers temps, sont contraires à la raison & à l'expérience. La distinction sur-tout qu'il fait des causes des convulsions suivant que ces causes portent leur effet primitif sur la matrice ou bien sur le cerveau, dirige dans l'emploi des moyens curatifs. Dans le premier cas, les bains de vapeurs, les demi-bains, les injections mucilagineuses font cesser quelquefois les convulsions qui ont pour causes la constriction & la densité des bords de l'orifice de la matrice (1). Dans le second cas, qui se re-

(1) Si ces moyens sont insuffisans, M. Lauverjat indique de glisser le doigt enduit d'une substance grasse ou muqueuse entre les parois de la matrice & les membranes, de les désunir le plus loin possible, & de déterminer par-là quelques écoulemens lymphatiques & sanguins qui suffisent presque toujours pour opérer le relâchement des bords de l'orifice & sa dilatation.

connoît sur-tout par la perte de connoissance qui précède ou qui accompagne ordinairement la première convulsion, les moyens qu'on vient de proposer sont aussi quelquefois efficaces; mais s'ils ne font cesser promptement les convulsions, l'Auteur propose une incision de cinq à six lignes à l'orifice de la matrice, comme pouvant seule sauver la Malade: c'est ce qu'il prouve d'ailleurs par des faits qui donnent au moins d'heureuses espérances.

Le premier Traité scientifique qui ait été composé sur l'Opération Césarienne est de l'année 1546. L'Auteur en est Charles Étienne, qui ne la conseilloit même que pour tirer l'enfant vivant du sein de la femme mourante ou morte. En 1581 Rousset & en 1704 Ruleau ont publié chacun un Ouvrage sur cette matière. Levret a contribué à rectifier ce procédé qui a été suivi jusqu'à l'époque de l'invention d'une nouvelle méthode qui consiste à inciser *la ligne blanche*, méthode attribuée à quelques Auteurs modernes, mais que M. Lauverjat revendique, comme ayant été expliquée dans ses Cours publics, & réalisée en 1778 par lui-même sur la Dame *Mongino*, & en 178 sur *Louise-Émilie Debrie*. L'aveu que fait M. Lauverjat mérite d'autant plus de confiance que loin de se glorifier des succès obtenus par ce procédé, il a la bonne-foi de le discuter avec sévérité, & de déclarer que les essais malheureux qu'il en a faits rendent à le faire proscrire. Il expose ensuite le parallèle de l'incision latérale qu'on pratiquoit avant lui, & de celle de la ligne blanche; il désigne l'une & l'autre sous le nom d'incision longitudinale, & il en démontre les inconvéniens.

La nouvelle méthode qu'il propose aujourd'hui, & en faveur de laquelle il peut citer quelques faits très-concluans, se divise en Opération Césarienne vaginale dont il a été parlé à l'article des convulsions, & en Opération Césarienne abdominale, qui consiste à faire une incision transversale de cinq pouces aux parties contenantes du bas-ventre sous lesquelles sera la matrice, entre le muscle droit & la colonne épinière, plus ou moins au dessus de la troisième fausse-côte, selon que le fonds de la matrice en sera plus ou moins éloigné. Il faut suivre dans l'Ouvrage lui-même tous les détails qu'en donne l'Auteur, ainsi que les faits & les principes d'Anatomie, qui servent d'appui à cette nouvelle méthode: on doit sans doute être en garde contre l'appât de la nouveauté à l'égard de tout procédé opératoire qui intéresse directement la vie de deux individus; mais il faut aussi convenir que la sage circonspection de M. Lauverjat est bien propre à rassurer, & que sa méthode mérite d'être connue & méditée de tous ceux qui suivent les progrès de la Chirurgie moderne.

Que doit-on maintenant penser de la section de la symphise des os pubis qu'on a proclamée dès sa naissance comme une des plus intéressantes découvertes qu'on ait faites dans ce siècle? Ses prétendus avantages désavoués par l'expérience ne justifient que trop les justes réclamations de ses adversaires; & la question est maintenant décidée: mais combien ce souvenir fait naître dans l'ame des réflexions tristes & mélancoliques!

MÉDECINE-PRATIQUE.

Observation sur le Carreau au premier degré guéri par l'usage des fondans & d'un régime convenable. (Voyez le Numéro 45 de nos Feuilles.)

Le fils d'un Boulanger parvint à l'âge d'environ six ans, malgré les erreurs continuelles du régime & au milieu des abus de l'éducation physique; à cette époque il fut attaqué d'une maladie compliquée d'obstructions dans les viscères du bas-ventre & d'épilepsie, & M. Baumes fut consulté. Le Malade avoit alors le visage pâle & un peu défait; il aimoit beaucoup l'inaction; son ventre étoit gros, dur, & paroissoit grenu au tact; les jambes étoient un peu gorgées, & par-dessus tout l'enfant éprouvoit par intervalles de véritables accès d'épilepsie; cependant il n'y avoit pas de fièvre, & le pouls avoit la lenteur & la petite irrégularité naturelle à cet âge; le ventre couloit sans diarrhée proprement dite, & la matière des selles étoit quelquefois mal digérée, liquide, muqueuse ou glaireuse. Les urines étoient souvent blanchâtres; tout le corps paroissoit bouffi, & malgré cela on appercevoir un commencement de maigreur. Les nuits étoient assez bonnes, & l'appétit souvent vorace & quelquefois modéré.

M. Baumes rapporta l'épilepsie de cet

enfant à la classe des épilepsies sympathiques, & il jugea qu'elle dépendoit des embarras du ventre, d'autant mieux qu'on ne pouvoit lui assigner aucune cause particulière. Pour opérer la guérison, il falloit par conséquent détruire les congestions mésentériques, & débarrasser les viscères de cet amas de matières crues qui constituoient le premier degré du Carreau. Il débuta d'abord par un léger vomitif, & fit administrer à cet enfant dix grains d'ipécacuanha mêlés avec demi-grain de tartre-émétique. Il ordonna pour les jours suivans une forte décoction de racine fraîche de chien dent, sur une pinte de laquelle entroit un demi-gros de terre foliée de tartre.

Ces préliminaires étant remplis, M. Baumes purgea avec trente grains de poudre cornachine; & l'enfant commença dès le lendemain l'usage de la mixture suivante: Prenez des sucs tirés par expression du cresson de fontaine, de la chicorée dent-de-lion & de la chicorée commune & depurée par la simple résidence, trois onces; de terre foliée à base d'alkali minéral, quinze grains; d'eau de fleurs d'orange demi-once, mêlée pour une dose. Cette mixture fut prise pendant une quinzaine, tantôt une fois, tantôt deux fois par jour, selon qu'on pouvoit mieux maîtriser le Malade: il fut repurgé avec la poudre cornachine; après quoi il prit pendant quatre semaines la poudre suivante: Prenez de kermès minéral six grains, de sucre râpé un gros, mêlez le tout exactement, & divisez-le en dix-huit prises égales.

On donnoit par jour trois ou quatre de ces doses à des distances régulières; on les suspendit à la fin de la seconde semaine pour évacuer de nouveau avec la poudre cornachine; & leur usage à la fin de la quatrième semaine fut terminé par le même purgatif. Pendant tout cet intervalle, on insista sur des tisanes faites avec les plantes apéritives & savoneuses; on donna fréquemment des lavemens avec des décoctions faites avec les mêmes simples, ou bien avec une eau de savon; on frictionna tout le corps avec des linges rudes; on établit le meilleur régime qu'il fut possible. (Voyez le Numéro 45.) & l'enfant guérit parfaitement des engorgemens du mésentère & de l'épilepsie qui en dépendoit.

Histoire Naturelle.

Mémoires pour servir à l'Histoire Physique & Naturelle de la Suisse, rédigés par M. Reynier, Membre de plusieurs Sociétés, & par M. Struve, Professeur Honoraire de Chimie à l'Académie de Lausanne, & Membre de plusieurs Sociétés, Tome I. A Paris, chez Guillaume Debure l'aîné, rue Serpente, 1788.

M. Reynier ne se contente point dans ce Recueil de faire connoître des objets d'Histoire Naturelle; il s'érige de plus en législateur dans un Discours préliminaire, & il donne des préceptes sur la manière d'observer & de décrire; mais malheureusement pour lui il se déclare le détracteur de Linnée à-peu-près avec autant de fondement qu'il a condamné Newton dans son Traité du Feu, avant d'avoir pu lire & entendre ses Ouvrages. C'est un singulier spectacle que de voir de petits Auteurs acharnés à poursuivre de grands noms! Au défaut de lumières, on admire au moins leur courage.

On doit cependant distinguer dans le Recueil que M. Reynier publie, des Mémoires de M. la Chenal & de M. Struve, qui offrent des recherches intéressantes, soit de Botanique, soit de Minéralogie. Le premier propose plusieurs corrections & augmentations à faire à la première famille de l'Histoire des Plantes de la Suisse du Baron de Haller; le second expose des recherches sur l'Adulaire ou Feldspath transparent; il a même donné une Traduction Françoise de l'analyse chimique de cette pierre, publiée en Allemand par M. Morell, Apothicaire à Berne: on a joint à cette Traduction celle de l'analyse de l'Eau Minérale de Leesingen en Suisse. Quant à M. Reynier, les Mémoires particuliers qu'il a insérés dans ce Recueil ont pour objet les variétés des pissenlits, des joncs & de quelques autres végétaux que la Suisse a offerts à ses yeux observateurs dans ses scientifiques voyages.

Nouvelles Médicales.

Exemple remarquable du danger que courent les Goutteux d'exposer leurs extrémités inférieures à un froid humide, & de se ré-

duire à une nourriture trop ténue & trop rafraîchissante, sur-tout à un certain âge.

Nous avons fait expressément remarquer (1) la tendance salutaire des forces de la vie qui semblent repousser la matière de la goutte de l'intérieur à l'extérieur. Affoiblir donc, sur-tout à un certain âge, l'estomac par un nourriture trop rafraîchissante, & exposer les extrémités inférieures à l'action répercussive d'un froid humide, c'est contrarier le plan de la Nature; & un pareil oubli peut donner lieu à ce qu'on appelle une *goutte remontée*, qui expose au plus grand danger en se dirigeant sur quelque viscère essentiel à la vie. Les Papiers publics viennent d'en donner un exemple dans la personne auguste du Roi d'Angleterre; mais comme ce qu'ils en disent ne remonte nullement à la cause éloignée de la maladie, nous allons traduire quelques notions plus précises extraites d'une Feuille périodique Angloise. (*The Morning post*, 4 *Novembre* 1788.)

« Le Roi se leva de très-bonne heure le jour qui précéda sa dernière indisposition, & il sortit presque immédiatement dans la campagne, où il continua de se promener jusqu'à ce que l'humidité eût pénétré ses bottes; il les ôta à son retour à Windsor, & il se rendit à la hâte au Palais Saint-James (2), en conservant ses bas humides. Après avoir été retenu plus long-temps qu'à l'ordinaire à Londres, il se fit reconduire à Windsor sans prendre le moindre rafraîchissement, & à son arrivée dans l'appartement de la Reine, il se trouva très-fatigué sans éprouver le moindre appétit; il se coucha après avoir mangé un couple de grosses poires, une grappe de raisin, & avoir bu par-dessus un verre d'eau. Vers les cinq heures du matin il se trouva attaqué d'un sentiment de froid dans les intestins, avec des angoisses extrêmes qui lui auroient été peut-être funestes, si la Reine n'eût conservé une présence d'esprit admirable dans ces momens de trouble & de douleur, & ne se fût levée à l'instant avant de recevoir d'autres secours, pour appliquer des mouchoirs chauds sur le creux de l'estomac de son auguste époux. Depuis cette attaque alarmante, qui a été en grande partie occasionnée par une extrême sobriété, on attend que Sa Majesté condescendra à l'avenir à suivre l'avis de ses Médecins, & à prendre une nourriture plus propre à sustenter que des fruits & de l'eau. »

(1) Numéro 44, en rendant compte de la Pathologie de Gaubius.

(2) Windsor est à-peu près éloigné de vingt milles, c'est-à-dire, d'environ six lieues de France, du Palais de Saint-James, qu'on sait être à Londres.

On a su par les Papiers publics que la même attaque de goutte remontée s'est renouvellée avec les symptômes les plus alarmans; que les Médecins ont fait appliquer tour-à-tour les ventouses, les vésicatoires à la tête, des synapismes à la plante des pieds, & qu'ils ont fait prendre les poudres du Docteur James. Nous ne concevons pas trop le but qu'on s'est proposé en appliquant les vésicatoires à la tête, d'autant mieux que tous les Auteurs s'accordent à conseiller l'application des épispastiques, comme révulsifs, aux extrémités inférieures, & que c'est une pratique constante en France. Les Médecins Anglois paroissent ensuite être revenus à ces principes, lorsqu'ils ont fait appliquer des synapismes à la plante des pieds dans le cas rapporté: mais que pouvoient-ils attendre de l'usage intérieur des poudres du Docteur James, qui étoient propres à produire une révolution intérieure nullement favorable au transport de la matière morbifique vers les extrémités?

ANNONCES.

Caroli Linnæi fundamentorum Botanicorum pars prima, exhibens omnes Dissertationes Academicas, quæ varios aphorismos Philosophiæ Botanicæ illustrare possunt: Les Fondemens de Botanique de Charles Linnée, &c. Edition publiée par les soins de M. J. E. Gilibert, Docteur en Médecine, Professeur de Botanique, &c. A Lyon. Les deux premiers Volumes de ce Recueil se trouvent à Paris, chez Croullebois, Libraire, rue des Mathurins.

Ceux qui osent se déclarer les détracteurs de Linnée, ou qui ne le regardent que comme un simple Nomenclateur, n'ont jamais lu sans doute les excellentes Dissertations dont M. Gilibert nous donne une Édition nouvelle.

Constitutionis ævi nostri Febrilis quædam momenta; par Albert Rengger, Suisse, Docteur en Médecine & en Chirurgie. A Gottingen.

L'Auteur donne la description détaillée d'une Fièvre épidémique qu'il a eu occasion d'observer.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement), sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

PHYSIOLOGIE.

MÉMOIRS of the celebrated Dwarf, &c., c'est-à-dire: *Mémoires du fameux Nain Joseph Boruwlasky, Gentilhomme Polonois, contenant un récit fidèle & curieux de sa naissance, de son éducation, de son mariage & de ses voyages, écrits par lui-même. Londres*, 1788, *in-8°.*

J. BORUWLASKY étoit né dans les environs de Chaliez, Capitale de Pékucia dans la Russie Polonoise au mois de Novembre 1739. Ses parens étoient de moyenne taille; ils ont eu cinq fils & une fille, &, par une de ces bizarreries de la Nature qu'il est impossible d'expliquer, trois d'entre-eux s'élevèrent au-dessus de la taille moyenne, tandis que les deux autres, ainsi que le Nain dont nous parlons, ne parvinrent qu'à celle des enfans de quatre à cinq ans. Ce Nain fut le troisième de cette étrange famille. Son frère aîné, qui actuellement a soixante ans, est environ de trois pouces plus haut que lui, & il a encore une force & une vigueur beaucoup au-dessus de son âge & de sa figure.

Son second frère étoit foible & délicat; il mourut âgé de vingt six ans, & il avoit alors cinq pieds dix pouces. Ceux de ses autres frères qui vinrent au monde après lui, furent alternativement grands & petits: une de ses sœurs, qui mourut de la petite vérole à l'âge de vingt-deux ans, n'avoit que deux pieds deux pouces, & réunissoit à une figure aimable les plus parfaites proportions du corps. Il fut facile de conjecturer à sa naissance qu'il n'acquerroit qu'une très-petite taille, puisqu'il n'avoit alors que huit pouces; cependant, malgré sa petitesse, il n'étoit ni foible ni chétif; & sa mère, qui l'a allaité elle-même, a déclaré souvent qu'aucun de ses enfans ne lui avoit donné moins de peine. Il marchoit & il parloit environ à l'âge ordinaire des autres enfans, & il a grandi progressivement comme il suit:

A un an il avoit onze pouces d'Angleterre;
A trois ans 1 pied 2 pouces;
A six ans 1 pied 5 pouces;
A dix ans 1 pied 9 pouces;
A quinze ans 2 pieds 1 pouce;
A vingt ans 2 pieds 4 pouces;
A vingt-cinq ans 2 pieds 11 pouces;
A trente ans 3 pieds 3 pouces.

Sa taille ne s'est donc pas élevée au-delà de trois pieds trois pouces, ou du moins elle n'a point augmenté depuis la trentième année de la huitième partie d'un pouce; ce qui est contraire à l'opinion de quelques Naturalistes, qui soutiennent que les Nains grandissent pendant toute leur vie. Son frère a été dans le même cas; il a grandi jusqu'à trente ans, & il a cessé de croître à cet âge. J. Boruwlasky âgé de vingt ans devint amoureux d'une jeune Demoiselle aimable & belle qu'il épousa: deux enfans ont été le fruit de cette union. Sa famille se trouvant ruinée, il se rendit à Londres en 1782, où il reçut des présens de plusieurs personnes de distinction, & il fut enfin obligé, pour subsister, de se faire voir à prix d'argent. C'est ainsi qu'il s'est entretenu décemment pendant les six années qu'il a vécu en Angleterre. Toutes les personnes qui l'ont connu parlent avantageusement de son esprit, de son affabilité & de sa conversation engageante.

Remarques du Rédacteur. On conçoit que les Eskimaux, les Groënlandois, les Lapons & les Samoyèdes qui vivent au delà du soixante-cinquième degré de latitude nord, doivent

reiter au-dessous de la stature médiocre par l'impression constante d'un froid rigoureux, & on s'en rapporte sans peine au récit des Voyageurs, qui assurent qu'on ne trouve guères parmi ces peuples que des hommes de quatre pieds de haut. On sait en effet que les végétaux y éprouvent la même dégénération; que les bouleaux, les saules & les aulnes ne font que ramper sur un sol gelé; qu'en un mot on n'y voit pas un seul végétal de plus de six pieds de hauteur. Le renard y est aussi beaucoup plus petit que celui qui habite sous nos climats tempérés. Mais le phénomène de deux Nains dont les deux autres frères étoient au dessus de la taille moyenne de l'homme, paroît bien difficile à expliquer. Il est d'autant plus étonnant, que ces individus qui sont restés pour la stature au-dessous du type général de l'espèce humaine, n'ayent point été doués d'ailleurs d'une organisation vicieuse & imparfaite, & que toutes leurs facultés, soit physiques, soit morales, ayent obtenu leur entier développement. Ces déviations légères de la marche de la Nature seront toujours pour nous autant un mystère que le modèle général qu'elle paroît suivre dans tous ses ouvrages.

CHIRURGIE.

Observation sur une Exfoliation de la partie antérieure de l'os maxillaire supérieur. (The London Medical Journal 1788.)

Cette Observation fait voir les suites que peut avoir l'extraction d'une dent, sur-tout quand le Dentiste emploie une grande violence, & que cette opération a lieu pour la mâchoire supérieure, dont l'os est plus mince, & moins propre à résister aux efforts très-violens, que celui de la mâchoire inférieure.

M... s'étoit fait arracher une dent à Londres avec les circonstances qu'on vient de remarquer: il se forma ensuite par des degrés insensibles une petite tumeur à la mâchoire supérieure, qui parvint enfin à la grosseur d'un œuf de pigeon; elle étoit très-dure, & devenoit douloureuse lorsque la personne étoit enrhumée. Divers Chirurgiens furent d'avis de livrer cette tumeur aux soins de la Nature. Enfin, vers le milieu de l'hiver, cette tumeur augmenta, & fut suivie d'une plus grande douleur: l'inflammation s'étendoit sur toute la joue; & vers la fin du mois de Mars il s'établit un écoulement d'une matière purulente au côté de la seconde des dents molaires. On appliqua à l'extérieur une fomentation émolliente, & on conseilla de laver la bouche avec du lait chaud.

L'écoulement qui avoit lieu au côté de la dent, fit soupçonner que la matière devoit se former dans le sinus maxillaire, & on fit le 5 Avril l'extraction de cette dent pour donner une plus libre issue au fluide; cependant ce fut en vain, & l'écoulement continuoit comme auparavant à travers la gencive, & entraînoit de petits lambeaux d'une substance gluante d'une couleur foncée. On continua l'usage du même topique; & comme on observoit toutes les nuits un mouvement febrile, on administra le quinquina. Les choses restèrent dans cet état jusqu'au 24 du mois de Mai. La personne ayant été alors attaquée d'un rhume, tout le côté de la face fut dans un état violent d'inflammation, & devint très-douloureux; il y avoit comme une apparence d'érésipelle, & la fièvre étoit très-vive: on fit suspendre l'usage du quinquina, & on continua les applications émollientes.

Le 30 Mai la tumeur s'étendoit depuis le nez jusqu'à l'os des tempes; la douleur étoit très-vive, & l'œil de ce côté entièrement fermé: deux jours après, la fluctuation de la matière fut sensible, & M. Lofrie, qui étoit le Chirurgien ordinaire du Malade, fit une incision à la partie la plus proéminente de la tumeur, près du canthus externe de l'œil. L'écoulement fut abondant & très-fétide. On trouva que l'os maxillaire supérieur étoit à découvert, & on conduisit la sonde obliquement vers le nez. On fit dans cette partie une contre-ouverture, & on y introduisit un séton pour favoriser l'écoulement vers la partie la plus déclive, & pour seconder par la friction l'exfoliation de l'os affecté. En portant la sonde dans cette nouvelle ouverture, on se convainquit que l'os maxillaire étoit à découvert depuis l'arcade alvéolaire jusqu'aux os du nez, & en continuant au-dessous de l'orbite jusqu'à l'os de la pommette. On suspendit l'usage du séton comme peu utile, & on agrandit en haut l'ouverture inférieure. Cette dernière incision soulagea beaucoup; mais l'écoulement étoit encore considérable. On administra le quinquina à haute dose, & on donna par intervalles des anodins.

Dans peu de jours la séparation de l'os eut lieu, & il en sortit une petite pièce par l'ouverture supérieure; le 7 Juillet M. Loftie fit l'extraction du reste, qui parut être toute la partie antérieure de l'os maxillaire supérieur, & qui étoit de la longueur de deux pouces & un quart à compter depuis l'os du nez jusqu'à la pomette, & d'un pouce & un quart de largeur. L'exfoliation de cet os fut suivie d'une masse compacte, putride, d'une couleur foncée & ressemblante à l'argile, & on trouva une substance de la même nature dans la concavité de la mâchoire. La douleur cessa depuis cette époque, & l'écoulement diminua par degrés. Vers la fin de Juillet l'ouverture supérieure, qui étoit près du canthus externe de l'œil étoit fermée, & la tumeur de la joue s'étoit presqu'entièrement affaissée. Un petit écoulement cependant continuoit encore par l'ouverture inferieure qui étoit près du nez, & de temps en temps il sortoit un peu de matière purulente à travers la gencive; mais dans peu de temps les deux plaies furent cicatrisées, & la personne a joui depuis ce temps-là d'une parfaite santé.

Matière Médicale.

Réponse à la Lettre d'un de nos Abonnés qui nous demande des éclaircissemens sur le bois de Quassia amara. L. dont nous avons parlé dans le Numéro 46 de nos Feuilles.

Le bois de Quassia nous vient de Surinam, qui est un pays très-mal sain à cause de la chaleur & de l'humidité qui y règnent; les fièvres intermittentes de toute espèce y sont très-fréquentes, & souvent meurtrières, surtout pour les Étrangers : les fièvres malignes y sont aussi ordinaires; & c'est contre les unes & les autres qu'on emploie le Quassia. Le nom qu'on donne à ce bois lui vient d'un Esclave nègre qui apprit le premier à s'en servir contre ces maladies. Le secret en fut communiqué à l'illustre Linnée, qui en exposa les excellentes propriétés, & en indiqua l'usage dans sa Matière Médicale : on peut en voir le caractère générique dans le *Genera Plantarum*. Linnée a fait plus : il a cultivé le bois de Quassia dans son jardin Académique, où cet arbre s'est élevé à la hauteur de huit pieds; mais il n'a point produit de fleurs.

Ce bois n'a point d'odeur; mais il est d'une amertume extrême, sans être cependant stiptique. Un scrupule de ce bois rapé mis dans une livre d'eau bouillante, lui communique une saveur très-amère. C'est un végétal balsamique, & très-propre à résister aux effets de la putridité; il est encore très stomachique. On peut le prescrire pulvérisé, en pillules ou en électuaire. On peut aussi en faire une teinture; mais la forme la plus convenable suivant Linnée, qui en parle dans ses *Aménités Académiques*, est la suivante :

> ℞ bois de Quassia rapé un gros, eau de fontaine bouillante une livre : on laisse le tout en digestion pendant une heure, & on donne cette infusion à la dose d'une once, qu'on répète suivant les circonstances.

On pourroit aussi en prescrire l'infusion dans le vin. On n'a fait encore en Europe que peu d'expériences avec ce remède; mais il a été employé avec succès contre des cas de *goutte rétrocédente* qui s'étoit portée sur les intestins ou sur la poitrine. Il a aussi réussi dans des cas de colique & de fièvre où le quinquina n'avoit point eu de succès.

Nous ferons ici une réflexion sur ce végétal exotique, comme sur beaucoup d'autres qui ont les propriétés les plus caractérisées : combien ne devroit-on point faire d'efforts pour le naturaliser dans nos climats, sur-tout dans le pays du Midi? Linnée faisoit le même vœu pour le quinquina, & il s'étonnoit qu'aucun des Médecins des contrées méridionales de l'Europe n'eût cherché à transporter ce végéral dans cette partie du monde, & à l'y propager. Peut être que nous jouirons de cet avantage, si le Voyageur qui a été envoyé par le Gouvernement il y a environ deux ans pour découvrir le quinquina dans nos colonies d'Amérique, parvient à le trouver, & à transmettre l'arbre ou les fruits en Europe.

La conquête du *Quassia* ne feroit pas moins précieuse : en attendant, il seroit à desirer que ce bois fût transporté plus abondamment en Europe avec d'autres objets de commerce, & que sans se livrer à la prévention trop favorable qu'inspirent presque toujours les remèdes nouveaux, on cherchât à déterminer par des essais bien dirigés les cas qui peuvent en rendre l'usage convenable; mais malheureu-

sement on met si peu de zèle à contribuer aux progrès de l'Art de guérir, & à profiter des découvertes qu'on fait en Botanique, que les remèdes les plus excellens restent long-temps ignorés ou négligés, & qu'on leur préfère souvent des formules vainement compliquées, & un concours fortuit de substances rapprochées dans un temps où la Botanique & l'Histoire Naturelle étoient encore au berceau.

Eaux Minérales.

Analyse des Eaux de la fontaine dite de Saint-Martin, *située au village de Baurain, à trois quarts de lieue de la ville de Guise en Picardie.*

Nous ne reviendrons point sur l'Analyse des Eaux de cette fontaine, dont le résultat a été lu à la Société Royale de Médecine en 1776. Le sieur Chevrier, qui est propriétaire de la fontaine, croit aujourd'hui devoir donner de la publicité à ces Eaux, & il vient de notifier au Bailliage de Compiègne le Brevet qu'il a obtenu de Sa Majesté en 1777 pour en faire la distribution & la vente.

Les Eaux de Saint Martin tiennent en dissolution un peu de terre alkaline combinée avec l'air fixe (ou acide carbonique suivant la nouvelle Nomenclature;) elles contiennent de la sélénite en moindre proportion, & un atome de sel marin. Leur vertu est astringente & siccative, & plusieurs faits attestent qu'elles sont utiles contre les maux des yeux habituels, contre les entorses, les hémorroïdes, les anciens ulcères. Les certificats de MM. Préfontaine & Wandermonde, Médecins, l'un de Compiègne, l'autre de la Ville & de l'Hôtel-Dieu de Guise, viennent à l'appui de plusieurs autres témoignages rendus par les habitans du lieu & des environs Cette Eau est absolument sans saveur quand on la boit, laisse une légère astriction lorsqu'on l'a tenue long-temps dans la bouche; elle est de la plus grande limpidité, & on assure que le transport ne lui fait perdre aucune de ses vertus.

ANNONCES.

Un Médecin de Madrid, suivant les Nouvelles publiques, vient de constater de nouveau les heureux effets de l'*Arnica Montana* contre la paralysie & la goutte sereine. On doit s'étonner que le même exemple ne soit pas suivi par-tout ailleurs quand on connoît les expériences décisives & multipliées qui ont été faites à Vienne par M. Collin. Il n'est guères possible de se livrer à de pareilles recherches avec plus de soin & d'exactitude, comme on peut le voir par l'exposition qui en a été faite à la suite des Ouvrages de M. Storck. Les cas de pratique y sont détaillés avec toutes les circonstances, ainsi que les espèces particulières de ces maladies qui peuvent être combattues avec avantage par diverses préparations de l'Arnica. On trouve chaque jour à traiter des affections paralytiques, & cependant on laisse tomber en désuétude le remède dont les vertus ont été les mieux constatées, pendant qu'on en emploie d'autres qui n'agissent que foiblement, ou qui n'ont même que des vertus douteuses.

Nous n'avons pas besoin de rappeler que M. Collin prescrivoit l'infusion théiforme de cette plante en y ajoutant quelquefois du syrop de fleurs de camomille. Cette plante croît sur les Pyrénées, sur les montagnes d'Auvergne & du Dauphiné, dans la Bourgogne, &c. Le Médecin Espagnol qui vient d'en faire de nouveaux essais l'a trouvée sur une montagne à deux lieues de Madrid. Il seroit à desirer que nos Herboristes en fussent pourvus; mais il importeroit sur-tout que les Médecins qui voudroient la prescrire eussent soin d'en vérifier l'espèce par ses caractères botaniques; car on peut sans cela la confondre avec d'autres plantes de la *famille des composées*, comme l'*Hypocharis maculata*, &c. Elle offre deux variétés: on emploie ordinairement celle qui a les feuilles les plus larges.

Manuel du Pharmacien, ou *Instructions sur les différens objets d'études nécessaires aux Élèves en Pharmacie; par M. Demachy, Censeur Royal & Démonstrateur d'Histoire Naturelle au Collège de Pharmacie. A Paris, chez Buisson, Libraire, hôtel de Coetlosquet, rue Hautefeuille*, 1788, 2 *Vol. in-8°.*

Nous rendrons incessamment compte de cet Ouvrage.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre J. Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 f. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de Baudouin, rue du Foin Saint Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 49.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

MM. les Souscripteurs, dont l'abonnement expire au 1er Janvier prochain, sont priés de vouloir bien le renouveller incessamment chez P. J. DUPLAIN, Libraire, Cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie Françoise, pour qu'il ait le temps de faire imprimer leurs adresses avant ladite époque. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, qu'on voudra bien lui faire parvenir franc de port, ainsi que la lettre d'avis qui contiendra le mandat du Maître des Postes de leur Ville sur Paris.

PHYSIOLOGIE.

DISSERTATIO *Physico-Medica de Voce humanâ, &c. (Cette Dissertation sur la Voix humaine a fait la matière d'un Acte public aux Écoles d'Édimbourg. M. Édouard Longfox en est l'Auteur.)*

LA connoissance exacte des parties qui servent à la formation de la Voix, & l'examen de leur structure comparée à celle de divers instrumens de musique, ne pouvoient manquer d'exciter les Physiologistes, & de leur faire faire des efforts pour en développer l'admirable mécanisme; mais en écartant toute prévention nationale, on ne peut refuser aux François la gloire de s'être engagés les premiers avec avantage dans cette brillante discussion, & d'y avoir répandu les lumières de l'expérience. M. Dodart dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris pour les années 1700 & 1706 regarda la trachée-artère comme d'un usage secondaire pour la production de la Voix qu'il attribua exclusivement aux divers degrés de contraction ou de dilatation dont l'ouverture de la glotte est susceptible. M. Ferrein exposa dans les Mémoires de la même Académie, année 1741, une opinion bien plus séduisante, & étayée sur des expériences ingénieuses. Il a fait regarder l'organe de la Voix comme un instrument à cordes, & depuis cette époque M. Portal dans ses Cours publics, soit du Collége Royal, soit du Jardin du Roi, a développé encore davantage ces principes physiologiques, & les a confirmés par de nouvelles expériences.

L'Auteur Anglois de la Dissertation que nous annonçons n'a pu donc guères que marcher dans des routes qui lui ont été tracées, ou du moins il n'a fait que proposer des objections, & tâché d'éclaircir la question en sacrifiant quelques animaux. Il entre d'abord dans des détails anatomiques sur l'organe de la Voix; il rapporte ensuite les expériences qu'il a faites, & il y joint quelques observations sur la formation des sons dans les instrumens de musique; il passe enfin à l'exposition des opinions de divers Auteurs sur le siége & la cause de la Voix. La seconde & la troisième Sections de cet Opuscule sont consacrées à l'explication de ce qu'on doit entendre par Voix grave ou aiguë, Voix forte ou foible. Dans les autres Sections il est question des différences de la Voix, des changemens qu'elle éprouve à l'époque de la puberté, & enfin des vices qu'elle peut contracter par un état de maladie.

Les expériences de M. Ferrein paroissent

dirigées avec beaucoup d'art, & l'Auteur Anglois convient que la théorie qui s'en déduit est très-ingénieuse. Il renouvelle seulement des objections, usées sur les différences des résultats que peuvent donner l'état de vie ou de mort, sur l'état de tension que peuvent prendre les ligamens de la glotte lorsque le larinx est séparé du corps humain, sur le caractère du son qui s'excite lorsque par la compression du thorax d'un animal mort l'air est forcé de s'échapper par la glotte, quoique l'action des muscles soit nulle, &c. Mais l'Auteur Anglois lui-même peut-il s'en rapporter avec plus d'assurance aux résultats des expériences qu'il a faites sur des animaux vivans. Quel trouble & quel renversement dans les fonctions des organes de la Voix ne devoient-ils pas s'ensuivre? Des animaux expirans & dans les convulsions de la douleur étoient ils propres (1) à faire connoître les modifications que l'air subit à travers la trachée-artère & la glotte lorsque l'homme chante ou parle dans un état de tranquillité? M. Ferrein a été plus sage en s'abstenant d'immoler vainement des animaux vivans, & en se bornant à rendre sensibles les effets que l'air chassé avec force peut produire dans les organes de la Voix à raison de leur conformation particulière: c'est ainsi que M. Portal dans une de ses leçons du Collége Royal imita le mugissement du bœuf en faisant souffler fortement l'air à travers la trachée artère d'un de ces animaux, qu'il avoit conservée.

Tout le monde connoît l'opinion de feu M. Ferrein. « J'ai cru trouver, dit cet illustre » Académicien, dans les lèvres de la glotte » des cordes capables de trembler & de sonner comme celles d'une viole; j'ai regardé » l'air comme l'archer qui les met en jeu; » l'effort de la poitrine & du poumon comme » la main qui fait promener l'archet, & je » me suis servi de ce principe pour expliquer » la force du son de la Voix, la diversité de ses » tons & beaucoup d'autres phénomènes » dont la cause avoit paru jusqu'ici se dérober à nos connoissances. » L'Auteur Anglois lui-même convient que la Voix consiste dans un certain trémoussement; mais il prétend qu'il est distingué des vibrations des cordes vocales; il faut avouer que sa distinction est un peu subtile, d'autant plus qu'il dit expressément que pour la formation des sons il faut que les lèvres de la glotte soient très-rapprochées pendant qu'elles donnent passage à l'air, & qu'une certaine tension de la part de ces lèvres est nécessaire pour résister à l'impétuosité de ce fluide, sans quoi il ne se produit aucun son.

L'Auteur paroît s'éloigner moins de la vérité en rapprochant l'opinion de M. Dodart de celle de M. Ferrein, & en concluant par analogie avec les lèvres de la bouche que plus l'ouverture de la glotte se trouvera resserrée & ses ligamens tendus, plus les trémoussemens seront fréquens, & plus la Voix sera aiguë. Quant aux différences que la Voix offre pour la force & la foiblesse, l'Auteur les attribue à la capacité plus ou moins grande de la poitrine, à l'impétuosité avec laquelle l'air frappe les lèvres de la glotte, & enfin à la résonance qui a lieu dans la cavité du larinx. Ce dernier point est prouvé par l'Anatomie comparée; car le larinx du Lion étant osseux, ce Roi des animaux pousse des rugissemens qui glacent d'horreur durant les ombres de la nuit. Le Casoar, dont la voix est foible & rauque, a un larinx qui approche de l'état membraneux, ce qui a lieu encore davantage pour le Hérisson, qu'on regarde comme un animal muet & incapable de faire entendre des sons d'aucune espèce.

Parmi les vices de la Voix que peut causer un état particulier de maladie, l'Auteur parle du son rauque qui fait le caractère de ce qu'on appelle *angine trachéale*. Il y joint une observation remarquable sur le danger de la formation d'une espèce de membrane qui prend quelquefois naissance à l'intérieur de la trachée-artère durant une angine de cette espèce. Un jeune homme de vingt-deux ans d'une constitution robuste venoit d'éprouver une fièvre continue, & il avoit été attaqué vers la fin de la seconde semaine de plusieurs aphtes

(1) M. Longfox rapporte qu'ayant mis à découvert le larinx dans un chien vivant il avoit apperçu l'épiglote & les cartilages aritenoïdes qui se contractoient en tout sens; mais n'étoient-ce pas-là des mouvemens convulsifs qui ne pouvoient donner lieu à aucune induction raisonnable pour la formation de la voix humaine? On ne peut non plus rien conclure de ce qu'il dit avoir observé sur la trachée-artère, qui, étant irritée dans une certaine partie, ou comprimée de manière que l'air ne pouvoit point sortir des poumons, paroissoit dans un état alternatif de contraction & de dilatation.

successifs non-seulement dans la bouche, mais encore, autant qu'on en pouvoit juger, dans le trajet intestinal. Ces symptômes persistèrent jusqu'au moment que l'angine trachéale se déclara. La Voix étoit rauque, la respiration difficile, en sorte qu'il ne pouvoit rester couché qu'avec beaucoup de peine. La maladie parut s'aggraver par degrés, & vers le troisième jour de cette nouvelle affection le Malade ne pouvoit nullement se faire entendre. Le lendemain matin il rendit sans peine un tuyau glutineux de quatre pouces de long, & qui avoit entièrement la forme de la trachée-artère. Les symptômes parurent d'abord s'appaiser, & la Voix devint plus forte & plus claire; mais ils se renouvelèrent avec plus de violence l'après-midi du même jour, & le Malade succomba la nuit suivante.

CHIRURGIE.

Observation sur les heureux effets du Moxa appliqué sur une tumeur blanche ou engorgement lymphatique du genou; par M. Arricruz, Licencié en Chirurgie, & Chirurgien des Armées navales d'Espagne.

On doit s'étonner que M. Bell, qui a publié en Anglois (1) une Dissertation sur les tumeurs blanches des articulations, n'ait traité que de celles qui proviennent d'une affection rhumatisante ou scrophuleuse, & qu'il ait omis de parler de celles qui méritent proprement ce nom, puisqu'elles proviennent d'un épanchement sans douleur d'une humeur lymphatique autour de l'articulation. Je vais donner un exemple des heureux effets du Moxa sur une tumeur de cette dernière espèce.

M.... âgé d'environ vingt-huit ans, & doué d'une bonne constitution, fut attaqué d'un gonflement considérable au genou droit avec tous les caractères d'un engorgement lymphatique dans le tissu cellulaire. Quoiqu'il n'éprouvât point de douleur, il étoit presque entièrement privé du mouvement de la jambe. Un grand nombre de remedes qui lui furent conseillés par différens Chirurgiens fut employé sans succès. Comme je demeurois dans le même hôtel que le Malade, il me demanda mon avis. Je ne vis aucun moyen plus efficace que l'application du Moxa, & le Malade s'y étant déterminé, j'en appliquai deux suivant la méthode de M. Pouteau, l'un au côté interne, & l'autre au côté externe de la rotule. Ils ne manquèrent point d'exciter l'inflammation, & la suppuration qui suivit la chûte des escarres fut très-abondante. Ce moyen eut un succès si marqué qu'en moins de six semaines l'engorgement fut entièrement dissipé, & le Malade parfaitement guéri au bout de deux mois.

On sait que *Fabricius ab aquapendente* a fait un usage heureux du cautère actuel pour dissiper une tumeur lymphatique du genou qui rendoit cette articulation immobile. Il rapporte aussi qu'un Charlatan parvint à guérir une semblable affection en appliquant des herbes irritantes, (*ranunculus flammula* suivant la conjecture de Fabricius.) Ce topique excita une vive inflammation autour de l'articulation, & suffit seule pour dissiper l'engorgement. Ce que Fabricius ajoute à ce sujet est très-lumineux, & m'a suggéré l'idée de renter dans le cas ci-dessus l'application du Moxa, qui outre l'avantage d'exciter une inflammation propre à résoudre la tumeur, a encore celui d'entretenir long-temps un écoulement purulent, & d'attirer au-dehors toute la matière de l'engorgement.

On ne doit pas cependant se méprendre sur les circonstances qui rendent convenable l'application du Moxa. Si la tumeur blanche étoit accompagnée d'une douleur vive & profonde, & qu'on eût lieu de juger les ligamens affectés d'une humeur rhumatisante, goutteuse ou de toute autre nature, l'irritation produite par le Moxa pourroit aggraver le mal; à plus forte raison encore si les extrémités articulaires des os étoient gonflées & affectées de carie; dans tous ces cas on voit que l'engorgement lymphatique produit autour de l'articulation seroit un symptôme concomitant d'une affection plus grave, & que le Moxa seroit inutile ou nuisible. Ce remède convient donc lorsque l'engorgement est primitif, comme dans le cas que je viens de rapporter.

(1) Cette Dissertation se trouve à la suite de son Traité sur les Ulcères, qui vient d'être traduit en François par M. Boquillon, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris. Nous rendrons incessamment compte de cette Traduction.

NOUVELLES MÉDICALES.

Suite de ce qui a été dit dans le Numéro 46 sur la maladie du Roi d'Angleterre.

B. Echaave en faisant l'énumération des symptômes qui indiquent que la goutte est rentrée, & qu'elle s'est portée au cerveau, rapporte les transports (*deliria*,) un état de somnolence (*sopores*,) &c.: or, autant qu'on peut le conclure d'après des Lettres particulières ou les Nouvelles publiques, il paroît que le Roi d'Angleterre est alternativement dans ces divers cas. Le 11 & le 12 du mois passé il jouit de quelques intervalles de calme, & on commença à concevoir les plus heureuses espérances; mais les deux jours suivans son état devint des plus alarmans. Le transport reparut avec la plus grande violence, quoiqu'il eût resté quelques heures dans une espèce de sommeil, & qu'il eut même pris un peu de nourriture. La nuit du 14 au 15 il y eut plus de calme; mais la fréquence des rechûtes, ainsi que leur caractère, ont fait juger nécessaire l'établissement d'une Régence.

Le 15 le Roi parut beaucoup plus tranquille qu'il ne l'avoit été précédemment. Son réveil ne fut suivi d'aucun transport; il conversa même assez longtemps avec le Docteur Reynolds, & il lui témoigna combien il étoit sensible aux peines & à l'affliction de tous ceux qui l'environnoient; mais le lendemain les accidens se renouvelèrent avec une nouvelle violence, & on administra des bains tièdes & des fomentations sur la tête qui produisirent un bon effet. Le bulletin du 18 annonce que les intervalles entre les retours du délire sont seulement devenus plus longs; on ne parle guères maintenant dans les bulletins que de l'augmentation ou de la diminution de la fièvre; mais on devine d'autant plus aisément le vrai sens de ces expressions qu'on apprend que le Roi se lève, qu'il se promène dans sa chambre, qu'il a bon appétit, & que cependant on ne permet point à la Reine ni aux Princesses d'en approcher: d'ailleurs parmi les remèdes qu'on lui administre maintenant il ne s'agit guères que de pédiluves, de bains tièdes & de fomentations sur la tête. Les nouvelles du 20 sont plus favorables, & donnent d'heureuses espérances.

CHIMIE.

Lettre de M. C. P. R. au Rédacteur de la Gazette de Santé.

Vous avez vu, Monsieur, dans une Lettre précédente, avec quel appareil les Partisans de la nouvelle Chimie ont répondu à M. Kirwan. Il n'étoit pas nécessaire qu'ils cherchassent au-delà des mers des Adversaires dignes d'eux. Ils en avoient un en France bien redoutable par ses succès & par ses connoissances étendues en Minéralogie. Vous devinez aisément que je veux parler du célèbre Auteur de l'Analyse Chimique, Ouvrage duquel on voudroit voir bannir une foule d'hypothèses qui n'ont pour elles aucune probabilité.

Les deux agens principaux de la théorie de M. Sage sont le phlogistique & l'*acide igné*. Qu'est-ce que l'acide igné? Une substance bien digne du nom d'élément, puisqu'on la trouve dans tous les corps, & qu'elle ne peut être ni produite ni décomposée; elle émane du soleil dans toute sa pureté; elle entre comme partie constituante du feu, de la lumière & de l'électricité.

On a rassemblé, au moyen d'un verre lenticulaire, des rayons du soleil qu'on a fait passer dans de l'huile de tartre, & on a obtenu de beaux crystaux de tartre méphitique (selon nous carbonate de potasse.) Pouvez-vous douter, Monsieur, que cette expérience ne démontre que les accidens causés par la brûlure, & les coups de soleil ne pouvant être attribués qu'à l'action d'un acide, on doit employer dans tous ces cas l'alkali volatil avec le plus grand succès? Aussi des personnes dignes de foi certifient-elles avoir été témoins de beaucoup de guérisons qui déposent en faveur de cette vérité.

L'acide igné, quoique le plus pesant des acides, devient fort léger étant surchargé de phlogistique, & forme le gaz inflammable. S'il renferme du phlogistique au-dessous du point de saturation, c'est de l'air vital qui est produit. Mais cet acide saturé de phlogistique constitue le *soufre igné*, dont nous verrons bientôt les admirables propriétés. Les huiles, les cires, les résines, les charbons sont des soufres ignés qui se convertissent par la combustion en acide méphitique (selon nous acide carbonique;) comme le phosphore se convertit en acide phosphorique, & le soufre en acide sulfurique.

Ainsi trois espèces de matières combustibles, le soufre igné, le phosphore & le soufre proprement dit. L'air vital n'est qu'un soufre igné ébauché; il ne brûle que lorsqu'il est en contact avec un corps embrâsé qui le sature de phlogistique, & en forme un soufre igné.

La suite dans le Numéro prochain.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 50.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

MM. les Souscripteurs, dont l'abonnement expire au 1er Janvier prochain, sont priés de vouloir bien le renouveller incessamment chez P. J. DUPLAIN, Libraire, Cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie Françoise, pour qu'il ait le temps de faire imprimer leurs adresses avant ladite époque. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, qu'on voudra bien lui faire parvenir franc de port, ainsi que la lettre d'avis qui contiendra le mandat du Maître des Postes de leur Ville sur Paris.

HISTOIRE NATURELLE.

MÉMOIRES pour servir à l'Histoire Naturelle de la Provence; par M. Bernard, Directeur-Adjoint de l'Observatoire Royal de la Marine de Marseille, des Académies de Marseille & de Lyon, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris. A Paris, chez Didot fils aîné, rue Dauphine, 2 Vol. in-12, ann. 1787 & 1788.

LES recherches intéressantes d'Histoire Naturelle que nous devons à des Savans éloignés de la Capitale, confirment de jour en jour la remarque judicieuse que faisoit M. d'Alembert sur l'établissement des Académies de Province, & sur l'importance d'en faire des institutions destinées aux progrès des Sciences, plutôt que des Sociétés de Bel-Esprit. Il ajoutoit que la Nature, si digne d'être observée par-tout, trouvoit aussi par-tout des yeux dignes de la voir. Les Mémoires que M. Bernard publie aujourd'hui justifient pleinement le presage du Secrétaire de l'Académie Françoise; ils prouvent également la sagacité de leurs Auteurs, & répandent de nouvelles lumières sur plusieurs objets d'une utilité immédiate.

Le premier Volume dont nous rendons aujourd'hui compte, contient l'Histoire Naturelle du Figuier par M. Bernard, celle de la Folle-Avoine par M. Gérard, & celle du Caprier par M. Béraud, de la Congrégation de l'Oratoire. Nous avons déjà donné, dans le Numéro 43 de nos Feuilles pour l'année 1786, l'Extrait d'un Mémoire intéressant qui fut lu par M. Bernard à l'Académie des Sciences sur la caprification du Figuier, & nous fîmes alors des vœux pour que l'Auteur donnât au Public l'Histoire Naturelle de cet arbre. Nous n'avons donc pas besoin de revenir sur le point d'économie végétale dont nous venons de parler, & nous nous bornerons à dire que M. Bernard donne aujourd'hui les caractères botaniques du Figuier, decrits ailleurs d'une manière vague, confuse & même erronée, & qu'il passe de-là aux variétés du Figuier, soit domestique, soit sauvage. La culture de cet arbre fait le sujet du second Chapitre, & le troisième traite des causes du dépérissement des Figuiers, avec la description des insectes qui en font leur domicile.

Les Figues sèches fournissent un aliment nourrissant & salutaire; on les employoit autrefois en Médecine pour en faire des cataplasmes destinés à résoudre les tumeurs ou à les amener à suppuration. On prescrivoit aussi la décoction chaude de ces fruits pour adoucir les inflammations du gosier & des gencives;

mais depuis que le sucre est devenu si commun, on a cessé de se servir des Figues pour faire usage des syrops, dont le goût est moins médicinal & la douceur plus agréable. M. Bernard fait voir combien il importe d'encourager la culture du Figuier, & combien elle pourroit devenir pour la Provence une source constante de richesses. Il se plaint que tous les Cultivateurs n'exercent pas par-tout leur industrie avec une égale activité, & que non-seulement les Provençaux ne fournissent pas à la France & aux Pays étangers la quantité des Figues qu'on auroit droit d'attendre d'eux, mais qu'ils n'en ont pas même assez pour leur propre consommation, & qu'on trouve à Marseille, dans tous les marchés, des dépôts de Figues d'Espagne ou de Calabre.

La Folle-Avoine, *Avena sterilis*. C'est une espèce de graminée qui n'est malheureusement que trop commune en plusieurs cantons de la France, & en beaucoup d'autres pays (1). Pour en délivrer les moissons, M. Gérard indique de labourer les terres en Mars & en Avril, car alors ses racines sont assez fortes pour donner prise au choc de la charrue. Il faut aussi sarcler à différentes reprises les bleds infectés de cette plante, parce que la charrue ne sauroit l'extirper entièrement. Les coqs-d'Inde, les oies & les canards mangent sans peine la graine de la Folle-Avoine. Il seroit donc convenable d'en lâcher des troupeaux dans les champs où elle croît abondamment après que la moisson est finie : enfin, à la même époque, on pourroit détruire les grains qui seroient restés, en mettant le feu au chaume.

M. Boucaud, dans son Mémoire sur la culture du Caprier, expose l'utilité de la culture de cet arbuste en Provence, la meilleure méthode pour en rendre les récoltes plus abondantes, & les préparations les plus convenables pour en conserver & rendre propres au transport, soit les boutons ou capres, soit les fruits, avant qu'ils soient parvenus à leur état de maturité. Ces boutons sont regardés comme l'assaisonnement le plus salubre, & on les mêle aux alimens trop fades & trop gras, pour en relever le goût; elles excitent fortement l'appétit, & rendent à un estomac languissant l'exercice de ses fonctions; elles sont diurétiques, & sont par-là très-utiles aux personnes qui ont des obstructions: enfin elles sont anti-scorbutiques d'une manière très-marquée, & leur usage contribueroit puissamment à entretenir la santé des gens de mer.

Médecine-Pratique.

Aphorismi de cognoscendis & curandis Febribus : Aphorismes sur le diagnostic & le traitement des Fièvres ; par M. Stoll, Professeur de Médecine-Clinique à Vienne. A Bruxelles ; & se trouve à Paris, chez Croullebois, Libraire, rue des Mathurins. Prix, 2 liv. 8 sols.

Le style aphoristique de Boërhaave, dit l'Auteur dans sa Préface, m'a toujours plu par sa précision énergique; & je le prends pour modèle. On voit que M. Stoll ne s'est point laissé entraîner par la foule des détracteurs d'un des plus grands Médecins de ce siècle, & qu'en évitant l'abus des théories mécaniques qu'on reproche justement à ce dernier, il a cru devoir d'ailleurs imiter la fidélité & l'exactitude de ses descriptions des maladies, la profondeur de ses vues & le laconisme entraînant qui le caractérise.

L'Ouvrage que nous annonçons de feu M. Stoll, ne fait d'ailleurs que confirmer l'opinion que ses autres Écrits avoient déjà donnée de ses talens & de son expérience consommée; on ne doit même le regarder que comme un extrait de ce qu'il a publié sur la pratique; & les jeunes Médecins ne doivent point perdre de vue que ce ne seroit pour eux qu'un recueil de généralités vagues, s'ils ne faisoient une étude particulière du *Ratio Medendi* du même Auteur (1). C'est d'ailleurs la route

(1) M. Gérard observe que l'arrête de la Folle-Avoine peut servir d'hygromètre, parce que sa partie inférieure est torse en spirale, tandis que la supérieure, dont les fibres sont droites, se porte horizontalement en avant. Lorsque la partie inférieure de cette arrête est gonflée par l'humidité de l'air, ses fibres se redressent, & impriment à la partie supérieure un mouvement de rotation de gauche à droite, & *vice versâ*, lorsque l'air est bien sec.

(1) *Maximiliani Stoll, Medici Doctoris, & Medicinæ praxeos Professoris publici, Ratio Medendi; nova Editio accuratior & emendatior: Paris, chez P. J. Duplain, Libraire, cour du Commerce, 1787, un Vol. in-8°.*

qu'il faut toujours suivre quand on veut acquérir des idées exactes, puisqu'on ne peut bien sentir la vérité des préceptes généraux qu'en connoissant les faits particuliers qui leur servent de base. Pour en donner un exemple, nous allons prendre la distinction qu'il fait (art. 184) entre la péripneumonie ou fluxion de poitrine proprement inflammatoire, & celle qui n'est que symptomatique, & qui paroît durant le cours d'une autre fièvre. Il ajoute que cette dernière est très difficile à connoître, qu'elle est pernicieuse, & qu'elle demande un traitement analogue au caractère de la fièvre.

Nous demandons maintenant si ce précepte général peut suffire quand on est auprès d'un Malade, & qu'on n'a point dans l'esprit quelque observation particulière qui puisse rendre sensible le vrai caractère de la maladie. Il en est de même si on étudie l'Aphorisme ci dessus sans le rapprocher de quelque fait particulier pris du *Ratio Medendi*, comme, par exemple, celui qu'on trouve à la page 346 de la seconde Partie, qui offre en même temps une apparence de pleurésie. Une femme du peuple, âgée de cinquante ans, éprouve le 10 Novembre des alternatives de froid & de chaud; sa tête est pesante, la nuit est agitée & sans sommeil. La soif est vive & le dégoût extrême. Le 11 les vicissitudes de frissons & de chaleur sont plus vives & plus fréquentes; elle se met au lit, & éprouve les mêmes symptômes que ci dessus. Le 12 l'état de la Malade est pire. Le 13 la bouche est amère, la fièvre très-vive; il se déclare une douleur pungitive au côté droit & au bas du sternum, & cette douleur même paroît se porter à travers la poitrine, entre les deux épaules. Mal de tête violent, écoulement des larmes, dégoût, soif, la région épigastrique très-douloureuse au toucher, une toux violente, une expectoration muqueuse tour à-tour teinte en vert, en jaune ou sanglante, la langue d'un jaune pâle. Nul remède n'avoit été employé jusqu'au jour de son entrée dans l'Hôpital de Vienne, qui fut le 14. Tout étoit dans le même état que le jour précédent. M. Stoll prescrivit pour boisson de l'hydromel acidulé, où on avoit fait dissoudre quelque sel neutre.

Le 15 la Malade étoit dans le même état. On lui donna à midi une potion purgative émétisée; elle rendit par le haut des matières bilioso-pituiteuses, & par le bas quelques déjections. La nuit fut tranquille. Le 16 le pouls & la chaleur étoient dans leur état naturel; la poitrine dégagée; mais le mal de tête n'avoit point diminué. Le soir il survint des alternatives de froid & de chaud, des quintes de toux, une expectoration muqueuse. La douleur de poitrine se renouvela pendant la nuit. Le 17 on donna un émétique qui fit rendre des matières pituiteuses. Tous les symptômes diminuèrent, excepté la douleur de côté; le soir on appliqua un vésicatoire sur ce côté. Le 18 la fièvre étoit légère, la douleur de côté avoit disparu; il n'y avoit plus de toux. Le 19 la fièvre avoit entièrement cessé; mais la toux fut incommode pendant la nuit, & la matière de l'expectoration étoit blanche & ductile. On ordonna la potion suivante;

Eau de sureau cinq onces,
Oximel scillitique une once,
Tartre-émétique deux grains.

On prescrivit cette mixture à la dose d'une sixième partie de quatre en quatre heures, en sorte que dans l'espace de vingt-quatre heures il n'en restât plus. Le 20 & le 21 les déjections furent abondantes & la toux rare. Le 22 point de toux. On lui fit prendre en décoction le lichen d'Islande. Le 23 elle sortit de son lit. On rétablit les fonctions de la digestion par l'usage des stomachiques & des amers, & elle sortit de l'Hôpital de Vienne les premiers jours de Décembre, parfaitement guérie.

Dans combien d'Hôpitaux François cette même Malade auroit éprouvé des saignées prodiguées au hasard, sous prétexte d'une prétendue diathèse inflammatoire!

Matière Médicale.

Observations sur les effets du Miel contre la Brûlure. (Journal de Paris 7 Décembre.)

M. Niel, Médecin de Saint-Florentin, rapporte avoir été appelé pour remédier à un accident qui venoit d'arriver dans un château voisin. Une Dame avoit mis le feu à ses jupons, & le feu avoit tellement fait des progrès avant qu'elle pût être secourue, que les flammes passoient de trois pieds par-dessus sa tête: tous ses vêtemens avoient été absolument brûlés, & sa personne réduite à un

état affreux. M. Niel arriva trois heures après l'accident, & trouva la Dame baignée dans du Miel, dont on l'avoit enveloppée. Six heures à compter de la même époque, la Malade dit qu'elle étoit horriblement mal à son aise, mais que ce n'étoit pas de la douleur. La nuit, quoique sans sommeil, fut assez calme, & la seconde nuit elle dormit cinq heures.

Enfin, malgré la nécessité de reposer son corps sur des plaies aussi considérables, la Malade ne pouvant se mettre sur son côté, sans autre remède que l'application du Miel, elle a été au bout de neuf jours au point de n'être plus pansée qu'avec du cérat pour accélérer la régénération des chairs & de la peau, dont le quart sur toute la personne a été entièrement détruit. Il paroit même qu'il n'y aura point de cicatrices. Les progrès de la guérison, ajoute M. Niel, sont étonnans, & la propriété de ce remède est miraculeuse. Les personnes qui avoient eu les doigts brûlés en secourant la Dame, ont été promptement guéries, & exemptes de douleurs par le même remède.

Nous ajouterons à ce que dit M. Niel, que les Anciens faisoient un grand usage du Miel dans l'Art de guérir, comme on peut le voir par les Ouvrages de Dioscoride, de Pline, de Galien, &c. On l'appliquoit en topique dans plusieurs cas, comme sur les luxations, les tumeurs & d'autres maux qui avoient besoin d'être adoucis. Dioscoride le dit très-propre à guérir les plaies; mais une autre propriété qui ne le rend pas moins précieux, c'est de convertir certains ulcères sordides, & même des fistules, en plaies simples, & de les amener par-là à guérison. C'est ce que le même Auteur atteste, & c'est ce qui vient d'être confirmé par une observation récente. Un Chirurgien de Paris fut appelé pour donner des secours à une personne qui avoit une fistule avec des clapiers profonds: il ne fit qu'injecter souvent de l'eau sucrée dans les sinus, & appliquer du Miel sur toutes les parties où il pouvoit avoir accès. La guérison de la fistule fut ainsi opérée dans trois semaines, suivant le témoignage du Chirurgien lui même.

CHIMIE.

Suite de la Lettre insérée dans le Numéro précédent.

Avant d'aller plus loin, nous remarquerons une contradiction qui vraisemblablement n'est qu'apparente. M. Sage ayant défini le phlogistique le principe de la solidité, le regarde ici comme le principe de l'expansibilité, qui fait passer l'acide igné, de l'état concret, à celui de fluides aériformes; c'est notre calorique qui, combiné avec l'oxigène, constitue l'air vital, & avec l'hydrogène, le gaz inflammable. Cette remarque ne tardera pas à avoir son application.

« L'augmentation de poids dans la combustion & la calcination, est due à l'acide igné. Tout métal est composé d'une terre qui lui est propre, & de soufre igné: par la calcination, le phlogistique devenant libre, l'acide igné se condense, laisse au métal la liberté d'en absorber de nouveau qui lui est fourni par l'air dans lequel se fait la calcination, & il résulte une combinaison saline de la terre métallique & de l'acide igné, dont le poids doit surpasser celui du métal. Réciproquement le phlogistique des substances qui servent à la réduction se combine avec l'acide igné de la chaux métallique, forme le soufre igné qui rend à cette chaux les propriétés qui la font passer à l'état de métal, & le surplus de l'acide igné devient libre sous la forme d'air vital ou d'acide méphitique, selon que la réduction a été faite sans addition ou avec addition de matière charboneuse.

Reste toujours à savoir qui a pu fournir dans le premier cas, dans la réduction, par exemple, du *précipité Perse* le phlogistique qui a fait passer l'acide igné à l'état d'air vital. M. Sage croit qu'il vient du mercure, & la raison qu'il en donne, est qu'en distillant de la chaux de mercure avec de la poudre de charbon, on n'obtient que de l'acide méphitique (ce qui doit être selon nous, puisque l'oxigène de l'oxide rouge, en se combinant avec le charbon, ne peut donner que de l'acide carbonique,) quoique le charbon fournisse de l'air inflammable par la distillation sans intermède; il faut donc, ajoute-t-il, que l'air vital & l'air inflammable se modifient en acide méphitique, parce qu'ils éprouvent une véritable combustion.

L'air, continue-t-il, concourt à la calcination; mais comme, après avoir été décomposé par le feu, il devient acide méphitique & air vicié, & qu'on ne trouve pas cet acide dans les chaux métalliques, on ne peut admettre que ces mêmes chaux résultent de la combinaison de l'air pur avec les terres métalliques; d'ailleurs, quand on fait attention à l'accrétion énorme donne le fer est susceptible en passant à l'état de chaux sans augmenter sensiblement de volume, on voit que c'est un acide très-pesant qui s'est introduit & combiné avec la terre du métal. Ces objections contre la doctrine que nous avons adoptée, sont d'une grande force: nous tâcherons cependant d'y répondre.

La suite dans le Numéro prochain.

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 51.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

MM. les Souſcripteurs, dont l'abonnement expire au 1er Janvier prochain, ſont priés de vouloir bien le renouveller inceſſamment chez P. J. DUPLAIN, Libraire, Cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie Françoiſe, pour qu'il ait le temps de faire imprimer leurs adreſſes avant ladite époque. Le prix de l'abonnement eſt de 9 liv. 12 ſols, qu'on voudra bien lui faire parvenir franc de port, ainſi que la lettre d'avis qui contiendra le mandat du Maître des Poſtes de leur Ville ſur Paris.

HYGIÈNE.

COMBIEN *n'eſt-il point ſalutaire de s'expoſer par intervalles aux impreſſions du froid?*

« L'HYGIÈNE, a dit Rouſſeau, eſt moins une ſcience qu'une vertu ». Il eût été peut-être plus exact de dire qu'elle eſt autant l'un que l'autre, puiſqu'elle doit nous faire connoître les effets ſalutaires ou nuiſibles que produit ſur nous tout ce qui nous environne, & que pour accomplir d'ailleurs ſes préceptes, elle demande ſouvent un caractère ferme & une certaine auſtérité de mœurs qui ne ſont pas toujours le partage de l'homme. La réponſe à la queſtion propoſée en offre un exemple.

Les relations des Voyageurs apprennent que l'homme en général peut ſupporter les froids les plus rigoureux. Gmelin eut à ſouffrir en Sybérie durant l'hiver de 1735 un degré de froid pareil à celui que peut produire un mélange de ſel ammoniac & de glace. Les pies & les moineaux privés de la vie durant leur vol retomboient à terre, & ne pouvoient ſupporter les rigueurs de cette ſaiſon. M. Pallas eut encore à ſoutenir une plus rude épreuve en 1772 durant ſon voyage en Sybérie, puiſque le 7 Décembre de cette année, une maſſe de mercure qu'il expoſa à l'air, ſe congela au point de devenir flexible, & même malléable; mais dans les pays où le froid eſt porté à une violence extrême, on n'a point de meilleur moyen pour ſe ſouſtraire à ſes effets funeſtes, que l'exercice du corps. Parmi les Hollandois qui abordèrent en 1597 à la Nouvelle-Zamble, ceux qui reſtèrent auprès du feu dans des huttes bien cloſes, y périrent de froid, pendant que ceux qui firent beaucoup d'exercice au grand air ſe conſervèrent ſains & vigoureux.

Nous devons à M. Cullen des idées très-juſtes ſur l'action du froid conſidéré relativement à l'économie animale; d'ailleurs tous les faits obſervés s'accordent à le faire regarder comme un puiſſant ſtimulant & un tonique lorſqu'il n'eſt point exceſſif & trop long-temps prolongé. Rien n'importe plus que de s'endurcir à ſupporter ſes impreſſions dès la jeuneſſe, ce qui eſt toujours facile lorſqu'on y joint un exercice de corps proportionné. Platon avoit obſervé, & on peut encore l'obſerver parmi nous, que les enfans élevés durement ſont exempts de rhumes & de catarres, triſte partage de ceux qu'on élève avec délicateſſe. Que de maladies de nerfs, fomentées durant l'hiver par une vie ſédentaire auprès d'un grand feu, céderoient facilement ſi

en avoit le courage d'aller par intervalles faire quelque course rapide au grand air. On ranimeroit ainsi le jeu des muscles; la respiration & l'appétit en recevroient un nouveau degré d'énergie, & on en goûteroit mieux par cette alternative tous les agrémens d'un appartement chaud & commode.

On a exposé il y a quelques années dans une Thèse de Médecine les avantages de s'exercer sur la glace à ce qu'on appelle *patiner*. Ce genre de mouvement, en mettant à l'écart les accidens qu'il peut entraîner, est très-convenable, par la rapidité de ses évolutions, à une jeunesse active & effervescente; il demande des contractions alternatives de tous les muscles du corps, nourrit la gaieté à titre d'amusement, & fortifie d'ailleurs par l'impression vive du froid. On ne peut qu'acquérir une constitution saine & robuste en s'y rendant habile.

Il importe de remarquer combien notre manière actuelle de vivre durant l'hiver, & l'excessive multiplication des cheminées, a dû contribuer à produire des effets énervans parmi les habitans des Villes. L'Empereur Julien, qui vint passer un hiver à Paris, voulut s'accoutumer à la rigueur du froid, & permit seulement une fois que l'on plaçât dans son appartement un réchaud avec de la braise. Combien de siècles ne se sont-ils point passés avant l'invention des cheminées! Il paroît même que peu avant le règne d'Élizabeth en Angleterre, il y avoit seulement dans chaque maison habitée un lieu pour allumer le feu, & la fumée s'échappoit par un trou pratiqué dans le toit. Le luxe amena bientôt un changement prodigieux dans l'architecture, & presque tout le bois combustible de l'Angleterre fut consommé, ce qui força de recourir au charbon de terre. Peut-être toucherons-nous bientôt en France au même terme, si la consommation du bois à feu ouvert continue avec la même profusion. Ce genre de luxe épuise nos forêts, & ne fait que multiplier les affections nerveuses.

Médecine-Pratique.

Observations on the diseases of the army in Jamaica, c'est-à-dire : *Observations sur les Maladies des Troupes dans la Jamaïque ; par M. Hunter, Docteur en Médecine. Londres, 1788, un Volume in-8°.*

Le nom de M. Hunter est heureux; il semble devenir le présage de quelque Écrit solide, & propre à contribuer aux progrès de l'Art de guérir. Nous avons parlé plusieurs fois avec éloge de l'Auteur du même nom qui a publié un Traité sur les Maladies Vénériennes; celui dont nous annonçons aujourd'hui les Observations, ne mérite pas moins une mention très-honorable : on y retrouve par-tout le ton d'un Médecin qui retrace avec fidélité ce qu'il a vu, & on voit succéder aux descriptions des maladies les réflexions les plus saines & les plus judicieuses. Il est à desirer qu'on s'empresse de donner une Traduction Françoise de son Ouvrage qui offre plusieurs préceptes importans pour la conservation des Troupes qu'on fait passer en Amérique.

M. Hunter donne la Topographie Médicale de la Jamaïque au commencement de son Ouvrage. Il regarde comme causes éloignées des maladies des Troupes leurs postes dans des lieux marécageux, l'exposition à une chaleur violente avant que le corps en ait contracté l'habitude, les excès de tout genre & les différentes fatigues de la vie militaire qu'ont à essuyer, dans un climat brûlant, des soldats récemment enrôlés. Il remarque que les cinq mille hommes qui venoient de faire la conquête de Sainte-Lucie, périrent presque tous dans la première année de leur séjour à la Jamaïque, par l'oubli des moyens qu'on auroit dû prendre pour veiller à leur conservation (1). Suivant lui cependant, on peut aussi-bien maintenir les Troupes en santé dans cette dernière Isle qu'en Angleterre. Il ajoute que les Équipages des vaisseaux qui croisent sur ces mers, jouissent souvent d'une meilleure santé que les Matelots qui naviguent dans le détroit de la Manche.

(1) M. Hunter propose qu'on attache à chaque régiment un corps de Nègres pour remplir les fonctions les plus dures & les plus dangereuses, parce que ces Africains sont moins affectés par la chaleur du climat, & qu'ils ne font presque point sujets aux fièvres rémittentes. Il voudroit aussi que quand ces régimens sont à bord, ces mêmes Nègres fussent chargés d'aller faire de l'eau dans les terres, parce que ce devoir est très-dangereux pour le soldat.

Parmi les maladies les plus dangereuses que les Troupes contractent en Amérique, on doit compter les fièvres rémittentes dont M. Hunter donne une histoire exacte & détaillée; il remarque que l'émétique augmente dans ces cas l'irritabilité de l'estomac, & qu'il empêche ce viscère de retenir le quinquina qu'on prescrit ensuite; il préfère de donner le sel de Glauber durant la première rémission, pour procurer quelques selles avant l'administration du fébrifuge. Durant l'accès, il fait prendre cinq ou six grains de la poudre du Docteur James, qu'on sait être l'antimoine diaphorétique; mais le souverain remède est le quinquina, que M. Hunter donne quelquefois à la dose de deux onces durant la rémission. Quand il produit un effet purgatif, on y joint un peu de teinture thébaïque; & si l'estomac ne peut le supporter pris en substance, on le donne en infusion; mais nous nous arrêterons un instant sur un autre remède qu'on regarde comme héroïque, & qui est employé dans le fameux Hôpital d'Edimbourg contre les fièvres putrides & malignes: c'est le vin. Il importe d'autant plus d'insister sur cet objet, que la pratique françoise des Hôpitaux s'éloigne entièrement de celle des Anglois, quoique celle ci soit fondée sur les observations les plus incontestables. Pour ne rien changer au passage de l'Auteur, nous allons le traduire.

« On demandera peut-être à quelle quantité il faut prescrire le vin. Il est difficile de donner une réponse précise; car cette dose doit être en proportion avec les effets produits. Voici en général les circonstances qui m'ont dirigé. Si la boisson de cette liqueur ne plaît point au Malade, & qu'elle lui soit au contraire désagréable, elle lui sera rarement profitable; il en est de même si elle augmente la chaleur, l'agitation ou le délire; mais si le Malade trouve un goût agréable au vin, j'ai en général reconnu que la quantité qui produit les meilleurs effets est beaucoup moindre que celle qu'on recommande le plus souvent. Je j'ai rarement administré au-dessus d'une pinte dans vingt quatre heures, & en examinant avec soin ses effets, je me suis assuré qu'une plus grande quantité étoit nuisible. Je ne parle point ici de la *fièvre maligne des prisons*, contre laquelle on a recommandé le vin donné plus copieusement, quoique cependant mon expérience m'ait appris que, même dans ces cas, le Malade ne doit guère en prendre au-delà de la quantité que j'ai indiquée ». L'Auteur finit cet article en remarquant très-judicieusement qu'en évitant une erreur en Médecine, on tombe souvent dans une autre erreur opposée, & qu'en substituant le vin & les cordiaux au lieu des évacuans, on produit quelquefois l'ivresse en les donnant à trop forte dose, ce qui est très-nuisible. L'usage du vin donné par intervalles, n'empêche point qu'on ne fasse prendre des boissons délayantes au Malade lorsque sa soif est vive.

Nous quittons à regret l'Ouvrage de M. Hunter, & nous desirerions pouvoir donner plus d'etendue à l'Extrait par lequel nous cherchons à le faire connoître.

Accidens produits par le Méphitisme.

Une jeune Demoiselle dont on avoit échauffé la chambre à coucher avec un poële qui n'avoit jamais servi, fut obligée durant la nuit de se lever de son lit, se sentant comme suffoquée, & elle tomba à la renverse en faisant des efforts pour ouvrir la porte de sa chambre. Le bruit de sa chûte entendu d'un appartement voisin, fit venir à son secours: on enfonça la porte, & on la trouva dans un état d'asphixie; les secours qu'on lui donna heureusement à temps la firent bientôt revenir; mais elle se ressent encore de cet accident arrivé à Paris dans la rue Poissonnière vers la fin du mois dernier. Le même soir & dans la même maison, un Domestique eut l'imprudence en se couchant de laisser au milieu de sa chambre une terrine de charbon allumé. Le lendemain il a été trouvé mort dans son lit. Le même malheur est arrivé à un autre jeune homme près de la Croix-Rouge. Deux femmes dans une rue voisine s'échauffoient aussi autour d'une terrine qui contenoit du charbon allumé; elles ont été asphixiées; une est tombée sur le même charbon, & a subi la mort par une double cause; l'autre n'a éprouvé qu'une légère brûlure; & revenue à elle-même par les secours qu'on lui a donnés, elle a été transférée à l'Hôtel-Dieu. Il est bien malheureux que le danger des vapeurs méphitiques du charbon ne soit pas assez connu, & qu'on ne se rende pas familiers les Ouvrages qui en traitent, malgré la publicité que le Gouvernement a cherché à leur donner. Nous avons rendu compte l'année passée de la sixième Edition de l'Ouvrage de M. Portal sur cet objet, & il seroit à desirer que les principes qu'il contient fussent généralement répandus dans toutes les classes du Peuple. On sait que les remèdes employés avec succès contre l'asphixie sont une libre exposition à l'air froid, des inspersions d'eau froide, le vinaigre sous diverses formes, &c..

Suite de la Lettre insérée dans le Numéro précédent.

Premièrement, ce n'est pas l'air pur qui par sa combinaison avec le métal constitue la chaux, mais l'oxigène que le calorique change en air vital, comme le phlogistique change l'acide igné en air vital, & même en air inflammable, qui est, pour m'exprimer comme M. Sage, le mixte le plus léger de la Nature: secondement, le gaz azotique entrant pour à-peu-près les trois quarts dans la composition de l'atmosphère, & n'étant pas absorbé comme le gaz oxigène, il n'est pas étonnant que l'air atmosphérique, dans lequel on a fait la calcination, se trouve vicié; troisièmement, toutes les fois que l'oxigène & le carbonne trouveront à se combiner, il en résultera de l'acide carbonique. Je passe à la théorie de la chaux, qui nous offrira des choses plus remarquables encore.

Celle de M. Black, adoptée par les Partisans de la nouvelle doctrine, est bien naturelle & bien simple. Selon ce savant Écossois, la terre calcaire n'est qu'un combiné d'acide carbonique & d'une terre alkaline soluble dans l'eau. Elle peut exister dans trois états différens: saturée d'acide carbonique & d'eau; telle est la craie: privée d'acide & saturée d'eau; telle est la chaux éteinte; privée d'acide & d'eau; telle est la chaux vive. Je n'ai pas besoin de rappeler ici au Lecteur que c'est en enlevant l'acide carbonique aux alkalis, que la chaux les rend caustiques & capables de décomposer les substances végétales & animales; je remarquerai seulement que ces principes de la théorie de M. Black suffisent pour répondre aux objections de M. Sage.

Selon ce Chimiste, la terre calcaire est composée d'une *matière grasse*, de la *terre absorbante primitive ou élémentaire*, & de l'acide igné. En la calcinant, il se dégage une fumée noire, épaisse & très-abondante, produite par la matière grasse qui ayant été décomposée par le feu & par le concours de l'air, laisse échapper son phlogistique, lequel se combine avec une partie de l'acide igné de la terre, & forme de l'acide méphitique. La terre calcaire étant privée d'une partie de son acide igné, devient susceptible de recevoir de l'acide igné caustique du feu. Il en résulte de la chaux vive qui n'est moins pesante que parce que l'eau de la crystallisation & la matière grasse se sont exhalées, L'air offre aussi du phlogistique à l'acide igné caustique de la chaux. C'est pour cela qu'il se forme une pellicule à la surface de l'eau de chaux qui a été exposée à l'air. Cette pellicule transparente est un vrai spath calcaire qui contient de la matière grasse; & comme cette matière grasse n'existoit ni dans la chaux vive ni dans l'eau, elle a été fournie par l'air & par l'acide méphitique, sans qu'il en faille conclure que cet acide est principe de la crême de chaux.

On croit avoir démontré complètement que l'acide méphitique est principe de la terre calcaire; parce qu'en versant un acide sur cette terre calcaire, on en dégage de l'acide méphitique; mais l'alkali fixe ne produit-il pas le même effet lorsqu'on verse dessus un acide? Est-on en droit d'en conclure que l'acide méphitique étoit principe de l'alkali? Pour moi, continue M. Sage, je pense que cet air fixe n'existoit point dans la terre calcaire ni dans l'alkali fixe, mais qu'il est une modification de l'acide igné, principe de ces sels, par l'intermède du phlogistique des acides qu'on emploie pour ces expériences.

Les autres phénomènes ne sont pas expliqués plus heureusement dans l'Analyse Chimique. Cet Ouvrage n'en mérite pas moins, Monsieur, la plus grande attention. C'est une riche collection de faits, & de faits observés avec soin, où l'esprit de système peut avoir jeté quelqu'obscurité; mais en y portant un raisonnement plus sévère, on en pourra tirer d'excellens matériaux qu'il ne sera pas fort difficile de mettre en œuvre.

Je suis, &c.

ANNONCES.

Recherches, Mémoires & Observations sur les Maladies Épizootiques de Saint-Domingue, recueillis & publiés par le Cercle des Philadelphes du Cap François. Au Cap François, 1788, un Volume in-8°.

Nous rendrons compte de cet Ouvrage.

Maximiliani Stoll Professoris praxeos Medicæ, &c. Dissertatio de materiâ Medicâ practicâ, opus Posthumum. A Strasbourg, chez Koenig, 1788.

ERRATA du N°. *précédent.*

Page 200, col. 2, ligne 30, lisez: *Per se.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 52.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1788.

MM. les Souscripteurs, dont l'abonnement expire au 1er Janvier prochain, sont priés de vouloir bien le renouveller incessamment chez P. J. DUPLAIN, *Libraire, Cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie Françoise, pour qu'il ait le temps de faire imprimer leurs adresses avant ladite époque. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols; qu'on voudra bien lui faire parvenir franc de port, ainsi que la lettre d'avis qui contiendra le mandat du Maître des Postes de leur Ville sur Paris.*

MÉDECINE.

RECHERCHES, *Mémoires & Observations sur les Maladies Epizootiques de Saint-Domingue, recueillis & publiés par le Cercle des Philadephes du Cap François. Au Cap François, de l'Imprimerie Royale, 1788, un Volume in-8°. de 246 pages.*

DIVERS Colons de Saint-Domingue réunis par l'amour de l'Histoire Naturelle & par un esprit de recherche dirigé vers tous les objets utiles ont formé au Cap François une Association Littéraire connue sous le nom de *Cercle des Philadelphes*, ils publient aujourd'hui pour la première fois le résultat de leurs travaux sur l'Art Vétérinaire, sur la Médecine, sur la Botanique, &c. Il seroit injuste de vouloir les juger avec la même sévérité qu'on doit avoir pour les Sociétés savantes de l'Europe; mais quoi qu'il en soit du mérite plus ou moins réel de l'Ouvrage, on y trouve plusieurs observations intéressantes sur les Epizooties, ainsi que sur certaines maladies particulières aux Nègres; le peu d'étendue de nos Feuilles ne nous permet point de nous arrêter sur le premier objet, & nous nous bornerons au second, d'autant plus qu'il donnera lieu à quelques observations importantes, même relativement aux habitans de l'Europe.

Plusieurs faits rapportés dans l'Ouvrage que nous annonçons prouvent que les Maladies Épizootiques se communiquent aux hommes, comme l'attestent des Auteurs connus, tels que Wierus, Herment, Hartman, Chaignebrun, Bertin. C'est ce qu'on a reconnu encore récemment dans plusieurs habitations de Saint-Domingue. Tous les Nègres qui ont gagné les Maladies Épidémiques des bêtes à corne avoient donné leurs soins, avoient touché ou ouvert des animaux malades ou morts, ou enfin avoient mangé de la viande de ces mêmes animaux. Les symptômes qui survenoient aux hommes attaqués de cette contagion étoient des charbons sur différentes parties du corps, soit pour s'être blessés avec des instrumens qui avoient servi aux pansemens ou à l'ouverture des animaux malades ou morts, soit pour avoir touché à la matière de leurs tumeurs. Ceux qui avoient mangé de leur chair éprouvoient des accidens plus dangereux, comme des fièvres malignes, des dyssenteries qui demandoient des secours prompts si on vouloit arracher les Malades à la mort.

Il paroît par deux procès verbaux de l'année 1780 que des bœufs destinés aux boucheries du Cap, & qui avoient été sans doute sur-

menés, c'est-à-dire, excédés de fatigue, sont tombés morts subitement, & que l'on a trouvé dans leurs cadavres des tumeurs charbonneuses à l'estomac & aux intestins. On sait en effet que les fatigues occasionnées par des voyages longs font dégénérer le sang & les autres humeurs, & peuvent non seulement produire le mal à Butin dont nous donnerons un exemple ci-après, mais encore le charbon. Il n'est pas étonnant d'après cela que les Bouchers du Cap perdent aussi souvent des animaux qu'ils amènent de l'Espagnol. Ils sont obligés, pour éviter des droits onéreux, de les faire passer par des détours très-longs qui les excèdent d'inanition & de fatigue, & ils amènent souvent dans leur entrepôt des animaux surmenés, dont la viande ne leur paroît pas suspecte, parce qu'ils étoient qu'ils ne sont que fatigués, & qu'ils ignorent que ces animaux peuvent avoir contracté une disposition charbonneuse qui peut devenir funeste, même aux hommes.

On trouve sans cesse dans les Ouvrages d'Hippocrate & de Galien des exemples frappans des effets pernicieux produits par un exercice immodéré ou par un travail trop violent & trop long-temps continué (1); mais pour nous borner ici à ce qui se passe sur les animaux, nous allons donner l'Extrait d'une Observation consignée dans les Mémoires de l'Académie des Sciences pour l'année 1766. Deux Bouchers de l'Hôtel Royal des Invalides tuèrent chacun un bœuf, dont les morceaux coupés furent portés à leur destination ordinaire pour les Officiers & les Soldats de la maison. Ils furent attaqués tous deux le lendemain des symptômes les plus violens, avec des tumeurs charbonneuses au visage & à la cuisse, & ils ne furent sauvés que par les secours les plus prompts & les mieux administrés. On s'informa autant qu'il fut possible de l'état antérieur de ces bœufs, & on apprit seulement que ces animaux avoient été excessivement fatigués. La couleur & la consistance de leur sang parut très différente de celles des bœufs sains. L'Entrepreneur des Invalides, qui l'avoit été aussi de l'Armée dans la dernière guerre, où l'on tuoit les bœufs en arrivant faute d'approvisionnement, dit que la maladie des deux Bouchers étoit arrivée à des Bouchers de l'Armée chargés de tuer des bœufs dans cet état. La viande des deux bœufs précédens fut depecée & distribuée aux réfectoires sans qu'il s'ensuivit aucun effet sensiblement nuisible.

Dans les convois des bœufs destinés à l'approvisionnement de Paris il y a des traîneurs qui ne joignent les autres qu'à force d'être tourmentés par les Conducteurs & les chiens; il paroît qu'il leur arrive alors ce qu'éprouvent les chevaux de louage qu'on dit être *surmenés*, & qui sont hors de service. Or à ce sujet nous ajouterons pour dernier exemple une observation analogue consignée aussi par M. Duhamel dans les Mémoires de l'Académie des Sciences. Il arriva chez un Aubergiste à Pithiviers en Gatinois un troupeau de bœufs destinés pour Paris, & qui venoient du Limousin. Un des plus beaux, pesant à-peu-près huit cent livres, ne pouvant suivre les autres, un Boucher du lieu dit que ce bœuf avoit le *mal du Butin*, & qu'il falloit l'égorger immédiatement pour prévenir sa mort. La vente lui en fut donc faite, & un de ses garçons tua le bœuf dans l'auberge même, & le coupa en morceaux; mais ayant mis son couteau dans la bouche pendant quelques momens de son opération, quelques heures après sa langue s'épaissit; il sentit un serrement de poitrine avec difficulté de respirer; son corps se couvrit de pustules noirâtres, & il mourut le quatrième jour d'une gangrène générale. L'Aubergiste périt aussi pour avoir été blessé par un os du même bœuf. Cependant toute la viande en fut vendue dans de bonnes maisons. Plus de cent personnes en mangèrent bouillie ou rôtie; elle étoit fort bonne, & personne n'en ressentit la plus légère incommodité.

(1) Un jeune homme, dit Hippocrate dans ses Epidémies, tomba malade par des fatigues, des travaux & des courses extraordinaires; & fut attaqué d'une fièvre qui devint funeste le septième jour. Le premier jour les urines furent noirâtres, & l'état d'insomnie constant. Le second jour le délire se déclara. Le troisième il survint des angoisses extrêmes, les membres devinrent froids & livides, &c. On voit là un exemple d'une fièvre aiguë accompagnée dès le début des symptômes du plus mauvais augure.

MÉDECINE-PRATIQUE.

Recherches sur le vrai siége de la Dyssente-

rie, prises de l'Ouvrage Anglois annoncé dans le Numéro précédent.

M. Cullen dans ses Institutions ou Élémens de Medecine Pratique a fait regarder comme cause prochaine de la Dyssenterie une constriction extraordinaire du Colon & une suite d'efforts spasmodiques qui se propagent jusqu'au rectum. M. Boquillon son Commentateur, toujours disposé à admettre les opinions du Médecin Anglois sur quelque fondement qu'elles portent, ne manque pas d'ajouter en note dans le Chapitre de la Dyssenterie, que « comme l'irritation & les » autres symptômes de la Dyssenterie semblent dépendre de la constriction du » Colon, il est aisé de juger que les purgatifs sont utiles, & même en quelque » sorte, indispensables... Ces purgatifs peuvent être continués long-temps sans danger... Plusieurs Médecins célèbres ont » reconnu les avantages de cette pratique ». Après avoir entendu ces beaux raisonnemens, voici maintenant ce qu'apprend l'examen anatomique, seul moyen de s'éclairer sur le vrai siége des maladies.

» Les intestins, dit M. Hunter, & surtout le Colon paroissent à la première vue » irrégulièrement contractés & plus rouges » dans les parties affectées de constriction. » Si on les observe de plus près, qu'on ouvre » des portions d'intestin, & qu'on examine » l'état des tuniques internes, le siége de la » maladie devient plus évident. On y remarque » de petits tubercules semblables à des pustules & qui sont plus ou moins nombreux & à diverses périodes d'accroissement, de sorte qu'on ne peut juger de » leurs progrès qu'en combinant diverses » observations. Le même individu fournira » souvent dans diverses portions de l'intestin, » des exemples de ces diverses périodes. » Leur progrès paroît à-peu-près dans l'ordre » qui suit : il y a d'abord un petit tubercule » rond d'une couleur rougeâtre & dont le » diamètre n'excède point un dixième de » pouce. Il augmente par dégrés jusqu'à » égaler un quart de pouce en diamètre & » il devient pâle à mesure qu'il augmente. » A cette période il paroît une petite fente » au sommet du tubercule avec une légère » dépression, qui s'accroît par dégrés, & en » examinant la matière contenue dans cette » petite tumeur, on la trouve d'une consistance semblable à celle du fromage ».

» Cette pustule, car quoi qu'elle ne contienne point de pus, je ne connois aucun » nom qui lui convienne mieux, est située » entre les tuniques villeuse & musculaire. » A mesure que l'ouverture s'élargit, les » bords deviennent plus proéminents & la » base est rendue plus rude & plus scabreuse ; » c'est de cette base que suinte une matière » qui est quelquefois teinte de sang. Je viens » de décrire la marche d'une de ces pustules; » mais elles sont souvent rassemblées en » grappes & deviennent confluentes de manière à offrir une ulcération inégale & » rude avec une base dure & épaisse. Quelquefois elles paroissent dans l'intestin comme » un petit ulcère rongeant où la proéminence » des bords fait paroître une perte de substance, & comme si la tunique villeuse » avoit été entièrement emportée ».

Quant aux symptômes la description que M. Hunter en donne, fait juger qu'elle ne diffère pas de la Dyssenterie de nos climats. Son traitement lorsque la maladie est aigue consiste à donner d'abord quelque sel laxatif & des préparations d'opium : on fait faire usage les jours suivants de parties égales d'une décoction de quinquina & d'une infusion de fleurs de camomille avec autant de rhubarbe qu'il en faut pour procurer deux ou trois selles par jour. Dans l'état chronique de la maladie, M. Hunter a beaucoup de confiance à l'opium & aux laxatifs donnés alternativement.

Matière Médicale.

Hydropisie survenue à la suite d'une fièvre intermittente, & guérie par la Poudre du Docteur James. (Ces cas de pratique ont été communiqués par M. Néale, Chirurgien Anglois, au Rédacteur du *Morning Chronicle*.

La Poudre du Docteur James, dont on a fait long-temps un secret, & qu'on sait être maintenant de l'antimoine diaphorétique(1), est très souvent employée en Angleterre, & par conséquent prodiguée quelquefois sans

(1) Oxide d'antimoine par le nitre suivant la nouvelle Nomenclature.

motif & sans succès. Nous croyons cependant devoir faire connoître deux cas entre autres où elle a été bien indiquée.

Deux hommes, l'un de quarante-cinq ans & l'autre de cinquante, avoient éprouvé au Cap François pendant deux mois des fièvres intermittentes bilieuses qui sont si ordinaires dans la Zone Torride; elles cessèrent à cette époque, & il se déclara bientôt une jaunisse qui fut suivie des symptômes les plus caractérisés d'une Hydropisie ascite. Le plus jeune avoit déjà usé en vain des apéritifs les plus puissans, lorsqu'on lui administra cinq grains de la Poudre du Docteur James de six en six heures dans une espèce de bouillie faite avec la racine d'une plante des Isles de la nature du sagou. Ce remède procura d'abord deux ou trois selles durant le jour, & le quatrième jour la transpiration s'étant rétablie, le Malade éprouva un bien-être marqué. On soumit l'autre au même traitement, qui fut suivi d'un égal succès après un usage du remède pendant trois semaines. On leur faisoit prendre de temps en temps pour boisson une infusion amère dans du vin généreux. Tous les symptômes d'Hydropisie ont disparu, & les deux personnes ont été depuis ce temps là bien portantes.

PROSPECTUS.

Prospectus operis Botanici cui titulus: Josephi Jacobi Plenck consiliarii Cesareo Regii, Chirurgiæ Doctoris, chemiæ atque Botanices Professoris publici, ordinarii in Academia, Medico-Chirurgica Josephina, nec non Directoris Pharmacopœarum militarium atque Chirurgi status militaris supremi, icones Plantarum medicinalium secundum systema Linnæi digestarum cum enumeratione virium & usus Medici, Chirurgici atque diætetici. Viennæ, apud Rudolphum Graffer & Soc. 1788. Grand in-folio.

On sait combien il importe de ne point se méprendre sur les Plantes qui sont employées à l'usage de la Médecine, & combien il est facile, quand on n'a point fait une étude approfondie de la Botanique, de prendre une espèce pour une autre. M. Plenck, connu déjà des Savans par plusieurs Ouvrages, propose par souscription de publier chaque année les Figures enluminées d'un certain nombre de Plantes médicinales; elles seront représentées sur du papier de Hollande suivant leur grandeur naturelle. Il exposera sur deux colonnes d'une autre feuille, l'une en Latin, l'autre en Allemand, le nom, la classe, l'ordre, le caractère générique & spécifique, le lieu natal, la partie médicamenteuse, les vertus, l'usage & la dose ordinaire de chacun. Les Plantes seront disposées suivant le système de Linnée. Tous les trois mois il en paroîtra un fascicule qui contiendra vingt-cinq Plantes médicinales. Comme un pareil Ouvrage est très-dispendieux, M. Plenck a cru devoir recourir à la voie de la souscription, qui sera de treize florins pour chaque fascicule. Elle est ouverte chez les principaux Libraires de l'Europe. A Paris on souscrit chez la Veuve Tilliard. L'Auteur joint au *Prospectus* la Figure du *Menyanthes trifoliata L.* qui est très-bien exécutée, & d'après laquelle MM. les Souscripteurs pourront se décider.

Séance publique de la Société Royale d'Agriculture, tenue à l'Hôtel-de-Ville le 28 Novembre 1788.

M. Broussonet à titre de Secrétaire perpétuel a ouvert cette Séance par l'exposé des travaux de la Société; il a peint avec intérêt ce qui s'est passé dans plusieurs Comices agricoles de divers cantons du Royaume, & les heureuses espérances qu'on en doit concevoir pour le progrès de l'Agriculture. En parlant d'une de ces Assemblées de Cultivateurs tenue au Château de Maupertuis, il remarque que le Maître du lieu a fait lui-même les honneurs du repas, & qu'il y avoit aussi des Dames, « pour qu'on » sache, ajoute-t-il, qu'il ne manquoit rien de ce » qui pouvoit embellir cette fête. » Le Public a vivement applaudi plusieurs traits ingénieux qui caractérisent le Discours de M. Broussonet, ainsi que ses Éloges Historiques de MM. Gerbier, le Comte de Buffon & Schubart, Membres dont la Société d'Agriculture aura long-temps à regretter la perte.

M. Lavoisier a lu un Mémoire relatif à l'exploitation d'une Terre qu'il fait valoir aux environs de Blois; l'autre Mémoire qui a été lu sur les Plantes potagères & sur les moyens d'en étendre la culture est de M. Parmentier. Les bornes de la Séance n'ont pas permis de faire la lecture de quelques autres Mémoires, comme celui de M. de Fourcroy sur la culture du Gérofflier aux Isles de France & de Bourbon, celui de M. Cadet de Vaux sur une Analyse des terres à la portée des Cultivateurs, celui de M. Creté de Palluel sur les diverses expériences qu'il a faites à Dugni, celui de M. Roncerf sur l'amenagement des forêts, & enfin celui de M. l'Abbé Commerel sur la culture & les usages d'une espèce de Chou.

La Société avoit annoncé qu'elle distribueroit dans cette Assemblée des Médailles d'or aux Cultivateurs qui se seroient distingués par l'emploi de quelque procédé nouveau ou peu connu, ou qui auroit concouru d'une manière efficace aux progrès de l'Agriculture. Ces Prix ont été décernés par M. le Directeur Général des Finances. Nous nous dispensons de rapporter ici l'annonce des Prix proposés pour l'année prochaine, puisqu'on en trouve d'ailleurs l'exposé dans le Journal de Physique du mois de Décembre.

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint Jacques, N°. 31.

TABLE DES MATIERES DE LA GAZETTE DE SANTÉ,

POUR L'ANNÉE 1788

*